



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

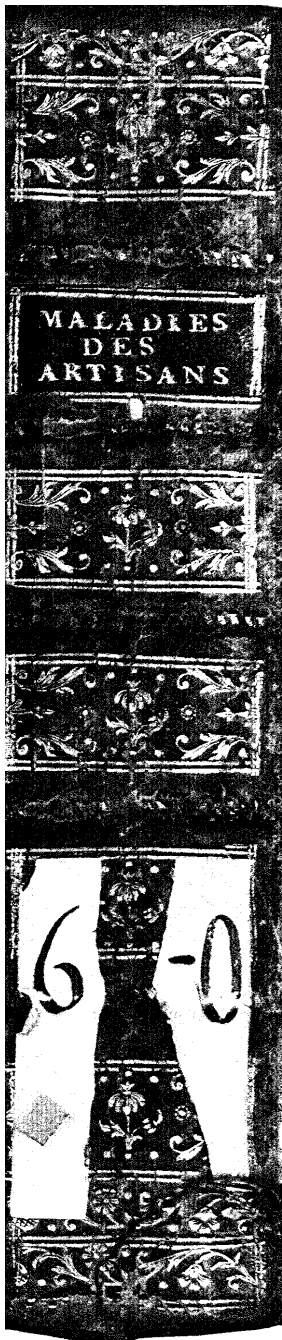
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



MALADIES
DES
ARTISANS

6-0

ESSAI

SUR

LES MALADIES

DES ARTISANS,

TRADUIT DU LATIN

DE RAMAZZINI,

AVEC DES NOTES ET DES ADDITIONS :

*Par M. DE FOURCROY, Maître-ès-Arts
en l'Université de Paris, & Étudiant
en Médecine.*

Omnibus ærumnis affecti denique vivunt.

Luc et, lib 3, vers. 50.

A P A R I S,

Chez MOUTARD, Imprimeur - Libraire de
LA REINE, de MADAME, & de Madame
LA COMTESSE D'ARTOIS, rue du Hurepoix,
près le Pont Saint - Michel.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

*EXTRAIT des Registres de la Société Royale
de Médecine, du 17 Décembre 1776.*

Nous avons examiné, par ordre de la Société Royale de Médecine, la Traduction de l'Ouvrage de Ramazzini sur les maladies des Artisans, par M. de Fourcroy.

Cet Ouvrage contient trois parties, savoir, un Discours préliminaire, la Traduction du Texte latin, & des Notes placées à la fin.

Le Discours préliminaire présente une notice raisonnée des Auteurs qui, avant & depuis Ramazzini, ont traité le même sujet. Les premiers n'ont parlé des maladies des Artisans que succinctement, par occasion, & dans des Ouvrages faits sur d'autres matières. Les seconds n'ont fait que copier Ramazzini, se répéter les uns les autres, & ont fort peu ajouté au travail du Médecin de Padoue; c'est ce que M. de Fourcroy prouve en comparant les différens textes. Il examine ensuite le rapport que les Arts ont avec les maladies, & considère successivement, soit les maladies produites par les Arts, soit celles dont les Arts préservent. Ce Discours est terminé par l'exposition d'un plan nouveau que le Traducteur propose sur les maladies des Artisans. Il le divise en deux classes: dans la première, seroient comprises les maladies causées par les vapeurs qui s'élevent, ou les molécules qui se détachent des différens corps. La seconde contiendrait l'histoire des maux qu'entraîne l'exercice trop violent, ou l'inaction & la gêne continuée de certaines parties du corps.

M. de Fourcroy nous a paru, dans la Traduction, s'être particulièrement attaché à ren-

dre fidèlement le sens de Ramazzini : il ajoute à la fin de la plupart des chapitres , un Supplément relatif aux objets qui y sont traités. Tantôt ce Supplément contient des observations faites par M. de Fourcroy , ou qui lui ont été communiquées ; tantôt on y trouve la comparaison de quelques passages des Auteurs modernes , avec le texte de Ramazzini.

Les notes qui terminent ce travail servent , les unes à expliquer le texte , les autres y ajoutent. Elles offrent quelquefois des doutes sages sur le sentiment de Ramazzini même. On peut les regarder comme des matériaux propres à être un jour employés dans l'Ouvrage , dont M. de Fourcroy a exposé le plan à la fin de son Introduction.

Nous ayons lu l'Ouvrage entier avec satisfaction. Nous le regardons comme une production de la plus heureuse espérance , & nous croyons qu'il mérite l'approbation de la Société. Ce 17 Décembre 1776.

Signés MAUDUYT, & A.-L. DE JUSSIEU.

MM. Mauduyt & de Jussieu ayant été nommés Commissaires par la Société Royale de Médecine , pour examiner un Ouvrage , intitulé : Essai sur les Maladies des Artisans , traduit du Latin de Ramazzini , par M. de Fourcroy , avec des Notes , & en ayant fait un rapport avantageux dans la Séance , tenue le Mardi 17 Décembre 1776 , la Société Royale l'a jugé digne de son approbation : & je certifie que le présent Extrait est en tout conforme à ce que contiennent ses Registres ; en foi de quoi j'ai signé le présent. A Paris , ce 17 Décembre 1776.

VICQ D'AZYR,
Secrétaire perpétuel de la Société
Royale de Médecine.



A MONSIEUR
DE LASSONE,
CONSEILLER D'ÉTAT,

Premier Médecin de la REINE,
& du ROI en survivance, Pré-
sident perpétuel de la Société
Royale de Médecine, &c. &c.

MONSIEUR,

*LE Traité de Ramazzini sur les Mala-
dies des Artisans étant un de ces Ouvrages
vraiment utiles, qui ne peuvent être trop
généralement répandus, & la Société Royale
de Médecine dont vous êtes le Président,
ayant paru desirer qu'il soit traduit, je me
suis empressé de me livrer à un travail dont*

*

*cette Compagnie a pensé qu'il pourroit ré-
sulter quelque bien pour le public. Elle a
entendu avec bonté dans une de ses séances ,
le Discours préliminaire que j'ai ajouté à
cet Ouvrage , & les Commissaires qu'elle a
nommés pour l'examiner , l'ont jugé digne
de son approbation. Je sens tout le prix
d'un pareil suffrage , & c'est une dette dont
je m'acquitte envers elle en vous priant de
permettre que ce Traité paroisse sous vos
auspices. Je pourrois à bien d'autres titres
vous en offrir l'hommage. La seule crainte
qui me reste , c'est que son mérite ne ré-
ponde pas au nom illustre qui le décore.*

*J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de
respect ,*

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

DE FOURCROY ,

Chargé du soin des Livres de la
Société Royale de Médecine.



INTRODUCTION

A L'ESSAI

SUR LES MALADIES

DES ARTISANS,

Traduit du Latin de Ramazzini, &c. (1).

EN réfléchissant sur le grand nombre d'avantages que les Arts ont produits à l'homme, on seroit d'abord tenté de croire qu'il ne manque plus rien à son bonheur, qu'il jouit en paix de tous les biens, qu'il change à son gré les productions de la Nature, & qu'il est le maître

(1) Cette Introduction a été lue à la Séance de la Société Royale de Médecine, du Mardi 12 Novembre 1776.

vj *Introduction à l'Essai*

de tout ce qui l'environne. De-là des Génies enthousiastes ont célébré sa puissance, &, non - contents de le constituer Roi de la terre qu'il habite, ils ont osé même le comparer aux Dieux. L'homme, ont-ils dit, a mesuré le ciel & les mondes qui y sont dispersés; il a changé la surface de son globe; il a pénétré dans ses profondeurs; il en a tiré les richesses les plus précieuses. Son génie ne s'est pas borné là. Parmi le grand nombre d'individus qui vivent avec lui, soit fixés à la terre sous le nom de végétaux, soit jouissant comme lui de la locomobilité, il a distingué avec exactitude l'utile du dangereux, le poison de l'aliment; &, son adresse suppléant à sa force, il a terrassé ces animaux furieux que la Nature sembloit avoir armés contre lui.

Mais qu'un examen réfléchi trouve cet éloge outré! Que de maux ne voit pas le Philosophe dans la source même de tous ces biens prétendus! En effet, ces hommes qui arrachent à la terre les métaux

sur les Mal. des Artisans. vij

qu'elle recèle, ne périssent-ils pas souvent sur l'or qu'ils retirent; les flots tumultueux ne servent-ils pas de tombeau à plusieurs de ceux qui les bravent. Ces astres dont l'homme a mesuré le cours, ne dessèchent-ils pas ses moissons par leurs mauvaises influences; ce globe dont il a sillonné légèrement la surface, ne s'entr'ouvre-t-il pas souvent, & n'enfouit-il pas des villes entières dans ses profondeurs. Les serpens que les Naturalistes ont décrits & disséqués; les végétaux dont ils connoissent la forme, l'organisation même & l'économie, n'ulcèrent-ils pas leurs entrailles, ne portent-ils pas dans leurs fluides des principes coagulans & déléteres, n'attaquent-ils pas même quelquefois la vie dans son foyer. Enfin, le fusil qui terrasse les bêtes fauves, ne sert-il pas à se détruire mutuellement, & n'a-t-on pas mille exemples qu'il n'épargne pas même le Chasseur imprudent.

A cette réponse, que deviennent ces

viii *Introduction à l'Essai*

titres pompeux de Roi de la terre & des animaux, prodigués à l'homme avec tant de complaisance ? A quoi sont réduits sa puissance & son génie ? N'est-on pas forcé de convenir, de bonne foi, que la somme des maux qui l'accablent égale au moins celle des biens dont il jouit, si elle ne la surpasse ; & les éloges qu'on lui a prodigués ne doivent-ils pas se changer en lamentations sur son sort ?

Telle est donc la malheureuse condition de l'homme, que, pour se procurer les biens dont il a besoin dans l'ordre de la société, il s'expose aux plus grands maux. En effet, outre les maladies que sa foible constitution, ses fautes dans le régime, l'air même qu'il est obligé de respirer, lui causent, il en est une classe plus inévitable encore & plus meurtrière, parce que la cause qui leur donne naissance agit sans cesse sur lui. Ce sont les maladies auxquelles les Arts exposent ceux qui les exercent. On ne peut douter de l'existence de ces maladies particu-

sur les Mal. des Artisans. ix
res ; & les malheureuses victimes de leur profession ne sont que trop fréquentes , dans nos grandes villes sur-tout , où le luxe est porté à son comble. Pour mettre de l'ordre dans ce que nous avons à dire sur l'histoire de ces maladies , nous le partagerons en quatre Sections.

La premiere Section offrira le travail du Médecin Italien , l'histoire de son Ouvrage , & le sort qu'il eut parmi les Savans.

La seconde comprendra le détail de ce qui a été fait sur les maladies des Artisans avant & depuis Ramazzini.

Dans la troisieme , nous examinerons les influences des Arts sur les maladies , de quelque classe qu'elles soient.

Enfin , la quatrieme Section fera le tableau d'un plan plus étendu sur les maladies des Artisans.

SECTION PREMIERE.

LES faits isolés & en petit nombre , relatifs aux maladies des Artisans , que

x *Introduction à l'Essai*

les Médecins, avant la fin du dix-septieme siecle, avoient répandus dans leurs Ouvrages, ne pouvoient être que d'une utilité médiocre.; si un travailleur infatigable n'eût entrepris de les lier, d'y joindre ses observations particulieres, & d'en faire un corps complet d'Ouvrage qui pût instruire les Médecins, & leur faire ouvrir les yeux, trop long-temps fermés sur le sort malheureux des Artisans. Ramazzini observant à Modene des Vidangeurs qui travailloient aux latrines de sa maison, frappé des dangers qu'ils couroient, réfléchit aux moyens de les diminuer, & de rendre leur condition moins affreuse. Son cœur compatissant souffrit, & son génie ardent lui suggéra l'idée de remédier à ces maux. C'est à cette époque, qui fait honneur à son ame, que nous devons le Traité qu'il nous a laissé sur les maladies des Artisans, dont il seroit inutile de faire un éloge étendu. La nouveauté du sujet, la difficulté de

sur les Mal. des Artisans. xj

le traiter, le travail immense qu'exigeoit l'assemblage nécessaire des observations faites avant lui, les détails minutieux & multipliés sur les manœuvres des Artisans qu'il falloit consulter eux-mêmes, l'âge avancé de Ramazzini, rien ne fut capable de le décourager & de le détourner de son projet. Consulter les Ouvrages nombreux des Praticiens pour en extraire ce qui avoit rapport à son objet; ceux des Historiens, des Economistes sur les manœuvres, sur l'histoire des Arts dans les différens âges du monde; écrire aux Médecins célèbres des autres villes pour avoir des éclaircissemens sur les maladies des Ouvriers particuliers aux lieux qu'ils habitoient; parcourir les boutiques & les ateliers à sa portée, pour y puiser des connoissances qu'aucun Auteur ne pouvoit lui donner; interroger les différens Ouvriers sur leur profession & leurs maladies: telle fut la tâche que se proposa Ramazzini, & qu'il remplit avec tant de zele & d'exac-

xij *Introduction à l'Essai*

titude. Son Ouvrage parut, pour la première fois, à Modene en 1700. Quelques années après on le publia, traduit en Allemagne. En 1713 il fut réimprimé à Padoue avec un Supplément de douze chapitres; il a été depuis imprimé plusieurs fois dans les différentes éditions des Ouvrages de Ramazzini, qui ont été données à Londres & à Geneve. Pour prouver quel sort eut ce Traité, & quelle réputation il s'acquît parmi les Savans, je me contenterai de traduire ici l'éloge qui se trouve inféré dans les Actes de Leipfick (1). Voici comme il est conçu. « Cet Ouvrage précis, relative-

(1) *Ceterum opus hoc pro tantâ rerum varietate succinctum quidem est, exquisito tamen sermonis nitore ornatum, ex longa & indefessa experientia sinu collectum, & innumeris Autorum tam veterum Græcorum & Romanorum, quàm modernorum præcipuè observationibus medicis, philologicis, mechanicis, variisque ad artificia enchiridibus necessariis excultum, nec solis aded medicis, sed & aliis rerum ejusmodi curiosis utilissimum. Act. erud. Leipfæ, mens. Januar., an. 1702.*

sur les Mal. des Artisans. xiiij

» ment au grand nombre de faits qu'il
» contient, est autant recommandable par
» la beauté & l'ornement du style, par les
» avis salutaires qui s'y trouvent & qui
» sont le fruit d'une longue & heureuse
» expérience, que par le tableau pré-
» cieux qu'il nous offre des observations
» sans nombre recueillies des anciens
» Grecs, des Romains, des modernes
» même, tant sur la Médecine que
» sur les autres Sciences. Il plaît éga-
» lement & aux Médecins, & à tous
» les autres Amateurs des Sciences,
» par les connoissances intéressantes
» qu'il contient sur la mécanique des
» différens Arts ». Telle est la maniere
dont les Auteurs des Journaux de Leip-
sick ont parlé de cet Ouvrage. D'ailleurs,
ceux qui ont médité les écrits de Ramaz-
zini savent assez les apprécier, sans qu'il
soit nécessaire d'en faire un éloge plus
étendu, & qui pourroit devenir iuspect.
Contentons-nous de faire observer que
plusieurs Auteurs ont donné à ce Mé-

xiv *Introduction à l'Essai*

decin le nom d'Hippocrate latin , ou de troisieme Hippocrate.

S E C T I O N I I.

POUR avoir une connoissance exacte & satisfaisante des travaux des Médecins sur les maladies des Artisans , nous croyons qu'il convient de faire trois classes des Auteurs qui s'en sont occupés. En effet les uns , & c'est le plus grand nombre , n'ont donné que des observations éparfes sur quelque Ouvrier ; les autres ont traité de tous les Artisans & des maux qui les affligent ; d'autres enfin ont écrit l'histoire des maladies qui attaquent constamment des classes particulieres d'Artisans. Nous allons suivre cette division , & parcourir les Auteurs qui sont venus à notre connoissance.

I. CLASSE. *Auteurs qui ont donné des Observations éparfes , sur les maladies des Artisans.*

IL est peu d'Auteurs de Pratique qui ne puissent être rangés dans cette classe ,

sur les Mal. des Artisans. xv

parce qu'il est, en général, peu de Médecins qui n'aient eu occasion d'observer quelque maladie particulière aux Artisans. Hippocrate en a décrit une particulière aux Foulons. Aëtius nous a peint une partie des maux auxquels les Lutteurs sont exposés. Baillou a vu une ophtalmie causée par les vapeurs des boues de Paris, à un malheureux Ouvrier qui les ramassoit. Fernel raconte qu'une Sage-Femme, pour avoir accouché une femme atteinte de la maladie vénérienne, fut prise d'un ulcère à la main qui la fit tomber en pourriture. Poterius a décrit la maladie d'un Potier de terre dans le sixième chapitre de sa seconde Centurie. Ermuller nous a donné le détail de celle d'un Potier d'étain, dont le métier lui causa un asthme convulsif. Vedelius, dans sa Pathologie dogmatique, a parlé avec assez d'étendue des maladies des Ouvriers en petits objets. Diemerbroeck en disséquant dans un hôpital le Domestique d'un Lapidair, mort asthmatique, lui trouva

xvj *Introduction à l'Essai*

les vésicules pulmonaires remplies de poudre de diamant : l'année suivante , il fit la même observation sur les poumons de deux Ouvriers du même état.

Quelques Médecins ont éprouvé par eux-mêmes les dangers de différens Arts. Galien nous a fait voir une partie de ceux que courent les Lutteurs , en nous apprenant qu'il se luxa la clavicule à cet exercice. Le même Médecin qui voyagea beaucoup pour s'instruire , comme il nous l'apprend lui-même , manqua d'être suffoqué en visitant un souterrain en Chypre , d'où l'on retiroit une eau verdâtre qui fournissoit le vitriol de cuivre. Il observa que les Ouvriers , occupés à porter cette eau hors du souterrain pour en retirer le vitriol par l'évaporation , le faisoient avec une très-grande vitesse , de peur de périr au milieu de leurs travaux. Plusieurs Savans que la nécessité a forcés de se servir de chandelles , dans leurs études nocturnes , se sont très-mal trouvés de la vapeur du suif ; les vertiges

sur les Mal. des Artisans. xvij
& les douleurs de poitrine qu'ils ont éprouvés, annoncent les maux que cette substance doit causer à ceux qui la travaillent.

Plusieurs Chymistes, en faisant des expériences, ont manqué périr victimes de leur zele, & nous ont instruits des maux qui naissent de différens Arts, par les dangers qu'ils ont courus. Paracelse & Vanhelfmont essayèrent plusieurs maladies, en préparant leurs médicamens chymiques. Takenius se vit à deux doigts de sa perte, pour avoir respiré l'odeur de l'arsenic qu'il sublimoit. Ceux d'entr'eux qui se sont occupés des travaux des mines, obligés d'y descendre pour consulter les Ouvriers, & pour observer leurs manœuvres : tels que Beccher, Kunkel, Stockhufen, & plusieurs autres, se sont assurés de la qualité nuisible de l'air malsain qu'on y respire, & des vapeurs mortelles qui en altèrent la pureté.

Dans les recueils nombreux des différentes Académies, on trouve quelques

xviii *Introduction à l'Essai*

faits qui ont un rapport direct aux maladies des Artisans. Ainsi dans les Transactions Philosophiques de la Société Royale de Londres, en 1665, il est question de celles des Mineurs de Fréjus. Olaüs Borrichius a consigné dans les Mémoires de Copenhague une observation sur la maladie d'un Doreur, & une autre sur celle d'une femme qui gagnoit sa vie à faire de la chandelle. Les mêmes actes nous offrent l'histoire de l'ouverture d'un Potier de terre, dont le mauvais état des poumons fut attribué au métier qu'il avoit fait. Dans les Mélanges Curieux (1), on trouve des détails sur les maladies que les substances métalliques font naître chez ceux qui les travaillent.

Telles sont les sources principales dans lesquelles Ramazzini a puisé les faits qui lui ont servi pour son Ouvrage. Mais depuis ce Médecin, les connoissances se sont

(1) Decad. 1, ann. 3, obs. 131.

Decad. 3, ann. 4, obs. 10, 30, 32.

sur les Mal. des Artisans. xix
très-peu accrues, & à peine a-t-on vu paroître quelques observations sur les maladies des Artisans. Le Journal de Médecine en contient quelques-unes que nous avons eu soin de rapporter à la fin des chapitres, où elles nous ont paru pouvoir être utiles. Morgagni, dans ses Lettres sur le siége & les causes des maladies imprimées à Louvain en 1766, a indiqué la profession des Ouvriers qu'il a disséqués, après avoir observé leurs maladies. Nous nous sommes fait un devoir d'extraire de cet Auteur tout ce qui peut intéresser la santé des Artisans, & de joindre ses observations à celles de Ramazzini, avec lequel il est le plus souvent d'accord. Enfin Sauvages, dans sa Nosologie Méthodique, a aussi consigné quelques faits relatifs à notre objet, que nous avons insérés dans nos notes.

II. CLASSE. *Auteurs qui ont traité des maladies de tous les Artisans.*

ON peut dire avec vérité que ceux

xx *Introduction à l'Essai*

qui ont écrit sur les maladies de tous les Artisans, n'ont rien dit de plus que Ramazzini, & n'ont fait que le copier. Ces Auteurs sont en assez petit nombre. Nous n'en connoissons que cinq.

1°. En 1740, il parut un livre intitulé : *La Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie des Pauvres*, par Hecquet, mis au jour par M. Lacherie. On trouve dans le second volume de cet Ouvrage, des détails assez étendus, & qui comprennent environ cent quarante pages, sur les maladies des Artisans. C'est un extrait tout pur de Ramazzini. M. Hecquet y indique les mêmes observations, les mêmes remèdes, & les mêmes préservatifs, que le Médecin de Padoue, dans l'Ouvrage duquel il paroît avoir puisé.

2°. Le Dictionnaire de Santé, par deux Médecins, donné au Public en 1760, offre dans le second volume, à l'article *Maladies des Artisans*, environ cinquante pages sur cet objet. Les Ar-

sur les Mal. des Artisans. xxj
rifans y font rangés par ordre alphabétique. En lifant attentivement & avec foin ces détails, & en les confrontant avec ceux de M. Hecquet, on y trouve les mêmes phrafes, les mêmes expreffions & les mêmes recettes. Pour en donner une preuve, il fuffira de rapporter quelques paffages de ces deux Ouvrages. On lit, page 91 du Dictionnaire de Santé, *Maladies des Porteurs de Chaise* : « Les Porteurs de Chaise font
» un autre genre d'hommes que le poids
» de leur profefion accable » ; & dans Hecquet, page 110 : « Les Porteurs de
» Chaise font un autre genre d'hommes que le poids d'une profefion accable » ; à la page 92, du même Dictionnaire, vers le milieu : « Si l'on ajoute
» à ces inconvéniens l'habitude où font
» les Porteurs de Chaise de s'enivrer
» de vin & d'eau-de-vie, l'on faura la
» raifon pourquoi le fang fouffrant par
» fa turgescence ou trop rarefié, paffe
» alors difficilement par le poumon ».

xxij *Introduction à l'Essai*

En confrontant avec Hecquet, on trouve, page 3, la phrase suivante : « Si » l'on ajoute à ces inconvéniens l'habitude où sont les Porteurs de Chaise » de s'enivrer de vin & d'eau de-vie, » on saura pourquoi le sang bouffant par » sa turgescence ou trop rarefié, passe » alors bien difficilement par le poumon ». Il n'y a de différent dans ces deux passages, que le mot bouffant de Hecquet, auquel les Auteurs du Dictionnaire de Santé ont substitué celui de souffrant. En faisant un assez grand nombre de confrontations semblables, il est très aisé de se convaincre que les Auteurs du Dictionnaire de Santé ont copié Hecquet dans ces détails.

3°. Le Dictionnaire de Médecine, publié à Paris en 1772, est une répétition du Dictionnaire de Santé. Les Auteurs du premier n'ont fait que changer l'ordre des phrases du Dictionnaire de Santé, & en ajouter quelques nouvelles, sur-tout au commencement & à la

sur les Mal. des Artisans. xxiiij
fin de chaque article. C'est ce dont on peut facilement se convaincre en consultant ces deux livres l'un après l'autre.

4°. Le Docteur Nicolas Skragge a soutenu à Upsal, le 15 de Juin 1764, une these sur les maladies des Artisans, que l'on trouve dans le septieme volume des *Amenitates Academice* du Chevalier Vonlinné. Cette Dissertation d'environ dix pages, est un extrait très-précis du *Traité de Ramazzini* dans le même ordre que les chapitres de ce dernier. Nous devons faire observer 1°. que l'Auteur annonce avoir suivi Ramazzini : « *Adeò verò so-*
» *lide hoc argumentum ab italo doctissimo*
» *Ramazzeni, in suo de morbis Artificum*
» *libro ; est elaboratum, ut maximi idem à*
» *Medicis habeatur pretii. Cùm autem hic*
» *liber rarior sit atque difficilior, quàm ut*
» *vulgo inservire queat ; ego non tantùm*
» *optima quæque ex hoc opere seligere,*
» *sed meas quoque & aliorum addere ob-*
» *servationes quas in arduo hoc argumento*
» *& plurium omninò operam ad perfectum*

xxiv Introduction à l'Essai

« *fastigium poscente, Ramazzini reliquit*
« *intactas* ». 2°. Qu'il s'est contenté d'in-
diquer les maladies auxquelles chaque
Artisan est sujet, sans donner aucuns
détails sur les remedes qui conviennent
à ces maladies. 3°. Qu'il y a quelques
observations propres au Docteur Skragge,
dont voici le précis.

α Les Ouvriers qui font la ceruse
sont sujets à la rigidité des membres,
& à la goutte fixe.

β Les Fondeurs en caracteres, aux ma-
ladies des nerfs, à l'engourdissement, la
contraction, à la colique de plomb, & au
vomissement.

γ Ceux qui tirent le charbon de terre
de la mine deviennent tout contrefaits,
à cause de la posture qu'ils sont obligés
de prendre dans leur travail.

δ Les Maçons, ainsi que ceux qui ha-
bitent des maisons nouvellement bâties,
éprouvent une fièvre hémitritée, souvent
mortelle.

ε Les Charbonniers sont attaqués de
la

sur les Mal. des Artisans. xxv
la pâleur, de la toux, de l'asthme & de
la phthisie.

Ce rapport des deux Dictionnaires
entr'eux & avec Hecquet, la conformité
de ce dernier, ainsi que du Docteur
Skrage avec Ramazzini, prouvent in-
contestablement la difette des faits & le
peu de progrès de la science dans cette
carriere depuis le Médecin Italien qui a
commencé à la parcourir.

5°. Telle est encore à-peu près la ma-
niere dont le Docteur Buchan a parlé
des maladies des Artisans dans sa Mé-
decine Domestique, traduite par M. Du-
planil, en 1775. Ce qu'il en dit appar-
tient à Ramazzini; mais il a le mérite
d'avoir rassemblé en peu de pages le plus
utile, & de l'avoir distribué en trois ar-
ticles séparés. Dans le premier, il traite
des maladies causées par les vapeurs mal-
faisantes des trois regnes. Le second
offre celles que procure la vie fatigante
& pénible des Portefaix, &c. Le troi-
sime expose les maux qui sont l'effet

xxvj *Introduction à l'Essai*

des travaux sédentaires. Ces détails sont tous intéressans, sur tout par la maniere neuve dont ils sont présentés. Nous nous faisons un devoir d'en donner ici un extrait précis, & d'offrir le tableau de ce qui appartient en propre à M. Buchan.

Ce Médecin, dans son article premier, avertit les Mineurs d'éviter la constipation en mâchant un peu de rhubarbe, ou en avalant une quantité suffisante d'huile d'olive. Il indique les maladies des Plombiers, des Doreurs, des Chandeliers, & de ceux qui respirent des vapeurs animales, & il leur prescrit les regles déjà données par Ramazzini, & par ceux qui ont suivi ce dernier.

Dans son second article, il passe en revue tous les Ouvriers occupés à des travaux pénibles. Il leur conseille d'abord de ne pas faire par ostentation une épreuve inutile de leurs forces. L'érysipele, les coliques, & toutes les maladies du bas-ventre, auxquelles ils sont très-sujets, reconnoissent pour cause, sui-

sur les Mal. des Artisans. xxvij

vant le Médecin Anglois, la transpiration supprimée. La mauvaise nourriture ajoute encore à son intensité. En parlant des maux des Laboureurs, il blâme la coutume où sont les Ouvriers de la campagne de passer subitement du froid au chaud, de dormir au soleil, de rester sans manger des journées entières. Il leur prescrit de se laver les mains dans de l'eau froide, & de les essuyer avec des linges très-secs, de se mettre à l'abri pour reposer en sûreté, d'être plus soigneux dans le choix de leurs alimens, d'éviter les excès dans le manger, & sur-tout de ne point s'exposer à être les victimes d'une ardeur imprudente.

Les Soldats & les Gens de mer occupent ensuite le Docteur Buchan. Il n'y a qu'une page, & rien de particulier sur les premiers. Ce qui regarde les seconds est très intéressant. Il croit que l'intempérance est la cause qui fait périr les Matelots sur les côtes étrangères, & qu'il seroit possible de diminuer leurs

xxviiij *Introduction à l'Essai*

maux dans les voyages de long cours, en conservant sur mer des légumes & des racines, des fruits acides, de la farine pour faire du pain frais, du moût de bière en pâte, des animaux vivans, des tablettes de bouillon, & de purée de pois. Il recommande sur-tout l'usage des acides; on voit que sur ce point, il est entièrement d'accord avec Huxham dont il a imité la dissertation sur les moyens de conserver la santé des Navigateurs, que nous avons extraite avec soin à la fin des maladies des Gens de mer. M. Buchan indique le quinquina comme spécifique contre les fievres putrides intermittentes, à la dose d'un gros par jour, de quelque maniere qu'on l'administre.

Dans le troisieme article, ce Médecin remarque, que la plus grande partie des hommes sont occupés à des travaux sédentaires; il accuse comme cause des maladies qui naissent de ces travaux, le défaut d'exercice, l'air gâté par la

sur les Mal: des Artisans. xxix
respiration de plusieurs Ouvriers enfermés dans une petite chambre , l'humeur de la transpiration de mauvais caractère qui s'exhale de leur corps , la situation vicieuse où ils sont forcés de se tenir dans leurs travaux , & qui , en gênant l'estomac , trouble la digestion , & déränge le jeu des poumons. Outre les moyens généraux de remédier à ces maux que M. Buchan indique , il propose de changer la position vicieuse des Ouvriers par des moyens mécaniques ; de faire faire , par exemple , une table particulière pour les Tailleurs , de sorte que leurs jambes ne soient pas pliées ; de faire de l'exercice , de cultiver un petit jardin ; il cite pour preuve de la possibilité de cette culture , la ville de Sheffield dans la province d'Yorck , où les Couteliers ont chacun un coin de terre qu'ils labourent , & qui leur est utile par l'exercice & par le rapport. Mais dans les grandes villes , telles que Londres & Paris , les Ouvriers ne pouvant se procurer cet avan-

xxx Introduction à l'Essai

rage, doivent le remplacer par tous les exercices du corps.

III. CLASSE. Auteurs qui ont écrit sur les maladies de quelques classes particulières d'Artisans.

§. I.

Colique des Peintres.

LA colique de plomb à laquelle les Peintres, les Potiers de terre, & plusieurs autres Ouvriers sont sujets, a été traitée avec beaucoup d'étendue par un grand nombre d'Auteurs. Sans parler des Médecins dans lesquels on en trouve quelques traces, tels qu'Avicenne, Craton, Cardan, Droet, Fernel, Houllier, &c., Citois est le premier qui ait écrit *ex professo* sur cette maladie épidémique en Poitou. Depuis ce Médecin, on a vu paroître un grand nombre d'Ouvrages sur cet objet: tels sont ceux de MM. *Ilsemann, de colicâ Saturninâ*; — *Baker, sur la colique du Devonshire*; — *Huxham, de morbo colico Dammioniorum*; — *Zeller, Joan. & Immanuel*

sur les Mal. des Artisans. xxxj

*Weismann docimasia signa, causa & nox. vini lithargyro mangonifati, &c., variis experimentis illustrata; — Combalusier, Observations & Réflexions sur la colique de Poitou; — Tronchin, de colico dolore Pictonum, &c.; — B ** , Examen du Traité précédent; — Poitevin, de colico dolore Pictonum dicto, &c.; — Gardane, Recherches sur la colique métallique, &c.*

Ce dernier Médecin vient de publier la Traduction d'un Ouvrage, intitulé : *Traité des mauvais effets de la fumée de la litharge*, par Stockhusen, &c., qui a été imprimé en latin à Goslar en 1656, in-12. Stockhusen y prouve qu'il n'y a que la fumée du plomb qui donne la colique Saturnine; & M. Gardane, dans les notes étendues qu'il a ajoutées à sa Traduction, soupçonne que les coliques épidémiques de même nature ont toutes été dues au plomb, & non aux boissons acéscentes & peu fermentées auxquelles Citois, Huxham & M. Bonté les avoient attribuées. Zeller trouva la cause d'une

xxxij *Introduction à l'Essai*

pareille colique dont un canton de l'Allemagne fut attaqué, dans une préparation de plomb, avec laquelle on avoit adouci les vins trop verts de cette année; & le Docteur Baker a reconnu la cause de la colique du Devonshire, décrite par Huxham, dans le plomb dont étoient doublés & cerclés les vaisseaux destinés à recevoir le cidre, de même que les pressoirs dans lesquels on exprimoit le pommé & le poiré. On peut regarder cet Ouvrage comme un des mieux faits & des plus étendus sur la colique de plomb: sa nature, ses symptômes, sa cause, sa curation sur-tout, y sont développés avec beaucoup d'ordre & de clarté. M. Gardane y a ajouté les connoissances acquises depuis Stockhusen, & il a rendu le Traité du Médecin Allemand le plus complet que nous ayons actuellement sur cette matiere.

Avant de finir l'examen de cet Ouvrage, nous croyons devoir faire la remarque suivante. M. Gardane dit, pag. 14

sur les Mal. des Artisans. xxxiiij
de son Avertissement : « Il paroîtra bien
» étonnant qu'après avoir été cité très-
» avantageusement par Ramazzini , Au-
» teur du dix-septieme siecle , Stockhu-
» sen ait échappé depuis aux recherches
» de la plûpart des Bibliographes ». Qu'il
nous soit permis d'observer que Ramazzi-
ni n'a cité Stockhusen que d'après Wede-
lius, & qu'il n'a point du tout fait mention
de son Traité des mauvais effets de la fu-
mée de la litharge, mais seulement de celui
de l'asthme des montagnes. Il paroît qu'il
n'a pas même consulté ce dernier Ou-
vrage , d'après ce qu'il en dit , p. 480 :
« *De asthmate montano mentionem habet*
» *Wedelius in Pathologiâ medicâ dogma-*
» *ticâ , sect. 2 , cap. 9 , ubi tradit huic*
» *affectui obnoxios esse metallurgos , de*
» *quo asthmatis genere ait Stockhusium ,*
» *integrum Tractatum edidisse , ubi mali*
» *causam in saturni mercurium refert ; mer-*
» *curius etenim plurimus Saturno inest ,*
» *illique gravitatem impertit ». D'ailleurs ,*

une preuve que Ramazzini n'avoit as-

xxxiv *Introduction à l'Essai*

cune connoissance du Traité de Stockhusen sur la colique métallique, c'est qu'il n'a rien dit en particulier sur cette maladie, qui est cependant une des plus importantes de celles qui attaquent les Artisans (a).

Il y a aussi, dans plusieurs Ouvrages, des dissertations sur la colique des Peintres. On en trouve une avant l'Essai sur les maladies des Gens de lettres de M. Tissot. M. de Haën en a dit quelque chose dans son *Ratio medendi*, tom. 1, &c. MM. Astruc & Dubois ont soutenu à Paris deux theses sur l'utilité de la saignée dans cette maladie; le premier en 1751, le second en 1755. Le Docteur Kœnig, dans une these soutenue à Strasbourg en 1764, a donné une observation relative à cet objet : *Casum agrotantis colicâ Saturninâ laborantis*, &c. Enfin, on trouve dans le Journal de Médecine un assez

(a) Voyez la note à la fin du huitieme chapitre.

sur les Mal. des Artisans. xxxv
grand nombre de dissertations sur la colique Saturnine (1).

§. I I.

Maladies des Soldats.

ON a beaucoup écrit sur la santé & les maladies des Soldats. Les guerres que les anciens Peuples ont eu à soutenir , les ont mis dans la nécessité d'avoir des Médecins à la suite de leurs Armées ; & on lit, dans les Historiens, qu'ils avoient sur-tout le plus grand soin de la santé de leurs Soldats. Cependant les Médecins de ces temps reculés ne paroissent pas

(1) On peut consulter celles de MM. Wilson, tom. 8, pag. 133 : Vandermonde, t. 13, p. 158 : Bonté, t. 15, p. 399 & 496 ; t. 16, p. 300 & 398 ; t. 20, p. 15, 106 & 204 : de Bordeu, t. 16, p. 11, 203, 483 : Philip, t. 19, p. 410, qui admettent la methode active : & de MM. Vaunier, t. 20, p. 243 : Marteau de Grandvilliers, t. 19, p. 21 : Doazan, t. 13, p. 291 : le Nicolais du Saulfay, t. 21, p. 24 : de Glatigny, t. 21, p. 409 : & Planchon, t. 22, p. 353, qui sont partisans de la methode adoucissante.

xxxvj *Introduction à l'Essai*

avoir fait beaucoup de progrès dans la Médecine Militaire , puisque rien n'est si commun dans Tite-Live , Tacite , &c. , que de trouver les détails de maladies qui ont ravagé la plus grande partie des Armées , & auxquelles on n'a pu apporter aucun secours. Polybe , Œlien , Végèce , Hyginus , dans leurs Ouvrages sur l'Art Militaire , ont donné quelques préceptes relatifs à la santé des Soldats , & ils ont dit très-peu de chose sur le soin des malades (1). Si l'on n'avoit pas perdu les Traités de Celse sur l'Art Militaire , nous aurions , sans doute , beaucoup de connoissances sur la Médecine des Armées chez les Romains. Ce n'est gueres que depuis le milieu du seizieme siecle & le commencement du dix-septieme , que les Médecins ont travaillé avec succès sur l'Hygiene , la Médecine

(1) Voyez le Discours préliminaire , à la tête de la Médecine d'Armée de M. Monro , par M. le Bégue de Presse.

sur les Mal. des Artisans. xxxviij
& la Chirurgie Militaire. Les premiers Ouvrages , estimés depuis cette époque , sont ceux de Schneberger , Portius , Dickelius , Botal , &c. ; mais , depuis le milieu du dix-septieme siecle , on a vu paroître une foule d'Ouvrages sur cette matiere importante. Malgré ces Traités nombreux , il étoit réservé aux Médecins du dix huitieme siecle de rendre ce travail complet. C'est principalement aux Ouvrages de MM. Pringle , van-Swieten & Monro , qu'on est redevable de cette perfection ; & la Médecine d'Armée est devenue , depuis leur publication , & plus facile & plus certaine. Nous n'entreprendrons pas de donner ici un extrait de ces Livres , déjà fait avec exactitude par M. le Bégue de Presse. (1) , ni d'offrir une liste étendue de tous les Ouvrages sur les maladies des Soldats. Nous

(1) Voyez ce que nous avons dit de l'Ouvrage de ce Médecin dans le Supplément du chapitre 40 , sur les maladies des Armées.

xxxviii *Introduction à l'Essai*

nous contenterons de renvoyer le Lecteur à la note qui se trouve à la fin du chapitre 40, dans laquelle nous avons indiqué les plus estimés & les plus utiles.

§. III.

Maladies des Gens de mer.

IL y a peu d'Auteurs qui aient écrit, *ex professo*, sur les maladies des Gens de mer. Les Anciens, chez qui la navigation étoit fort peu avancée, & qui ne connoissoient point ces voyages de long cours, qui font aujourd'hui communiquer les deux mondes, n'ont presque rien dit sur la Médecine des Navigateurs. Sans doute que dans ces temps reculés, les Marins moins nombreux, étoient aussi moins exposés à ces maladies qui sont aujourd'hui si communes & si meurtrières parmi eux. Les Médecins anciens n'ont donc rien pu dire sur cet objet, puisqu'ils n'ont point eu occasion de faire des observations en ce genre.

Nous ne nous proposons pas de don-

sur les Mal. des Artisans. xxxix
ner une suite exacte & scrupuleuse de
tout ce qu'on a dit sur l'Hygiene & la
Médecine des Navigateurs : Nous nous
bornerons à faire connoître quelques Ou-
vrages sur cette matiere.

Plusieurs Médecins ont écrit spécia-
lement sur la santé des Gens de mer , &
nous avons de très-bonnes disserta-
tions sur cet objet. Telles sont celles de
MM. Duhamel du Monceau , *Moyen de
conserver la santé des équipages ; Halles.*
1°. *Observation sur les moyens de conser-
ver l'eau douce que l'on embarque sur les
vaisseaux ;* 2°. *Observation sur les moyens
d'empêcher que le biscuit & le bled qu'on
embarque sur les navires , ne soient mangés
par les hannetons , les coillons , les calan-
dres , les scarabées , & autres insectes , &c.*
insérées à la fin du second volume de
l'Histoire Naturelle de l'Homme malade ,
par M. Clerc ; Deslandes , sur les moyens
de conserver l'eau-douce dans les vais-
seaux ; *Memoires de l'Academie Royale
des Sciences , année 1722 ;* Poissonier ,

xl *Introduction à l'Essai*

Maniere de dessaler l'eau de la mer;
Huxham, *Nautarum in cursibus explorariis, & itineribus sanitatem conservandi methodus*: Cette dissertation assez courte se trouve à la page 86 du troisieme volume des Ouvrages de ce Médecin; Lind, Chapitre quatrieme, de la seconde partie de son Traité du Scorbut intitulé: *La Cure Prophylactique ou les moyens de prévenir cette maladie, spécialement sur la mer;* Rouppe, quatrieme partie de son Traité des Navigateurs, intitulé: *De Classiariorum sanitatem conservandi modo*. Comme cet objet est très-intéressant, nous avons cru devoir offrir un extrait abrégé de ces Ouvrages, dans le Supplément que nous avons mis à la fin du Chapitre 50, qui traite des maladies des Matelots.

Quant aux maladies des Gens de mer, le Traité du Docteur Rouppe *de morbis Navigantium*, celui du Docteur Lind sur le Scorbut, & l'Ouvrage de M. Poissonnier Desperrieres, sont entre les mains de tout le monde, & il seroit inutile d'ajou-

sur les Mal. des Artisans. xlf
ter quelque chose de plus à leur éloge. Ce que J. de Vigo a dit des fièvres des Marins, & l'Ouvrage de Glauber, intitulé : *Consolatio Navigantium* (1), ne doivent être regardés que comme des esquisses des deux précédens. Celui de Glauber a cependant beaucoup de réputation, & il est recherché par les Praticiens.

Comme les Navigateurs sont exposés aux maladies des pays chauds, les Auteurs qui ont écrit sur ces maladies, peuvent être consultés avec beaucoup de fruit. Bonrius, Pison, Prosper Alpin, &c. sont de ce nombre.

Les Médecins Anglois ont beaucoup travaillé sur les maladies des Gens de mer. La Marine qui a toujours été florissante chez eux, a multiplié les Observations & les Ouvrages sur cette matière. La plûpart sont écrits en Anglois,

(1) Ces deux Auteurs sont cités par Ramazzini, chap. 50.

xlij *Introduction à l'Essai*

& ceux qui n'entendent point cette langue, sont privés des connoissances précieuses qu'ils renferment. Cette privation fait sentir la nécessité d'une traduction de ces Ouvrages à laquelle M. le Bégue de Presse, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Censeur Royal, travaille depuis long-temps, & qui va paroître incessamment. Ce Recueil aura pour titre : *Traité des maladies qui attaquent les Europeens dans les climats chauds*. Il formera deux gros volumes in-8°. On y trouvera tout ce qui a été écrit sur le traitement de ces maladies, depuis Bontius, en 1631, jusqu'à M. Clarke, en 1776. M. le Bégue de Presse y donne en entier les Ouvrages les plus estimés, tels que ceux de Bontius, Pison, Sloane, P. Alpin, le Caan, Towne, Waren, Cleghorn, Chalmers, Ruffel, Hillary, Lind, Rouppe, Bisset, Bancroft, Clarke, &c. Le nombre de tous les Auteurs qu'il a ou inférés ou extraits dans son Ouvrage,

sur les Mal. des Artisans. xliij
se monte à plus de quarante. Il traite aussi des maladies des Negres, de celles des Femmes & des Enfans, de l'effet de la saignée, des vomitifs, des purgatifs, des vésicatoires & de l'opium dans les pays chauds, du régime, des préservatifs, & des remèdes propres à chaque contrée. Enfin il parle dans un Appendice des maladies qui regnent sur mer, & il donne la doctrine de tous les Auteurs qui ont écrit sur ces maladies depuis quarante ans. Un Ouvrage aussi complet que celui là, ne peut qu'être reçu avec empressement, & il répond entièrement à celui que son Auteur a déjà publié sur la Médecine d'Armée.

SECTION TROISIEME.

APRÈS avoir rendu compte du travail des Médecins qui ont vécu avant & depuis Ramazzini, nous croyons qu'il est à propos de faire voir le rapport qui existe entre les Arts & les maladies qui affligent les hommes, & l'utilité qui ré-

xliv *Introduction à l'Essai*

sulte de l'observation des maladies des Artisans.

Pour démontrer que les Arts doivent nécessairement influencer sur les maladies, il est indispensable de parcourir les différentes classes de ces dernières. On les distingue ordinairement en sporadiques, endémiques & épidémiques.

Les sporadiques sont particulières à quelques hommes; elles font peu de ravage, & doivent leur naissance ou à un vice héréditaire, ou à quelque faute dans l'usage des six choses non naturelles. On ne peut douter que les Arts n'influent sur cette classe de maladies, puisque les travaux que tous exigent sont des erreurs continuelles dans une ou plusieurs des six choses non-naturelles, soit un exercice trop violent, ou plus modéré qu'il ne doit être pour l'entretien de la santé, soit l'inspiration d'un air infecté de vapeurs nuisibles. Mais nous devons avertir ici que si les Arts causent certaines maladies, il en est d'autres aussi

dont ils garantissent ; l'influence des Arts sur les maladies que nous nous proposons d'observer , doit donc être considérée sous deux rapports , ou relativement aux maladies qu'ils font naître , ou relativement à celles dont ils préservent.

Il est inutile de démontrer ici que les Arts peuvent occasionner des maladies sporadiques , puisque le *Traité de Ramazzini* n'offre qu'une suite de maux semblables produits par les Arts.

Quant aux maladies de ce genre dont les Arts préservent , il y en a plusieurs exemples dans le *Traité de Ramazzini* : ainsi les Ouvriers qui travaillent dans les mines de cuivre , n'ont jamais mal aux yeux suivant cet Auteur ; ainsi ceux qui exercent leurs jambes dans leurs travaux , ne ressentent point les douleurs vives de la goutte ; & les femmes qui s'occupent à faire des tissus , ne sont pas sujettes aux suppressions de regles.

Il est assez facile de rendre raison de ces influences des Arts. En effet , si des

xlvj. *Introduction à l'Essai*

maladies peuvent naître par des mouvemens vicieux, & par un air plus ou moins altéré, les Ouvriers qui sont forcés d'employer les premiers dans leurs travaux, & de respirer un air mal-sain dans leurs ateliers, seront vivement attaqués de ces maux; &, d'un autre côté, si un exercice continué & un caractère particulier de l'air est contraire à la production de certaines maladies, il est incontestable que ceux des Ouvriers qui jouissent de ces deux avantages dans leur profession, seront à l'abri des maux qu'ils éloignent d'eux.

On entend par maladies endémiques, celles qui sont propres à certains lieux. On les attribue ordinairement aux eaux, à l'air, aux productions du sol, à la situation d'un pays, à la nature des fossiles qu'il contient dans son sein. Ne peut-on pas croire que ces maladies, le plus souvent indépendantes de l'influence des Arts, en sont quelquefois une suite? Des recherches étendues & exactes dé-

sur les Mal. des Artisans. xlviij

couveroient peut-être le rapport qu'il y a entre les Arts & ces maladies. Seroit-il tout à fait hors de vraisemblance , que des Manufactures qui occupent quelquefois la plus grande partie d'un bourg ou d'un village, puissent préserver ces lieux de certaines maladies , ou en faire naître de nouvelles , en corrigeant l'air & les eaux , ou bien en altérant leurs qualités , & en leur communiquant un caractère nuisible & même venimeux ? C'est ainsi , par exemple , que les exhalaisons méphitiques qui s'exhalent des ateliers des Tanneurs , des Mégissiers , des Corroyeurs , des Bouchers , des Poissonniers , rendent des quartiers entiers infects ; & c'est pour cette raison qu'au rapport de Paul Zacchias , dans les villes bien policées , ces Ouvriers sont relégués dans les fauxbourgs & loin du commerce des autres hommes : ainsi le chanvre qui rouit dans les eaux , les corrompt , & y laisse en dissolution une substance venimeuse , comme une funeste expérience l'a prouvé plus d'une fois.

xlviij *Introduction à l'Essai*

Ces idées bien appréciées ne pourroient-elles pas répandre des lumières sur la situation des nouvelles Manufactures, sur le déplacement des anciennes, & leur transport dans des lieux où elles ne seroient pas nuisibles, enfin sur la nature & la guérison, je ne dis pas de toutes, mais de quelques maladies endémiques. C'est aux Médecins de Province, qui sont à portée de faire des observations en ce genre, à éclaircir ces doutes, & à répondre à cette question.

Les maladies épidémiques attaquent tout un pays à la fois, & sont pour l'homme un des fléaux les plus terribles qu'il ait à redouter. L'observation de plusieurs siècles peut servir ici de preuve pour l'influence des Arts sur ces maladies. Dans toutes les pestes qui ont désolé les différentes villes, & dévasté des régions entières, les Médecins qui les ont décrites ont observé constamment des Arts privilégiés, qui mettoient à l'abri de la contagion tous ceux qui les exerçoient ;

&

sur les Mal. des Artisans. xlix
& d'autres dont les Ouvriers périssoient, sans qu'il en restât un seul. Parmi beaucoup d'exemples qu'on pourroit citer à cet égard, il suffira d'en rapporter ici deux bien frappans. Dans la peste affreuse qui désola Marseille en 1720, tous les Boulangers périrent, & on fut obligé d'en faire venir des villes voisines pour suffire aux besoins du peuple. Au contraire, dans plusieurs autres pestes, on observa que les Vidangeurs échappèrent à la contagion.

Ces faits singuliers & qui méritent toute l'attention du Philosophe, ne pourroient ils pas répandre un très-grand jour sur la nature, la marche & la guérison des maladies épidémiques? N'est-il pas probable que des observations réitérées sur les Ouvriers qui sont tous frappés de la contagion, ou qui lui échappent tous, éclaireroient sur sa cause, & que cette cause une fois connue, ouvriroit un chemin à la découverte de celle des épidémies? Il y a de fortes raisons

I Introduction à l'Essai

pour le croire. En effet, les Médecins ont unanimement attribué les maladies populaires à un caractère malin dans l'air, au *teign* d'Hippocrate, ou bien à une qualité pernicieuse des alimens. Mais si nous concevons facilement que ces deux causes doivent agir avec plus d'énergie sur des sujets affoiblis, & dont les humeurs sont viciées; si nous pouvons nous persuader que l'action de ces causes peut être détruite, ou du moins rendue nulle par un exercice continuel, par des substances vaporeuses & préservatives qui, en se mêlant à l'air, corrigent sa qualité nuisible, & lui redonnent sa première pureté; nous verrons pourquoi les Ouvriers, que leur profession rend foibles & cacochymes, sont tous attaqués par la maladie, & pourquoi ceux dont les ateliers répandent des vapeurs d'une certaine nature, résistent à la contagion qui les environne.

Ces considérations sur les Arts doivent donc entrer pour beaucoup dans

sur les Mal. des Artisans. 1j

l'observation des maladies épidémiques ; & un Médecin qui décrit une maladie de cette nature , doit donc y avoir beaucoup d'égard (1).

Le bien qui résultera de l'observation des maladies des Artisans , relativement aux endémies & aux épidémies , n'est pas prochain , il est vrai ; mais l'éloignement des siècles n'est rien pour les Savans ; il suffit que leurs travaux puissent être utiles à ceux qui vivront après eux , pour qu'ils soient engagés à les poursuivre avec ardeur , & le bien des hommes , en quelque temps qu'il arrive , est l'unique but où ils tendent tous.

(1) Il seroit à souhaiter que la Société Royale de Médecine , dont les travaux s'étendent sur tout ce qui est utile , voulût bien charger les Médecins de Province qui correspondent avec elle , de faire des recherches sur les maladies des Artisans , sur-tout dans les constitutions épidémiques qu'ils entreprennent de décrire.

SECTION QUATRIEME.

AVANT de finir cet exposé, il est à propos de rendre compte d'un plan nouveau qui pourroit être de quelque utilité, si l'on entreprenoit un travail suivi sur les maladies des Artisans; travail que Ramazzini n'a fait qu'ébaucher, comme il nous l'apprend dans sa Préface, & qu'aucun Médecin n'a continué depuis lui.

Il y auroit d'abord deux objets à remplir dans un pareil travail : 1°. ajouter aux connoissances transmises par Ramazzini : 2°. donner un ordre aux matieres, les lier par des divisions qui pûssent & en faciliter l'intelligence, & en augmenter le prix.

Pour satisfaire au premier objet, il seroit nécessaire,

1°. D'extraire de tous les Auteurs ce qui peut avoir rapport aux Artisans & à leurs maladies;

2°. De consulter les Praticiens céle-

sur les Mal. des Artisans. liij

bres de nos jours , pour avoir des lumieres plus étendues sur un objet qu'ils sont à portée de voir tous les jours , & sur lequel ils ont tous des connoissances précieuses , & qui restent enfouies ;

3°. De parcourir , à l'exemple de Ramazzini , les ateliers des Ouvriers , pour observer leurs manœuvres , & en tirer des inductions utiles sur leurs maladies ;

4°. D'écrire aux Maîtres des Manufactures , pour leur demander des détails sur la santé & les maladies de leurs Ouvriers , & aux Médecins qui ont occasion de les voir , & dont on peut attendre plus de lumières sur cette matiere.

Quant au second objet , on pourroit faire des divisions générales , sous lesquelles , comme sous autant de chefs , seroient compris les différens Ouvriers. Le Pian que nous avons à proposer , contient des classes , des ordres & des chapitres , nous allons en offrir un tableau abrégé.

liv Introduction à l'Essai

I. CLASSE. *Maladies causées par des molécules qui, mêlées sous forme de vapeurs, ou de poussière, à l'air que les Ouvriers respirent, pénètrent dans leurs organes, & en troublent les fonctions.*

II. CLASSE. *Maladies causées par l'excès ou le défaut d'exercice de certaines parties du corps.*

AVANT de passer aux subdivisions de ces deux classes, on traiteroit de l'action des vapeurs sur le corps de ceux qui s'y exposent, & des effets de l'excès ou du défaut d'exercice sur l'économie animale.

On subdiviseroit la première classe en quatre ordres.

Le premier ayant pour titre : *Maladies causées par des vapeurs ou molécules minérales*, comprendroit sous autant de chapitres, les Mineurs, les Doreurs, les Potiers de terre, &c.

Dans le second ordre, intitulé : *Maladies causées par des vapeurs ou des mo-*

sur les Mal. des Artisans. 1v
lécules végétales , seroient rangés les Parfumeurs, les Ouvriers en tabacs, les Cabaretiers, & tous les Ouvriers exposés aux vapeurs du charbon.

Dans le troisieme qui traiteroit des *Maladies causées par des vapeurs ou des molécules animales* , seroient placés les Vidangeurs, les Corroyeurs, les Bouchers, les Cuisiniers, &c.

Le quatrieme ordre ou *Maladies causées par des vapeurs ou molécules des trois regnes, mêlées ensemble*, renfermeroit les Chymistes & tous ceux en général qui emploient des substances des trois regnes dans leurs travaux, & qui sont exposés aux vapeurs malfaisantes qui s'en élèvent.

Le cinquieme ordre ou premiere division de la seconde classe, exposeroit les *Maladies de tous les Ouvriers que leur travail force d'être le plus souvent assis, & d'exercer en même temps d'autres parties.* Tels sont les Ecrivains, les Tailleurs, les Ouvriers à l'aiguille, &c.

Ivj *Introduction à l'Essai*

Dans le sixieme ordre, ou *Maladies causées par la station trop long-temps continuée*, viendroient naturellement les Crocheteurs, les Coureurs, les Menuisiers, &c.

Dans le septieme ordre ou troisieme division de la seconde classe, dans laquelle on traiteroit *des Maladies causées par la trop grande application des yeux*, on s'occuperoit des Horlogers, des Jouailliers, & en général de tous les Ouvriers en petits objets.

Dans le huitieme ordre, quatrieme & derniere division de la seconde classe, où l'on parleroit *des Maladies produites par un trop violent & trop long exercice de la voix*; on feroit conduit à traiter de celles des Chanteurs, des Crieurs publics, des Acteurs, des Joueurs d'instrumens à vent.

On comprendroit dans le neuvieme ordre qui n'appartiendroit à aucune des deux classes précédentes, tous les Artisans que leur profession oblige à respi-

sur les Mal. des Artisans Iviij
rer des vapeurs ou des molécules nuisibles, & à pécher dans l'exercice, & qui sont par conséquent exposés aux mêmes maladies que tous ceux des classes précédentes, comme les Boulangers, les Amidonniers, les Blanchisseuses, les Pêcheurs, les Soldats, les Matelots, &c.

En suivant ces divisions, il y auroit très-peu d'Artisans qui ne pûssent être rangés dans une place convenable, & l'on auroit un ensemble satisfaisant.

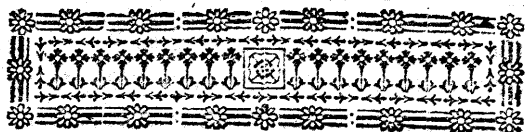
Nous aurions bien désiré pouvoir suivre cet ordre dans notre travail; mais nous avons mieux aimé nous en tenir à celui de Ramazzini, connu de tous les Médecins, & que nous avons craint d'altérer. Si les circonstances nous engagent à continuer cette espece de travail, nous espérons offrir par la suite au Public un Ouvrage plus étendu, & suivant le plan qu'on vient de lire.

Nous ne pouvons mieux terminer cette Introduction qu'en engageant les Médecins de cette Capitale, ainsi que ceux

Iviii *Introduction à l'Essai, &c.*

de nos villes de Province, à se livrer à ce genre d'observations qui peuvent jeter plus de jour qu'on ne le croit communément sur la nature des maladies de quelque classe qu'elles soient. En effet, qui fait si des expériences multipliées & bien faites sur les Arts qui préservent leurs Ouvriers des maladies contagieuses, ou qui les y exposent, ne pourroient pas conduire à la découverte de la contagion & des moyens propres à s'en garantir. Ce soupçon, nous l'avouons, manque de preuves ; mais dans une obscurité pareille, n'est il pas permis, n'est il pas louable même de chercher partout à s'éclairer, & la plus foible lueur que l'œil du philosophe peut appercevoir, ne doit elle pas lui servir de guide jusqu'à ce que le flambeau de la vérité vienne dissiper entièrement les ténèbres qui la déroboient à ses yeux ?





P R É F A C E

DE L'AUTEUR.

IL y a, dans la société, des hommes assez mal-intentionnés pour accuser la Nature, cette mere bienfaisante de tous les êtres, de n'avoir pas veillé sur l'espece humaine avec assez de prudence & de circonspection; & de n'avoir pas prévu tous les dangers auxquels l'homme est exposé par les circonstances de sa vie. Ce reproche se trouve dans des Livres, & est souvent répété dans la conversation. Cependant la plus injuste querelle qu'on lui suscite à ce sujet, & qui lui fait donner si mal-à-propos le titre de marâtre, c'est d'avoir forcé l'homme à pourvoir

chaque jour à l'entretien & à la conservation de sa vie, qui, sans ce secours, seroit bientôt détruite. En effet le genre humain, délivré de cette nécessité, ne connoîtroit aucune loi, & ce Monde que nous habitons changeroit bientôt de face. Aussi Perse n'a-t-il pas regardé la main comme la plus industrieuse des parties du corps, & a-t-il si ingénieusement appelé l'estomac le *maître des Arts* (a).

Ne seroit-il donc pas permis d'assurer que cette nécessité, qui donne aux animaux, même les moins raisonnables, un instinct presque ingénieux, a fait naître tous les Arts, soit mécaniques, soit libéraux, qui malheureusement sont altérés par quelques maux, ainsi que tous les biens dont l'homme jouit? En effet, ne sommes nous pas forcés de convenir

(a) *Magister artis, ingenii que largitor Venter.*

que plusieurs Arts sont une source de maux pour ceux qui les exercent, & que les malheureux Artisans trouvant les maladies les plus graves où ils espéroient puiser le soutien de leur vie & de celle de leur famille, meurent en détestant leur ingrate profession ? Ayant eu, dans ma Pratique, de fréquentes occasions d'observer ce malheur, je me suis appliqué, autant qu'il a été en moi, à écrire sur les maladies des Artisans. Mais comme dans les Ouvrages de ces derniers, si un d'entr'eux a trouvé quelque chose de nouveau, cette découverte est d'abord très - imparfaite, & demande à être perfectionnée par le travail de ses Confreres, un Ouvrage de Littérature est absolument dans le même cas. Mon Traité doit donc subir le même sort pour plusieurs raisons, mais principalement parce qu'il contient quelque chose de neuf. Le champ

lxij P R É F A C E

que je défriche n'a été parcouru par personne que je sache , & il promet une moisson intéressante d'observations sur la subtilité & l'énergie des effluves de différentes substances. Cet Ouvrage , tout imparfait qu'il est , servira , j'espère , d'aiguillon aux autres Médecins ; & leur secours contribuera à en faire un Traité complet sur cette matière , qui méritera une place dans les fastes de la Médecine. La condition malheureuse de ces Artisans respectables , dont les travaux , quoique vils & méprisables en apparence , sont si nécessaires & si avantageux pour le bien de la République , n'exige-t-elle pas ce service ; & n'est-ce pas une dette qu'a contractée envers eux cet Art , le premier de tous , qui , comme l'a dit Hippocrate dans ses préceptes , donne ses secours sans intérêt , & s'occupe aussi bien des pauvres que des riches ?

Pour peu qu'on réfléchisse aux avantages que les Arts mécaniques ont apportés à la société, on voit d'un coup d'œil l'énorme distance qu'il y a, à cet égard, entre les Nations Européennes & ces Barbares de l'Amérique & des autres pays reculés. C'est, sans doute, d'après une pareille réflexion, que ceux qui ont bâti des Villes & posé les fondemens des Royaumes, ont eu le plus grand soin des Ouvriers qui les habitoient, comme nous l'apprenons dans les fastes de l'Histoire. Ces grands hommes ont établi des Colleges ou Communautés d'Artisans. Ainsi Numa Pompilius, au rapport de Plutarque, s'acquit la gloire la plus solide pour avoir séparé les Artisans suivant leur métier, & pour avoir réuni dans des corps différens les Architectes, les Joueurs de flûte, les Doreurs, les Teinturiers, les Tailleurs, les Corroyeurs, les

Ouvriers en cuivre, & les Potiers de terre, &c. Tite-Live nous apprend qu'App. Claudius & Pub. Servilius Coss. ont institué un College de Mercuriaux, ou Communautés de Marchands, appelées *Mercuriaux*, parce que Mercure étoit, chez eux, le dieu du Commerce, comme Vulcain & Minerve occupés au travail des mains, étoient, suivant Platon (*a*), les dieux des Ouvriers. Sigonius (*b*) & Guidus Pancirolus (*c*) nous ont appris les droits & les privileges accordés à ces Communautés d'Artisans. Ils étoient admis à donner leurs suffrages, & promus aux dignités; & par conséquent, suivant la remarque de Sigonius, ils étoient comptés parmi les citoyens de Rome. Dans les Pandectes & dans les Codes, il est fait mention des

(*a*) *De Legibus.*

(*b*) *De Jure antiquo Romanorum.*

(*c*) *De notitiâ utriusque Imperii.*

Matelots & des Artisans ; & J. Cæsar (a), après avoir donné la liste des Colleges des Ouvriers, de leurs droits & de leurs privileges, dit qu'il leur étoit permis, comme à une espece de République, de négocier par soi-même, de se choisir des députés & de se faire des loix, pourvu toutefois qu'elles ne fussent pas contraires aux loix publiques, ainsi que le rapporte Paulus (b). L'Empereur Vespasien, si l'on en croit Suétone, a entretenu & protégé les Arts tant libéraux que mécaniques, a pris soin de faire travailler assidument, & d'augmenter ainsi le gain des plus vils Ouvriers. Un jour, un Architecte lui ayant exposé qu'il pourroit faire conduire au Capitole une masse énorme à très-peu de frais, il lui

(a) L. I, ff. *Quod cujuscumque Universitatis nomine, vel contra eam agatur.*

(b) In L. *Cùm Senatûs.* ff. *De rebus dubiis.*

répondit : « Laissez - moi nourrir
» mon peuple ».

Puis donc que dans les Villes bien établies, on a toujours fait & on fait encore des loix pour le bien-être des Artisans, il est bien juste que la Médecine concoure aussi au soulagement de ces hommes dont la Jurisprudence fait tant de cas; & qu'animée par le zele qui lui est particulier, & qui jusqu'à présent ne s'est point encore montré à l'égard des Ouvriers, elle veille à leur santé, & fasse en sorte qu'ils puissent exercer, avec plus de sûreté & moins de crainte, l'Art que chacun d'eux professe. J'ai employé, à cet effet, tout l'effort dont je suis capable, & je n'ai pas dédaigné de visiter quelquefois les boutiques & les ateliers les plus vils, pour y observer avec soin tous les moyens usités dans les Arts mécaniques : j'ai cru qu'un pareil travail ne seroit pas inutile

dans un temps , où la Médecine est réduite presque toute entière à la Méchanique , & où les Ecoles ne retentissent que de l'automatisme.

J'espère toutefois trouver grace auprès de nos célèbres Professeurs , s'ils veulent bien réfléchir que dans une seule Ville , ou dans un seul pays , tous les Arts ne sont point mis en pratique , & que chaque lieu a les siens propres qui peuvent donner naissance à différentes maladies. Je ne me suis attaché en parcourant les boutiques des Ouvriers , (qui sont , à cet égard , la seule Ecole où on peut s'instruire ,) qu'à décrire ce qui peut intéresser les curieux , & sur-tout fournir des moyens de guérir ou de prévenir les maladies qui attaquent les Artisans. Je conseille donc au Médecin qui visite un malade du peuple , de ne point lui tâter le pouls aussi-tôt

Ixviiij P R É F A C E

qu'il est entré, comme on a coutume de faire sans même avoir égard à la condition du malade, & de ne point déterminer presque en passant ce qu'il a à faire en se jouant ainsi de la vie d'un homme, mais plutôt de se croire un véritable Juge, & de s'asseoir quelque temps sur un simple banc, comme sur un fauteuil doré; & là, d'un air affable, d'interroger le malade sur tout ce qu'exigent & les préceptes de son Art, & les devoirs de son cœur. Il y a beaucoup de choses qu'un Médecin doit savoir, soit du malade, soit des assistans; écoutons Hippocrate sur ce précepte : « Quand vous serez auprès du malade, il faut » lui demander ce qu'il sent ; » quelle en est la cause ; depuis » combien de jours ; s'il a le ventre relâché ; quels sont les alimens dont il a fait usage ». Telles sont ses propres paroles :

mais qu'à ces questions il me soit permis d'ajouter la suivante, quel est le métier du malade ? En effet, quoique cette demande puisse se rapporter aux causes occasionnelles, elle me paroît néanmoins à propos & même nécessaire à faire à un malade du peuple. Cependant je remarque ou qu'on l'oublie assez souvent dans la pratique, ou que le Médecin, qui fait d'ailleurs la profession du malade, n'y fait pas assez d'attention, quoiqu'elle soit capable d'influer pour beaucoup sur le succès de sa cure. C'est dans ces vues, & pour contribuer au bien de la République & au soulagement des Artisans, que j'offre mon *Traité* au Public. Je prie le Lecteur de le recevoir avec bonté, & d'en excuser les fautes en faveur du Sujet.





T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce Volume.

I NTRODUCTION à l'Essai sur les Maladies des Artisans ,	page v
Préface de l'Auteur ,	lix
C HAPITRE PREMIER. Des maladies auxquelles sont sujets les Mineurs ,	I
C HAP. II. Des maladies des Do- reurs ,	27
C HAP. III. Des maladies de ceux qui ad- ministrent les frictions mercurielles ,	47
C HAP. IV. Des maladies des Chymis- tes ,	53
C HAP. V. Des maladies des Potiers de terre ,	59
C HAP. VI. Des maladies des Potiers d'Etain ,	72
C HAP. VII. Des maladies de ceux qui travaillent dans les Verreries & les Gla- ceries ,	77

DES CHAPITRES. lxxj

- CHAP. VIII. *Des maladies des Peintres,* pag. 83
- CHAP. IX. *Des maladies de ceux qui sont exposés aux vapeurs du soufre,* 93
- CHAP. X. *Des maladies des Serruriers,* 100
- CHAP. XI. *Des maladies des Plâtriers & des Chauffourniers,* 105
- CHAP. XII. *Des maladies des Apothicaires,* 122
- CHAP. XIII. *Des maladies des Vidangeurs,* 133
- CHAP. XIV. *Des maladies des Foulons,* 147
- CHAP. XV. *Des maladies auxquelles sont sujets ceux qui font les Huiles, les Corroyeurs, & les autres Ouvriers de cette classe,* 171
- CHAP. XVI. *Des maladies de ceux qui préparent & vendent le Tabac,* 189
- CHAP. XVII. *Des maladies des Foyers,* 203
- CHAP. XVIII. *Des maladies des Sages-Femmes,* 213

lxxij T A B L E

- CHAP. XIX. *Des maladies des Nourrices,* pag. 226
- CHAP. XX. *Des maladies auxquelles sont sujets les Marchands de Vins, les Brasseurs, & les Distillateurs d'Eau-de-vie,* 268
- CHAP. XXI. *Des maladies des Boulangers & des Meüniers,* 293
- CHAP. XXII. *Des maladies des Amidonniers,* 308
- CHAP. XXIII. *Des maladies qui attaquent les Bluteurs, Sasseurs, & Mesureurs de Grains,* 315
- CHAP. XXIV. *Des maladies des Carriers,* 325
- CHAP. XXV. *Des maladies des Blanchisseuses,* 335
- CHAP. XXVI. *Des maladies qui attaquent les Liniers, Chanvriers, & ceux qui cardent les cocons de Vers à soie,* 341
- CHAP. XXVII. *Des maladies des Baigneurs,* 349
- CHAP. XXVIII. *Des maladies de ceux*

DES CHAPITRES. lxxiiij

- ceux qui travaillent dans les Salines,*
pag. 355
- CHAP. XXIX. *Des maladies propres
aux Ouvriers qui travaillent debout,*
363
- CHAP. XXX. *Des Ouvriers sédentaires,
& de leurs maladies,* 371
- CHAP. XXXI. *Des maladies des
Frippiers, des Cardeurs de Matelas,
& des Chiffonniers,* 378
- CHAP. XXXII. *Des maladies des
Coureurs,* 390
- CHAP. XXXIII. *Des maladies de
ceux qui vont souvent à cheval,* 399
- CHAP. XXXIV. *Des maladies des
Porte-faix,* 410
- CHAP. XXXV. *Des maladies des
Athletes,* 419
- CHAP. XXXVI. *Des maladies des
Ouvriers en petits objets,* 426
- CHAP. XXXVII. *Des maladies qui
attaquent les Maîtres de Musique, les
Chanteurs, & tous ceux en général qui
exercent leur voix,* 433

lxxiv T A B L E

CHAP. XXXVIII. <i>Des maladies des Laboureurs ,</i>	pag. 443
CHAP. XXXIX. <i>Des maladies des Pêcheurs ,</i>	461
CHAP. XL. <i>Des maladies des Armées ,</i>	470
CHAP. XLI. <i>Des maladies des Imprim- meurs ,</i>	491
CHAP. XLII. <i>Des maladies des Ecri- vains & des Copistes ,</i>	498
CHAP. XLIII. <i>Des maladies des Confiseurs ,</i>	504
CHAP. XLIV. <i>Des maladies des Tif- serands ,</i>	510
CHAP. XLV. <i>Des maladies auxquelles sont sujets les Ouvriers en cuivre ,</i>	515
CHAP. XLVI. <i>Des maladies des Ou- vriers en Bois ,</i>	520
CHAP. XLVII. <i>Des maladies de ceux qui aiguïsent au grès les Rasoirs & les Lancettes ,</i>	524
CHAP. XLVIII. <i>Des maladies des Briquetiers ,</i>	527

DES CHAPITRES. lxxv

CHAP. XLIX. *Des maladies des
Cureurs de Puits ,* pag. 532

CHAP. L. *Des maladies des Matelots &
des Rameurs ,* 542

CHAP. LI. *Des maladies des Chaf-
seurs ,* 557

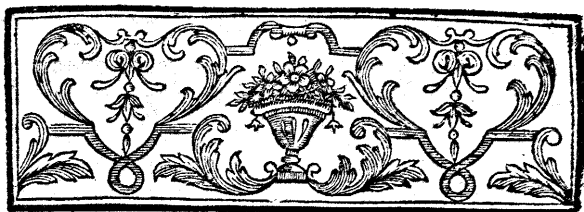
CHAP. LII. *Des maladies des Savon-
niers ,* 567

Fin de la Table des Chapitres.

FAUTES A CORRIGER.

INTRODUCT., page xxij, ligne 16, artificium, *lisez* artificum.

Page 13, ligne 5, dit avoir, *lisez* lui a dit avoir. Pag. 18, lig. 29, de artif., *lisez* de antic. Pag. 20, lig. 29, répétée, *lisez* répétée. Pag. 21, lig. 17, on y bâtissoit, *lisez* on bâtissoit. Pag. 38, lig. 2, anthelminuque, *lisez* anthelmentique. Pag. 45, lig. 7, les vapeurs, *lisez* les vapeurs. Pag. 51, lig. 2, des nerf, *lisez* des nerfs. Pag. 54, lig. 5, prouvé, *lisez* éprouvé. Pag. 55, lig. 10, aussi, *lisez* ainssi. Pag. 60, lig. 20, colonne, *lisez* colonne. Pag. 62, lig. 20, ses, *lisez* ces. Pag. 70, lig. 1, poussees, *lisez* poussés. Pag. 105, lig. 2, & pag. 116, lig. 15, Chauffouriers, *lisez* Chauffourriers. Pag. 106, lig. 16, couvir, *lisez* couvrir. Pag. 108, lig. 15, il a, *lisez* il y a. Pag. 123, lig. 7, mises, *lisez* mise. Pag. 228, lig. 13, abattu, *lisez* abatus. Pag. 152, lig. 23, roges, *lisez* roges. Pag. 165, lig. 10, se nourrissent, *lisez* se nourrit. Pag. 167, lig. 2, déersive, *lisez* déersif. Pag. 180, lig. 14, observé, *lisez* entendu. Pag. 228, lig. 28, notus, *lisez* natus. Pag. 311, lig. 29, De fin., *lisez* Defin. Pag. 314, lig. 13, pilées, *lisez* pelées. Pag. 323, lig. 16, délétaire, *lisez* délétère. *Id.*, lig. 30, exercecence, *lisez* excroissance. Pag. 330, lig. 29, mêlés, *lisez* mêlées. *Id.*, lig. 31, æragopiles, *lisez* égagropiles. Pag. 331, lig. 2, peine, *lisez* pierre. Pag. 332, lig. 3, particuliers, *lisez* particulieres. *Id.*, lig. 6, derniers, *lisez* dernieres. Pag. 358, lig. 24, tain, *lisez* certain. Pag. 404, lig. 28, froissées, *lisez* froissés. Pag. 443, lig. 7, pas eux, *lisez* pas à eux. Pag. 445, lig. 22, la craffe, *lisez* la crasse. Pag. 457, lig. 26, & été, *lisez* & en été. Pag. 476, lig. 3, les malades, *lisez* les maladies. Pag. 485, lig. 18, que j'ai cru rapporter, *lisez* que j'ai cru devoir rapporter. Pag. 544, dernière ligne, air, *lisez* fait. *Id.* même lig., parce, *lisez* parce que.



ESSAI

SUR

LES MALADIES

DES ARTISANS.



CHAPITRE PREMIER.

*Des Maladies auxquelles sont
sujets les Mineurs.*

Les maladies nombreuses qui attaquent les Artisans, & qui leur font trouver leur perte dans les Arts mêmes, dont ils attendent leur subsistance, viennent, selon moi, de deux causes principales : la première & la plus commune, c'est la mauvaise qualité des substances qu'ils travaillent; les exhalaïsons

A

2 *Essai sur les Maladies*

nuisibles qui s'en élevent , portent avec elles différentes maladies dans les viscères où elles s'insinuent. La seconde cause doit être rapportée aux mouvemens violens & déréglés , aux situations gênantes & extraordinaires que beaucoup d'Ouvriers donnent à leur corps ; elles altèrent peu-à-peu la structure naturelle de la machine , & elles y font naître , quoique lentement , des maladies dangereuses. Nous nous occuperons d'abord des maladies produites par les substances nuisibles que traitent les Artisans , & nous traiterons , en premier lieu , de celles qui attaquent les ouvriers en métaux , & tous ceux , en général , qui emploient les minéraux dans leurs travaux , tels que les Orfèvres , les Alchymistes , les Distillateurs d'eau forte , les Potiers de terre , les Miroitiers , les Fondeurs , les Potiers d'étain , les Peintres , & quelques autres.

Les Mineurs qui , dans l'énorme profondeur où ils travaillent , entretiennent , pour ainsi dire , un commerce avec les enfers , nous fournissent un exemple frappant des vapeurs mortelles & empestées qui s'exhalent des filons métalliques , Ovide a très - bien dit à ce sujet : « Les hommes peu contents des abondantes

» moissons & des autres alimens qu'ils
 » retiroient de la terre, allerent fouil-
 » ler jusques dans ses entrailles, pour en
 » arracher les trésors qu'elle tenoit cachés
 » dans les lieux les plus profonds, comme
 » si elle eût craint d'irriter leur convoi-
 » tise (a) ». Le Poëte attribue justement
 aux richesses la corruption des cœurs qui
 en fut la suite ; il reproche aux hommes
 leur avarice & leur folie, qui leur a fait
 tirer des entrailles de la terre, & mon-
 trer à la lumiere, ces vils métaux dont
 nous faisons nos richesses, & que nous
 rendons, comme l'a dit Pline, le prix
 de tous les autres biens, quoiqu'ils
 soient vraiment l'origine & la source de
 tant de maux.

L'expression d'Ovide peut aussi très-
 bien se rapporter aux maux physiques
 qui attaquent le corps des Mineurs. Les
 maladies auxquelles ils sont sujets, aussi
 bien que les autres Ouvriers de ce genre,
 sont, pour l'ordinaire, l'asthme, la
 phtisie, l'apoplexie, la paralysie, la ca-
 chexie, l'enflure des pieds, la chute des

(a) *Itum est in viscera terra,
 Quasque recondiderat stygiisque admoberat um-
 bris*

Effodiuntur opes, irritamenta malorum.

4 *Essai sur les Maladies*

dents, les ulcères des gencives, les douleurs & les tremblemens des membres. Ce sont donc les poumons & le cerveau qui sont affectés dans ces Ouvriers, mais principalement les premiers. L'air porte avec lui dans ces viscères, les particules minérales dont il est infecté; ces substances exercent leur première action sur leur tissu, &, bientôt reçues dans les organes vitaux, le cœur & les vaisseaux, elles se mêlent au sang, elles altèrent la nature du cerveau & du suc nerveux, & produisent, par cette altération, les tremblemens, les stupeurs, & tous les maux détaillés ci-dessus. Telle est la cause de l'excessive mortalité des Mineurs; aussi leurs femmes sont-elles souvent veuves, puisqu'au rapport d'Agriкола, il y a, dans le mont Crapax, des femmes qui ont eu jusqu'à sept maris. Lucrece a dit des Mineurs : « Ne savez-vous pas
» en combien peu de temps ils périssent,
» & combien est courte la durée de leur
» vie (a) ».

La fouille des mines a été autrefois, & est encore aujourd'hui un genre de supplice auquel on condamne les crimi-

(a) *Nonne vidēs, audisve perire in tempore parvo
Quām soleant, & quām vitæ copia desit.*

nels les plus coupables : c'est ainsi qu'on lit dans Gallonius , *Traité des tourmens des Martyrs* , que les anciens Chrétiens étoient condamnés aux métaux. Saint Cyprien , dans une lettre qu'il a écrite à plusieurs Evêques & Diacres , que la cruauté des Empereurs avoit condamnés à la fouille des mines , les exhorte à se montrer le véritable or du Christ , tandis qu'ils sont occupés à tirer , du sein des mines , l'or & l'argent qu'elles recellent. Pignorius , dans son *Traité des Esclaves* , nous offre , d'après une ancienne peinture , le portrait d'un Mineur , bien propre à faire voir leur malheureuse condition. Ils avoient , en effet , la tête à demi-rasée , (ce signe distinguoit les esclaves des fuyards qui étoient tout-à-fait rasés ;) elle étoit couverte d'un capuchon de saie. Ceux de notre temps ne me paroissent ni mieux traités , ni plus propres ; car , malgré les habits qui les couvrent , & la nourriture appropriée qu'on leur procure , la malpropreté du lieu qu'ils habitent , & l'absence de la lumière , les rend hideux & plus semblables à des ombres qu'à des hommes. Quelle que soit , en effet , la nature des métaux qu'ils retirent de la terre , les maladies affreuses qui les af-

6 *Essai sur les Maladies*

faillent , résistent souvent aux remèdes les mieux indiqués ; & la Médecine , en portant son secours à ces malheureux , semble leur faire plus de mal que de bien , puisqu'elle prolonge leurs misères avec leur vie.

Cependant les grands avantages que les Princes & le Commerce en retirent , l'usage si multiplié & si nécessaire des métaux dans presque tous les Arts , sont de puissans motifs qui nous engagent à étudier leurs maladies , & à proposer les moyens préservatifs & curatifs pour leur conservation. Les Anciens en ont usé de même à leur égard ; & , de notre temps , ceux qui ont écrit sur la Métallurgie , ont parlé avec assez d'étendue des maladies des Mineurs , du régime & des remèdes qui leur conviennent. On peut compter parmi ces Auteurs , 1°. Geor. Agricola (*a*) ; 2°. Bernard Cæsius de Modene (*b*) , dont la Minéralogie contient beaucoup de connoissances intéressantes sur les hommes condamnés aux métaux , sur leur diète & leur prophylactique ; 3°. Athanase Kirker , dans son Monde

(*a*) Tom. 1 , l. 6 , de *re metallicâ*.

(*b*) L. 1 , sect. 5.

souterrein (a) ; 4°. P. Lana , dans son Instruction de l'Art & de la Nature (b) ; 5°. D. Ramlovius , qui a écrit , en Allemand , un Traité sur la paralysie & le tremblement des Ouvriers en métaux. Nous devons donc consulter la Médecine pour secourir & consoler ces Artisans , dont le sort est si à plaindre ; & , pour y procéder avec méthode , il convient de rechercher d'abord la maniere d'agir des miasmes métalliques sur l'économie animale , maniere d'agir qui doit être autant multipliée que le sont les différentes especes de substances minérales : nous devons ensuite proposer les remedes les plus appropriés , & qui , sur-tout , agissent avec le plus d'énergie & de promptitude possibles.

Parmi les différentes especes de mines , les unes sont humides & contiennent de l'eau dans leur profondeur ; les autres sont seches & sans eau dans leur fond : le feu est quelquefois nécessaire dans ces dernières , pour briser les rochers. Dans celles qui contiennent une eau stagnante , les jambes des Mineurs sont affectées par les vapeurs épaisses &

(a) Tom. 2 , l. 10 , sect. 2 , chap. 24.

(b) Tom. 3 , de morbis sympat.

8 *Essai sur les Maladies*

vireuses qui s'en exhalent. Souvent, quand des pierres, détachées par les coups de pioches, tombent dans ce cloaque, l'odeur infecte qui s'en élève renverse subitement les Ouvriers, & on les en retire à demi-morts (1). Dans les mines se-

(1) Les exhalaisons minérales, si funestes aux Ouvriers, sont de plusieurs especes, & produisent différens effets suivant leur nature. Les unes tuent les Mineurs plus ou moins subitement, d'autres ne leur font presque point de mal. Ces dernières sont appellées simplement exhalaisons ; elles paroissent le matin dans les mines, & altèrent les filons métalliques, qu'elles rendent comme cariés par leur contact. On rapporte aussi à ce genre de vapeurs les inhalations, dont la nature est diamétralement opposée à celle des exhalaisons, puisqu'elles fournissent à la reproduction des métaux. N'est-il pas vraisemblable que ces inhalations sont des vapeurs phlogistiques, qui, séparées de certaines décompositions souterraines, sont prêtes à se combiner avec une terre métallique, atténuée, & préparée de maniere à former les métaux ? Cette façon d'envisager les inhalations, éloigneroit beaucoup ces vapeurs, des exhalaisons, avec lesquelles les Naturalistes semblent les avoir confondues. Il n'y a que ces deux sortes de vapeurs qui ne nuisent pas aux Mineurs : ils en reconnoissent trois autres especes très-pernicieuses ; le feu brisou ou terou, le ballon, & la moupchette ou pouffe.

Le feu brisou, terou, ou feu sauvage.

ches , le feu qui , dans d'autres circonstances , purifie les poisons , & dont on

fort avec sifflement des fouterreins , & paroît , dans les mines , sous la forme de toiles d'araignées. Si cette vapeur rencontre les lampes des Ouvriers , elle s'allume avec une explosion très-violente. Pour en prévenir les funestes effets, un homme couvert de linges mouillés , & armé d'une longue perche au bout de laquelle est une lumière , descend dans la mine , se couche à plat ventre , & enflamme le feu brifou , en y présentant sa torche : les Ouvriers , après cette opération , peuvent y travailler avec sûreté.

Le ballon est la plus singulière & la plus dangereuse des exhalaisons ; c'est une poche arrondie suspendue en l'air , formée par une vapeur circonscrite : quand les Ouvriers l'aperçoivent, ils n'ont d'autre ressource que dans la fuite ; mais , si malheureusement le ballon creve avant qu'ils aient le temps de se soustraire à son action , il suffoque subitement tous ceux qui se trouvent dans la mine.

La moupette est une vapeur épaisse qui regne , sur-tout en Été , dans les mines. Elle paroît avoir un grand rapport avec l'air fixe : comme lui elle éteint les lumières ; c'est aussi à ce signe que les Mineurs sont avertis de sa présence ; lorsque la lumière de leur lampe diminue , ils se sauvent le plus vite qu'il leur est possible. Le mal le plus léger que la moupette puisse occasionner aux Mineurs , est une toux convulsive qui les conduit à la phtisie : souvent ils tombent évanouis , en se sauvant ; on les retire alors , on

se sert pour fendre les masses énormes des rochers qui résistent à tout autre agent ; le feu , dis - je , dégage des matières métalliques un gas empesté , dont il augmente l'énergie par le mouvement qu'il lui communique : ainsi les malheureux Mineurs ont à combattre tous les élémens. Mais il n'y a aucune exhalaison plus à craindre pour ces malheureux , & qui les conduise plutôt à leur perte , que celle des mines de mercure. A peine , si l'on en croit Fallope dans son *Traité des métaux & des fossiles* , les Mineurs y peuvent-ils travailler trois ans : au bout de quatre mois , au rapport d'Ermuller dans sa *Minéralogie* , chap. du Mercure , leurs membres sont agités de tremblemens

leur fait avaler de l'eau tiède avec de l'eau-de-vie ; ils vomissent beaucoup de matières noires. Mais les maux qui suivent cette fautive guérison , doivent avertir les Mineurs , qu'il vaut beaucoup mieux prendre des précautions avant de se mettre à l'ouvrage : un flambeau allumé , descendu dans la mine avec une corde , pourra les instruire de l'état de l'air ; si sa flamme reste vive , & brûle comme dans l'atmosphère ordinaire , ils n'ont rien à craindre , & peuvent le respirer en sûreté ; mais si elle diminue , & s'éteint , alors ils doivent corriger l'air par les feux , le ventilateur , ou la machine de Sutton.

convulsifs , ils deviennent sujets à la paralysie & au vertige ; & tous ces maux sont produits par les miasmes du mercure , les plus grands ennemis que les nerfs aient à combattre. Une lettre écrite de Venise à la Société Royale de Londres , & insérée (a) dans ses Actes philosophiques , nous apprend que , dans les mines de mercure de Fréjus , aucun Mineur ne peut travailler plus de six heures de suite. On y lit qu'un de ces Ouvriers , ayant eu l'imprudence d'y rester six mois , fut tant imprégné de mercure , qu'en posant un morceau de cuivre sur ses lèvres , on en le frottant avec le doigt , il le blanchissoit en très-peu de temps. L. Tozzius , dans la seconde partie de son Traité de pratique , chap. de l'asthme , nous avertit que les Mineurs sont très-sujets à cette maladie ; leurs dents sont aussi très-vacillantes & tombent assez souvent ; c'est pour cela que les Affineurs de mercure ont coutume de tourner le dos au vent , pour ne pas avaler la fumée de ce demi-métal.

Vanhelmont , dans son Traité de l'asthme & de la toux , en décrit une cer-

(a) Lib. 1 , *mensis Aprilis* , 1665.

12 *Essai sur les Maladies*

raine espece, qu'il range entre l'asthme sec & l'humide. Il attaque, dit-il, les Mineurs, ceux qui s'occupent du départ des métaux, les Monnoyeurs, & tous les autres Ouvriers de ce genre; il est produit par un gas métallique que l'air porte dans leurs poumons, & dont l'action stimulante resserre les vaisseaux de ce viscere. Wedelius (a), dans sa Pathologie médicinale & dogmatique, fait mention de l'asthme des montagnes, qu'il assure être très-commun parmi les Ouvriers en métaux. Il nous apprend que Stockusen a fait un Traité entier sur cette espece de maladie, & il en attribue la cause au mercure contenu, en grande quantité, dans le plomb, dont il augmente la pesanteur. Le même Auteur (b), en exposant la maniere dont ces fumées métalliques peuvent produire l'asthme des montagnes, maladie terrible, croit que c'est par le dessèchement des bronches, & par les obstructions que forment ces épaissses fuliginosités (1).

(a) Sect. 2, cap. 9.

(b) Sect. 3, cap. 5.

(1) C'est l'espece d'asthme que Sauvages appelle *asthma metallicum*, & qu'il dit être engendrée par les fumées métalliques, sulfureuses, &c. Son traitement, suivant ce Mé-

Sennert, dans son Livre du consentement & de la diffension des Chymistes avec les Galénistes (a), rapporte qu'un Médecin qui pratiquoit près des mines de Misnie, dit avoir trouvé en substance, dans les cadavres des Mineurs, les métaux qu'ils avoient tirés de la mine pendant leur vie. Stadius (b), dans une lettre à Junius qui demouroit alors dans les montagnes de la Dalmatie, en parlant des hommes qui sorroient de ces mines, nous les a dépeints brillans de la couleur de l'or qu'ils retiroient des entrailles de la terre. Si donc la couleur métallique peut se communiquer aux humeurs, à moins que ces dernières n'aient resté

+ lui
α

decin, est presque le même que celui de la colique de Poitou. Il est d'accord, en ce point, avec Etmuller qui propose, pour la cure de cet asthme, les mercuriaux, l'antimoine diaphorétique, &c. comme Ramazzini le fait observer plus bas.

Sauvages a aussi parlé de la toux qui accompagne cette maladie, *tussis metallicolorum*: aussi-bien que du tremblement des Ouvriers en métaux, *tremor metallurgorum*, pour lequel il conseille les décoctions sudorifiques faites avec la racine d'acorus, de grande bardane, de glouteron, le lait mêlé avec la décoction de bois de squine, les eaux minérales sulfureuses.

(a) Chap. 9.

(b) L. 4, Syl.

14 *Essai sur les Maladies*

vers l'intérieur, comme nous l'apprend Galien ; si ce phénomène s'observe dans presque toutes les maladies des Mineurs, il n'est pas étonnant que la peau de ces Ouvriers soit colorée comme le métal qu'ils travaillent, & qui a infecté leur sang. Leurs poumons sont comme ces fourneaux, au haut desquels se subliment le pompholix, la cadmie, & tous les autres concrets métalliques, produits par les vapeurs condensées des métaux en fusion.

Dans les mines de vitriol, les Mineurs sont ordinairement atteints d'un étouffement violent. Galien, dans son Traité de la vertu des médicamens simples (a), décrit une caverne de Chypre, dans laquelle les Ouvriers puisoient une liqueur qui servoit à faire le vitriol. Il rapporte qu'étant descendu environ à la profondeur d'une stade, il vit une eau verte qui distilloit par gouttes du haut du rocher, & qui tomboit dans une espece de lac. Il sentit une odeur suffoquante, & il observa que les Ouvriers nus portoient l'eau vitriolique hors de la caverne, avec le plus de vitesse possible. Or, rien n'est plus dangereux pour les poumons qu'un acide

(a) Liv. 9.

quelconque , & le vitriol en contient une très-grande quantité. Sans doute , beaucoup de Praticiens de notre ville seroient surpris de voir un Médecin , amateur de l'Histoire Naturelle , braver le danger , descendre dans des souterrains profonds , pour examiner & suivre , pour ainsi dire , la nature dans ses ateliers les plus cachés : ainsi je fais que je fus tourné en ridicule pour m'être exposé à quelques dangers , en recherchant la source des fontaines de Modène , & pour être descendu dans les puits situés au sommet des montagnes , qui , dans leur profondeur , contiennent le pétrole. De pareils Médecins doivent être renvoyés à l'école de Galien qui , en Naturaliste infatigable , & afin de mieux connoître les vertus des médicamens , a entrepris beaucoup de voyages , & a pénétré dans les secrets les plus mystérieux de la nature , avec cette curiosité si digne d'un Philosophe.

Pour revenir à notre objet , les parties intérieures ne sont pas les seules affectées dans les Mineurs ; les mains , les jambes , les yeux , la bouche , s'en ressentent aussi. Dans les mines de Misnie , d'où on tire le pompholix noir , les bras , les jambes des Mineurs , sont rongés

d'ulceres jusques aux os, au rapport d'Agricola. Cet Auteur nous fait remarquer aussi que les gonds & les ferrures des portes, qui se trouvent dans les mines, sont de bois, parce que le fer, suivant l'observation des Mineurs, est rongé par le pompholix qu'on en tire.

Il y a encore, dans les mines, des maux beaucoup plus terribles que ceux-là : ce sont des pestes animées, qui tourmentent & font périr les misérables Mineurs, de petits insectes, assez semblables à des araignées, qu'Agricola, d'après Solinus, nomme lucifuges. Ces animaux vivent principalement dans les mines d'argent ; les Mineurs qui s'asseyent dessus, sans précaution, en sont piqués dangereusement. Il y a aussi des esprits, des spectres qui épouvantent & attaquent les Ouvriers, & qui, au rapport d'Agricola (a), ne sont mis en fuite que par des prières & par des jeûnes. On peut voir, sur cet article, Kirker, dans son Monde souterrain. J'ai cru d'abord très-fabuleux ce qu'on racontoit de ces esprits habitans dans les mines ; mais un habile Métallurgiste, chargé du soin d'examiner les mines des

(a) Lib. 6, de re metal.

montagnes de Modene, m'a assuré que, dans celles de Hanovre, assez célèbres dans l'Allemagne, il n'étoit pas rare de voir des Mineurs frappés de ces esprits, qu'ils appellent *knauff krieges*, mourir deux ou trois jours après cet accident, ou guérir facilement, s'ils sont assez heureux pour vivre au-delà de ce terme. Dans les Actes philosophiques de la Société Royale de Londres (a), il est fait mention de ces esprits. Le même Métallurgiste m'a raconté que, dans les mines de Goslar, d'où on tire le vitriol sous forme pulvérulente, les Mineurs travaillent tout nus, & que, s'ils restoit habillés un jour entier, dans les mines, leurs habits se réduiroient en poudre en en sortant : c'est peut-être pour la même raison que les Ouvriers qui, du temps de Galien, portoient l'eau hors des mines de vitriol en Chypre, travailloient aussi tout nus, comme nous l'a fait observer ce Médecin Naturaliste.

Dans le sein de la terre, il se fait un grand nombre de combinaisons métalliques, qui échappent à nos recherches, malgré les connoissances impor-

(a) Tom. 2, mensis Novembris, 1669.

rantes & multipliées, que nous ont données les Chymistes sur la nature & le caractère des métaux & des fossiles que nous possédons jusqu'à présent. C'est pour cela qu'il est impossible de connoître & de distinguer les différences des substances nuisibles qui s'exhalent des mines, & de savoir pourquoi elles affectent une partie plutôt qu'une autre. Qu'il nous fût donc de savoir que l'air des mines, saturé de particules également nuisibles aux poumons, au cerveau & aux esprits animaux, introduit par la respiration, cause une stase dans la masse du sang & des esprits, de laquelle naissent tous les maux qui assiegent les Mineurs. C'est donc à ceux qui sont préposés au travail des mines, & aux Médecins qui y sont employés, à veiller, autant qu'il sera en eux, à la santé des Ouvriers, & à diminuer leurs maux, s'ils ne peuvent en détruire absolument la cause. Ces hommes, dans leurs maladies, doivent être regardés comme sans espérance, & on ne doit leur administrer que des remèdes adoucissans & palliatifs; car il faut connoître, a dit Hippocrate (a), les maladies incurables, afin d'en dimi-

(a) *De Artib.*, num. 68.

nuer la férocité. Pour corriger l'air infect & mal-sain qui est altéré par les vapeurs métalliques, par la respiration des Ouvriers, & les flambeaux qui y sont allumés, les maîtres des mines ont coutume d'en introduire de nouveau & de plus pur, par le moyen de soufflets, ou de ventilateurs, qui communiquent à l'extérieur, par des galeries ouvertes, depuis le fond de la mine jusqu'à son sommet.

Ils garantissent aussi les mains & les jambes des Ouvriers, par des gants & des espèces de bottes. Les Anciens avoient autant de soin de la santé des Mineurs, suivant Jul. Pollux (*a*); ils les enveloppoient de sacs de cuir, & leur faisoient attacher à la bouche des vessies, pour qu'ils n'avalassent pas la poussière pernicieuse répandue dans les mines, & qu'ils pussent respirer l'air contenu dans leur cavité. Pline (*b*) rapporte la même chose au sujet de ceux qui, de notre temps, polissent le minium. Suivant Kirker, les Ouvriers des mines d'arsenic se couvrent le visage de masques de verre, qui sont & plus propres & plus sûrs. Le même Auteur prescrit, d'après un habile

(*a*) L. 7, chap. 32.

(*b*) L. 33, H. N., chap. 5.

20 *Essai sur les Malndies*

Métallurgiste , différens remedes , tant pour la préservation que pour la guérison des maux des Mineurs. Il recommande beaucoup la liqueur suivante : on distille un mélange d'huile de tartre , de laudanum , & d'huile de vitriol (1). Le produit de cette distillation doit se prendre à la dose de trois gros. Kirker loue également le bon vin & les bouillons gras , pour prévenir les maladies énoncées ci-dessus. Pour les guérir , il prescrit le baume d'ortie , celui d'aimant ; il conseille d'affaisonner les alimens des Mineurs , de nitre , & de sel extrait de l'alun. Juncken , dans sa Chymie expérimentale , propose l'esprit de sel dulcifié , pour détruire l'effet pernicieux des vapeurs métalliques dans l'érosion de la bouche , du gosier & des gencives ; les gargarismes , préparés avec le lait , pourront être très-utiles , en absorbant les particules métalliques qui sont inhérentes dans ces parties , & en adoucissant leur action corrosive. C'est pour cela

(1) Le produit de cette distillation est un mélange de laudanum & de tartre vitriolé , qui agit comme calmant & apéritif. La dose modérée , à laquelle ce remede est recommandé ici , doit être répété pendant longtemps pour avoir quelque succès.

qu'Agricola, dans le Livre déjà cité, dit que le beurre convient beaucoup à ceux qui travaillent dans les mines de plomb. Quand les jambes & les mains sont endommagées, comme dans les mines d'où on retire le pompholix noir, Pline (a) recommande la pierre d'asso, il fait observer que ceux qui ont les jambes ataquées par les vapeurs métalliques, sont guéris dans les carrières d'où on tire cette pierre (1). Peut-être, ce médicament

(a) L. 36, H. N., c. 17.

(1) La pierre assos, assienne, d'asso ou sarcophage, tire son nom d'une ville de l'ancienne Troade, contrée de l'Asie mineure, qui est actuellement une partie de la Natolie propre. Autrefois on y bâtissoit, avec cette pierre, des tombeaux, qui avoient la propriété de consumer les corps avant quarante jours. On est fort embarrassé pour connoître sa nature. Les Auteurs de matiere médicale n'en ont rien dit; on n'en trouve pas même le nom dans MM. Hermann, Boëcler, Geoffroy, Crantz, Spielmann, Vogel, Lewis: Lemery & Castelli en disent très-peu de chose. C'est, suivant eux, une pierre spongieuse, légère, friable, parsemée de veines jaunes, pulvérulente, & salée à la surface.

La poussière qui la couvre est astringente, détersive, nettoie & cicatrise les vieux ulcères. Il paroît qu'elle ne diffère pas beaucoup de l'alun tombé en efflorescence: sa vertu sem-

détruit-il l'acrimonie métallique, par sa vertu corrosive, qui lui a fait donner le nom de sarcophage. Casalpin (*a*), dans son *Traité, de metallicis*, nous avertit que cette pierre, qui naissoit à Asso, ville de Troade, nous est inconnue; & il lui en substitue une autre qu'on trouve dans l'Isle d'Elbe, d'où on tire l'alun fossile.

Quant à l'asthme, produit par les gas métalliques, Etmuller (*b*) propose quelques remedes particuliers pour le guérir. Les médicamens ordinaires ne faisant rien dans cette espece d'asthme, il recommande, pour cette maladie grave, le mercure doux, le turbith, les cathartiques, l'antimoine diaphorétique, le bézoardique solaire, & tous les autres remedes de cette classe.

Les vapeurs minérales sont aussi très-nuisibles aux yeux des Ouvriers, & il

blable à celle de ce sel, le nom d'assos qui, dans quelques anciens Auteurs, est synonyme d'alun, paroissent nous l'indiquer; & cette opinion acquiert une nouvelle force par ce qu'on lit à l'article, pierre assienne, du Dictionnaire d'Histoire naturelle. Toutes les especes de pierre assienne, ou de sarcophage, que nous avons vues, dit l'Auteur de ce Livre, étoient de la mine d'alun en efflorescence.

(*a*) Cap. 51.

(*b*) Cap. 14.

est tout naturel de chercher un remede approprié, dans le regne auquel elles doivent naissance. Horstius (a) a guéri une ophthalmie causée par des vapeurs métalliques, & qui avoit résisté à tous les remedes externes, par les remedes minéraux administrés à l'intérieur. On loue, pour ces maladies, les collyres faits avec l'écaille du cuivre. Les Anciens connoissoient la vertu de ce métal dans ces maladies, car Macrobe (b) remarque que ceux qui restoient dans des mines de cuivre, avoient toujours les yeux en très-bon état; ce qui dépend, selon lui, de la vertu dessicative de ce métal, pour laquelle Homere l'a appelé *ιωροππα χαλκινον*. Celse (c) donne aussi la préférence au collyre de Cléon, composé d'écaille de cuivre, de safran & de tutie (1). On peut aussi faire entrer le nitre dans ces collyres, puis-

(a) L. 7, obs. 27.

(b) L. 7, cap. ult.

(c) L. 6, c. 6.

(1) Le mot *spodium*, employé par notre Auteur, a trois significations; savoir, celles d'ivoire calciné, de cendres de roseaux, & de tutie: il nous semble que c'est cette dernière substance dont il est question dans le collyre de Cléon.

24 *Essai sur les Maladies*

que, suivant le témoignage de Pline (a) & l'observation des Modernes, les Salpêtriers n'ont jamais mal aux yeux. En un mot, les remèdes les plus convenables & les plus énergiques pour combattre les maladies causées par les substances métalliques, doivent se prendre parmi les minéraux; & c'est une sagesse de la nature d'avoir placé le remède tout à côté du mal.

Mais les Mineurs ne sont pas les seules victimes de ces pestes métalliques; beaucoup d'autres Ouvriers qui travaillent aux environs de ces lieux y sont aussi sujets, tels que ceux qui manient & transportent les substances minérales tirées du sein de la terre, ceux qui les grillent, ceux qui les fondent, & enfin ceux qui les affinent. Les mêmes maladies les attaquent, quoiqu'avec un peu moins d'activité à cause de l'air libre au milieu duquel ils font leurs travaux. Cependant, au bout d'un temps plus ou moins long, les vapeurs métalliques qu'ils avalent (1) les rendent asthmatiques,

(a) L. 31, H. N., c. 10.

(1) Quelquefois les Ouvriers qui travaillent hors la mine, sont exposés à des maux plus terribles que les Mineurs eux-mêmes. Le
sujets

sujets aux maladies de la rate, lents & presque léthargiques, & enfin ils tombent dans le marasme. Hippocrate nous a dépeint le Métallurgiste avec son style précis & si énergique. L'homme qui travaille les métaux, dit ce grand Médecin (a), a l'hypocondre droit gonflé, la rate grande, le ventre tuméfié, dur; il a la respiration difficile, la couleur pâle & livide & il doit craindre les récidives dans le genou gauche (1) : tels sont les maux que nous a tracés le divin vieillard, & qui assiegent le Métallurgiste. Il est bien étonnant que Vallesius, ce Commentateur si scrupuleux des épidémiques, ait traité ce passage avec si peu de détails. Il ne fait, en effet, aucune remarque sur les mors, homme métallique, & aucun des Auteurs dont nous

feu qu'ils emploient dans leurs travaux, réduit une partie des métaux qu'ils traitent en vapeurs; &, malgré les précautions qu'ils prennent, ils en avalent toujours assez pour leur causer des maladies auxquelles ils succombent souvent.

(a) 4 Epid. n. 13.

(1) Un Praticien célèbre de Paris a vu un homme qui eut une tumeur au genou, longtemps après avoir pris de l'arsenic. Cette observation n'a-t-elle pas quelque rapport avec le passage d'Hippocrate ?

26 *Essai sur tes Maladies*

avons parlé n'a songé à expliquer ce passage comme il convient. Galien (a) s'est étendu sur cet endroit, mais il se livre tout entier à rechercher ce qu'Hippocrate a entendu par le mot *πνευματικός*, *spirituosus*, s'il a voulu dire l'enflure du ventre ou la respiration courte. Il me paroît naturel de penser que le pere de la Médecine a voulu exprimer d'un seul mot, la cause de tous les maux qu'il énonçoit. En effet, les hommes qui travaillent les métaux, sont, pour la plupart, éssoufflés, sujets aux maladies de la rate; ils ont le ventre dur & sont blancs & livides. Foësius traduit les mots, *ex metallorum*, par celui qui reste aux environs des mines. Outre les Mineurs, tous ceux qui demeurent ou travaillent aux environs des mines, sont donc exposés aux mêmes maladies qu'eux, puisqu'ils participent à ces exhalaisons métalliques, qui épaississent & altèrent les esprits vitaux & animaux, dont la nature est éthérée & subtile, & qui troublent ainsi toute l'économie naturelle du corps. On doit leur administrer les mêmes remedes qu'aux Mineurs, seulement il faut avoir attention de les prescrire à plus petite dose.

(a) 3 De diff. respir. , cap. 12.

C H A P I T R E I I.

Des Maladies des Doreurs.

QUITTONS maintenant les mines, & ces ateliers de Vulcain où le feu violent fait fondre & bouillir les métaux; transportons-nous dans les villes, & fixons nos regards sur ces infortunés Artisans, dont les substances minérales creusent le tombeau. Tout le monde fait le tort que le mercure fait à la santé des Ouvriers qui dorent l'argent & le cuivre. Comme ils ne peuvent y réussir qu'en amalgamant l'or avec le mercure (1), &

(1) Les Doreurs en or moulu, ou en vermeil doré, sont les seuls qui se servent de l'or amalgamé avec le mercure. Ils mettent, dans un creuset rouge, ces deux métaux ensemble, à la proportion d'un gros d'or sur une once de mercure; & quand le mélange est fondu, incorporé & lavé, ils l'appliquent sur leur métal qu'ils ont auparavant déroché, c'est-à-dire, lavé à l'eau-forte affoiblie avec de l'eau, pour le préparer à recevoir l'or. Quand il est étendu sur la pièce à dorer, on la chauffe sur une poêle grillée; le mercure alors se volatilise, & c'est cette opération qui est la plus funeste pour les Doreurs. Ils ne sauroient prendre trop de précautions pour se garantir de ces

qu'en faisant volatiliser au feu le dernier de ces métaux, malgré la précaution qu'ils ont de détourner le visage, ils avalent une partie des vapeurs pernicieuses du mercure, qui les rendent, même en très peu de temps, sujets aux vertiges, à l'asthme, à la paralysie, & qui leur donnent un aspect morne & la pâleur de la mort (1). Il y a très-peu de ces Ouvriers qui vieillissent dans leur métier; & s'ils résistent quelque temps, leur état devient si malheureux que la mort leur paroît préférable, & qu'ils la desirent avec empressement. Juncken, dans sa

vapeurs. Nous proposerons, dans une autre note, les moyens que nous croyons les plus propres à cet effet.

(1) M. Sauvages a parlé de cette pâleur, & l'a désignée sous le nom de *chlorosis rachialgica*; elle rend le visage jaune ou de couleur d'olive, elle est familière aux Mineurs, aux Doreurs, &c. Rien n'est meilleur, dans ce cas, que la décoction de racine de squine & de bardane. On verra plus bas, dans une observation de Borrichius, que ces deux Médecins sont d'accord pour sa cure, puisque tous deux recommandent les sudorifiques. Une pareille comparaison entre la pratique des Auteurs est bien satisfaisante, & suivie dans toutes les maladies; elle seroit du plus grand secours pour les Médecins, surtout pour les jeunes.

Chymie expérimentale déjà citée, dit qu'ils ont des tremblemens des mains & du col, que leurs dents tombent, que leurs jambes sont mal assurées, & qu'enfin ils sont attaqués de tremblemens universels, & de la danse de Saint-Guy. Fernel (a), dans son Traité des causes cachées, assure la même chose; &, dans son Livre sur les maladies vénériennes, il raconte le malheur d'un Ouvrier qui, en dorant un meuble d'argent, devint stupide, sourd & presque muet pour avoir respiré la vapeur du mercure. Forestus (b) rapporte qu'un Doreur devint paralytique en s'exposant aux vapeurs du même demi-métal. Dans les actes de Copenhague, on trouve une belle observation d'Olaüs Borrichius, sur un certain Allemand qui passoit sa vie à dorer des lames de métal. Ce malheureux n'ayant pas assez pris de précautions pour éviter les fumées mercurielles, il fut attaqué d'un vertige très-violent, d'un serrement de poitrine considérable, d'asphixie. Son visage étoit cadavéreux, ses membres étoient agités de convulsions, & on le croyoit mort, lorsque

(a) Sect. 5, de Merc., l. 2, cap. 7.

(b) Vol. 2, p. 196.

30 *Essai sur les Maladies*

différens alexipharmques , sur-tout la décoction de la racine de pimprenelle , & de saxifrage le firent suer , & le rendirent à la vie. Ce Médecin célèbre pense que les particules déliées du mercure volatilisé , s'attachant aux nerfs de cet Ouvrier , ont produit les tremblemens , & que , bientôt portées dans la masse du sang , elles en ont arrêté le mouvement naturel. Je serois trop long si je voulois rapporter ici toutes les observations de ce genre , qui se trouvent dans les écrits des Médecins. Les exemples pareils se multiplient tous les jours dans les grandes villes , & dans un siecle sur-tout où rien ne paroît ni assez beau , ni assez élégant , si l'or n'y brille avec profusion : ainsi , chez les Grands , les vaisseaux de l'usage le plus vil sont dorés comme ceux qu'on sert sur leur table (1).

J'ai eu occasion de voir dernièrement un jeune Doreur qui est mort , après avoir été alité deux mois. Ce jeune homme ne se préservant pas assez des vapeurs mercurielles , qui s'exhaloient de ses ouvrages , tomba dans la cachéxie : son

(1) *Adeo ut in Magnatum domibus matula & egestoria sella deaurata spectentur , cariusque egeratur quam bibatur ; ut olim de quodam luscit Martialis.*

visage devint pâle & cadavéreux ; ses yeux étoient gros , sa respiration très-difficile , son esprit aliéné , stupide , tout son corps languissant & paresseux ; sa bouche se remplit d'ulceres puants , d'où découloient sans cesse des flots d'une sanie du plus mauvais caractère. Il mourut cependant sans aucune trace de chaleur fébrile. Je fus fort étonné de ce phénomène , & je ne compris même pas comment , avec une si grande putréfaction des humeurs , il n'y avoit aucuns symptômes de fièvre. Bientôt , en consultant les Auteurs , mon étonnement cessa ; Baillou (a) m'apprit qu'un homme soupçonné d'être attaqué de la vérole , ayant en même-temps une fièvre quarte , en fut délivré par des vapeurs de mercure , qui lui exciterent un pryalisme. Fernel (b) , dans son Traité de la vérole , parle d'un homme , dont le cerveau réduit en liqueur couloit & s'échappoit par les yeux , qui vécut cependant sans fièvre pendant longues années , & succomba à la fin à sa maladie. Il remarque qu'on l'avoit frotté auparavant de mercure , mais il avoue ingénûment

(a) L. 2 , Epid. p. m. 131.

(b) Cap. 7.

32 *Essai sur les Maladies*

qu'il fut étonné de ne lui avoir jamais vu de fièvre; & , dans son second Livre, de *abd. rer. causis*, chap. 14, il donne la raison pourquoi le mercure arrête le mouvement fébrile, & dit que c'est par sa vertu narcotique, vertu qui le rend capable d'assoupir les douleurs quelconques, d'arrêter les hémorrhagies, & de tempérer l'ardeur & l'âcreté de la bile. Y a-t-il donc une qualité fébrifuge dans le mercure? Peut-être, un jour éloigné verra éclore un fébrifuge, tiré du regne minéral, dont on enrichira la Médecine, & dont on ne fera point un secret blâmable, comme Rivière: ainsi nous avons vu le regne végétal fournir le fameux fébrifuge du Pérou; & un remède anti-dysentérique, dernièrement découvert, dont le célèbre Leibnitz a fait un Traité, c'est l'ipécacuanha. Pour réussir dans cette découverte, il faut s'éclairer du flambeau de l'expérience: il seroit, par exemple, permis & même raisonnable de purger, avec les mercuriaux, dans les fièvres intermittentes. Le mercure doux n'est pas un remède aussi dangereux qu'on le croit communément: il faut cependant le prescrire avec beaucoup de précaution, car ce demi-métal, dans des mains inhabiles, est semblable

3 dorme

à un cheval indomptable , comme l'a dit Borrichius , en racontant l'histoire d'un homme illustre qui mourut d'une fièvre violente , pour s'être laissé appliquer sur le poignet , par un Charlatan , deux sachets pleins de mercure , dont l'action narcotique éteignit la chaleur vitale en même-temps que le feu de la fièvre ; tant doivent être suspects les bienfaits d'un ennemi si perfide , & qui , nouveau Protée , prend tant de formes différentes. Ne peut-on pas dire de ce demi-métal , ce que le Prince des Poètes a dit de son Dieu Mercure (1) ?

« Son pouvoir aux enfers tient une ombre en
» chaînée ,

(1) C'est ici le lieu de s'élever contre un abus dangereux , & qui ne tend à rien moins qu'à détruire la population. C'est de l'usage du sublimé corrosif dont nous voulons parler. Il n'est aucun guérisseur de la plus petite classe , qui ne l'emploie actuellement sans en prévoir les suites : plusieurs Praticiens célèbres de cette Capitale en ont vu des effets funestes , quoiqu'il ait été administré avec toutes les précautions requises. Outre qu'il n'est pas sûr qu'il détruise tous les symptômes vénériens , & qu'il dénature le virus de cette cruelle maladie , il porte encore , dans le corps des malheureux qui le prennent , le germe de maux qui pourront leur coûter la vie. On a vu ce remède , un ou deux ans après

34 *Essai sur les Maladies*

- » Il peut , quand il lui plaît , la rappeler au
» jour ,
- » Il donne le sommeil , & l'ôte tour-à-
» tour (a) ».

Mais , pour revenir à notre objet , les
Auteurs qui ont écrit des poisons & sur

son administration , jeter les malades dans un état de marasme affreux , attaquer leur poitrine , & les faire périr d'une phtisie pulmonaire bien caractérisée. Ceux qui l'ont administré plusieurs fois , savent très-bien que , dans le traitement , leurs malades se plaignent quelquefois de chaleur brûlante de poitrine , & ils arrêtent à ce symptôme , pour avoir recours aux adoucissans & aux tempérans. Cet ennemi est donc d'autant plus redoutable qu'il agit avec plus de lenteur , & qu'on peut moins s'en défendre , lorsque l'on en apperçoit l'action. Laissons-le boire , à grande dose , aux Moscovites , & sachons que nos climats tempérés doivent nous en interdire l'usage. L'illustre Baron Van Swieten nous l'a transmis , avec cette candeur qui caractérise une belle ame ; il le regardoit comme un remède puissant , mais dont il falloit bien étudier l'action. Ce n'est qu'à de tels hommes qu'il est permis d'essayer les poisons , & d'en faire des médicamens : mais malheureusement la troupe nombreuse de ceux qui guérissent , suit l'exemple d'un grand maître , & le remède prostitué devient dangereux.

(a) *Animas ille evocat orco
Pallentes , alias ad tristia tartara mittit ,
Dat somnos , adimitque , & lumina morte resignat.*

les minéraux, nous fournissent des remèdes contre les troubles produits par les vapeurs du mercure; ils conseillent, en général, tous ceux qui augmentent le mouvement du sang & des esprits animaux, & qui excitent la sueur. En effet, le mercure cause une lenteur dans le mouvement de nos liquides, comme il est aisé de s'en convaincre, en considérant les accidens qui surviennent à ceux qui ont avalé des vapeurs mercurielles, & comme le démontre l'autopsie, puisqu'on trouve le sang coagulé & concret dans les cavités du cœur, comme dans cette guenon dont Avicenne parle, & qui avoit bu du vis-argent. Ainsi donc toutes les eaux cordiales, spiritueuses, l'esprit-de-vin lui-même, seront mis en usage dans ces cas-là; on pourra employer aussi, avec succès, l'esprit de sel ammoniac, de térébenthine, le pétrole, les sels volatils, ceux de corne de cerf, de vipère, & tous les autres remèdes de cette nature. La thériaque doit être suspecte, à cause de l'opium qu'elle contient. On préférera les décoctions des plantes alexipharmaques, de chardon béni, de scorodium, de scorfonere, & d'autres semblables, à leurs eaux distillées qui, suivant la judicieuse remarque de Vanhel-

36 *Essai sur les Maladies*

mont, ne sont que les sueurs des végétaux. Fallope propose la poudre & les feuilles d'or, comme le plus prompt à s'unir au mercure, & à en arrêter les mauvais effets. Lister (a) loue beaucoup la décoction de gayac, dont le goût, semblable à celui du poivre, semble annoncer la même activité. Poterius (b) recommande les fleurs de soufre infusées dans le vin contre les maladies causées par le vis-argent & pour ceux qui ont reçu les vapeurs de ce demi-métal, & qui en ont été frottés; mais quand l'abondance des humeurs exige la purgation, il faut ordonner aux Doreurs des médicamens beaucoup plus actifs que dans les autres maladies, parce que les intestins dont la sensibilité & l'irritabilité sont assoupies, résistent aux stimulus ordinaires. Les remèdes antimoniaux réussissent très bien dans cette circonstance. La saignée y est pernicieuse; car les esprits & les humeurs ont besoin d'être mis en mouvement, plutôt que d'être ralentis. Les anciens Mineurs avoient coutume, comme nous l'avons remarqué d'après Pline, sur-tout dans

(a) *In Exercit.*, de lue venerea.

(b) *Pharmacop. spagyrica*, sect. 3.

les mines de plomb & de mercure, de se couvrir le visage de vessies lâches; les masques de verre, suivant Kirker, sont maintenant en usage pour éviter les miasmes métalliques. Ces deux moyens pourroient être fort utiles aux Doreurs : l'exercice leur est aussi très - nécessaire pour échauffer leur corps, ainsi que des chambres chaudes, un feu brillant dans leurs cheminées; car rien n'est plus propre à éloigner le mercure que cet élément devant lequel il fuit, pour me servir d'une expression poétique (1).

(.) Les Doreurs pourront éviter les funestes effets des vapeurs mercurielles, en prenant les précautions suivantes :

1°. Ils doivent choisir un atelier assez grand, élevé, bien percé, de deux fenêtres s'il est possible, & sur-tout n'y demeurer que pendant leur travail.

2°. Ils feront construire une forge vis-à-vis la fenêtre ou la porte, dont le tuyau vaste puisse bien tirer. Par ce moyen, les fumées de mercure, poussées par l'air de la porte ou de la fenêtre, sortiront, avec rapidité, par le tuyau de la forge, & ils n'en avaleront point du tout.

3°. Si le local les empêche de prendre ces précautions, ils auront un tuyau de fer blanc, ou mieux de tôle, dont l'extrémité inférieure sera évasée en forme de pavillon assez grand,

38 *Essai sur les Maladies*

Il est bien étonnant que le mercure, qui passe pour un si bon anthelmintrique, & qu'on donne aux enfans pour tuer leurs vers, ou infusé, ou bouilli dans l'eau, ou mêlé avec une conserve quelconque, soit si pernicieux lorsque ses fumées & ses exhalaisons sont reçues par la bouche & par le nez, qu'elles tuent

pour contenir leur poêle, & dont l'autre bout recourbé s'ouvrira dans le tuyau d'une cheminée voisine, ou par un carreau de leur fenêtre.

4°. Sur-tout, ils auront attention de tourner le visage en travaillant; ils pourront gratteboffer dans leurs forges ou dans leur pavillon, ou bien ils auront soin d'attendre, pour faire cette opération, que le plus gros des fumées soit dissipé.

5°. Une diète lactée, l'usage fréquent du beurre, les alimens doux, leur seront très-avantageux. Ils auront soin, sur-tout, de ne pas faire d'excès dans le vin, qui leur est pernicieux.

6°. De temps en temps ils pourront se purger, ou prendre un vomitif, pour chasser le peu de miasmes de mercure, inhérens à leurs intestins, & prévenir les suites funestes qu'ils pourroient entraîner.

Ces moyens faciles & peu dispendieux, mis en pratique par les Doreurs, contribueront, sinon à détruire, du moins à diminuer la somme de leurs maux.

presque en un instant, comme on a occasion de l'observer parmi les Argenteurs & les Doreurs. N'est-il pas vraisemblable que cela a lieu, parce que le mercure, atténué & divisé, par l'action du feu, en des molécules très-subtiles & très-pénétrantes, attaque tout à la fois les poumons, le cœur & le cerveau, en s'introduisant par la bouche & par les narines? De cette maniere, il peut facilement arrêter le cours des esprits animaux & de tous les fluides, en agissant comme un narcotique; tandis que l'infusion, la décoction & même une dose de plusieurs onces, d'une livre de mercure en substance, comme on le donne dans la passion iliaque, ne cause aucun des accidens ci-dessus énoncés, parce que, ne trouvant pas à l'intérieur du corps une chaleur capable de le diviser & de le réduire en vapeurs, il reste en masse, & se fait jour par son poids, en surmontant tous les obstacles qui s'opposent à son passage. C'est à cause de cette vertu particulière au mercure qu'un certain jaloux, suivant Ausone, trouva un antidote dans ce demi-métal, lorsque sa femme adultere, après l'avoir empoisonné, lui en fit prendre en substance, dans le dessein d'accélérer sa

40 *Essai sur les Maladies*

mort (1). C'est ainsi que le feu qui dénature certains poisons, exalte l'action de quelques autres, & rend vénéneuses des substances innocentes de leur nature. Ambroise Paré (a) rapporte que le Pape Clément VII mourut par la fumée d'un flambeau empoisonné qu'on portoit devant lui, & ajoute qu'il est faux de

(1) Voici l'épigramme d'Aufone, citée par Ramazzini :

*Toxica zelotypo dedit uxor mœcha marito ,
Nec satis ad mortem credidit esse datum ;
Miscuit argenti lethalia pondera vivi ,
Cogeret ut celerem vis geminata necem ;
Dividat hac si quis , faciunt discreta venenum ,
Antidotum sumet , qui sociata bibet .*

Les deux derniers vers de cette épigramme, ainsi que plusieurs autres passages de cette nature, qu'on trouve dans les écrits des Anciens, sembleroient annoncer qu'ils avoient plus de connoissances que nous sur les poisons. En effet, ils ont beaucoup travaillé sur ces substances, ainsi que sur les antidotes. Mais le merveilleux qui regne dans leurs ouvrages, & qui est venu, sans doute, de trop de crédulité, doit rendre leurs secrets suspects, & nous empêcher de regretter un grand nombre d'antidotes, qui n'ont dû, peut-être, la réputation dont ils ont joui dans ces temps reculés, qu'à la bonne foi, ou même à l'ignorance de ceux qui les ont célébrés.

(a) L. 20, de venenis, cap. 7.

croire que le feu purge tout, & détruit ce qu'on lui oppose : opinion qui, selon lui, cause la perte de ceux qui ne prennent pas assez de précautions. Est-il donc si à propos, & si nécessaire à la sûreté publique, de brûler les habits & les meubles des morts, dans les pestes qui affligent une ville; & ne seroit-il pas bien plus utile d'enfouir ces effets avec les cadavres, & d'abandonner la coutume où l'on est de tout livrer aux flammes (1)? Il me semble qu'il ne peut y avoir aucun doute à cet égard. Chez les

(1) M. Mead, dans sa dissertation sur la peste, chap. 2, p. 273, 74, 75, 76, pense de même que Ramazzini. Il regarde le feu comme utile pour purifier l'air & éloigner la contagion, mais il croit qu'il est nuisible lorsque cette maladie est déclarée, & qu'alors il augmente plutôt le mal qu'il ne le diminue. Il se fonde sur ce que 1°. l'Été est le temps où la peste exerce ses ravages, tandis qu'elle diminue, ou qu'elle s'arrête entièrement pendant l'Hiver. 2°. Sur ce que Mercurialis a observé, dans une peste de Venise, que les Forgerons, brûlés par un feu continu, en ont été pris avec le plus de férocité. 3°. Enfin, sur l'expérience funeste, qui a démontré, dans les pestes de Londres & de Marseille, qu'il mourroit beaucoup plus de monde lorsqu'on allumoit des feux dans les rues, qu'avant ou après cette opération.

42 *Essai sur les Maladies*

Romains, la loi des douze Tables avoit prévu cet inconvénient. Il étoit défendu de brûler les corps au-dedans de la ville ou près des maisons des Particuliers, de peur que l'air ne fût altéré par la fumée qui en exhaloit. Le feu produit différens effets, suivant la diversité & le mélange des corps sur lesquels il agit. Tantôt il développe & répand les poisons, tantôt il les concentre. Le mercure nous offre un exemple frappant de cette action différente : on le boit crud, sans aucun danger, si on le sublime avec des substances salines il devient corrosif, si on ajoute à ce sel mercuriel une certaine quantité de mercure par l'action du feu, le sel corrosif s'adoucit, devient mercure doux & préparé convenablement, c'est un des meilleurs phlegmagogues, & des plus puissans anti-vénéériens (1).

(1) *Maladies de deux Doreurs, le mari & la femme.*

Nous avons eu occasion d'observer une maladie terrible qui a attaqué le mari & la femme, tous deux Doreurs en or moulu. Elle sera d'autant mieux placée en cet endroit, qu'elle donnera un exemple frappant des maux que le mercure est capable de produire, &

qu'elle pourra servir de résumé succinct à ce chapitre.

Cet homme étoit très-occupé à Paris ; il doroit, depuis le matin jusqu'au soir, dans une chambre assez vaste, mais basse, où il couchoit lui, sa femme, & ses enfans. Ayant pris assez peu de précautions contre les vapeurs mercurielles, il lui vint d'abord des chancres à la bouche, en très-grande quantité ; son haleine, à cette époque, étoit fétide, il ne pouvoit ni avaler, ni parler, sans des douleurs effroyables. De pareils accidens, guéris par la cessation de son ouvrage & les remèdes appropriés, reparurent trois ou quatre fois de suite, seuls & sans aucun autre symptôme ; mais bientôt, à ce mal, se joignit un tremblement universel très-violent, qui attaqua d'abord ses mains, puis tout son corps : il fut obligé de rester dans un fauteuil, sans pouvoir faire un pas ; son état étoit digne de pitié ; agité de mouvemens convulsifs perpétuels, il ne pouvoit ni parler, ni porter ses mains à sa bouche sans se frapper lui-même ; on étoit obligé de le faire manger & il n'avaloit que par une déglutition convulsive, qui cent fois manqua de le suffoquer. Ce fut dans cet état affreux de sa maladie, qu'il eut recours à un Empyrique qui frota ses jambes d'une pommade, les fit baigner dans du gros vin, dans lequel on faisoit infuser des herbes aromatiques, & lui prescrivit tous les matins & tous les soirs, environ un gros d'une poudre rouge à prendre dans une pomme. Ces remèdes secrets, & dont par conséquent on ne peut connoître l'indication, eurent un effet singulier : son tremblement cessa un peu ; ses jambes & ses cuisses s'enflerent prodigieu-

44 *Essai sur les Maladies*

fement, il y vint des cloches en grande quantité, on les perça avec une aiguille, elles rendirent en abondance une eau trouble féreuse, qu'on conserva dans des pots par l'ordre de l'Empyrique. Au bout d'un certain temps il s'y fit un dépôt, parmi lequel on apercevoit manifestement des globules de mercure. Ce fait ne doit pas paroître surprenant, puisqu'on a vu plus d'une fois dans les cadavres des hommes, qui avoient pris beaucoup de mercure dans leurs maladies, ce demi-métal en substance dans leur cerveau, les intestins, les poumons, dans leurs os même. Au bout de cinq ou six mois d'un pareil traitement, notre malade se sentit beaucoup mieux : son tremblement étant très-diminué, & n'existant presque plus, il se crut guéri ; & malgré l'avis de son Médecin, qui lui conseilloit de se servir encore de ses remèdes pendant deux ou trois mois, pour s'assurer une guérison parfaite, il se négligea. Peu-à-peu il essaya de marcher avec deux cannes, & se sentit enfin assez fort pour l'asarder de sortir de sa maison, & de se promener dans les rues : l'exercice le fortifia, mais il lui restoit une sensibilité singulière ; le bruit d'un cheval, ou d'une voiture quelconque, le faisoit tressaillir, au point qu'il auroit été bien des fois dans le cas d'être écrasé, s'il n'eût pris la précaution de marcher contre les murs & contre les boutiques. Il étoit alors obligé de s'arrêter de crainte de tomber ; il ne pouvoit exprimer la sensation désagréable que lui faisoit ce bruit. Enfin, ayant recommencé son ouvrage, malgré les précautions qu'il prit, son tremblement augmenta & se fixa dans ses mains : une remarque singulière, c'est qu'ayant

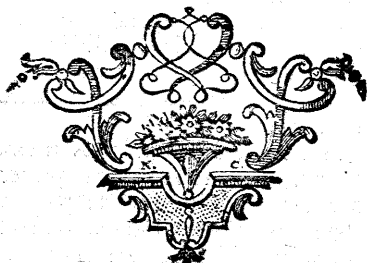
L'habitude de s'enivrer , dans cet état il tenoit son verre sans le renverser , ce qui ne lui arriroit pas lorsqu'il n'avoit pas bu ; & il m'a dit avoir fait cette observation sur plusieurs de ses confreres , qui étoient dans le même cas que lui. Les soins qu'il eut de ne travailler que très-peu , d'écarter ses vapeurs de mercure par un courant d'air , l'exempterent des maux cruels qu'il avoit déjà soufferts ; il n'éprouva plus que le tremblement des mains , & un bégaiement insupportable , le *psellismus metallicus* de M. de Sauvages , qui résista à l'électrification recommandée , dans ce cas , par M. de Haen qui en a eu du succès. Ce Doreur a vécu trois ou quatre ans après , sans aucun autre accident , & il est mort d'une fracture du bras , à trois endroits différens. Il est à remarquer que ce bras étoit affligé de rhumatisme , & qu'il y portoit un cautere depuis longues années.

Sa femme eut à-peu-près les mêmes symptômes , mais beaucoup moins graves dans le commencement. Elle eut de particulier un ptyalisme continuel , qui la dessécha & la rendit comme un squelette. Dans la suite , cette malheureuse femme devint asthmatique ; les accès de cette maladie , d'abord éloignés , se rapprocherent de plus en plus , elle avoit un râle continuel , ne crachoit , ni ne touffoit sur la fin de cette maladie , qui fut la même pendant dix-huit ans ; elle ne pouvoit ni marcher , ni se pencher , sans crainte d'être suffoquée : fixée sur un fauteuil depuis plus d'un an , les symptômes de son asthme devenant de plus en plus graves , elle fut enfin délivrée de ses maux par une mort heureuse pour elle , & qui eut quel-

46 *Essai sur les Maladies*

que chose d'affreux pour ceux qui en furent spectateurs.

Ce tableau effrayant pour les Doreurs & pour tous les Ouvriers en général qui se servent du mercure, les Miroitiers & quelques autres, les forcera peut-être de prendre plus de précautions qu'ils ne font ordinairement, pour ne point avaler, ni respirer les vapeurs pernicieuses de ce métal funeste.



C H A P I T R E I I I.

Des Maladies de ceux qui administrent les frictions mercurielles.

LE mercure nuit aussi à ceux des Chirurgiens qui administrent les frictions aux personnes attaquées de maladies vénériennes, lorsqu'elles n'ont pu être guéries par aucun autre remède (1). Depuis que cette cruelle maladie de l'Italie, où elle passa après le siège de Naples, s'est répandue dans toute l'Europe, le mercure est regardé par les Médecins, comme un des meilleurs médicamens qu'on puisse employer pour la guérir, & l'expérience de deux siècles lui a obtenu le premier rang parmi ces remèdes. Les anciens Médecins avoient remarqué que rien n'étoit si puissant que ce demi-métal pour guérir la galle invétérée : comme la vérole affecte aussi la peau & la couvre d'ulceres, pour la

(1) Du temps de Ramazzini, on commençoit la cure de la vérole par les sudorifiques ; & l'on n'en venoit au mercure, que lorsque la maladie résistoit aux premiers remèdes.

48 *Essai sur les Maladies*

combattre, on a essayé le mercure avec beaucoup de succès. Berengarius de Carpi est regardé comme le premier qui ait mis les frictions en usage. C'étoit un très habile Chirurgien & un très-bon Anatomiste : ses ouvrages étant très-rares dans notre siècle, les Anatomistes modernes ont profité de ses travaux & de ses connoissances, sans lui en faire hommage. Fallope, dans son Traité de la vérole, rapporte que ce Chirurgien gagna avec ses frictions, plus de cinq cens mille ducats d'or, & qu'il gueroit plusieurs de ses malades quoi qu'il en sauvât la plus grande partie. On peut donc dire, avec vérité, que Berengarius fut beaucoup mieux que les Alchymistes transmuier le mercure en or par une vraie métamorphose : bonheur rare de nos jours, & que Sennert même a trouvé surprenant.

Ceux des Chirurgiens qui se livrent à cette manœuvre, n'y sont conduits que par l'appât du gain ; & la plûpart détestent une fonction si basse & qui comporte d'ailleurs beaucoup de dangers. Les gants dont ils couvrent leurs mains, sont pénétrés par les atomes de mercure comme la peau de chamois par laquelle on passe ce métal pour le purifier, & il s'insinue

s'insinue facilement par leurs pores. Ajoutez à cela que le feu, devant lequel ils ont coutume de frotter les malades, réduit le mercure en vapeurs; reçues par la bouche & le nez, elles portent leur action corrosive sur le cerveau & sur les nerfs du Chirurgien. Fab. de Hilden (a) raconte qu'une femme étant auprès de son mari, que l'on frottoit dans une étuve, ayant respiré cet air mercuriel, éprouva une telle salivation, que son gosier se couvrit d'ulceres. Fernel (b) nous apprend que ceux qui, pour être guéris, sont obligés d'avoir recours à un trop grand nombre de frictions, sont attaqués de tremblemens des mains. Un Chirurgien, en frottant un malade de mercure, fut pris, au rapport de Frambesarius (c), d'un vertige ténébreux continu. C'est pour cela qu'un Chirurgien de mon pays, ayant appris, à ses dépens, que le gain n'égaloit pas le danger, & que les frictions étoient plus contraires au frotteur qu'au malade; d'ailleurs, ayant éprouvé des coliques, des diarrhées, & une salivation copieuse, en se

(a) Cent. 5, obs. 98.

(b) *De lue venerea*, cap. 7.

(c) L. 2, Conf. 3, Etmuller, tom. 1, cap. 8, de vertigine.

livrant à cet exercice, prépare tout l'appareil nécessaire pour la friction, ordonne aux malades de se frotter en sa présence, & regarde cet usage comme très-utile aux vérolés, puisque, loin de courir aucun danger, le mouvement qu'ils sont obligés de faire, échauffe leur peau, dilate leurs pores, & ouvre ainsi un passage plus libre au mercure, qui alors ne leur doit faire rien craindre, mais plutôt les rassurer & leur donner l'espoir d'une plus prompte guérison (1).

(1) Nous devons rapporter ici une observation particulière, qui confirme l'affertion de Ramazzini.

Le fils du Doreur, dont nous avons raconté l'histoire à la fin du deuxième chapitre, embrassa l'état de son père à sa mort. Il avoit la vérole depuis plusieurs années, & en étoit même très-gravement malade, puisque, au milieu de la nuit, il étoit tourmenté de ces douleurs ostéocopes si terribles, & dont Fracastor nous a fait une peinture si frappante. Les circonstances ne lui ayant pas permis de se faire guérir, & retardant toujours d'en venir aux grands remèdes, il se mit à dorer sans songer à son mal; mais il observa bientôt que ses douleurs n'étoient pas si vives, ni si fréquentes; que son visage se nettoyoit, en partie, de ces boutons hideux, traces certaines du virus vénérien caché, & qui portent le nom de couronne, ou chape-

Si cependant quelques Chirurgiens gaignoient des maladies à cette manœuvre, comme le tremblement des mains, le vertige ou les coliques, la décoction de gayac déjà recommandée est un remede sûr en cette occasion. En effet, comme le mercure est le vainqueur du virus vénérien, le gayac, par sa vertu fondante & sudorifique, remédie aux maux que ce demi-métal peut causer, comme à l'engourdissement & à l'insensibilité des nerf. Ainsi ces deux remedes réunis guérissent très-bien la

let de Vénus; que sa pâleur & sa foiblesse diminuoit; enfin, qu'il alloit beaucoup mieux que quelques mois auparavant. Il nous conta cette circonstance heureuse; nous ne balançâmes pas à en attribuer la cause au mercure qu'il avaloit en assez grande quantité, parce qu'il prenoit très-peu de précautions dans son ouvrage; nous crûmes que c'étoit une occasion favorable de poursuivre une guérison que le mercure avoit commencée de lui-même, & en conséquence il se mit, par notre conseil, entre les mains d'un Chirurgien qui l'a guéri: il se porte très-bien au moment où nous écrivons, & il n'a encore éprouvé aucun accident funeste de la dorure, qu'il continue toujours avec succès, & dans laquelle il prend exactement les précautions qu'il nous a demandées, & que nous avons indiquées ci-dessus.

52 *Essai sur les Maladies*

vérole par leur action combinée ; d'abord le gayac assaille le virus à diverses reprises , & diminue son activité ; bientôt le mercure qui lui succede , livre à cet ennemi un combat en regle , & l'attaque à force ouverte ; enfin , le même gayac acheve de le détruire , & met le sceau à leur victoire commune ,



 CHAPITRE IV.

Des Maladies des Chymistes.

Q U O I Q U E les Chymistes se vantent de pouvoir apprivoiser tous les poisons minéraux, ils ne peuvent cependant se garantir eux-mêmes de leurs effets pernicieux; ils sont sujets aux mêmes maladies que les Ouvriers en métaux, & la couleur livide de leur visage dément leur bouche, & découvre leur feinte. Léonard de Capoue raconte que Paracelse & Vanhelmont, tous deux célèbres Chymistes, ont éprouvé plusieurs maladies graves, en préparant leurs médicaments. Juncken (a) dit que ceux qui font le verre d'antimoine sont sujets à la pulmonie & au vertige, à cause de la fumée que répand ce demi-métal exposé au feu. Ertmuller (b) avoue que, se portant très-bien, & préparant du clyffus d'antimoine, la retorte tubulée dont il se servoit s'étant cassée, la vapeur de soufre & d'antimoine qu'il

 (a) Chym. expérim., sect. 5.

(b) Tom. 1, de tussi, p. m. 203.

avala, lui causa une toux qui dura quatre semaines; il l'attribua, avec raison, à l'acide que contenoit cette vapeur, qui irrita les organes de sa respiration. L'accident que Takenius a prouvé, & qu'il raconte lui-même (a), est assez curieux & intéressant pour tenir place en cet endroit. Voulant sublimer de l'arsenic jusqu'à le fixer au fond de son vaisseau, & ayant ouvert ce dernier après beaucoup de sublimations, il fut fort étonné de sentir une odeur agréable; mais, une demi-heure après, son estomac étoit douloureux & comme déchiré, il respiroit difficilement, pissoit du sang, étoit tourmenté de coliques & de convulsions dans tous les membres. L'usage des huileux & du lait le rétablirent un peu, il lui resta, pendant tout l'hiver, une espece de fièvre hectique, dont il ne se débarrassa qu'après un long usage d'une décoction d'herbes vulnéraires, & de sommités de choux pour aliment. J'ai connu un Chymiste de mon pays, assez célèbre, Charles Lancillotus; il étoit attaqué de tremblemens convulsifs, ses yeux étoient malades, il avoit perdu ses dents, sa respiration étoit courte, labo-

(a) *Hipp. chemic.*, cap. 23.

rieuse , & son haleine très-puante ; son aspect auroit suffi pour faire perdre le renom à ses remedes , & sur-tout aux cosmétiques de sa composition qu'il louoit avec beaucoup d'empressement.

Je suis loin cependant de regarder l'étude de la Chymie comme un travail nuisible ; les Chymistes sont estimables de chercher la nature & la composition intime des corps , & d'enrichir aussi l'Histoire Naturelle de leurs découvertes , en faisant un sacrifice de leur santé. Ce n'est pas leur faute si , pour diminuer la virulence des minéraux , ils sont les victimes de leurs recherches ; car l'exactitude , nécessaire à la préparation des médicamens chymiques , exige qu'ils soient présens aux procédés , & qu'ils s'exposent à l'action nuisible des vapeurs du charbon ; puisque le moindre changement , ou la moindre négligence dans la composition de ces remedes , peut changer tellement leurs qualités , qu'ils deviennent de grands poisons , comme Descartes nous l'a fait observer. Junc-ken (a) nous avertit aussi , qu'un Médecin ne peut ordonner des remedes chymiques , sans blesser sa conscience , s'il

(a) Ep. 15.

56 *Essai sur les Maladies*

ne les a préparés lui-même, ou s'il ne les a vu faire par un habile Chymiste. Ainsi, quand un cheval scabreux & difficile à dompter, renverse son écuyer & le foule aux pieds, celui-ci n'est point coupable de cette faute. Il ne faut pas non plus se moquer d'un Chymiste, si on le voit quelquefois pâle & défait, en sortant de son laboratoire.

Il s'est élevé, il y a quelques années, un procès considérable entre un habitant de Final, bourg d'Italie, & un commerçant de Modene. Ce dernier avoit, à Final, un vaste laboratoire où il fabriquoit le sublimé. L'habitant du bourg appella le commerçant en Justice, le pressant de changer son laboratoire de lieu, parce qu'il incommodoit tout le voisinage par les vapeurs du vitriol, qu'on calcinoit pour la composition de son sublimé. Pour appuyer son accusation, il avoit une attestation d'un Médecin de ce bourg, & un nécrologe du Curé, qui démonstroient qu'il périssoit chaque année plus de monde dans ce bourg, & sur-tout dans le voisinage du laboratoire, que dans les lieux d'aler tout. Le Médecin attestoit, que le marasme, & les maladies de poitrine sur-tout, tuoient presque tous ceux qui étoient voisins du laboratoire, & il

en attribuoit la cause aux vapeurs du vitriol, qui gâtoient l'air de ces lieux, & le rendoient nuisible aux poumons. M. Bern. Corradus, Commissaire d'artillerie dans le duché d'Est, prit la défense du commerçant; & M. Casina Stabe, Médecin de Final, celle de l'habitant de ce bourg. Il y a eu, sur ce procès, plusieurs écrits de part & d'autre; on a disputé, avec chaleur, sur la nature & les effets de la vapeur du vitriol. Enfin, les Juges renvoyerent le marchand absous, & déclarerent innocent le vitriol. Je laisse aux Naturalistes à juger, si ce Jurisconsulte ne s'est pas trompé dans son Jugement.

Pour revenir à notre objet, je croirois faire une injure aux Chymistes, si je leur proposois quelque remede, soit pour prévenir, soit pour guérir les maux que leur Art leur a attirés, & qui sont souvent en plus grande abondance que le profit; puisqu'il est peu de maladies contre lesquelles ces Artistes n'aient un remede tout prêt. C'est pourquoi je passe à d'autres objets (1).

(1) Les maux que les expériences chymiques peuvent occasionner à ceux qui les tentent, n'ont point détourné les Chymistes modernes des travaux multipliés & intéressans

58 *Essai sur les Maladies*

auxquels ils se livrent : le zèle qui les anime tous, est le seul préservatif qu'ils y opposent ; & bravant les vapeurs pernicieuses du soufre , des acides minéraux , de l'alkali volatil , des différens foies de soufre , des métaux en fusion , des substances en fermentation , & de beaucoup d'autres corps qu'ils traitent ; ne redoutant rien des explosions violentes , des airs inflammables concentrés , des distillations dangereuses , &c. , on les voit tous les jours enrichir la Physique , la Médecine , la Physiologie , les Arts sur-tout , des plus précieuses découvertes. Il faut donc du courage pour ces travaux utiles , mais il faut encore de la prudence. Des hommes aussi précieux que les Chymistes se doivent , à leurs compatriotes , & à l'Univers entier ; s'ils s'exposent à des expériences périlleuses , ils mettent en danger une vie consacrée au bien public. Ainsi quelques personnes soupçonnent , que trop peu de précautions ont conduit au tombeau un des célèbres Chymistes de la Faculté de Médecine de Paris , qu'elle vient de perdre. Personne , d'ailleurs , n'est plus dans le cas de se garantir du danger qu'eux , puisqu'outre un assez grand nombre de spécifiques , que leur Art leur fournit contre ces effets pernicioeux , la Médecine , qu'ils exercent presque tous , leur peut encore apporter du secours : on ne doit donc que les engager à prendre le plus de précautions qu'il leur sera possible , & à bien mériter ainsi de la société , en lui conservant des hommes dont elle a tant besoin.



C H A P I T R E V.

Des Maladies des Potiers de terre.

IL est encore dans toutes les villes, d'autres Ouvriers, qui éprouvent les funestes effets des vapeurs métalliques : tels sont les Potiers de terre, dont le métier est un des plus anciens & des plus en vigueur. Pour vernir leurs vaisseaux, ils se servent de plomb calciné ; ils le pulvérisent, avec de l'eau, dans des vaisseaux de marbre, en y agitant un morceau de bois arrondi, suspendu à la voûte de leur atelier, & armé, dans son extrémité inférieure, d'une pierre quarrée. Avant que de mettre leurs vaisseaux à la cuite, ils les enduisent de leur vernis avec des pinceaux : dans toutes ces opérations, ils avalent les vapeurs vénéneuses du plomb, qui, peu de temps après, leur font ressentir les maux qu'elles ont coutume de produire. En effet, leurs mains tremblent, ils deviennent paralytiques, sujets aux maladies de la rate, assoupis, cachectiques, ils perdent leurs dents ; & il est rare de voir un Potier de terre, dont le visage ne soit plom-

bé & cadavérique. Les Actes de Copenhague (a) offrent l'histoire d'un de ces Ouvriers, dont le cadavre ouvert fit voir le poumon droit adhérent aux côtes, desséché, & presque phtisique. On attribua la cause de ce mal au métier qu'il avoit fait, & qu'il avoit quitté trop tard, après en avoir éprouvé l'insalubrité. P. Poterius raconte, qu'il guérit un Potier de terre, paralytique du côté droit, avec une distorsion des vertèbres, & une roideur du col, en lui donnant la décoction de sassafras, & les baies de laurier. Il parle d'un autre Potier qui mourut subitement. Telles sont les maladies de ceux qui travaillent le plomb, pour la Poterie. Il est étonnant que ce métal qui, par les travaux des Chymistes, fournit tant d'excellens remèdes, & qu'on appelle communément la colonne des Chirugiens, renferme, en son sein, de si mauvaises qualités, & les manifeste par les vapeurs qu'il exhale quand on le broie dans l'eau. Cependant cet étonnement cesse, quand on apprend de Boyle, si versé dans la Chymie, que le vis-argent est fixé & se concrète, en un instant, par la vapeur du plomb en fu-

(a) Vol. 2, obs. 21.

sion : c'est pour cela que Trasthonus , dans son Traité de l'usage de la respiration , a dit élégamment que Saturne enchaîne Mercure , comme Vulcain a enchaîné le Dieu de la guerre. Cette observation nous fait comprendre comment le plomb , quoique froid par sa nature , s'irrite contre les bourreaux qui le broient avec la pierre , & affecte si dangereusement les Potiers de terre , en portant la lenteur dans leur sang & dans leurs esprits , & en attaquant principalement leurs mains (1).

Les Chymistes ont découvert un esprit acide très caustique , très-pénétrant dans le plomb ; & les Affineurs d'or & d'argent en ont prouvé l'existence , par les

(1) Cet effet , si semblable à celui du mercure , pourroit faire soupçonner que ce dernier existe dans le plomb , & que c'est à sa présence que l'on doit le tremblement auquel sont sujets les Potiers de terre. M. Grosse a dit qu'en saturant de l'acide nitreux de plomb , il se précipite une poudre grise dans laquelle on découvre du mercure : mais malheureusement cette expérience n'a pas réussi de même à MM. Macquer & Baumé , qui l'ont répétée avec beaucoup d'exactitude. Il n'y a donc aucune certitude à cet égard ; & l'on doit se contenter d'observer l'effet , sans connoître la cause.

62 *Essai sur les Maladies*

dangers qu'ils courent en mêlant le plomb avec ces deux autres métaux dans l'opération de la coupelle (1). Les Auteurs de la Collection chym. de Leyde (2), avertissent aussi de l'âcreté de cet esprit du plomb. Voici comme ils s'expriment à ce sujet : « Si quelqu'un , » pendant l'opération de la coupelle , re- » çoit , par la bouche ou par le nez , les » vapeurs qui s'élevent du plomb , il s'ex- » pose à être suffoqué , ou tout au moins , » à perdre ses dents , s'il n'en reçoit » qu'une petite quantité ».

M'étant proposé de rechercher les causes occasionnelles des maladies des Artisans , avec le plus d'exactitude possible , & parcourant , à cet effet , les ateliers des Ouvriers , il me prit envie de

(1) Ce n'est point l'acide du plomb qui produit ses mauvais effets , c'est le plomb lui-même volatilisé en partie par la violence du feu , ou du moins la vapeur assez sensible qui s'en éleve quand on le tient fondu sur le feu ; vapeur formée , en grande partie , par le phlogistique du métal qui se volatilise , & qui , abandonnant la terre métallique , réduit le plomb en chaux ; vapeur que les Coupelleurs respirent en grande quantité , qui est épaisse , jaunâtre , douce , & qui seule est capable de donner la colique Saturnine. *Stockhusen.*

(2) Cap. 165.

faire des notes & des réflexions sur l'Art de fabriquer & de vernir les vaisseaux de terre : Art dont l'ancienneté, prouvée par les fouilles des terres & par les décombres des anciennes villes, atteste en même-temps l'utilité, & sans lequel nous serions contraints de nous servir, à beaucoup plus de frais, des vaisseaux d'étain & de cuivre, pour la cuisine, & l'ornement de nos tables (1). J'ai cru

(1) Les expériences malheureuses qui se sont multipliées à l'infini depuis Ramazzini, doivent nous avoir instruits du danger qui suit l'usage des vaisseaux de cuivre, de plomb, & d'étain dans nos cuisines : le verd-de-gris qui se met aux premiers ; la chaux grise produite par l'eau, & l'air qui ternit le second ; enfin, le mélange d'une certaine quantité d'arsenic dans l'étain le plus pur, démontrée par *M. Margraf*, suffiroient seuls pour les bannir des usages domestiques. Cependant on continue de s'en servir par-tout : les casseroles dont l'étagage se détruit & s'altère ; les fontaines de cuivre dont les robinets sont souvent encroûtés de verd-de-gris ; les balances dans lesquelles on pese le sel, & qui sont plus vertes que jaunes ; les pots-au-lait dans lesquels on porte cette denrée à la ville, & dont la vieillisse a totalement détruit l'étagage ; les comptoirs des *Marchands* de vin, sillonnés par cette liqueur qui s'y est creusé des canaux, & qui, revendue à bas prix, porte, avec une douceur perfide, un poison redoutable dans l'esto-

64 *Essai sur les Maladies*

qu'il étoit très-important de rechercher comment les vaisseaux de terre, cuits d'abord dans des fourneaux particuliers, enduits ensuite d'un mélange de plomb calciné & de cailloux pulvérisés délayés ensemble dans de l'eau, & remis au feu dans d'autres fourneaux, se couvrent à cette fois d'une couche de vernis; ce qui les rend d'un si grand usage dans presque tous les besoins de la vie, & ce qui les fait recommander par les Chymistes dans toutes les opérations spagyriques. Mais ce travail me paroissant assez long pour m'éloigner de mon objet principal, j'ai craint qu'on ne m'appliquât le reproche qu'Horace fait aux Poètes qui s'écartent trop de leur sujet : « C'est faire » comme un Potier qui, ayant commencé » un grand vase, n'en feroit qu'un fort » petit à force de tourner la roue (a) ».

mac de ceux qui le boivent; bien d'autres abus encore, qu'il seroit trop long de détailler dans cette note, subsistent toujours & s'immolent des victimes. Il y a tout lieu de croire que le Gouvernement, qui ne cesse d'avoir les yeux ouverts sur ces maux, tranchera d'un seul coup les têtes de cet hydre, qui lui enleve chaque année un grand nombre de ses sujets, & qui altere la santé de beaucoup d'autres.

(a) *Amphora cœpit
Institui; currenre rotâ, cur urceus exit?*

C'est pourquoi j'ai abandonné mon premier dessein, & je l'ai remis à une occasion plus favorable, pour un Ouvrage que je médite sur la Mécanique raisonnée des Arts (1).

Quant à la guérison de ces Ouvriers, rarement ils sont en état d'être tout-à-fait rétablis. Ils n'appellent ordinairement les Médecins, que quand ils ne peuvent plus se servir ni de leurs mains, ni de leurs pieds, quand ils ont les visceres durs & engorgés; d'ailleurs, l'indigence qui les accable est encore un obstacle pour le Médecin. Il faut alors

(1) Ramazzini avoit formé le projet d'un Traité sur les Arts, comme il nous l'apprend lui-même; ses occupations, multipliées l'ont empêché d'exécuter son plan. Depuis ce Médecin, on a vu éclore plusieurs Traités intéressans sur cet objet. Mais l'étendue qu'il exige ne permettoit pas à un seul homme de l'entreprendre: l'Académie Royale des Sciences a senti la nécessité & l'importance d'un pareil travail; en le partageant entre ses membres, elle l'a rendu complet, & n'a rien laissé à désirer sur cet objet. Il n'y avoit qu'une Société, aussi savante & aussi nombreuse, qui pût fournir une pareille carrière. L'exactitude du style & des descriptions, la beauté & la richesse des planches qui les accompagnent, forment un ensemble admirable; & qui sera précieux dans tous les temps.

66 *Essai sur les Maladies*

avoir recours aux remèdes palliatifs , aux adoucissans , & les avertir de quitter leur métier. J'ai employé avec succès , dans ces cas , les purgatifs mercuriels , le mercure doux avec un électuaire lénitif pendant plusieurs jours , ainsi que les frictions répétées des pieds & des mains , avec le pétrole de notre pays. Les martiaux , qui coûtent peu , feront d'un grand secours pour désobstruer leurs viscères : on doit les leur administrer pendant long-temps , & préférer la limaille d'acier , infusée dans le vin avec la canelle , à tous les autres martiaux que la Chymie prépare. Ce remède est peut-être le plus efficace de tous , & convient mieux à la malheureuse condition de ces Ouvriers.

Il faut aussi observer que , dans l'Art de la Poterie , il y a différentes manœuvres. Les uns manient & préparent la terre argilleuse (1) ; d'autres assis au

(1) *Alii in cretâ manibus ac pedibus subigendâ occupati sint.*

Le mot *creta* , que Ramazzini a employé en cet endroit , ne peut induire en erreur. La nomenclature peu exacte de son siècle , jette souvent dans l'embarras ; mais il est clair que c'est une espèce d'argille dont il a voulu parler ici , parce que , dans son Traité de l'origine des fontaines de Modene , il la désigne

tour , ou à la roue qu'ils font mouvoir , donnent , avec leurs mains , la forme à leurs vaisseaux. Comme tous ne sont pas affectés des mêmes maladies , on ne doit pas , au seul nom de Potier de terre , leur donner indifféremment les remèdes propres à corriger l'âcreté métallique : seulement on observera que tous sont sans couleur , livides , cachectiques , & toujours malades , parce que tous manient continuellement une terre molle , & habitent dans des ateliers humides (1). Quant à ceux qui sont occupés

souvent sous les noms de *creta figularis* , *argilla* ; & par ce qu'il dit , dans la même Dissertation , pour prouver que les eaux de ces fontaines ne peuvent venir de celles des pluies ; qu'une couche cretacée sépare les eaux impures du ciel , de celles que fournissent les sources , & qui sont au-dessous de cette couche. *Ne verò his aquis subterraneis pluviales aqua permisceri queant , maximè obstant strata cretacea que aquas impuras à lymphis illis purissimis , tanquam septa firmissima , dirimunt.* Or , on fait qu'il n'y a que l'argille qui ait la propriété de retenir l'eau au-dessus d'elle sans la filtrer , phénomène sur lequel est fondé l'art de glaifer les bassins.

(1) Les Potiers de terre habitent , à Paris , plus dans les fauxbourgs que dans la ville ; il y en a cependant quelques-uns dans celle-ci , mais ils choisissent des rues étroites pour y

au tour , pour peu qu'ils aient la vue foible , ils deviennent sujets au vertige , & sont assez souvent tourmentés de la sciatique (1) , parce qu'ils fatiguent leurs

avoir un logement moins cher. Ils ont tous leurs ateliers dans des salles basses , humides , quelques-uns sur l'eau. La terre humide qu'ils manient pour en séparer les pyrites , qu'ils appellent *feramine* ; l'eau dont ils l'arroserent pour la rendre molle , afin de la former en vaisseaux au tour & à la roue , rendent l'air qu'ils respirent humide , peu élastique , & leur occasionnent de la gêne dans la respiration : aussi beaucoup d'entr'eux sont-ils sujets aux maladies de poitrine. J'en ai vu un assez grand nombre ; ils sont tous pâles , maigres , ou bouffis. Jeme souviens d'avoir resté quelques heures dans un atelier de Potier de terre , assez vaste & fort bas , pour y observer leurs manœuvres. J'en sortis avec une difficulté de respirer fort gênante , & un léger vertige qui dura tout le reste du jour , & que j'attribuai au mouvement continuel de la roue & du tour , que j'avois examiné avec beaucoup d'attention. Ramazzini en parle un peu plus bas.

(1) M. Sauvages , à l'espece *rhumatismus metallicus* , nous décrit ses symptômes & sa cure. Il commence par une stupeur , une démangeaison aux mains & aux bras , une contraction des doigts ; la langue est blanche & muqueuse , le pouls dans l'état naturel ; les saignées , les émolliens l'aigrissent , & font naître la paralysie des extrémités supérieures. Les émétiques drastiques l'appaissent : on doit

extrémités inférieures au tour qu'ils font mouvoir sans cesse. Pour appaiser leurs maux, si on ne peut les guérir entièrement, on aura recours aux remèdes appropriés, que les Praticiens recommandent dans cette affection rhumatismale (1).

purger les malades de deux jours l'un, leur donner des lavemens de vin & d'huile, & des narcotiques le soir. Cette méthode est absolument la même qu'on emploie, avec succès, dans la colique de plomb: elle guérit le rhumatisme métallique en dix ou douze jours; il est souvent accompagné d'une douleur gravative dans la tête, & sur-tout dans le front, *cephalgia metallica*. Ces observations sont dues à M. Doazan; & elles sont assez fréquentes à l'Hôpital de la Charité de Paris, où ce Médecin de Bordeaux les a faites.

(1) Morgagni, dans sa septième épître sur la phrénésie, paraphrénésie & le délire, rapporte, n^o. 11, l'histoire de la maladie d'un Potier de terre, qui mourut, le septième jour, d'une pleuro-péritonite jointe avec la phrénésie & le délire. Il donne, comme il a coutume de faire, des détails très-étendus sur l'ouverture du cadavre. Nous ne dirons rien de cette description, nous nous contenterons de rapporter une observation qu'il fit, & qui est analogue à notre objet. Dans le cadavre de ce Potier de terre, les cartilages des dernières des vraies côtes du côté droit faisoient une faille, comme si un corps quelconque, placé dans l'intérieur de la poitrine,

les eût poussées en-dehors. A l'ouverture de cette cavité, on ne trouva rien qui pût occasionner cette protubérance ; & le célèbre Médecin Italien conjecture, que cette éminence contre-nature avoit été produite par les contractions trop violentes & trop répétées du muscle pectoral droit, que les Potiers de terre exercent continuellement dans leur métier.

Ramazzeni n'a rien dit, ni rien vu de pareil. On ne peut nier que la conjecture de Morgagni n'ait de la vraisemblance ; l'autorité, d'ailleurs, de cet homme illustre doit entraîner les opinions de ceux qui lisent ses écrits. Cependant, s'il étoit permis de proposer quelques doutes à cet égard, on demanderoit pourquoi les cartilages ont fait saillie du côté droit plutôt que du gauche, puisque les Potiers de terre se servent également de leurs deux bras ? Pourquoi tant d'autres Ouvriers, dont les travaux sont bien plus violens, & exigent bien plus d'effort de leurs bras, tels que les Serruriers, les Maréchaux, les Sonneurs, &c., n'ont pas de semblables courbures aux cartilages costaux ? Malgré ces petites difficultés, qui ne portent aucune atteinte à la judicieuse remarque de Morgagni, il est incontestable qu'une action trop vive, & trop multipliée des muscles pectoraux, peut dilater la capacité de la poitrine, en tirant les côtes, les cartilages en-dehors, & sur-tout dans l'enfance & la jeunesse où les os résistent moins. Auparavant il a été prouvé que l'exercice des bras contribue à la dilatation du thorax : ainsi plusieurs Médecins célèbres conseillent aux jeunes gens qui ont la poitrine serrée, étroite & aplatie, de se livrer, de ra-

mer, de frapper du marteau, & de remuer le rateau & tous les outils du Jardinage. En effet ces exercices, en agitant les bras, développent la capacité de la poitrine, font de la place aux poumons, & corrigent ainsi, par la gymnastique, un défaut qui vient souvent de naissance, & qui se perpétue malheureusement par la génération. Mais si cet exercice, égal & soutenu, peut dilater également, & d'une manière uniforme, la charpente osseuse du thorax, il est certain qu'une action d'un des pectoraux, vive & comme par saccades peut tirer inégalement les cartilages, & en faire saillir un plus que l'autre; c'est, peut-être, ce qui est arrivé au Potier de Morgagni. Il faut donc avertir les Potiers de terre, & tous les Ouvriers en général qui exercent leurs bras, d'éviter ces especes de secouffes violentes, & sur-tout de s'accoutumer à se servir de leurs deux bras indistinctement, pour tel ou tel autre ouvrage, pourvu toutefois que la situation qu'exige leur métier, ne les en empêche absolument.



 C H A P I T R E V I.
Des Maladies des Potiers d'Étain.

L'ÉTAIN que Pline appelle le plomb blanc, que les Chymistes nomment Jupiter & qu'ils placent entre la Lune & Saturne, orne les tables de plusieurs citoyens, & sert aux Fondeurs pour faire les canons, les cloches, & tous les instrumens en général qui sont fabriqués avec des mélanges de métaux. Les Chymistes préparent, avec ce métal, différens remedes utiles dans quelques maladies, tels que le beurre, les crystaux d'étain, le bézoardique jovial, & plusieurs autres (1).

(1) La chaux blanche d'étain entre aussi dans la composition de l'anti-hectique de la Poterie & du kilium de Paracelse. Ces remedes & tous ceux que fournit l'étain, sont fort peu usités en Médecine; la plus ou moins grande quantité d'arsenic que contient ce demi-métal, doit rendre toutes ses préparations suspectes. Si, comme nous l'avons déjà dit, pag. 63, les vaisseaux d'étain peuvent nuire dans les usages domestiques, que n'a-t-on pas à craindre de ce poison, lorsqu'on le donne intérieurement comme médicament?

Les Ouvriers qui retirent l'étain hors de la terre, ceux qui grillent sa mine, & ceux qui l'affinent, ne sont pas les seuls qu'il affecte dangereusement. Il nuit encore aux Ouvriers des villes qui fondent les plats, les assiettes, & à ceux qui les regrattent & les polissent (1). Les Potiers d'étain sont sujets aux mêmes maladies que les Ouvriers en plomb & les Potiers de terre : comme le métal qu'ils travaillent est composé de mercure & d'un soufre très-âcre (2), ils avalent,

(1) Il y a bien plus de danger pour les premiers que pour les derniers. L'étain en fusion répand des vapeurs arsénicales, très-dangereuses pour ceux qui les respirent. Les Potiers d'étain doivent prendre beaucoup de précautions pour les éviter : une cheminée vaste sous laquelle on fond, & assez large pour contenir leurs différentes chaudières ; une fenêtre, ou une porte opposée à cette cheminée, leur seront très-utiles. Ils auront soin aussi de détourner la tête, lorsqu'ils jettent leur étain dans les moules.

(2) La manière dont Ramazzini énonce la composition de l'étain, est fort obscure, & tient beaucoup de la Chymie ancienne ; le mot mercure signifieroit-il la terre mercurielle de Beccher ? Mais les Chymistes ne l'admettent que dans l'argent, le plomb, l'arsenic & le mercure : la volatilité de la liqueur fumante de Libavius prouveroit-elle l'existence de cette

74 *Essai sur les Maladies*

en le fondant , les vapeurs pernicieuses qui s'en élevent.

Etmuller (a) rapporte l'histoire d'un Potier d'étain , qui est très-curieuse. Cet Ouvrier réveillé , au milieu de la nuit , par une toux convulsive , un mal-aise incommode , & une oppression vive , se levoit de son lit , ouvroit ses fenêtres , respiroit l'air frais , & erroit dans toute la maison jusqu'à la pointe du jour , heure à laquelle cessoient tous ces accidens. Etmuller , en Médecin habile , attribue la cause de cette maladie nocturne aux fumées mercurielles qu'il avoit avalées. Il admet dans l'étain une grande quantité d'antimoine volatil , qui , mêlé avec le nitre , acquiert la propriété fulminante (1). Il rapporte cette espece

terre dans l'étain ; ou bien est-ce simplement une expression vague , comme celle du mercure des Philosophes , que les Alchymistes employoient ? Nous serions volontiers de cette dernière opinion , d'autant plus que la Chymie , du temps de Ramazzini , étoit encore couverte , en partie , de ce voile épais qui la cachoit au vulgaire , & peut-être aux Chymistes eux-mêmes.

(a) Colleg. consultat. , cas. 17.

(1) Après avoir traduit littéralement ce passage , nous consultâmes Etmuller pour l'éclaircir. Nous trouvâmes d'abord l'histoire du

d'asthme aux affections convulsives, & il regarde comme sa cause prochaine & immédiate, le spasme & l'irritation d'un plexus nerveux, qui empêchoit l'expansion des poumons.

Ces Artisans sont assez communs dans les villes; &, dès qu'ils ont besoin du secours de la Médecine, ils doivent être traités comme tous les autres Ouvriers en métaux. Il faut d'abord avoir égard à

Potier d'étain la 20^e. , tandis que Ramazzini cite la 17^e. ; nous conclûmes que nous avions entre les mains une autre édition que celle que Ramazzini avoit eue. En outre, au lieu de fumées mercurielles, nous lûmes *gas metallicum*; au lieu de antimoine volatil, *sulphur metallica quidem profapia, sed tamen valdè volatile existens*; & enfin, pour *quod cum nitro mixtum, vim fulminantem adscissit*, cette phrase analogue, mais bien plus claire, *si enim rasura stanni miscetur cum nitro, strepitum quasi pulveris pyrii edit*. Il est donc clair qu'Etmuller a attribué l'asthme convulsif de cet Ouvrier, aux fumées sulfureuses & non mercurielles de l'étain qu'il avoit fondu; & que pour prouver l'existence du soufre dans l'étain, il a rapporté l'expérience de la détonnation du nitre par ce métal. Il est clair aussi que le mot *sulphur*, dans cet endroit, signifie simplement phlogistique. Etmuller rapporte aussi la cause éloignée de cet asthme aux fumées du charbon, *carbonum gas*, que les Ouvriers en étain respirent dans leurs travaux.

76 *Essai sur les Maladies*

leur poitrine, comme au premier siege de la maladie; car ils se plaignent principalement de difficultés de respirer & d'étouffemens. On les guérira comme ceux qui ont l'asthme des montagnes; on éloignera tous les remedes desséchans; on emploiera, par préférence, le beurre, le lait, les émulsions d'amandes & de semences froides, la tisane d'orge, & les autres adoucissans & tempérans de cette classe.

On pourra aussi leur administrer les remedes joviaux ci-dessus énoncés, principalement l'anti-hectique de Potier, qu'on prépare avec le régule d'antimoine & l'étain; & on se ressouviendra que les maux produits par les métaux, se guérissent très-bien par les remedes métalliques.



CHAPITRE VII.

Des Maladies de ceux qui travaillent dans les Verreries & les Glaceries.

LES Verriers me paroissent être, de tous les Artisans, ceux qui agissent avec le plus de sagesse & de prudence. Après avoir travaillé six mois de l'année l'Hiver & le Printemps, ils se reposent, & parvenus à l'âge de quarante ans, ils abandonnent leur métier, & passent le reste de leur vie à jouir en repos de ce qu'ils ont amassé, ou bien ils se livrent à une autre profession. Leur travail, en effet, est tellement rude, qu'il n'y a que des hommes robustes & dans la fleur de leur âge, qui puissent y résister. Je ne crois pas que la masse vitreuse fondue fasse aucun mal aux Ouvriers, puisqu'ils ne s'en plaignent point du tout, & puisqu'on ne sent aucune odeur désagréable ou nuisible dans leurs ateliers. Ce n'est pas ici le lieu de faire des recherches sur la substance qui leur sert à faire le verre, ni sur la manière dont ils forment leurs vaisseaux avec le soufflé, il nous suffit

78 *Essai sur les Maladies*

de savoir que tout ce que ces Ouvriers ont à souffrir de leur métier, vient & du feu violent qu'ils emploient, & de quelques minéraux dont ils se servent pour colorer leur verre. Au milieu de l'Hiver, on les voit à demi-nuds, occupés sans cesse à souffler leurs vases auprès des fourneaux embrasés, les yeux attachés sur le feu & sur la matière en fusion; c'est-là la cause de tous leurs maux. Leurs yeux recevant la première impression du feu, pleurent continuellement; ils sont rongés d'une chassie âcre, ils maigrissent & diminuent de volume en perdant une partie de leurs humeurs, que le feu consume & évapore. La soif ardente qui les tourmente, les force de boire souvent: épouvantés par l'exemple de quelques personnes qui sont mortes subitement pour avoir bu de l'eau froide lorsqu'elles avoient très chaud, ils tombent dans un excès qui leur est préjudicieux, en buvant du vin immodérément.

Ils sont aussi sujets aux maladies de poitrine: toujours exposés à l'air, le corps couvert d'une simple chemise, & passant, après leur ouvrage, dans un lieu plus froid que leur atelier, la nature, toute forte qu'elle est, ne peut souffrir long-temps ces changemens si

subits ; de-là , les pleurésies , l'asthme & la toux chronique , qui les assaillent.

Mais il y a de bien plus grands maux à craindre pour ceux qui font les verres colorés pour les colliers , & pour les autres bijoux dont le peuple se pare. Pour colorer leur crystal , ils se servent de borax calciné , d'antimoine , & d'une certaine quantité d'or ; ils réduisent ces trois substances en poudre , les mêlent avec du verre pulvérisé , & ils en font une pâte qu'ils fondent en verre. Dans ces opérations , malgré le soin qu'ils ont de détourner le visage & de le couvrir d'un voile , ils avalent des vapeurs nuisibles , qui souvent les suffoquent & les font tomber à demi-morts ; ou qui , par la suite du temps , leur font naître des ulcères dans la bouche , l'œsophage & la trachée-artère , & enfin les rendent poumoniques , comme l'Anatomie l'a démontré , à l'ouverture de leurs cadavres.

Il m'a paru assez surprenant qu'un mélange de borax & d'antimoine avec du verre produisît des effets aussi pernicieux : quoique je n'aye pu m'assurer de ce fait par moi-même , (parce qu'à Modene on ne fait pas de verre coloré ,) je le regarde cependant comme très-vrai ,

80 *Essai sur les Maladies*

puisqu'il m'a été communiqué par M. Joseph de Grandis, autrefois mon Auditeur à Modene, & qui actuellement exerce la Médecine & démontre l'Anatomie avec beaucoup de gloire à Venise, où il y a des Verreries fameuses dans l'isle Mouran. C'est ainsi, comme je l'ai déjà dit, que les combinaisons des corps en imposent aux plus habiles Médecins, sur-tout quand le feu y contribue. Cet élément, appelé par Vanhelmont le corrupteur & la mort des êtres, donne cependant naissance à beaucoup de corps nouveaux. Aussi Pline (a) a-t-il dit favorablement : « La même matière forme » différens corps, suivant les degrés de » feu divers qu'on lui applique ».

Ceux qui, à Venise sur-tout, font les miroirs, éprouvent, comme les Docteurs, les effets pernicieux du mercure, en enduisant avec ce demi-métal les glaces, pour rendre plus distincte & plus apparente l'image de l'objet représenté. Ce travail étoit, à ce qu'il semble, inconnu aux Anciens, puisque Pline (b) n'en a fait aucune mention dans son Histoire Naturelle, en décrivant les diffé-

(a) L. 37, H. N., chap. 26.

(b) L. 33, chap. 9.

rentes manieres de préparer les glaces. Les Miroitiers, en maniant le mercure, deviennent paralytiques, asthmatiques, & sujets à toutes les maladies décrites ci-dessus. A Venise, dans l'isle Mouran, où on prépare les plus grandes glaces, ces malheureux se voient à regret dans leurs ouvrages où se peint leur malheur; & ils détestent leur métier. Dans une lettre écrite de Venise à la Société Royale de Londres (a), on lit que ces Ouvriers, qui donnent le tain aux glaces, deviennent souvent apoplectiques.

Quant aux secours médicaux qui conviennent à ces Ouvriers, je n'ajouterai rien à ce que j'ai dit dans les chapitres précédens, leur cure étant la même que celle de tous les Artisans qui emploient les minéraux dans leurs travaux, & qui se servent du feu dans leurs opérations (1).

(a) Tom. 1, *mensis Aprilis.*

(1) Il y a peu de secours à apporter à des hommes où un feu violent dessèche & brûle sans cesse. Tous les Verriers sont maigres, foibles, & leur sang est dans un état d'épaississement considérable. Les maladies aiguës qui les attaquent souvent, sont terribles. Nous ne leur conseillons pas, pour les prévenir, de sortir de la Verrerie pour respirer un air plus

§ 2 *Essai sur les Maladies*

naturel, comme les Auteurs du nouveau Dictionnaire de Médecine. L'eau de guimauve qu'ils recommandent, peut leur être très-utile, ainsi que tous les délayans possibles. Ces Ouvriers sont toujours dans un état fébrile; une boisson très-bonne & peu dispendieuse, c'est l'eau aiguisée d'un peu de vinaigre, *posca*, que les Anciens faisoient boire à leurs soldats, lorsqu'ils étoient fatigués par la marche: cette liqueur agréable étancheroit leur soif, appaiseroit la fougue de leurs humeurs, les entretiendroit dans cet état de fluidité inséparable d'une bonne santé. Les excès en tout genre leur sont pernicious; leur nourriture doit être humectante & tempérante; les lavemens simples, ou émolliens, seront très-avantageux pour leur entretenir le ventre libre: ils doivent éviter les exercices pénibles hors de leur profession, les courses fatigantes, les chants continus & forts, l'agitation violente de leurs membres: l'usage trop fréquent des plaisirs de l'amour augmenteroit leurs maux. Un état qui exige tant de précautions & de ménagemens, doit rendre très-malheureux ceux qui l'exercent. Il en coûte au cœur du Médecin pour leur prescrire des regles si austères; mais tel est l'empire de la vérité, qu'il force quelquefois à l'austérité ceux qui en sont les organes.



 CHAPITRE VIII.
Des Maladies des Peintres.

LES Peintres ont aussi plusieurs maladies qui leur sont propres, comme les tremblemens des membres, la cachexie, la noirceur des dents, la pâleur du visage, la mélancolie & la perte de l'odorat. Souvent, en prêtant aux portraits des autres plus de beauté & de couleur que la nature ne leur en a donnés, ils manquent eux-mêmes de coloris & d'embonpoint. Tous les Peintres que j'ai connus à Modene, ou dans d'autres villes, étoient valétudinaires : en parcourant leur histoire, on apprend, avec douleur, qu'ils ne parviennent pas à une longue vieillesse, & que les plus habiles d'entr'eux ont été enlevés trop tôt à leur pays (1). Raphaël d'Urbain, ce Peintre

(1) Les faits ne sont pas d'accord avec cette assertion. M. Bouvart, dans son examen d'un Traité sur la colique de Poitou, cite dix-neuf exemples de Peintres en tableaux, qui sont morts tous presque vieux ; & il prouve que ce sont les Barbouilleurs seuls dont la profession abrège la vie.

84 *Essai sur les Maladies*

célèbre à si juste titre , mourut à la fleur de sa jeunesse ; & Balthasar Castilioneus a fait un très-bon poëme sur la mort de ce grand Artiste.

On pourroit accuser de ce malheur , la vie sédentaire qu'ils mènent , & ce génie mélancolique qui les suit par-tout , lorsqu'éloignés du reste des hommes , ils repassent dans leur esprit , les idées fantastiques qui les agitent ; mais la principale cause qui rend les Peintres malades , c'est la matière de leurs couleurs , qu'ils ont continuellement dans les mains , & sous le nez. Tels sont le minium , le cinnabre , la ceruse , le vernis , l'huile de noix , celle de lin , dont ils adoucissent & dissolvent leurs couleurs , & beaucoup d'autres substances colorées tirées des minéraux. De-là l'odeur infecte & latrinale qu'on respire dans leurs ateliers , qui s'exhale du vernis & des huiles , & qui , se portant à la tête de ces Artistes , produit la perte d'odorat qui leur est particulière. D'ailleurs les Peintres ont coutume de tacher leurs habits en travaillant , & ainsi ils avalent & respirent continuellement des vapeurs pernicieuses qui attaquent les esprits animaux , & pénétrant dans le sang par les organes de la respiration , troublent l'économie des

fonctions naturelles, & produisent toutes les maladies que nous avons énoncées. Tout le monde fait que le cinnabre est formé par le mercure, que la ceruse est préparée avec le plomb, le verd-de-gris avec le cuivre, le bleu d'outremer avec l'argent (1); & qu'ainsi presque

(1) Ramazzini s'est trompé en disant que l'outremer se fait avec l'argent, à moins qu'il n'ait voulu parler d'une espèce de *bleu d'azur*, qui n'est qu'une rouille de ce métal. Suivant quelques Chymistes, ce bleu se forme en exposant des lames d'argent minces à l'action d'un mélange de sel gemme, d'alkali fixe & d'alun de roche, dans du vinaigre distillé; en enterrant le vase qui contient ces substances dans du marc de raisin, & en le visitant tous les trois jours, temps où l'on trouve une poussière bleue sur le métal.

Quoi qu'il en soit, l'outremer dont se servent les Peintres, & qui est si précieux, se tire de la pierre d'azur, ou *lapis lazuli*. On la fait calciner, on la porphyrise, on la mêle avec de la poix grasse, de la cire & de l'huile; on lave ce mélange dans de l'eau, & il se précipite une poudre très-fine & d'un bleu très-beau.

Kunckel indique quelques différences dans cette préparation. Il veut qu'on éteigne dans le vinaigre distillé la pierre rougie au feu, qu'on la mêle avec un poids égal de cire vierge & de colophane, qu'on laisse ce mélange dans de l'eau pendant huit jours, qu'on

86. *Essai sur les Maladies*

toutes les couleurs sont tirées des minéraux, qui, comme le savent très-bien les Peintres, en fournissent de plus vives & de plus durables que les végétaux; c'est de cette source que découlent tous les maux qui affligent les Peintres: leurs maladies sont donc les mêmes que celles des Ouvriers en métaux, & elles n'en diffèrent que par leur moindre intensité.

Fernel (a) décrit à ce sujet la maladie d'un Peintre d'Angers, qui eut d'abord

le malaxe ensuite dans plusieurs eaux chaudes, pour avoir différens bleus.

Les Chymistes ne sont point encore d'accord sur la nature de cette substance; les uns admettent de l'or & du cuivre dans le *lap. lazuli*. M. Margraf croit que c'est au fer qu'est due la couleur bleue.

Quelques autres assurent que cette couleur se perd à un feu violent; ce qui sembleroit prouver qu'elle n'est point due à une substance métallique. Il y a tout lieu de croire que cette différence d'opinion vient de la nature différente des pierres d'azur que chacun d'eux a traitées; différence qui en apporte nécessairement une dans les outremers qu'on en retire. C'est aussi pour cette raison qu'on recommande, pour connoître le meilleur, de le mettre sur une pèle rougie au feu, sur laquelle il ne doit pas perdre sa couleur.

(a) *De lue vener.*, cap. 7.

des tremblemens des doigts & des mains, & bientôt une vraie convulsion de tout le bras; peu de temps après ses jambes furent attaquées du même mal, enfin il fut tourmenté d'une douleur si violente à l'estomac & dans les deux hypocondres, que ni les lavemens; ni les fomentations, ni les bains ne purent le secourir. Dans les accès de cette douleur, trois ou quatre hommes couchés sur son ventre la diminuoient, & le soulageoient un peu par la pression qu'ils y exerçoient. Après trois années d'une souffrance aussi terrible, il mourut dans le marasme. Il y eut entre de célèbres Médecins qui le virent, de grandes contestations sur la vraie cause de cette douleur, tant avant qu'après l'ouverture du cadavre, parce qu'on ne trouva rien dans les visceres qui constatât la cause & la nature de la maladie. En lisant cette histoire, j'ai admiré la franchise ingénue de Fernel, qui avoue, comme tout grand homme doit faire suivant Celse, qu'aucun des Médecins n'a rencontré juste dans cette maladie; il ajoute que ce Peintre, en travaillant, avoit coutume, non-seulement de nettoyer son pinceau avec ses doigts, mais encore de le sucir imprudemment. Il est vraisem-

88 *Essai sur les Maladies*

blable que le cinnabre s'est communiqué des doigts au cerveau, & à tout le genre nerveux, & qu'une partie descendue dans l'estomac, a porté dans les intestins un caractère malin & inconnu, qui fut la cause occulte des maux qu'il a soufferts.

C'est aussi à la qualité pernicieuse de leurs couleurs, qu'on doit attribuer l'extérieur cachectique, le teint pâle & livide, & les affections mélancoliques qui sont propres aux Peintres, & qui les font reconnoître au premier coup d'œil. On dit que le Corregge étoit si mélancolique, & avoit l'esprit si aliéné, qu'il ne connoissoit ni son mérite, ni la valeur de ses ouvrages, & qu'il reporta plusieurs fois aux acquéreurs le prix de ses tableaux, comme s'ils se fussent trompés en donnant de l'or pour ces peintures admirables, qui, actuellement, ne peuvent plus être assez payés.

Lors donc que les Peintres seront attaqués de quelques maladies, il faudra, avec un soin particulier, unir aux remèdes accoutumés, ceux qui sont capables de détruire les mauvais effets des substances minérales; remèdes que nous avons plusieurs fois recommandés, & que nous n'indiquerons pas ici, de peur d'ennuyer

nos Lecteurs , par une répétition aussi fastidieuse qu'inutile (1).

(1) Quoiqu'il soit très-prouvé que la colique de plomb existât de tous les temps , puisqu'il y a toujours eu des Peintres , des Ouvriers occupés à l'exploitation des mines , &c. ; quoiqu'il y en ait des traces dans beaucoup de Médecins anciens , & que Stockhusen en ait fait un Traité particulier , quarante-quatre ans avant l'impression de l'Ouvrage de Ramazzini , il est cependant certain que cette colique n'a point été décrite par ce dernier , & qu'il n'en a fait aucune mention expresse. Quelques passages , il est vrai , semblent y avoir rapport ; ainsi les convulsions , la paralysie , le trouble des fonctions naturelles dont Ramazzini fait mention , relativement aux maladies des Peintres , sont en quelque sorte des traces de cette colique. En outre , les remèdes métalliques , qu'il recommande dans les maladies des Peintres , offrent encore une analogie frappante avec la guérison de la colique de plomb ; mais on ne peut disconvenir que ces rapports sont très-légers , & que Ramazzini semble n'avoir pas connu cette maladie. Il a cependant rapporté , d'après Fernel , la fameuse histoire du Peintre d'Angers ; & il auroit pu , s'il avoit eu connoissance de cette colique , disserter , à cette occasion , sur sa nature , sa cause & son traitement.

Ce silence de Ramazzini sur une maladie si terrible , nous oblige d'en dire quelque chose ici. Nous croyons , malgré les Traités excellens & nombreux sur cette maladie , devoir en donner un tableau très-court , parce que des

vérités, aussi intéressantes, ne peuvent être trop répétées.

La colique de plomb s'annonce par des douleurs vagues du ventre, des inquiétudes, & des tressaillemens convulsifs. La constipation, les douleurs d'estomac, les vomissemens, la pâleur du visage accompagnent aussi cette période. Les malades ont la tête lourde & souffrante, les yeux égarés; ils perdent quelquefois l'usage de la raison. Bientôt la douleur du ventre augmente & se fixe vers le nombril, qui est retiré & profond. Souvent cette douleur est si vive, que les malades se roulent sur leurs lits, en jettant les hauts cris. Il semble alors qu'une compression violente diminue leurs maux, témoin le Peintre d'Angers cité par Fernel, qui n'avoit d'autre soulagement que lorsque deux ou trois hommes se mettoient sur son ventre. A cette époque, les urines & les excréments sont retenus: l'anus semble remonté & fermé spasmodiquement. Il survient aussi des convulsions, la perte de la vue & de la voix, quelquefois même des accès épileptiques. Pendant ce temps, le pouls est ondulant & presque naturel. Si les malades ne sont promptement secourus, les extrémités supérieures se paralysent, les doigts deviennent crochus, & ces accidens secondaires semblent être la crise de la colique. D'autres fois, lorsque le mal empire, les malades meurent dans des douleurs effroyables.

L'ouverture des cadavres fait voir les intestins pleins d'air, desséchés, & peu altérés dans leur couleur. On trouve, à l'intérieur des gros boyaux, des excréments secs & noirâtres qui les enduisent, ou qui sont formés en pe-

tites boules. Tous les visceres sont dans leur état naturel ; la bile est épaisse & noire.

Si l'on en croit quelques Médecins modernes, la colique des Peintres n'a jamais été produite que par les différentes préparations du plomb, & ne peut venir que de cette cause. Les preuves que l'on trouve dans le *Traité de Stockhusen*, & dans les *Commentaires de M. Gardane*, semblent mettre cette question hors de doute. Cependant *Citois*, *Huxham*, *M. Bonté* se sont-ils trompés, en assignant pour cause des coliques qu'ils ont observées, les vins verds & aigres, & n'auroient-ils pas pu découvrir le plomb dans les vins mangonisés ? N'existe-t-il pas une colique végétale, dont la cause n'est point due au plomb ? Ce n'est point à nous à prononcer sur cette question. Nous nous bornerons à faire observer que la cause la plus commune de la colique des Peintres est le plomb ; soit qu'on en reçoive les vapeurs lorsqu'il est en pleine fusion, soit qu'on prenne intérieurement quelques préparations de ce métal, ou dans le vin, ou dans quelque médicament.

Quant au traitement de cette maladie, on ne peut douter aujourd'hui de la supériorité de la méthode forte sur l'anti-phlogistique. Cette dernière n'a jamais réussi, tandis que la première n'a jamais manqué de procurer la guérison. Quoique la méthode forte soit dans beaucoup d'écrits, nous allons en offrir un Précis, pour terminer ce que nous nous sommes proposé de dire sur la colique des Peintres.

On donne d'abord au malade un lavement purgatif ; dix heures après, on lui en donne un autre, composé de parties égales d'huile de noix & de vin rouge. Le lendemain, on lui

92 *Essai sur les Maladies*

administre le tartre stibié à forte dose, proportionnée cependant à son âge, ses forces & son tempérament. Le soir, il prend un bol de thériaque avec un grain d'opium, que l'on continue le troisième jour. Le quatrième, on le purge avec un fort purgatif, & on le met à l'usage d'une tisane sudorifique. Si la colique ne cede pas à ce premier traitement, on le recommence; mais il est très-rare qu'on soit obligé d'en venir là. La paralysie, qui succede souvent à cette maladie, se guérit par l'électricité, les purgatifs, les eaux ferrugineuses, & les linimens aromatiques.

Nous finirons cette note en faisant observer que les Peintres ne sont pas les seuls Ouvriers attaqués de cette maladie, & que tous ceux qui se servent du plomb y sont sujets, tels que, par exemple, les Plombiers, les Potiers de terre, les Fondeurs en caractères, les Lapidaires, les Passe-talonniers, &c.



C H A P I T R E I X.

Des Maladies de ceux qui sont exposés aux vapeurs du Soufre.

LE soufre étant un des minéraux les plus employés pour les usages de la vie, & donnant plusieurs maladies dangereuses à ceux qui l'extraitent, qui le fondent, aussi bien qu'à ceux qui l'emploient dans leurs travaux; nous traiterons dans ce chapitre des maux qu'il fait naître.

Ceux qui sont exposés à la vapeur du soufre allumé ou fondu, sont sujets à la toux, à la dyspnée, à l'enrouement, & aux maladies des yeux. Cette substance est composée de deux parties, comme nous l'apprend son analyse; l'une est grasse & inflammable, l'autre est acide & éteint le feu, plutôt que de s'enflammer à son contact. Quand le soufre est fondu ou enflammé, son acide volatil réduit en vapeurs, cause les maladies énoncées, sur-tout la toux & la foiblesse de la vue, en blessant, par son action irritante, les poumons & les yeux, dont le tissu est fin & délicat. Ainsi Martial, passant en

94 *Essai sur les Maladies*

revue les Marchands & les Ouvriers qui interrompoient son sommeil à Rome , & le forçoient de se retirer à sa maison de campagne ; après avoir parlé des Chaudronniers , des Monnoyeurs , des Boulangers , des Juifs , &c. n'oublie pas les Marchands d'allumettes qu'il caractérise par les yeux chassieux (*a*).

Les Blanchisseuses éprouvent combien est nuisible le soufre qui brûle , quand elles y exposent leurs étoffes de soie pour les blanchir. Elles savent que la vapeur de cette substance ternit les roses de leurs joues , & les rend pâles (*b*). On a coutume dans l'Allemagne de faire brûler du soufre dans les tonneaux , pour préserver les vins du Rhin de la mucedité pendant plusieurs années. Vanhelmont rapporte ce fait en parlant de l'asthme & de la toux.

C'est donc l'acide sulfureux , ennemi des poumons & de la trachée-arrère , qui cause les maux détaillés ci-dessus. On fait l'histoire de cette femme

(*a*) *Nec sulphurata lippus institor mercis.*

L. 12 , Ep. 57.

Ni le chassieux qui vend des allumettes,

(*b*) *Tingit & afflatus sulphuris aura rosas.*

La vapeur du soufre décolore les roses , & les teint en jaune,

infidèle qui, surprise par son mari, cacha son amant dans son lit, & se trahit elle-même en le couvrant d'une toile soufrée. En effet, la vapeur du soufre ayant affecté vivement son amant, il ne put s'empêcher de tousser & d'éternuer, & de se découvrir ainsi au mari. Nous avons encore pour preuve l'histoire de ce Boulanger, qui, voyant des bouts soufrés, (a) avec lesquels ils allument leur bois, enflammés; & craignant que le feu prit à sa maison, osa les fouler aux pieds pour les éteindre, & pensa mourir sur le champ. Il eut pendant plusieurs jours une toux très-violente, une grande difficulté de respirer; accidens qui provinrent, sans doute, du resserrement des vésicules pulmonaires par l'acide du soufre qu'il avoit avalé. L'huile d'amandes douces, la diète lactée, le soulagea un peu; mais il ne survécut pas un an à son imprudence. Etmuller (b) a observé que les vapeurs du nitre & du soufre causoient une toux opiniâtre, & une difficulté de respirer. Qu'on ne nous oppose pas que le soufre est communément nommé le baume des poulmons;

(a) *Rotulas sulphuratas.*

(b) *De vitiis expirationis laes.*

car il n'est tel que quand on lui a ôté son acide abondant, comme nous l'apprennent Juncken (a) & Ermuller. Ce dernier dit positivement (b), que le soufre ne doit être appelé le baume des poumons, que quand on a séparé sa partie grasse balsamique de son acide corrosif. Juncken donne la maniere de faire cette séparation, en sublimant le soufre avec le corail & la corne de cerf, qui, en s'emparant de son acide, laissent la substance grasse seule & isolée.

Je ne vois pas pourquoi plusieurs de mes Confreres prescrivent l'esprit de soufre dans les maladies de poitrine. Quoique les Auteurs aient écrit que le soufre est excellent dans ces cas là, c'est se tromper que d'admettre dans son acide les mêmes vertus que dans le soufre entier. On tombe encore dans la même erreur, lorsque, pour guérir la galle, on donne à l'intérieur, comme spécifique, le même esprit de soufre mêlé à quelque bouillon, & lorsqu'on en prescrit l'usage pendant long-temps. Les bons effets du soufre qui entrent dans les onguens contre la galle, n'offrent

(a) Chymie expérimentale.

(b) *Mineralogia*, cap. de sulph.

qu'une fausse analogie, par laquelle on ne doit pas se laisser conduire (1).

(1) L'usage intérieur du soufre, à trop grande dose, peut nuire, & même agir comme un poison. Pline l'a regardé comme dangereux, & il a recommandé le lait d'ânesse à ceux qui avoient pris de ce minéral. Galien a dit que le soufre produisoit des ulcères, lorsqu'il restoit appliqué long-temps sur une partie. Un Auteur qui a écrit sur les poisons, que Vander-Linden appelle Ardoynis, Ramazzini Arduinus, & Morgagni Ardoynus, nous apprend que celui qui avale du soufre est attaqué de chaleur d'estomac; que ses intestins se tordent, se déchirent & s'ulcerent. Morgagni a mis le sceau à ces assertions par deux exemples. On trouve dans sa 55^e lettre sur les ulcères & le sphacele, articles 10, 11, 12, l'historie d'un Portefaix & de sa femme qui, ayant pris du soufre dans du vin pour se guérir de la galle, moururent tous deux avec des traces non-équivoques d'inflammation & de gangrene à l'estomac & aux intestins.

La femme tomba malade aussi-tôt après avoir bu ce mélange; elle vomissoit, avoit le pouls dur & ferré, & la respiration très-difficile: l'huile d'olives, le lait, deux saignées, ne purent la sauver de la mort qui arriva environ le quatrième jour de sa maladie. On l'ouvrit. L'estomac, les intestins grêles, & une grande partie du colon étoient distendus par de l'air. L'épiploon étoit remonté, & ne couvroit point les boyaux; le mesocolon transverse étoit semé de taches rougeâtres. La face extérieure de l'estomac offroit des vaisseaux gon-

98 *Essai sur les Maladies*

Je conseille donc à tous les Ouvriers qui sont exposés aux vapeurs du soufre,

flés : à l'intérieur, vers le pilore, il y avoit un espace arrondi environ de quatre doigts, blanchâtre, rude au toucher, & injecté de vaisseaux noirâtres, qui désignoit l'érosion de la membrane interne, & l'effet d'une inflammation locale & d'une gangrene qui en avoit été la suite.

Le mari robuste, âgé environ de quarante ans comme sa femme, & ivrogne comme elle, n'ayant pas pris une si grande quantité de ce vin sulfuré, eut une santé aussi vigoureuse qu'elle avoit coutume d'être, six mois entiers après la mort de sa femme. A cette époque, une fièvre violente le tua en deux jours. Il vomissoit, avoit le pouls presque naturel, mais un mal-aise malin & suspect, la respiration laborieuse, des convulsions, un délire violent dans lequel il s'écrioit qu'il avoit le feu à l'estomac. A l'ouverture de son cadavre, on trouva l'épiploon, les appendices épiploïques du colon, & la membrane adipeuse du rein gauche, noirâtres & livides; le colon gonflé d'air, l'estomac resserré, noir en-dehors & enflammé en-dedans dans une étendue de la largeur de la main, vers le grand cul-de-sac.

Après cette histoire, Morgagni, ayant appris que le vin qu'ils avoient bu avoit séjourné dans un vaisseau de cuivre, attribue la maladie 1°. à la disposition inflammatoire de l'estomac de ces deux sujets, produite par le vin dont ils faisoient un usage immodéré; 2°. à l'action vénéneuse du cuivre; 3°. à celle du soufre sur laquelle il insiste.

On ne peut donc douter que cette substance

de s'en préserver autant qu'il sera en eux, & d'appaifer leur toux avec le syrop de guimauve, les émulfions de semences de melon, la tisane d'orge, l'huile d'amandes douces, & de faire un usage journalier du lait dans leurs alimens (1).

inflammable minérale ne puisse produire des effets dangereux, dans les premières voies où elle est portée en substance, & où elle agit à la manière d'un topique.

(1) Les Ouvriers qui emploient le soufre doivent prendre le plus de précautions qu'il leur sera possible. Les vapeurs de cette substance fondue, ou enflammée, sont très-pernicieuses; reçues avec l'air dans le poulmon, elles agissent violemment sur cet organe, picotent sa membrane très-sensible & très-irritable, excitent une toux violente & convulsive; &, si elles sont long-temps inspirées, ou en trop grande quantité, elles arrêtent le mouvement vital, en desséchant subitement les vésicules pulmonaires, & en empêchant ainsi la dilatation de ce viscere. On a trouvé les poulmons d'une personne suffoquée par la vapeur du soufre, desséchés & rapetissés au point qu'ils étoient retirés dans le fond des cavités thorachiques, & qu'ils n'en occupoient pas à beaucoup près toute l'étendue. Dans le commencement de l'action délétère de cette substance, la vapeur du lait chaud respirée est d'un secours très-efficace, en enveloppant les particules âcres du soufre, & en amollissant & relâchant les membranes qu'il a crispées & resserrées dans son action.

C H A P I T R E X.

Des Maladies des Serruriers.

L'EXPÉRIENCE journalière nous apprend que les Serruriers sont affligés de maux d'yeux. Je pense que ces maladies viennent, non-seulement du feu violent qu'ils regardent continuellement, mais encore des parties sulfureuses du fer rouge qui, frappant & irritant les membranes de l'œil, font sortir par expression, l'humeur des glandes ciliaires ou de Meibomius, & produisent ainsi la chassie, souvent même des ophthalmies. Juvenal, en parlant du pere de Démosthene, qui faisoit des épées, nous le dépeint chassieux (a).

En lisant les mots *luteo Vulcano*, employés par Juvenal, en réfléchissant que

(a) *Quem pater ardentis massa fuligine lippus,
A carbone & forcipibus, gladiosque parante
Incude, & luteo Vulcano ad Rethora misit.*

Satyr. 10.

Son pere, devenu chassieux par l'éclat du fer ardent, lui fit quitter la forge, les tenailles, & l'enclume sur laquelle il fabriquoit les épées, pour l'envoyer, de son antre enfumé, sous la dictée d'un Rhéteur.

les Poëtes n'ont jamais donné au feu une pareille épithete , & qu'ils nomment au contraire cet élément brûlant , étincelant , &c. J'ai imaginé que le Poëte vouloit parler de la couleur jaune que les métaux en fusion communiquent au visage des Ouvriers , à cause du soufre qu'ils contiennent , comme j'ai eu occasion de l'observer dans la fabrique des instrumens de guerre ; voyant ensuite que le mot *luteo* avoit , dans le vers de Juvenal , la premiere syllable breve , j'ai pensé qu'il ne pouvoit signifier la couleur jaune , mais plutôt quelque chose de terreux , de limoneux (1).

Puis donc que le fer contient une assez grande quantité de soufre , il n'est pas étonnant que , quand on le chauffe au rouge , il s'en dégage des molécules sulfureuses , comme du charbon. Ces molécules , en picottant les membranes des yeux , comme des épingles très-âcérées , produisent la chassie & des ophthalmies.

(1) L'expression de Juvenal , qui signifie feu terreux , limoneux , ne seroit-elle pas prise pour le charbon de terre que les Ouvriers de forge emploient ? Il nous semble que Ramazzini l'entendoit dans ce sens , quoiqu'il ne l'ait pas expliqué d'une maniere précise.

Beaucoup de Serruriers m'ont consulté pour ces maladies (1) ; je leur ai conseillé le lait de femme, l'eau d'orge, & les autres tempérens, la saignée même, lorsque l'inflammation est vive : ils doi-

(1) On ne peut pas nier que des vapeurs sulfureuses, la lumière excessivement vive du fer rouge, & la chaleur violente des forges ne puissent causer des ophtalmies aux Serruriers. Mais n'y a-t-il pas aussi d'autres causes qui donnent naissance à ces maladies ? Les particules déliées de fer & d'acier, que la lime disperse assez loin, ne peuvent-elles pas s'introduire dans les yeux de ces Ouvriers, y causer de l'irritation en les picottant, & y exciter ainsi une inflammation qui ne doit cesser que lorsque ce corps étranger sortira ? S'il n'y avoit, en effet, que le feu & le soufre qui causassent cette incommodité, pourquoi tous les autres Ouvriers, qui sont exposés aux mêmes vapeurs ignées & sulfureuses, ne l'éprouveroient-ils pas ? Si cela étoit, comme il est assez vraisemblable de le croire, on pourroit se servir, avec succès, du moyen employé par l'épouse de Fabrice de Hilden, qui fut, en cette occasion, plus adroite que son mari. Une pierre d'hirondelle sera encore très-utile, en entraînant avec elle les particules d'acier qui irritent le globe de l'œil. On emploiera, en outre, les remèdes anti-phlogistiques, que Ramazzini a recommandés contre les symptômes accessoires, & quelquefois assez violens, qui accompagnent cette ophtalmie métallique.

vent aussi faire usage du petit lait de vache , des émulsions faites avec des semences de melon , & d'une diete rafraîchissante , ainsi que tous les Ouvriers qui se servent d'un feu violent dans leurs travaux ; il faut leur recommander spécialement les bettesraves (a) , pour leur entretenir le ventre libre : car ils ont coutume d'être resserrés. Si leurs maux d'yeux sont opiniâtres , ils trouveront un bon remede dans l'eau où on éteint le fer rouge ; il faut aussi les avertir de ne point trop regarder ce métal , lorsqu'il sort de la forge , & que sa rougeur blesse les yeux (1).

(a) Martial appelle ce légume , *Faborum prandia* , le dîner des Artisans.

(1) Les Serruriers & tous les Ouvriers en fer , les Maréchaux , les Taillandiers , &c. sont encore sujets à d'autres maladies : les travaux excessifs auxquels ils sont obligés de se livrer , la nourriture assez peu appropriée à leur genre de vie , l'excès de vin auquel ils s'adonnent la plupart , sont des causes suffisantes de maladies aiguës , très-violentes , auxquelles ils sont sujets. Au reste , il n'y a rien de particulier dans le traitement de ces maladies.

Leurs mains sont ordinairement couvertes de durillons , que le maniement des marteaux fait naître. *Condyloma tylus* , Sauvages. Elles perdent ainsi une partie de leur sensibilité ; mais

ce mal est fort léger, & ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe.

Ils ont encore à craindre le changement subit de l'air. L'Hiver, enfermés dans des ateliers très-chauds, ils en sortent au milieu du jour & au soir; alors le froid extérieur les fait, &, en arrêtant la transpiration, leur occasionne des rhumes, des esquinancies, des pleurées, des péripneumonies. Pour éviter ces maladies, rendues plus fâcheuses par l'exercice violent auquel leur métier les expose, ils auront soin de se bien garnir en sortant de leur atelier, de défendre même de l'impression de l'air leurs mains & leur visage, & de se soustraire ainsi aux rhumes de cerveau; le moindre mal que cette imprudence puisse leur causer, qui d'ailleurs peut descendre sur leur poitrine, & entraîner après soi des accidens plus graves.



 CHAPITRE XI.

*Des Maladies des Plâtriers & des
Chaufouriers.*

LE plâtre & la chaux font aussi beaucoup de tort à la santé de ceux qui cuisent, manient & vendent ces substances. Tout le monde fait que le plâtre est mis au nombre des poisons, & qu'il suffoque ceux qui en avalent. Ainsi, au rapport de Pline (a), L. Proculcius, courtisan d'Auguste, tourmenté d'une douleur insupportable à l'estomac, s'empoisonna avec du plâtre. Ceux qui sont occupés à cuire, à préparer, à battre, & à passer cette substance, ceux même qui la vendent, ont, comme je l'ai souvent observé, une grande difficulté de respirer, le ventre resserré, les hypochondres dures & tendues, le visage pâle & vraiment plâtré. Ces maux affligent principalement ceux qui broient le plâtre à la meule (b); ceux qui le passent, ainsi que les modeleurs, qui

 (a) L. 36, H. N., . 24.

 (b) *Molâ asinariâ.*

font avec cette substance saline terreuse, des statues, des bustes pour orner les temples, les maisons des princes, & les bibliothèques. Ce dernier usage est très-ancien, puisque Juvenal a dit dans une de ses satyres : « Sachez
 » d'abord qu'ils sont tous ignorans, quoi-
 » qu'ils étalent dans leurs maisons les bustes de Chryssippe (a) ». Il s'est ainsi moqué de ces riches présomptueux qui, pour se donner une réputation de savans parmi le vulgaire, ornent leurs bibliothèques des bustes des différens philosophes.

Les Plâtriers, malgré le soin qu'ils ont de se couvrir la bouche d'une toile, avalent une certaine quantité de particules gypseuses qui voltigent dans l'air, & qui, pénétrant dans les organes de la respiration, se mêlent à la lymphe, se concretrent en tophus, & forment des incrustations dans les replis tortueux des poumons.

Qu'il me soit permis de m'écarter un peu de mon objet, & de m'arrêter un instant sur la nature du plâtre; ceux qui

(a) *Indocti primum quamvis plena omnia gypso Chryssippi invenias*

ont traité des fossiles, ont dit très-peu de chose de cette substance. Dioscoride & Galien ont écrit que le plâtre étoit emplaastique & astringent. Pline (a) a dit qu'il étoit analogue à la chaux. Les Modernes lui attribuent avec Celsus (b), une qualité obstruante & suffoquante. Amatus Lusitanus admet une vertu dessiccative dans le plâtre, & il dit que ceux qui le préparent, meurent presque tous, parce que leur tête foible & malade par la sécheresse que le plâtre y produit, ne prépare pas ce qu'elle doit préparer, ne retient pas ce qu'elle doit retenir, & ainsi laisse les humeurs tomber aux parties inférieures, & produire une phrésie; c'est de cette manière qu'il explique la mauvaise qualité de cette substance.

Pour moi, je suis persuadé que le plâtre est d'une nature particulière, & qu'il a une propriété qui, si je ne me trompe, n'a été observée par personne; c'est une force expansive & élastique, peu ressemblante, & même opposée aux qualités de la chaux (1). Ma conjecture a acquis

(a) L. 5, c. 92.

(b) *De metallicis*, cent. 4, cur. 41.

(1) Cette force expansive & élastique n'est autre chose qu'une seconde extinction des molécules du plâtre, qui n'ont pas été imbi-

plus de force par l'observation suivante. Lorsque les maçons de Modene, après avoir abattu d'anciennes colonnes qui seroient bientôt tombées d'elles-mêmes, veulent en remettre d'autres de marbre ou de pierre, ils érayent d'abord l'édifice avec de grandes poutres. Ils asssemblent les pierres de la nouvelle colonne avec de la chaux & du mortier; mais environ à la hauteur de deux coudées, & vers le lieu où elle doit se joindre à l'ancien édifice porté sur les poutres, ils se servent de plâtre & non de chaux. Ayant observé fréquemment cette manœuvre à Modene, où il a beaucoup de portiques, & qui est la ville la plus ancienne du pays en deçà du Pô, j'ai demandé aux maçons eux-mêmes, pourquoi ils employoient le plâtre & non la chaux pour finir leur ouvrage; ils m'ont répondu, qu'un mur construit de chaux s'affaïsse, & qu'un autre fait de plâtre s'élève; & en effet, observation qui est assez étonnante, cinq ou six jours après la construction de la colonne nouvelle, les poutres qui servoient d'étais, & sou-

bées d'eau quand on l'a gaché : alors il se gonfle considérablement, & ce gonflement a lieu tant qu'il conserve une partie de son humidité.

tenoient toute la masse de l'édifice, s'éloignent, semblent se raccourcir petit-à-petit, & tombent presque d'elles-mêmes; au lieu que si l'on avoit employé la chaux, on ne pourroit retirer les étais qu'avec beaucoup de difficulté & de danger pour l'édifice, à cause de la secousse qu'on seroit obligé de lui faire éprouver.

Le plâtre ressemble donc à la chaux par sa vertu coagulante: car tous les deux dissous dans l'eau, unissent & collent ensemble tous les corps entre lesquels ils se trouvent (1). Mais le plâ-

(1) Il y a une différence très-remarquable dans cette propriété du plâtre & de la chaux: le plâtre seul, & sans addition d'aucune autre substance, se durcit, & unit intimement les pierres, ou les morceaux de bois ensemble; la chaux ne peut le faire sans l'addition du sable. Cette différence a été très-bien éclaircie, & sa cause est parfaitement connue, par les travaux de MM. Pott, Margraf & Macquer. Il résulte de leurs expériences que le plâtre se durcit seul, par la cristallisation de la selenite qu'il contient en grande quantité, & qui aglutine entr'elles les différentes parties de la chaux non dissoute dans l'acide vitriolique, en faisant l'office du ciment que l'on mêle à la chaux. C'est aussi pour cela que, si l'on met trop d'eau pour gâcher le plâtre, il ne devient dur que très-difficilement, parce que la

tre a de plus une grande élasticité, en vertu de laquelle il peut élever des masses énormes; il presse, non seulement en bas & en haut, mais encore de tous les côtés; sa force est cependant plus grande, où il y a moins de résistance; ainsi, si sur une poutre on bâtit un mur de brique & de plâtre, & qu'on l'unisse à un pan de mur ancien, la poutre, quoique très-forte, se courbe en bas, parce que l'air qu'elle a sous elle n'offre pas tant de résistance que l'ancien mur, & cette courbure ne vient pas du poids médiocre du nouveau mur, mais de la pression que le plâtre exerce sur la poutre. La chaux, en outre, a la propriété de retenir toujours de l'humidité qui l'empêche de se détruire; ce qui fait que les murs sont durs comme du fer près du sol, & dans les fondemens des maisons; le plâtre au contraire s'use & tombe de lui-même près de la terre, tandis que dans les lieux élevés, comme dans les cheminées,

trop grande quantité d'eau dissout toute la félenite, & l'empêche de se crystalliser. Les Manœuvres sont aussi très-au-fait de cette opération; l'usage leur apprend à proportionner la quantité d'eau au plâtre qu'ils ont dans leur auge.

quoiqu'il soit arrosé par les pluyes, il ne le cède point à la chaux en solidité (1).

Mais pour revenir à notre objet, il n'est pas étonnant que les molécules gypseuses, reçues dans les pœumons par la trachée-artere, mêlés avec le fluide séreux fourni par les glandes pulmonaires, produisent des effets si pernicious en comprimant les vésicules du poumon par leur force expansive, & en bouchant ainsi le passage à l'air qui doit entrer & sortir alternativement de ces espaces vésiculaires. Les Anciens ont prescrit différens remèdes pour guérir les maux produits par le plâtre, quoique cette guérison soit, on ne sauroit plus difficile. Galien (a), dans son second Livre des Antidotes, recommande une lessive de cendres de farnens de vignes; Guaine-

(1) Cet effet tient encore à la propriété qu'a le plâtre d'attirer à lui l'humidité, à cause des molécules de chaux qui n'ont pas été imprégnées d'eau. Il est faux que le plâtre résiste aux pluies, puisque l'on voit souvent des murs dégradés à la longue par les eaux du ciel; & si le plâtre des cheminées ne le cède pas à la chaux en solidité, ce n'est que parce que le feu qui passe sans cesse dans les tuyaux, le dessèche & en écarte toute humidité.

{ a) Cap. 7.

112 *Essai sur les Maladies*

rus (a) emploie la cendre en substance (b). Sennert (c) loue les excréments de rat. J'ai employé, avec quelques succès, l'huile d'amandes douces récente, les émulsions de semences de melon. Mais ces Ouvriers continuant toujours leur métier, ils meurent presque tous asthmatiques & cachectiques. J'aurois bien voulu ouvrir le cadavre de quelque Plâtrier; mais ni les prières, ni l'argent, ne peuvent faire consentir le peuple de Modene à laisser ouvrir les cadavres de ceux qui meurent d'une maladie extraordinaire. Il se fâche même contre un Médecin qui le demande pour le bien public, & il regarde comme une curiosité inutile de chercher la cause d'une maladie qu'on n'a pu connoître (1).

(a) *De venenis*, cap. 8.

(b) *Pondere tertii*.

(c) T. 3, l. 6, p. 6, cap. 2.

(1) Les maux que le plâtre produit sont différens, suivant les différentes manœuvres que les Ouvriers y emploient. Le plâtre crud agit différemment que le cuit. Les Ouvriers qui le tirent de la carrière, sont exposés à des maladies fâcheuses, produites par les fragmens déliés de la pierre à plâtre, qui s'infilrent dans leurs poumons & dans leur œsophage. Ceux qui le calcinent ont à craindre la chaleur violente de leurs fours, & les vapeurs

La chaux ne nuit pas tant que le plâtre à ceux qui la manient. Nouvellement tirée des fours où on la calcine, elle brûle comme le feu qui a agi sur elle. Aussi Paul Zacchias (a) est-il étonné qu'on permette des fours à chaux dans les villes, malgré les vapeurs pernicieuses qui s'en élèvent. Il n'y a rien qui retienne plus long temps les molécules de feu dans ses pores que la pierre calcaire qui a éprouvé l'action de cet élément. La chaux gardée un an délayée dans l'eau, répand de la fumée, & démontre le feu qu'elle contient en faisant bouillir

âcres qui s'en élèvent & infestent tout le voisinage. Enfin, ceux qui le battent & qui le passent, sont sujets à des maux de poitrine & d'estomac, causés par cette poussière âcre & ténue, qui voltige & remplit même les rues où ils travaillent. Ces derniers ont des maladies plus à craindre que ceux qui tirent le plâtre de la carrière, parce que cette substance saline calcinée acquiert une âcreté considérable que n'a pas le plâtre crud. Outre les adoucissans & délayans que Ramazzini recommande, les purgatifs & les vomitifs sont très-indiqués dans ces dégoûts, ces nausées & ces pertes d'appétit, qui sont particulières aux Ouvriers qui tirent le plâtre de la carrière, & peuvent détruire la couleur pâle & livide, & la bouffissure qui les distinguent.

(a) Q. M.-L., l. 5, tit. 4, q. 7.

l'eau qui la dissout petit-à-petit; en vieillissant. & se réduisant en poudre, elle perd beaucoup de substance ignée. Elle blesse donc moins les Ouvriers dans cette dernière circonstance; mais cependant elle a toujours une âcreté corrosive qui attaque la gorge, les yeux & l'organe de la voix. On guérit facilement ces accidens, en buvant de l'eau & des émulsions de semences froides.

La chaux rend les mains des maçons ridées; elle y produit quelquefois des ulcères, & elle guérit la galle, s'ils en sont attaqués; aussi tient-elle un rang distingué entre les remèdes anti-psoriques, parce que son alcali absorbe & corrige l'acide qui produit la galle. C'est pour cela que Willis (a) recommande une décoction de chaux dans le diabète: car, quoique, dit-il, « ce remède » paroisse devoir plutôt exciter un flux » d'urine par sa chaleur & son action at- » ténuante, il le guérit cependant quand » il existe, en absorbant & détruisant » les sels acides qui sont la cause de la » fonte des humeurs & de leur sortie » par les voies unipaires »; c'est pour cela que Morton loue beaucoup la dé-

(a) *In Pharmaceuticâ rationali.*

coction de chaux dans la phtisie pulmonaire (1).

Quelques Chymistes ont imaginé que la chaux vive contenoit deux sels distincts, qui, sans action après la calcination, forment l'effervescence qu'on observe, quand l'eau les dissout, & leur

(1) Toutes ces étiologies hasardées sont dues à Sylvius de Leboë, qui regardoit l'acide comme cause de toutes les maladies. Ramazzini avoit, à ce qu'il paroît, adopté en partie ce système, puisqu'il attribue à un acide vicieux, la galle, le diabetes, la phtisie, & les ulcères fordidés. Il y a encore d'autres endroits de son Ouvrage, où il admet le même vice dans plusieurs autres maladies; cependant l'action de la chaux dans le diabetes, la galle, la phtisie, & les ulcères, peut très-bien s'expliquer sans avoir recours à un acide dans ces affections. La chaux agit comme astringente, dessicative, détersive, repercussive, & peut, par conséquent, guérir les maladies énoncées: d'ailleurs, quand même on ne pourroit expliquer le *modus agendi* d'un médicament, l'expérience ne suffiroit-elle pas pour en permettre l'usage? On seroit trop heureux si de pareilles opinions ne faisoient point de tort aux hommes, & n'étoient reçues que dans les Ecoles. Mais malheureusement beaucoup de Médecins ont porté cet esprit de système au lit des malades, & ont sacrifié l'expérience à leur opinion: quand verrons-nous la théorie d'accord avec la pratique?

communiqué le mouvement. Jean Bohon (a) regarde cette opinion comme fort suspecte, puisque l'observation démontre que les alcalis fixes s'échauffent avec l'eau, sans avoir besoin du mélange d'un acide. S. Augustin (b) étoit étonné, que la chaux bouillit dans l'eau, & restât froide dans l'huile. Il y a tout lieu de croire que la chaux vive contient beaucoup de sel alcali, puisque les remèdes qu'on prépare avec cette substance, guérissent très-bien les ulcères fardides, dans lesquels l'acide est très-abondant. Il sera donc à propos, pour détruire les maux des Chauffouriers, de leur prescrire la décoction de mauve, de violette, le beurre frais, & sur-tout le lait, qui remédie très-bien à la sécheresse & à l'âcreté du gosier.

T E L S sont les différens Ouvriers que je connoisse, dont les miasmes minéraux altèrent la santé; soit qu'ils travaillent ces substances, soit qu'ils les emploient dans leur ouvrage. Telle est la manière de guérir leurs maladies, que je n'ai fait qu'effleurer. Le devoir du

(a) *In suis Meditat., de aëris influxu, cap. 7.*

(b) *De civit. Dei, l. 21, c. 7.*

Médecin , auprès de ces malades , est de les rétablir le plus promptement qu'il lui est possible , en leur administrant des remèdes forts & appropriés , puisque ces malheureux prient souvent les Médecins de leur donner ou la mort ou une guérison prompte. Il faut donc avoir soin , dans les maladies des Artisans , d'accélérer la cure , sans quoi l'ennui d'une maladie longue , leur inquiétude sur le sort de leur famille , les jettent dans la consommation. C'est ici le lieu de rapporter sur cet objet , la manière de penser du divin Platon , qui ne pourra , sans doute , que faire plaisir à nos Lecteurs. Voici ses propres paroles (a) : « Si » un Ouvrier est malade, le Médecin doit » le guérir , ou par les vomitifs ou par » les purgatifs , ou par le fer ou par le » feu. S'il veut lui prescrire un régime » exact & sévère , lui couvrir la tête de » paquets de médicamens , & lui faire » tous les autres remèdes de cette nature , l'Ouvrier a soin de lui faire ob- » server qu'il n'a pas le loisir d'être ma- » lade ; qu'il ne peut employer sa vie » à essayer un fatras de médicamens , » & négliger ainsi son travail ; après

(a) *De Repub.* , dial. 3 , p. 385.

» cette observation , il dit adieu au Mé-
 » decin , & reprenant son premier train
 » de vie , il se remet à l'ouvrage s'il
 » entre en convalescence , & si son corps
 » ne peut soutenir la maladie , la mort
 » le délivre de tous ses maux ».

J'ai moi-même souvent observé que les Ouvriers , dont la convalescence n'est pas assez prompte à leur gré , reprennent leurs travaux avec leur mauvaise fanté , & se soustrayent aux remedes dont l'usage doit être long-temps continué , & qui ne peuvent convenir qu'aux riches (1). En effet , ces derniers ont tou-

(1) En vain les détracteurs de la Médecine se fonderoient sur ce passage , pour lui porter atteinte. Les intentions de Ramazzini étoient très-pures ; il n'a voulu désigner que la maniere différente de traiter les maladies des pauvres & celles des riches : il y a plus , c'est que cette cure plus longue est nécessaire dans les maladies de ces derniers , parce qu'ils ne pourroient pas supporter les remedes actifs dont les Ouvriers ont besoin. Il seroit dangereux de donner les mêmes remedes à un Laboureur vigoureux qu'à un citadin délicat ; & le traitement du premier , qui peut se faire par d'amples saignées , des vomitifs & des purgatifs violens , tueroit certainement le second qui n'a besoin que de délayans , de diete , d'exercice modéré , de lavemens , de doux laxatifs , &c. : d'ailleurs Ramazzini a donné le correctif de cette phrase un peu plus bas.

jours à leur côté un Médecin qui leur coûte peu ; ils ont , en outre , du temps de reste pour être malades , & font quelquefois semblant de l'être , pour faire parade de leurs richesses , ainsi que nous l'apprend Martial d'un certain riche son contemporain. « Le riche en effet , dit Platon , un peu après l'endroit cité , « n'est » pressé par aucun travail ; & s'il est » forcé de l'abandonner , il a toujours » sa vie assurée , puisqu'il n'attend pas » après pour se procurer son nécessaire ». Il y a toutefois des Praticiens qui , par une coutume blâmable , prolongent la cure de certaines maladies , que la nature auroit guéries en bien moins de temps. Ils commencent d'abord par les adoucissans & les altérans , ils n'oublient pas sur-tout les syrops. Ils passent ensuite aux purgatifs , aux saignées ; & ils ont le plus grand soin de faire éclore chaque jour une nouvelle formule ; on pourroit justement leur appliquer ce qu'Horace dit d'un Poëte ennuyeux , qu'il compare à la sangsue (1).

(1) *Quem semel arripuit , tenet occiditque legendo ,
Non missura cutem nisi plena cruoris hirudo.*

Si une fois il trouve quelqu'un d'assez complaisant pour l'écouter , il s'acharne sur lui , & le fait périr d'ennui ; comme une sangsue

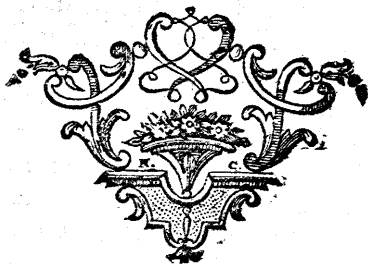
Revenons maintenant à notre objet. Pour guérir les Ouvriers qui se servent de métaux ou de minéraux pernicieux, il faut choisir des remèdes dans la classe des minéraux; leur administrer les émoulliens végétaux, les antidotes connus, la thériaque, le mithridate, & tous les spécifiques contre les effets pernicieux des poisons. On fera usage des purgatifs & des vomitifs à double dose, à cause de la résistance qu'opposent les substances métalliques adhérentes à leurs viscères. On consultera les Auteurs qui ont écrit sur les poisons, tels que Guainerus, Cardanus, Arduinus, Baccius, Parée, Sennert, Prevôt, Etmuller, & plusieurs autres. Ils proposent tous dans leurs ouvrages une foule de remèdes pour chaque poison en particulier. On recommandera à ces Ouvriers le régime adoucissant, & la diète lactée, comme d'excellens préservatifs. On aura soin sur-tout de ménager leur sang, & d'en être avare; ils ont rarement besoin d'être

qui ne quitte point prise, qu'elle ne soit remplie jusqu'à crever.

Ramazzeni applique ces deux vers aux Médecins dont il parle, en changeant le mot *legendo* d'Horace en *medendo* :

Quem semel arripuit, tenet occiditque medendo.
saignés

faignés, si ce n'est dans une inflammation vive. Enfin on leur prescrira toutes les précautions nécessaires, & déjà indiquées pour les empêcher d'avalier les vapeurs métalliques qui s'exhalent de leurs ouvrages.



C H A P I T R E X I I.

Des Maladies des Apothicaires.

P O U R faire digression , nous allons parcourir les boutiques des Apothicaires qu'on regarde communément comme le temple de la santé , & où cependant la mort peut être cachée (1). Ces Artistes , en préparant des remedes pour la santé des autres , alterent quelquefois la leur. Ils éprouvent souvent les effets funestes de différentes préparations , comme dans celle du laudanum , dans la pulvérisation des cantharides pour les vésicatoires , & d'autres substances vénéneuses , dont les atômes subtils élevés par le pilon , pénètrent dans l'intérieur du corps par toutes les voies qui y conduisent. C'est ainsi que l'opium fait naître l'affoupissement & le sommeil (2) ; c'est pour cela qu'Etmul-

(1) *Nisi forsan inibi , veluti mors in ollâ , interdum delitescat.*

(2) L'opium & tous les narcotiques , le solanum , le stramonium ferax , la jusquiame , le physalis somnifera , la mandragore , agissent puissamment sur les nerfs & en affoupissent l'action. Souvent les molécules de ces

ler (a) conseille aux Apothicaires de boire du vinaigre en préparant le laudanum : car il n'y a rien qui corrige mieux la substance narcotique de l'opium, que cet acide. Des expériences nombreuses ont prouvé que la poudre des cantharides, mises sur la peau, produit une difficulté d'uriner, & une ardeur dans les voies urinaires. J'ai connu un Apothicaire qui, ayant touché ses parties gé-

substances, que le pilon fait voltiger, produisent des vertiges, un assoupissement, ou une envie de dormir très-forte à ceux qui les respirent. Il paroît, par les expériences de M. Lorry, qu'appliqué immédiatement sur les nerfs, l'opium agit encore avec plus de promptitude & d'énergie. Au reste, le même Médecin a éprouvé que ses effets ne sont pas à beaucoup près les mêmes sur toutes les personnes. Galien a vu naître une mutité par de l'opium mis dans l'oreille, afin d'en appaiser les douleurs; appliqués sur les yeux, ces poisons y causent une mydriase & une goutte serrene. Les Apothicaires doivent donc prendre des précautions en pulvérisant ces substances, & en les exposant à l'action du feu; le castoreum, mêlé avec elles, en corrige la trop grande force, & diminue leur activité. Le vinaigre, d'ailleurs, est le remède souverain dans ces cas, & une expérience multipliée en a assuré l'efficacité.

(a) *De lethargo, cap. 7.*

124 *Essai sur les Maladies*

nitales , après avoir porté dans sa main la racine de pied de veau (1) , fut attaqué d'une si violente inflammation dans la premiere de ces régions , qu'il manqua de périr par la gangrene & l'hémorrhagie violente qui succéderent au premier accident. Le Comte de Verulamius (a) rapporte que la poudre qui voltige quand on pile la coloquinte , a plus d'une fois causé des coliques & des

(1) Je fis moi-même l'épreuve fort incommode de l'âcreté de cette racine. En ayant déterré une , dans une herborisation , & voulant en connoître la faveur , je la portai à ma bouche , & la coupai en deux morceaux d'un coup de dent. A l'instant même , je crus avoir un charbon à la bouche ; ma langue & mon palais se couvrirent de tumeurs blanches acérées qui me cuisoient beaucoup ; j'entrai chez un paysan le plus voisin , je demandai du lait qui calma pour l'instant la douleur , j'en pris dans une bouteille , & j'en tins continuellement une gorgée dans ma bouche jusqu'à la ville. Le mal diminua beaucoup dès le soir , mais il me resta , pendant plusieurs jours , une difficulté de manger & une sensibilité extrême dans toute la bouche qui étoit douloureuse ; elles ne céderent qu'à l'eau de miel dont je fis usage jusqu'à la fin de ces accidens. Instruit à mes dépens , je me promis bien de ne plus goûter désormais aux substances âcres , & de ne pas en mesurer l'action sur mes organes.

(a) Syl. syl. , cent. 10.

flux de ventre dangereux aux Apothicaires. Tout le monde connoît l'extrême volatilité de la poudre des cantharides & l'effet pernicieux qu'elle a coutume d'opérer sur les reins & sur la vessie. Si on observe ces insectes au microscope, on voit qu'ils sont hérissés de petits dards très-acérés; on peut consulter sur cet objet Olaus Borrichius (a). Il dit avoir observé que ces dards sont plus petits aux aîles & aux pieds que sur la tête, & il croit avoir répondu par cette découverte, à cette question, savoir si, suivant l'avis d'Hippocrate, on doit employer les cantharides après leur avoir coupé la tête, les aîles & les pattes, ou si on doit les administrer entières, comme Galien le veut, & comme l'a prétendu aussi Ermuller. Ce dernier pense que cette dispute est en pure perte, puisque chaque partie des cantharides a également la vertu corrosive & ulcérante. Il faut donc que ceux qui pilent les cantharides, prennent garde de ne pas avaler la poussière qui voltige, en s'en garantissant d'avance, ou en buvant pendant qu'ils travaillent une émulsion de semences de melon; ils pourront

(a) Bonnet, Méd. Septent., p. 2, pag. 816.

126 *Essai sur les Maladies*

aussi se servir avec succès du lait ou du petit lait de vache , pour tempérer l'ardeur d'urine qui leur survient dans cette opération (1).

Mais ce ne sont pas seulement des odeurs désagréables qui nuisent aux Apothicaires , comme dans la préparation de

(1) L'action si singulière des cantharides sur les voies urinaires ne peut se plier à nos conjectures. Soit qu'on en respire les molécules dispersées dans l'air , qu'on les avale en substance , ou qu'on les applique sur la peau , leur énergie se manifeste sur la vessie , peut-être à cause du mucus qui enduit cet organe , & qui enveloppe & attache les parties déliées de ces insectes ; ou mieux par une vertu spécifique , un *occultum quid* , un rapport secret qu'elles ont avec les organes urinaires. Cette dernière opinion sembleroit autoriser l'observation des Anciens , qui admettoient des remèdes céphaliques , ophthalmiques , pectoraux , cordiaux , hépatiques , stomachiques , &c.

Quelle que soit la raison & le mécanisme de leur action , elles causent une inflammation vive de la vessie , un priapisme violent , une dysurie , un pissement de sang , quelquefois même des convulsions dans différentes parties. Outre les délayans généraux , les anti-phlogistiques qui peuvent convenir dans tous ces cas , on recommande aussi le camphre : il agit spécifiquement contre l'acrimonie des cantharides , & il détruit les convulsions qu'elles occasionnent , pris à la dose de quelques grains dans de l'huile d'amandes douces.

l'onguent d'althea qui cause à quelques-uns des nausées & des vomissemens : les odeurs agréables peuvent aussi altérer leur santé. Ces dernières ont une qualité singulière, & elles produisent des effets surprenans, suivant la disposition des sujets sur lesquels elles agissent. J'ai vu, dans le printems, quelques Apothicaires se plaindre d'un violent mal de tête en faisant des infusions de roses pour les syrops (a) ; leur boutique alors est parfumée d'une odeur de roses très-forte (1) qui, chez quelques-uns, produit même une diarrhée.

(a) *Syrupis Aureis.*

(1) Il y a, dans le Latin, *cùm tota officina Pestana rosaria redolet.* Cette expression est empruntée de Virgile qui a dit, dans ses Géorgiques :

Biferique rosaria Pæsti.

Voici la note de M. de Lille sur ce passage.

« La ville de Pestum, en Lucanie, est aujourd'hui un village de la Calabre. Autrefois ce pays étoit célèbre pour ses belles roses, qui croissent deux fois dans l'année », p. 342. J'ai cru qu'il m'étoit permis de ne pas rendre le mot *Pestana*, qui n'ajoute rien au sens, & qui n'est, dans cette phrase, que comme beaucoup d'autres expressions poétiques, répandues par-tout dans l'ouvrage de Ramazzini.

128 *Essai sur les Maladies*

Ceux des Apothicaires qui ont l'odorat très-délicat, doivent fuir, le plus qu'ils pourront, ces fortes d'odeurs, sortir de temps en temps de leur boutique pour respirer l'air frais, ou avoir sous le nez des odeurs qui leur sont plus agréables, & qui peuvent corriger l'effet nuisible des premières. On peut voir Sennert (a) sur l'odeur nuisible des roses, & Ort. Takenius dans son *Hippocrates Chymicus*. Levinus Lemnius (b) nous apprend que les habitans de l'Arabie sont si abattu par les odeurs douces qui parfument tout leur pays, qu'ils recherchent les odeurs les plus fétides comme un baume salutaire qui adoucit (c) leurs maux. On lit dans Gaspard à Rejes, qu'un pêcheur ayant respiré les odeurs fortes qui étoient répandues dans le palais de Sebastianus, Roi de Lusitanie, tomba subitement en syncope, & parut n'avoir aucun signe de vie. Le célèbre Thomas de Vega le fit porter au bord de la mer; on le roula par son ordre dans le limon & l'algue marine: bientôt il revint à lui, & reprit sa première

(a) Tom. 1, l. 5, sect. 6, p. 3, cap. ult.

(b) De occult. nat. mir., l. 2, c. 9.

(c) Camp. Elys., q. 99.

vigueur , comme il arrive à ces vils animaux qui font leurs délices de se vautrer dans les borbiers les plus sales. Bâcon (a) assure qu'à l'ouverture des magasins d'aromates , où ils ont été long-temps enfermés , ceux qui transportent & remuent les masses odorantes , sont menacés de fievres & d'inflam-mations (1).

(a) Nov. organ. , l. 2.

(1) La pulvérisation de la coloquinte, des cantharides , de la racine de pied de veau ; la préparation du laudanum, de l'onguent d'althea ; l'odeur des roses , dont Ramazzini parle dans ce chapitre , ne sont pas les seuls dangers auxquels les Apothicaires sont exposés. Il y a beaucoup d'autres substances dont les vapeurs , ou les molécules , peuvent faire le plus grand tort à la santé de ces Artistes. Un détail exact & précis de tous les corps qui peuvent nuire , & dont on se sert dans la Pharmacie , seroit , sans doute , d'une grande utilité pour les Apothicaires , sur-tout si l'on y joignoit les remedes qui peuvent prévenir , détruire , ou adoucir leur action. Mais ce travail demande un grand nombre d'observations faites dans les laboratoires pharmaceutiques , & ne peut être complet qu'en passant en revue toutes les substances médicamenteuses. Nous nous contenterons de rapporter quelques faits , qui pourront servir de matériaux pour cet Ouvrage.

Parmi les minéraux , l'arsenic , l'anti-

130 *Essai sur les Maladies*

moine, les acides, &c., peuvent produire des accidens terribles dans les différentes préparations où ils entrent. M. Gardane rapporte, page 43 de sa Traduction de Stockhusen, que la poussière antimoniale, qui s'élevoit d'une grande quantité de kermès qu'on pulvérisoit, donna à tous les gens de la boutique où se faisoit cette opération, un commencement d'ophtalmie, quelques légères envies de vomir, & un peu de mal de tête. Le garçon qui pulvérisoit le kermès, eut un mal de tête violent, des cuiffons vives dans les yeux, des ardeurs d'urine, & sur-tout un serrement de gorge & de poitrine qui l'empêchoit presque d'avalier & de respirer. Il guérit assez promptement, au moyen de deux saignées du bras, de beaucoup de petit-lait, & de lavemens émolliens.

M. F***, Apothicaire à Argentan, voulant faire le soie d'antimoine, mit les substances nécessaires à cette préparation dans un mortier de fer. Son laboratoire étant trop étroit pour cette opération, il fit transporter le mortier dans son jardin. Comme, après avoir mis le feu à sa matière, il voulut couvrir son mortier, un coup de vent lui envoya la fumée abondante qui s'en élevoit, dans le visage. Aussi-tôt il lui prit une toux convulsive, qui dura pendant plusieurs mois avec la même violence; elle étoit accompagnée d'une soif inextinguible, qui le faisoit boire sans cesse. Il se déclara une fièvre lente, la toux diminua peu-à-peu & le malade maigrit à vue d'œil, & mourut enfin d'une phtisie confirmée environ cinq ans après cet accident.

Le sublimé corrosif, l'aquila alba, le précipité rouge, le verd, le beurre d'antimoine,

& toutes les autres préparations , ou les acides minéraux , entrent dans un état de concentration ou de division extrême, exposent les Apothicaires aux plus grands dangers malgré les précautions qu'ils prennent.

La vapeur de l'acide vitriolique bouillant , celle des acides nitreux & marin sont très-dangereuses , & peuvent faire mourir ceux qui les respirent s'ils ne sont promptement secourus. Un Apothicaire, ayant besoin d'huile de vitriol rectifiée pour l'æther, fit cette opération la nuit dans une chambre où étoient couchées deux personnes, qui n'étoient séparées du laboratoire que par des planches mal jointes. L'appareil étoit placé au milieu de la chambre , pendant que l'acide distilloit , la cornue se fendit. Bientôt la vapeur vitriolique réveilla une Domestique, qui, se sentant prise à la gorge & à la poitrine, voulut s'enfuir. Le bruit qu'elle fit avertit l'Artiste, qui étoit descendu pour quelque affaire. Il remonta très-vîte, & traîna, comme il put, hors de cette chambre la Domestique qui n'avoit plus la force de touffer, & une autre personne qui couchoit près de là, & qui se sentoit déjà des mauvais effets de la vapeur acide. Sans ce secours, ces deux personnes auroient peut-être été étouffées. Comme elles ne restèrent pas long-temps exposées à l'action de cette vapeur, cet accident n'a eu aucune suite.

Beaucoup de végétaux comportent aussi des dangers dans leurs préparations. Plusieurs, dans leur exsiccation, répandent des vapeurs de différente nature, qui agissent sur les nerfs, les agacent, ou en engourdissent l'action. Un jeune homme ayant mis, un jour, de la belladone sécher dans sa chambre, fut at-

132 *Essai sur les Maladies*

taqué de vertiges le lendemain. La fleur de tilleul répand une odeur qui fait mal à la tête , à ceux qui ont les nerfs très-irritables. On a beaucoup parlé des exhalaisons dangereuses du noyer , de l'if , &c. : les fleurs légumineuses ont quelquefois produit la folie. Les Apothicaires doivent donc exposer les plantes qu'ils veulent dessécher , dans des lieux élevés , vastes , bien aérés , & sur-tout éloignés des endroits où ils sont souvent ; tels que leur boutique , leur laboratoire , & leur chambre à coucher.

Il y a aussi quelques précautions que les Apothicaires doivent prendre en préparant certains remèdes composés , dans lesquels il entre quelque substance âcre , & dont l'action est très-violente. Telles sont toutes les résines purgatives , la scammonée , l'aloës , la gomme-gutte , &c. Quelques-unes sont si actives , qu'elles produisent des boutons & des démangeaisons aux endroits de la peau qu'elles touchent. Ils doivent éviter , avec soin , de porter leurs mains à leur visage & à leurs yeux. J'ai vu un garçon Apothicaire qui fut attaqué d'une ophthalmie assez violente , pour s'être frotté les yeux , en malaxant la pâte d'églantine , ou des pillules purgatives de Rotrou. Ces organes devinrent sur-le-champ très-douloureux , & les paupières s'enflerent au point qu'il fut obligé de tenir les yeux fermés. Cet accident résista au bain d'eau tiède & d'huile , & il se dissipa de lui-même au bout de six heures.



 CHAPITRE XIII.
Des Maladies des Vuidangeurs.

DOIS-JE maintenant, en sortant des boutiques des Apothicaires, où sont répandus les parfums les plus agréables, conduire des Médecins dans les lieux sales & dégoûtans où travaillent les Vuidangeurs? N'exciterai-je pas leur mauvaise humeur par un si grand contraste? Cependant des Savans qui tous les jours se font un devoir d'examiner les excréments & les urines des malades, pour y découvrir l'état de leurs maladies, peuvent-ils dédaigner de visiter les latrines, pour y observer avec moi les maux qui attaquent ces malheureux Ouvriers, & ne doivent-ils pas se souvenir de ces paroles d'Hippocrate (a), « il faut que le Médecin observe les choses les plus désagréables, & fasse les actions les plus rebutantes »?

Il n'est pas non plus déshonorant pour un philosophe de joindre à la contemplation des grandes choses, l'observa-

 (a) *De Flat.*, n. 1.

134 *Essai sur les Maladies*

tion des plus minutieuses, & d'avoir recours aux exemples mécaniques. C'est en ce sens que Socrate (a) fit une réponse adroite & heureuse à Hippias. Ce dernier voyant que Socrate, dans sa recherche de la nature du beau, faisoit demander par quelqu'un, si sur une belle marmitte pleine de bons légumes, il convient de mettre un couvercle d'or ou de terre, dit avec mépris qu'il ne discuterait pas avec un tel homme : Socrate alors lui répondit, vous avez raison, mon ami, vous ne pouvez vous contenter de ces paroles, vous qui êtes couvert d'un habit si précieux, dont la chaussure est si élégante, & qui jouissez dans toute la Grece de la réputation de sage, pour moi rien n'empêche que je converse avec cet homme. Puis donc que dans notre siècle, la Médecine est réduite à la mécanique, on peut sans honte s'occuper des Mécaniciens du bas étage, sur-tout lorsqu'on n'a en vue que la recherche de la vérité (b).

C'est ici le lieu de rapporter l'aventure qui m'a fourni la première idée d'un traité sur les maladies des Arti-

(a) *Plato, de Pulchro.*

(b) *Plato, loc. cit.*

fans. Comme les maisons de notre ville, très-peuplée pour son étendue, sont fort hautes & remplies de monde, on est obligé de vuidier tous les trois ans les fosses des larrines, placées sous le sol des rues. Pendant qu'on vuidoit la mienne, je m'avisai d'examiner un des Vuidangeurs qui, dans ce goufre infernal, travailloit avec précipitation & anxiété. Touché du danger qu'il couroit, je lui demandai pourquoi il se pressoit tant, & s'il ne craignoit pas de se lasser. Alors ce malheureux levant les yeux sur moi, « personne, me dit-il, ne peut imaginer ce qu'il en coûte, pour rester plus de quatre heures dans cette fosse ; c'est risquer de devenir aveugle ». Quand il sortit de ce lieu, j'examinai ses yeux avec attention, ils me parurent enflammés & obscurcis ; lui ayant demandé quel remede il employoit contre cette incommodité, « il n'y en a pas d'autre, me répondit-il, que de rentrer chez soi sur le champ, de se renfermer dans une chambre obscure, & d'y rester jusqu'au lendemain, en s'y bassinant de temps en temps les yeux avec de l'eau tiède ; ce moyen appaise la douleur, & soulage un peu ». Enfin ayant voulu savoir de lui, s'ils n'avoient pas outre

cela une chaleur au gosier, une difficulté de respirer, une douleur de tête, si cette odeur affectoit leur nez & leur donnoit des envies de vomir; « rien de » tout cela, reprit-il, aucune partie n'est » attaquée que les yeux; & si je vou- » lois continuer cet ouvrage plus long- » temps, avant le jour je deviendrois » aveugle, comme il est arrivé à plu- » sieurs d'entre nous ». Après ces répon- ses, il me dit adieu, & gagna son logis en se bouchant les yeux avec ses mains (1).

Après cette aventure, j'observai beaucoup d'anciens Vuidangeurs borgnes ou aveugles, qui demandoient leur vie dans la ville. Je ne suis pas étonné qu'une exhalaison si pernicieuse blesse le tissu délicat des yeux. Il y a dans Baillou (a) l'histoire d'un malheureux Parisien, qui devint ophthalmique en balayant les rues. Mais ce qui m'a frappé & ce qui m'étonne

(1) M. Sauvages, en parlant de cette maladie des yeux à laquelle les Vuidangeurs sont sujets, & qu'il appelle *amaurosis Foricarium*, leur conseille de se servir de lunettes concaves, telles que celles dont on se sert pour les personnes louches, & de les appliquer de façon qu'elles puissent garantir leurs yeux de ces vapeurs pernicieuses.

(a) L. 2, Epid.

encore, c'est qu'il n'y ait que les yeux qui soient affectés par cette odeur fétide, sans que d'autres parties, comme les poumons & le cerveau s'en ressentent, quoique la texture molle & délicate de ces viscères semble les rendre plus susceptibles d'être attaqués; la raison échoue à cette fois contre l'explication de ce phénomène.

Je croirois volontiers que c'est un acide volatil qui s'échappe de ces fosses. Cette conjecture paroît assez probable par la couleur noire que les vapeurs stercorales communiquent aux pièces de monnoie que les Vuidangeurs ont dans leur poche, aux vaisseaux de cuivre qui sont dans les cuisines voisines, & aux tableaux qui brunissent dès que cette exhalaison les a touchés. Mais de pareils effluves ne devroient-ils pas nuire aux poumons, puisque rien n'est si pernicieux à ces viscères, qu'un acide quelconque? Le sang lui-même, dont la saveur & la nature est si douce, ne devroit-il pas en être altéré? Cependant ces vapeurs malignes n'attaquent que les yeux qui en souffrent beaucoup, & qui perdent souvent la faculté de voir. Est-il satisfaisant pour des Naturalistes de savoir que, comme certains poisons ont

une antipathie particulière avec quelques parties du corps humain, le lièvre marin, par exemple, avec les poumons, les cantharides avec la vessie urinaire, la torpille avec les nerfs, de même les exhalaisons des excréments humains livrés pendant trois ans à la putréfaction, ont acquis un caractère de malignité tel, qu'elles n'attaquent que les yeux, sans léser aucune partie. J'avoue que cette explication donnée par un autre, ne me paroîtroit pas mériter beaucoup de confiance; aussi ne m'efforcerai-je pas de la faire passer pour meilleure qu'elle n'est.

Rien n'est plus commode, il est vrai, que cette antipathie particulière de certaines substances avec quelques parties du corps; c'est un moyen prompt & facile de répondre aux questions embarrassantes; mais c'est expliquer un phénomène obscur par un autre qui l'est encore davantage. Olavius Borrichius (a) ne croit pas que les cantharides soient spécifiquement plus nuisibles à la vessie qu'aux autres parties, toutes choses d'ailleurs égales, ce Médecin soutient que si ces insectes pris par la bouche, ou appliqués extérieurement comme vési-

(a) Bonnet, Med. Sept., p. 2, l. 8.

catoires, irritent ou ulcèrent la vessie urinaire ; cet effet n'a lieu que parce que les sels volatils des cantharides délayés dans le serum du sang, & portés à la vessie avec l'urine, exco rient & picotent la membrane interne de ce viscere, qui n'a aucun mucus pour la lubréfier. Il ajoute qu'elles n'agissent pas sur d'autres parties avec tant d'énergie, parce qu'alors leurs sels ne sont point dissous dans le serum seul comme ils le sont dans les organes urinaires, & parce que le sang par auquel ces sels sont mêlés, détruit entièrement leur acrimonie. Ne pourroit-on pas dire avec le même fondement, que les yeux des Vuidangeurs sont les seules parties affectées par les vapeurs des latrines, parce qu'étant plus exposés & d'un sentiment plus exquis que les autres, ces vapeurs, par leur action stimulante, expriment le fluide lacrymal de ses canaux, s'y mêlent & forment avec lui un nouveau composé, qui ne peut nuire qu'aux yeux seuls, & point du tout aux autres organes. Olaus Borrichius (a) raconte l'histoire d'un Cabaretier qui, à l'aspect du vinaigre, étoit saisi de tremblemens & baigné

(a) Act. Hafn., vol. 4, obs. 44.

d'une sueur froide sur tout son corps. Cette observation lui fit faire la question suivante. Les vapeurs acides sont-elles nuisibles aux yeux & aux narines ?

Quelle que soit la maniere dont ces exhalaisons pernicieuses attaquent les yeux des Vuidangeurs, il est certain que ces organes sont de leur nature aussi prompts à gagner les maladies, qu'à les communiquer. L'expérience & les meilleurs Médecins (a) attestent que la chassie est contagieuse, & qu'un œil sain reçoit des molécules morbifiques de ceux qui sont chassieux (b).

Ainsi, suivant moi, la fascination qui se fait par la vue (1), n'a lieu que parce que des yeux de celui qui veut fasciner

(a) *Vide Galen. p. de diff. feb., cap. 2.*
Sennert, t. 2, l. 1, cap. 3.

(b) *Dum spectant oculi laesos, laduntur & ipsi.*
Ovid.

Les yeux sains, en regardant des yeux malades, sont affectés de la même maladie.

(1) Il est étonnant qu'un Médecin, aussi savant que Ramazzini l'étoit, veuille expliquer un phénomène auquel un Physicien ne peut pas croire : il en est de même, à-peu-près, des démons des mines, dont il parle dans le premier chapitre.

quelqu'un , il s'élançe des particules ténues qui s'infinuent dans ceux de l'autre , & qui les blessent par analogie (a).

J'ai guéri une jeune Demoiselle de condition presque réduite au marasme , en l'arrachant à la société d'une vieille tante qui l'aimoit tendrement , & en la faisant élever avec des petites filles de son âge. Ce conseil me mit très-mal avec la tante , qui s'imagina que je l'avois fait passer pour une sorciere dans l'esprit de sa niece. Je n'ai jamais pu lui persuader que dans la vieillesse , les yeux répandent une exhalaison nuisible & dangereuse pour ceux des jeunes gens. En effet les yeux ont une expression bien différente dans ces deux âges , puisqué dans la jeunesse ils ne peignent que l'amour & la volupté , tandis que ceux des vieillards , enfoncés & ternis , ne sem-

(a) *Exeundum herclè tibi foràs
Conspèctatrix cum oculis emissitiis.*

Plaut. in Aulul.

On explique ordinairement les mots *emissitiis oculis* , par des yeux curieux , indiscrets , qui furentent & cherchent par-tout.

Ramazzini les prend ici dans un autre sens , savoir , des yeux d'où il s'élançe , ou qui envoient des molécules subtiles.

blent annoncer que la tristesse & le chagrin.

Ce n'est pas ici le lieu d'ajouter quelque chose de plus sur la nature de la vision ; qu'il me soit seulement permis de citer un passage remarquable de Platon (a). Socrate explique à Alcibiade la manière dont il faut entendre cette inscription célèbre mise dans le vestibule du Temple de Delphes. CONNOIS-TOI TOI-MESME, n'avez-vous pas pris garde, lui dit-il, que quand on regarde l'œil de quelqu'un, on se voit peint dans la prunelle de cet organe comme dans un miroir. L'œil en se voyant peint ainsi, fait sur-tout attention à la région la plus admirable & la plus utile qui est le siège de la vision. Nous ne pouvons donc bien connoître cet organe qu'en l'examinant dans un autre œil. »

Mais pour revenir à notre objet, il est juste que la Médecine secoure de son mieux ces malheureux Ouvriers, dont le ministère est si utile dans une ville, & dont les loix se sont occupées spécialement, puisqu'elles contiennent un Edit (b) qui défend à qui que ce soit

(a) In Alcib.

(b) L. 1, ff. de cloacis.

de faire violence à ceux qui n'étoient les égoûts & les cloaques.

Je leur conseille de mettre devant leur visage des vessies transparentes, comme ceux qui polissent le minium, de rester peu de temps dans les fosses, & de quitter tout-à-fait ce métier, s'ils ont les yeux foibles, de peur que l'appât d'un gain modique ne les force à mendier leur vie, après avoir perdu la vue. Je leur permets aussi d'en croire à leur expérience qui ne répugne nullement à la raison, & de s'enfermer dans une chambre obscure, de s'y laver les yeux avec de l'eau tiède qui tempere l'ardeur de ces organes, & qui en diminue la douleur, la seule cause de la contraction des parties nerveuses & de l'inflammation qui en est la suite. Mais si leurs yeux sont très-enflammés, s'il y a menace d'ophtalmie, je les fais saigner; & après un peu de treve, je leur fais baissiner les yeux avec du vin blanc odorant. Ce remede est très-salutaire dans ce cas; il rappelle, pour ainsi dire, les esprits animaux du cerveau & des nerfs optiques dans l'organe de la vision, d'où ils avoient été éloignés par l'exhalaison pernicieuse des iatrines.

Chez les Anciens, la vuidange des fos-

les étoit une espece de supplice, comme la fouille des mines. Ainsi Pline (*a*) nous apprend que l'Empereur Trajan lui ordonna par une lettre de remettre à leur supplice ceux des coupables qui n'avoient pas recouvré leur liberté au bout de dix ans, & de n'employer aux métiers qui étoient assez près du supplice, que ceux qui avoient été condamnés depuis ce tems, & qui étoient vieux; c'étoit au soin des bains & des fosses qu'on destinoit ces derniers.

Peut-être trouvera-t-on mauvais que je m'occupe si long-temps de ces lieux infects & mal-sains; mais qu'on se souvienne que rien ne doit paroître vil & méprisable aux yeux d'un naturaliste, & sur-tout à ceux d'un Médecin. Qu'on lise dans Cassiodore (*b*) la lettre du Roi Théodoric, dans laquelle ce grand Monarque recommande au Lieutenant de Rome le soin des égouts, dont la structure étoit si digne d'admiration, qu'on ne balançoit pas à les regarder comme supérieurs aux chefs-d'œuvres des autres villes (*1*).

(*a*) L. 10, epist. 41.

(*b*) L. 3, epist. 30.

(*1*) A Paris, les Vuidangeurs sont sujets à
une

maladie bien plus terrible que l'ophthalmie & la goutte serene de Padoue ; c'est l'asphixie & même la mort subite qui les attaquent quelquefois , lorsqu'ils s'exposent à la vapeur pernicieuse qui s'exhale d'une fosse qu'on vient d'ouvrir , ou lorsqu'ils percent sans précaution la croûte épaisse qui se forme sur les excréments. Cette vapeur s'appelle le plomb : l'effet en est si violent , qu'à l'instant même de l'ouverture des fosses , ceux qui la respirent tombent sur le champ comme morts. C'est une espece d'air fixe , de gas fétide , ou de mouphette qui se dégage des excréments putréfiés , & qui est même quelquefois inflammable , comme le prouve un fait arrivé à Lyon en Juillet 1749 , inféré dans le Journal de Médecine , Avril 1755 , par M. Morand. Un Vuidangeur ayant mis sa chandelle près d'une fosse latrinaire , la vapeur épaisse qui sortit à l'ouverture de la fosse , s'enflamma , & le brûla au visage & aux mains.

Pour éviter ces malheurs , les Vuidangeurs auront soin de s'éloigner après avoir ouvert la fosse , de laisser un intervalle entre l'ouverture & le temps de la vuidier , de brûler de la paille dans la fosse avant d'y descendre , de ne s'y exposer que lorsqu'une chandelle , qu'on y aura plongée , s'y conservera allumée ; de ne pas agiter trop violemment cette masse pourrie d'excréments , de peur d'en faire dégager des exhalaisons mortelles ; de se frotter le visage & les mains de vinaigre , d'en arroser même leurs habits , & sur-tout de ne pas se remplir l'estomac d'eau-de-vie , ce qui leur donne un courage téméraire , & leur cache le danger dont ils peuvent se préserver très-facilement par les moyens indiqués.

146 *Essai sur les Maladies*

Si, malgré ces précautions, un Vuidangeur étoit attaqué de cette espèce d'asphixie, on l'exposera à l'air frais, on ranimera la circulation en lui frottant les mains & les jambes, on lui fera respirer le vinaigre, les esprits volatils, la fumée de tabac; on lui fera boire du vin, quelque infusion cordiale, de la thériaque; & dans un cas grave, une vraie apoplexie par exemple, l'émétique à grande dose, les lavemens de sel & de tabac pourront être de très-grande utilité.



 CHAPITRE XIV.

Des Maladies des Foulons.

RIEN n'est si fréquent que de trouver dans les anciens Auteurs, le nom de Foulon. De notre temps on ne fait absolument pas quel étoit le genre de travail de ces Ouvriers. Pline (a) fait mention d'une loi Metella dite aux Foulons, que C. Æmilius & L. Camillus, Censeurs, proposerent & firent accepter au peuple (b). Ulpianus a placé les Foulons parmi les marchands, & Varron (c) parmi les Ouvriers rustiques.

Ce qu'on peut savoir par les écrits des Anciens, c'est que l'art des Foulons consistoit à s'occuper de la purification des laines, & du nétoyage des habits. Le peuple Romain se servoit de

(a) L. 35, H. N., cap. 17.

(b) Voici une phrase qu'il est impossible de traduire.

In Lege penult., §. de rebus dubiis, hæc leguntur: Jabolenus qui habebat Flaccum Fullonem, & Philonium Pistorem, uxori Flaccum Pistorem legaverat.

(c) De re rusticâ.

roges blanches, faciles à tacher, & on les envoyoit aux Foulons pour les blanchir & les détacher. Ces Ouvriers, suivant le témoignage de Pline, se servoient de soufre, comme on fait encore pour blanchir les étoffes de soye & de laine. En effet, l'acide de ce minéral est si puissant, qu'il décolore entièrement les robes.

Autrefois, ainsi qu'aujourd'hui, les rues de Rome étoient ou crottées ou pleines de poussière; les robes s'y falissoient très vite, & on les envoyoit aux Foulons, comme à des Blanchisseuses. Ils les frottoient d'abord de craye commune, ensuite ils se servoient d'une espece de terre nommée Cimolée. Nos femmes sont aussi dans l'usage de frotter avec de l'argile à potier l'endroit d'un habit sur lequel il est tombé de l'huile, pour qu'elle ne pénètre pas trop avant, & qu'elle ne s'étende pas davantage. Lorsque la terre glaise est sèche, elle tombe d'elle-même, & la tache disparaît, parce que la craye qui participe de la nature du plomb, & qui précipite les acides, s'empare de l'huile qui abonde en acide, quoique ce dernier y soit infiniment combiné.

Les Foulons se servoient aussi d'urine

humaine pour teindre les habits en rouge. Martial, dans son épigramme contre Bassa (a), parle des laines deux fois imprégnées de pourpre, comme d'une substance très-fétide; & dans une autre épigramme, il dit que Thaïs surpassoit en fétidité la vieille terrine d'un Foulon avare qui vient de se rompre au milieu du chemin (b). J'oublierai à dessein tout ce que les Commentateurs de Martial ont dit d'ingénieux pour expliquer ce qu'il entendoit par la mauvaise odeur d'une laine deux fois teinte de pourpre, & ce que c'étoit que la vieille terrine d'un Foulon avare qui étoit si fétide, & je renverrai mes Lecteurs à ce qu'en a dit le savant Zarottus (c). Les Foulons, les Dégraisseurs de laine, les Teinturiers se servoient donc d'urine humaine dans leurs travaux. Pline (d) a dit que l'urine d'homme guérissoit les gouteux, & que les Foulons n'avoient jamais la goutte. On peut encore apporter pour preuve ce que Ga-

(a) L. 4, Ep. 4.

(b) *Fullonis avari*
Testa vetus, mediâ sed modo fracta viâ.

L. 6, Ep. 93.

(c) De Medicâ Martialis tractatione, cap.

24.

(d) L. 28, H. N., c. 6.

150 *Essai sur les Maladies*

lien (a) rapporte d'un certain Quintus, Médecin assez célèbre de son temps. Ce dernier faisoit peu de cas de l'inspection des urines, d'après laquelle beaucoup de Médecins se vantoient de pouvoir prédire les maladies, ainsi qu'il y en a encore parmi nous (1). Il disoit que cette inspection des urines étoit plutôt l'affaire des Foulons, que celle des Médecins. Enfin pour dernière preuve, nous rapporterons d'après Athenée (b) l'opinion de Mnesitheus, Médecin d'Athènes; savoir, que l'urine est beaucoup plus âcre qu'à l'ordinaire, lorsqu'on a

(a) L. 3, de Sanitate tuendâ, c. 13.

(1) Il paroît que l'inspection des urines, & la confiance que le peuple y met, sont toutes deux très-anciennes. Depuis Galien, on a vu beaucoup de ces prétendus Devins qui connoissent les maladies par les urines. Peut-être y en avoit-il avant Galien, & il y a apparence que cette erreur populaire se perpétuera encore long-temps.

Il faut que les hommes aient un grand amour pour le merveilleux, puisque, malgré les lumières de la Physique, qui se répand plus que jamais, on voit tous les jours des gens aller consulter ces Charlatans urinaires, & n'être dissuadés sur leur compte qu'après en avoir été les dupes.

(b) L. II, c. 10, dipnos.

bu un peu trop de vin , & qu'elle est aussi plus utile aux Teinturiers pour ôter les raches des habits.

Les anciens Foulons se servoient donc de beaucoup d'urines pour le nétoyage des laines & des habits. Cet usage est encore en vigueur de notre temps , puisque dans les ateliers des Drapiers où on carde les laines & où on fait les draps, il y a des tonneaux où vont uriner tous les Ouvriers , & dans lesquels on laisse l'urine se putréfier , pour être employée dans cet état. Ayant été un jour visiter ces ateliers , je fus frappé d'une odeur très-vive & très-désagréable ; je demandai d'où elle venoit , & on me montra un tonneau dans lequel ils sont forcés de rendre leur urine par une loi établie entr'eux.

Voici l'usage qu'ils en font. Après avoir tissé les draps & les autres ouvrages de laines , il faut encore leur ôter l'huile & les autres ordures qui les salifient. Pour cet effet , ils mettent dans un vaisseau de bois parties égales , d'urine putréfiée & d'eau tiède , avec une certaine quantité de savon de Venise , ils trempent dans ce mélange leurs étoffes ; & afin qu'elles en soient pénétrées & comme saturées , ils les foulent

152 *Essai sur les Maladies*

aux pieds, & répètent cette manœuvre deux ou trois fois, ayant soin de jeter à chaque fois, l'ancienne lessive, & d'y en remettre de nouvelle. Après ce travail, ils mettent leurs étoffes dans des presses, & ils les lavent avec de l'eau pure, dans laquelle ils ont dissous du savon de Venise; les draps ainsi blanchis, reçoivent mieux & plus promptement toutes les couleurs qu'on veut leur donner.

Il y a tout lieu de croire que les anciens Foulons trempoient ainsi leurs habits de laine dans l'urine, & les pressoient avec leurs pieds nus, & que c'est à cause de cette dernière manœuvre que Pline a dit qu'ils étoient moins sujets à la goutte que les autres hommes.

A Rome, cette ville si peuplée, & où l'on ne faisoit que peu ou point d'usage de la soie, les Foulons & les Teinturiers étoient sans cesse occupés à dégraisser & laver les robes sales, & à colorer les laines. Toutes les fois que les vaisseaux de pierre où ils conservoient l'urine, se cassoient, ils les jettoient dans les rues, & infectoient ainsi les passans par l'odeur fétide qui s'exhaloit de leurs fragmens.

Ces Ouvriers, continuellement dans

des ateliers très-chauds, environnés d'odeurs infectes d'urine & d'huile pourris, & souvent à demi-nuds, deviennent presque tous cachectiques & asthmatiques. Ils sont tourmentés de toux & de nausées continuelles. L'air renfermé & saturé de vapeurs nuisibles, obstruent leurs poumons en y portant des molécules huileuses & putrides, gâte la masse de leur sang, & affecte leurs principaux viscères par les molécules fétides que le torrent de la circulation y entraîne. En outre les vaisseaux transpiratoires de leur peau obstrués par cette substance grasse & épaisse, donnent naissance à tous les maux qui suivent ordinairement l'obstruction de cet organe universel.

Hippocrate nous a laissé l'histoire de plusieurs (a) maladies des Foulons. Il en décrit une qui fut épidémique parmi ces Ouvriers. « Ils avoient, dit-il (b), les » aines dures & indolentes, de pareils ru- » bercules aux environs du pubis & au col, » la fièvre les prenoit avant le dixième

(a) In lib. ep. 4, n. 21, *Fullo collum caput, &c.*

Lib. 5, n. 24, *Fullo in syro phreniticus cum ureretur cruribus.*

(b) 7 Ep., n. 39.

» jour, la toux les tourmentoit, &c ». Vallesius dans cet endroit de son Commentaire, croit qu'il n'est question que d'un seul Foulon. D'autres Commentateurs, tels que Foësius, Mercurialis, Marinellus, pensent au contraire qu'il s'agit de plusieurs Foulons, ou de l'ensemble de ces Ouvriers d'après le texte grec τῶν γναφίων αἱ Βαβυλων. Il est vraisemblable qu'Hippocrate a parlé d'une maladie qui attaquoit plutôt les Foulons que les autres Ouvriers, tant à cause de leur mauvaise nourriture, que des incommodités de leur métier, qui est, comme nous l'avons vu, la source des maux qui les accablent. C'est ainsi que le pere de la Médecine a parlé (a) d'une autre maladie produite par l'humidité de l'atmosphère, & qui attaquoit les hommes plutôt que les femmes; & parmi ces dernières, les esclaves plutôt que les femmes libres, dont les maladies étoient constamment bénignes. Ainsi Pline (b) nous fait observer que certaines maladies régnoient tantôt sur les grands, tantôt sur les esclaves. Dans mes constitutions de Modene, j'ai décrit une fièvre

(a) 6 Epid., sect. 7.

(b) L. 7, c. 5, H. N., & l. 26, c. 1.

tièrce épidémique en 1690 qui n'attaqua que les Laboueurs, & l'année suivante, il en régna une autre à la ville qui attaqua les citoyens, & épargna les Juifs (1). Paulmier a remarqué d'après Schenckius, que la peste qui exerça sa fureur à Paris, n'attaqua point les Corroyeurs. Il est donc très-vraisemblable qu'Hippocrate a décrit une maladie épidémique qui sévit sur les Foulons, & qui leur fut commune à tous, parce que la malpropreté de leur métier les avoit tous mis dans la même disposition; & on peut soupçonner que cette maladie produite par un vent du Sud, atténua les humeurs épaisses, & les porta aux glandes des aines & du col.

La Pharmacie doit fournir les principaux remèdes capables de rendre la santé à ces Artisans, en les délivrant des matières impures qui altèrent & l'extérieur & l'intérieur de leur corps. Les émétiques & principalement les antimoniaux, méritent le premier rang; j'ai sur-tout éprouvé le bon effet de ces der-

(1) C'est-à-dire, les Tailleurs, les Cardeurs de matelats, les Chiffonniers, &c., comme on le verra dans une note, au commencement du chap. 31.

156 *Essai sur les Maladies*

niers dans la cachéxie & la fièvre lente, auxquelles les Foulons sont sujets. Les cathartiques puissans, propres à chasser les humeurs visqueuses & épaisses, doivent venir après les antimonialx. Les purgatifs doux sont plus nuisibles qu'utiles par le trouble qu'ils excitent en pure perte, à cause de l'embarras considérable des premières voies & de la lenteur des humeurs qui y croupissent. On pourra aussi se servir avec quelques succès, des apéritifs, des désobstruans, tels que le syrop cachectique de Fernel, les vins lixiviels, décrits par Willis, l'esprit d'urine, l'urine elle-même prise en boisson; il faut avoir beaucoup de précautions en leur ordonnant la saignée; ce n'est pas que je la blâme dans le cas d'une inflammation vive, mais je crois qu'on ne doit pas faire couler leur sang avec tant de profusion, que celui des autres hommes, parce qu'il est gâté & dissous.

Anciennement à Rome, sur-tout où il y avoit tant de bains publics pour l'utilité de ses habitans, les Ouvriers sujets à se salir dans leurs métiers, y trouvoient un secours bien précieux pour se laver de temps en temps, & pour délasser leur corps fatigué par un travail.

excessif (a). Mais de notre temps, où cet usage si utile est aboli, les Ouvriers des villes ne peuvent en profiter; c'est pourquoi dès qu'ils sont malades, j'ai le plus grand soin de leur faire frotter le corps avec une éponge imbibée de vin blanc odorant & chaud, pour enlever la crasse qui supprime leur transpiration, & pour les délivrer de la mauvaise odeur qu'elle fait contracter à leur peau; & je les exhorte, pour éviter les maladies qui les menacent, à se laver chez eux les jours de fête, & à se montrer en public couverts d'habits propres. On ne sauroit croire quel bien il résulte pour les esprits animaux de la propreté des habits; aussi je ne saurois trop désapprouver l'opinion de quelques Médecins qui ne veulent pas faire changer de draps & de chemises aux malades, de peur de diminuer leur force. Hippocrate nous a laissé sur cet objet une maxime bien importante. « Les malades, dit-il (b), se trouvent très-bien de la propreté dans le boire, dans le manger, & dans tout ce qui les environne ». Vallesius fait sur cet endroit un Commentaire très-intéressant.

(a) Baccius, de thermis, l. 7, c. 7.

(b) 4 In 6 Epid.

158 *Essai sur les Maladies*

Il est donc étonnant que Lazare Meffionerus (a) trouve à redire que les Médecins fassent changer de chemise & de draps aux fébricitans, & qu'il apporte pour raison, que le linge nouvellement blanchi, a une vertu lixivielle, épaisfissante & coagulante ; puisque tous les Médecins reconnoissent une qualité détersive & atténuante dans la lessive. Je ne vois pas comment les habits sales peuvent augmenter la force des fébricitans, comme le prétend Verulamius (b), & je ne puis adopter cette opinion sur laquelle Meffionerus s'appuie. Hippocrate a dit en effet (c), qu'il falloit changer souvent d'habit en hiver, & en avoir d'huileux & des sales pour l'été ; mais le livre où se trouve ce précepte, n'est pas du nombre de ceux qu'Hippocrate a composés, suivant Galien, qui l'attribue à Polybe. En outre il n'est question, dans ce passage, que du régime des gens en santé, & des moyens qui peuvent faire maigrir les hommes gras, & engraisser ceux qui sont maigres. En effet, en été les gens maigres

(a) In suâ de feb. doctrinâ novâ. Exerc. 5.

(b) In Histor. vitæ & mort.

(c) In lib. de salubri diat., n. 3.

ne doivent ni se laver souvent, ni changer trop fréquemment de chemise, de peur d'augmenter leur maigreur par une transpiration trop abondante, & par la dissipation des esprits.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici les paroles du savant Vallesius : « Les » Médecins se trompent, dit-il (a), » lorsqu'ils défendent à leurs malades » de changer de draps & de chemises, » de se laver les mains & le visage, &c. » croyant diminuer par ce moyen la longueur de la maladie, comme s'il étoit » nécessaire pour la guérison, de laisser » croupir un malade dans ses ordures, » & comme si cette méthode n'augmentoit pas la corruption ». On peut consulter aussi sur cet article Lemnius (b) & Gaspard à Réjès (c). Il faut donc recommander aux Foulons & à tous les Ouvriers, que leur métier salit, de se laver & de changer souvent d'habits, afin de prévenir, autant qu'il est possible, les maladies, dont la malpropreté est la source.

Avant de quitter les ateliers des Fou-

(a) Com. tex. 8, l. 1, de rat. vict. in acur.

(b) De ocul. nat. mirac., l. 4, c. 8.

(c) In juc. quæst. camp., quæst. 82.

lons, qu'il me soit permis de rapporter une bonne remarque de Zarottus sur l'épigramme de Martial déjà citée. Comme du temps de ce Poëte il étoit assez ordinaire à Rome, que les passans faissent infectés par l'odeur des vaisseaux à Foulons jettés dans les rues, Zarottus tire de ce fait une conjecture assez probable; il croit que ce fut la cause qui engagea Vespasien à mettre un impôt sur l'urine, comme le rapporte Suétone. Il est vraisemblable qu'il y avoit alors à Rome des vaisseaux destinés à recevoir l'urine, à cause de l'usage considérable qu'on en faisoit pour détacher les habits, & pour la teinture de pourpre. D'après cela, ne peut-on pas croire avec notre Auteur, que Vespasien, à l'occasion de cet usage, fit lever un nouvel impôt, puisque le gain est toujours agréable de quelque substance qu'il vienne? Cedrenus nous apprend que les Empereurs Grecs suivirent l'exemple de Vespasien. Macrobe nous donne aussi lieu de soupçonner l'existence des vases faits pour recevoir les urines, quand il fait adresser ce reproche à des Juges ivres par Q. Titius: « Il n'y a » dans les culs-de-facs aucun vaisseau qu'ils » n'emplissent, parce qu'ils ont toujours » la vessie pleine du vin qu'ils ont bu ».

Puisqu'à cette occasion nous nous sommes arrêtés quelque temps sur l'urine, je ne dois pas passer sous silence ce que j'ai observé plus d'une fois sur la vertu apéritive & emménagogue de cette liqueur excrémentielle. J'ai connu plusieurs jeunes Religieuses qui, ayant éprouvé pendant quelques mois une suppression de regles, & n'ayant point été secourues par les remèdes ordinaires, reprirent leurs anciennes couleurs, & furent guéries après avoir bu de leur urine, qui leva sans doute leurs obstructions, fit couler leurs regles, & devint ainsi un remède assez familier parmi elles.

Je n'ignore pas qu'on a coutume de faire boire l'urine dans plusieurs maladies, comme dans l'hydropisie; quoique ce moyen ait mal réussi à un certain courtisan du Roi Antigonus, qui, au rapport de Celse (a), s'empoisonna en buvant son urine. Il faut cependant observer que, suivant le même Médecin, ce courtisan étoit d'une intempérance connue de tout le monde. Pline appuie encore mon observation sur la qualité emménagogue de l'urine, lors-

(a) L. 3, c. 2.

qu'il dit (a), « que les mois des femmes » sont excités par la vapeur de l'urine » des enfans, qui n'ont pas encore atteint l'âge de puberté ». Il seroit facile d'éprouver ce remede, dont l'action n'est pas tout-à-fait hors de vraisemblance, en se servant sur-tout de l'urine rendue le matin, qui, suivant l'expression de Vanhelmont (b), est l'urine du sang. Pour lever les obstructions des viscères, on recommande l'esprit de sel ammoniac, le sel ammoniac artificiel fait avec l'urine humaine & le sel de cuisine, & qui diffère peu du naturel. Ce dernier nous venoit autrefois de l'Afrique, il se trouve près du temple de Jupiter Ammon, dans le sable que les chameaux arrosent de leur urine. L'urine humaine qui tient en dissolution les différens sels contenus dans le sang, & qui, dans le mouvement circulatoire, s'est chargée de ces sels & du serum superflu, a acquis une propriété désobstruante & fondante. Solenander (c) assure avoir eu quelque succès en faisant boire aux gens de la campagne leur urine, dans

(a) H. N., l. 28, c. 6.

(b) De sextup. digest., n. 79.

(c) Conf. 2, sec. 1.

les duretés du foie & de la rate. Ceux qui voudront faire usage de ce remede, préparé dans le laboratoire chymique des visceres, auront soin de boire l'urine d'un homme sain, plutôt que la leur qui doit être moins salutaire puisqu'elle participe de leur maladie, comme l'a démontré, avec beaucoup de science & d'éloquence, D. Rosinus Lentilius (a). Il est cependant difficile d'engager un malade à boire l'urine d'autrui; il prend avec plus de facilité celle d'un enfant, mais je la crois bien plus foible que celle d'un adulte, car elle est presque sans couleur & sans saveur, & l'on n'en tire que très-peu d'esprit & de sel volatil par la distillation.

Il n'y a peut-être aucun Chymiste qui n'ait fait quelques expériences sur l'urine, & qui ne l'ait analysée. Les sels différens & multipliés qu'elle tient en dissolution, lui font reconnoître la qualité savonneuse & déterfivè par tous ces Artistes; mais il est très-difficile de décider quelle est la substance qui domine dans cette liqueur. Le fluide aqueux ou le serum du sang, quand il est agité dans

(a) In Ephemer. german., decad. 3, an. 2, obs. 116, Exam. *uræ ou potioris.*

164 *Essai sur les Maladies*

les vaisseaux par le mouvement circulaire, absorbe & dissout les différentes especes de fels, fournis par les alimens & par les boissons dont les saveurs différent beaucoup entr'elles. Ce fluide aqueux & salin, porté aux organes urinaires, forme l'urine dont la saveur a différentes nuances, quoiqu'elle soit constamment salée & amere. Willis établit dans son excellent Traité des urines, que ce fluide est composé d'une grande quantité d'eau, d'un peu moins de sel, de soufre & de terre, & d'une certaine quantité d'esprit. Les expériences chimiques démontrent assez qu'il y a beaucoup de sel commun dans l'urine, puisqu'on peut en retirer un esprit acide; mais la nature du sel propre de l'urine, & ses propriétés sont très difficiles à découvrir, malgré les travaux considérables des Maîtres de l'Art sur cet objet.

Vanhelmont avoue ingénument (a)
« que le sel de l'urine est unique, &
» qu'il n'a point son semblable dans la
» nature. En effet, le sel marin, celui
» de fontaine, de rocher, le sel gemme,
» le nitre, l'alun, le borax, aucun
» sel enfin ne lui est analogue; il ne

(a) In sext. digest., n. 58.

» ressemble même pas à celui qu'on
» retire des animaux ». Je crois aussi
qu'il est bien plus difficile de connoître
la nature du sel d'urine humaine, que
de celle d'aucune autre espèce d'ani-
maux ; parce que la nourriture de ces
derniers est beaucoup plus simple que
celle de l'homme, à qui les trois regnes
de la nature fournissent des alimens, &
qui, comme dit Horace, se nourrissent
de rôti, de bouilli, de viandes & de
poissons (a). Tout le monde sait cepen-
dant que l'urine humaine fournit des re-
medes spécifiques & très-actifs dans les
maladies chroniques ; ainsi, de notre
temps, l'esprit de sel ammoniac, tiré de
l'urine, est regardé comme un remede
polychreste.

Quant à ce qui regarde l'urine putré-
fiée, dont les Foulons se servent pour
dégraïsser les habits, je fais que les Chy-
mistes ont parlé, tant de l'urine récente
d'un homme sain, que de celle à la-
quelle on a fait subir une longue diges-
tion dans le fumier de cheval ; mais je
ne crois pas qu'ils aient trouvé une dif-
férence remarquable entre le sel & l'es-

(a) *Ac simul assis
Commiscent elixa, simul conchyliis turdis.*

prir volatil que l'on retire de l'une & l'autre espece de ces urines. Les Auteurs de la Collection chymique de Leyde se sont servis de l'urine récente d'un homme sain pour faire leurs expériences, quoique les Foulons reconnoissent une qualité plus détersive dans celle qui a été gardée; phénomène dont on ignore absolument la cause. Aristote (a) recherche pourquoi l'urine devient fétide, lorsqu'elle a séjourné quelque temps dans la vessie. Il répond d'une manière problématique à cette question, & il dit que cela peut fort bien venir de ce que l'urine s'épaissit par son séjour, tandis que la nouvelle est aussi fluide que la boisson qu'on a prise. Il seroit peut-être plus satisfaisant de dire, que l'urine conservée long-temps, devient plus fétide, parce qu'elle entraîne avec elle les impuretés du sang qu'elle a dissoutes, & que l'urine récente qui vient de la boisson, n'a pas eu le temps de dissoudre tant de substances âcres qu'on en trouve dans l'urine du sang. Peut-être aussi ce fluide gardé pendant long-temps chez les Foulons, ayant fermenté dans les auges enduites de marc d'huile pourrie, perd

(a) Sec. 13, prob. 1.

son eau surabondante, & devient plus âcre & plus détersive. Columelle (a) recommande l'injection de l'urine humaine ancienne dans la bouche & dans les oreilles des brebis galeuses. « Le » moyen d'arrêter les progrès de cette » maladie, est, suivant cet Auteur, de » faire sur le champ une fosse à la porte » de l'étable, d'y enterrer toute vivante » & couchée sur le dos la brebis pustuleuse, & de laisser aller tout le troupeau sur elle ».

Mais, me dira-t on, si l'urine d'homme est d'un si grand usage, & fournit des remèdes excellens pour guérir les obstructions, & combattre les maladies chroniques; si ce fluide, par sa vertu, garantissoit autrefois les Foulons de la goutte, comment se peut-il que ces Ouvriers soient cachectiques, sujets aux fièvres lentes, & à toutes les maladies qui dépendent de l'épaississement & de la stase des humeurs? Je réponds à cela, que ce n'est pas tant la puanteur de l'urine putréfiée, que celle des laines imbibées d'huile, & le long séjour que font les Ouvriers en laines dans des ateliers clos & malpropres qui produisent les

(a) L. 2. c. 5.

168 *Essai sur les Maladies*

maladies énoncées. Il est hors de doute que les vapeurs fétides reçues sans cesse par le nez & la bouche, altèrent la pureté des esprits animaux; & comme un séjour trop long dans un lieu parfumé d'odeurs agréables, devient nuisible, à plus forte raison des odeurs désagréables, doivent-elles produire le même effet quoiqu'on les employe quelquefois pour détruire l'engourdissement & la lenteur des esprits.

Avant de terminer le chapitre, je ferai remarquer qu'anciennement Modene a vu fleurir dans son sein l'art des Foulons, dont il ne reste actuellement que peu de traces. Il y eut autrefois dans cette ville, un de ces Ouvriers si riche, qu'il donna au peuple un spectacle de gladiateurs, tandis qu'à Boulogne, un Savetier faisoit la même libéralité. Martial a fait une épigramme sur la folie de ces deux Artisans, qui briguoient la faveur du peuple par leurs richesses (a).

Dans ces temps reculés, on estimoit

(a) *Sutor, credo, dedit tibi culta Bononia ludos,
Fullo dedit Mutina, dic ubi Caupo dabit?*

Boulogne, un Savetier t'a donné des jeux;
Modene, tu en as reçus d'un Foulon; quelle
est la Ville où en donnera le Cabaretier?

beaucoup

beaucoup les laines de Modene , & surtout celles des troupeaux qui païssoient dans les plaines situées entre la Scultenna & la Secchia. Ainsi Columelle (a), parmi les laines de la Gaule , préfere celles des troupeaux qui paissent dans les campagnes maigres , entre Parme & Modene (1).

(a) L. 7 , c. 8.

(1) Les maladies , décrites par Ramazzini , peuvent s'entendre aussi de ceux qui dégraissent & cardent la laine dont on forme les draps. Morgagni appelle ces Ouvriers *Lanarii*. Il est d'accord avec Ramazzini sur leurs maladies ; & l'ouverture de leurs cadavres lui a démontré que la poitrine est la partie la plus affectée par leur métier. Souvent , dit-il , ces Ouvriers ont les poumons endommagés par les suites de leurs travaux , & meurent de maladies de ces visceres. Aussi a-t-il trouvé ces organes endurcis , rattachés , constamment adhérens à la plèvre , excepté dans un Ouvrier de cette espece âgé de vingt-quatre ans , mort d'un coup à la tête , dont les poumons étoient entièrement séparés de la plèvre , si ce n'est la portion antérieure & supérieure du poumon droit. *Ceterum pulmones , quod in Lanariis sæpius vidimus , omninò erant à plevrâ soluti , nisi quod cum eâ per membranulam summam duntaxat anterior pars dexteri colligabatur. Ep. 52 , art. 35.* Il parle aussi d'un autre Ouvrier en laine , qui , ayant des obstructions aux hypochondres , mourut d'une fièvre aiguë dont

170 *Essai sur les Maladies*

les symptômes concomitans dénotoient une inflammation à la poitrine. N'y a-t-il pas lieu de soupçonner que les vapeurs grasses & fétides que respirent ces Ouvriers, peuvent leur donner des obstructions ? L'observation que Morgagni a faite sur la bile de tous ces Ouvriers, ne vient-elle pas à l'appui de cette opinion ? En effet, il a trouvé la bile cystique, pâle, abondante & peu énergique. Il paroît qu'elle est rendue telle dans ces Ouvriers, par les vapeurs huileuses qu'ils avalent sans cesse, qui émoussent l'âcreté naturelle de ce fluide, & rendent les intestins moins sensibles à son action. Mais ce qu'il est essentiel de remarquer, c'est que presque tous ceux dont il fait l'histoire, sont morts avec des signes certains d'inflammation à la poitrine.

Ils doivent donc avoir la plus grande attention de défendre cette partie des maux qui la menacent. La propreté est le moyen le plus sûr qu'ils aient pour combattre toutes les maladies qui les attaquent. Un atelier grand & aéré, un lavage fréquent avec de l'eau fraîche, des frictions douces & répétées, les apéritifs légers, le vinaigre respiré ainsi que l'esprit de sel ammoniac pourront ajouter à ce premier moyen, & contribuer à les préserver.



CHAPITRE XV.

Des Maladies auxquelles sont sujets ceux qui font les Huiles, les Corroyeurs, & les autres Ouvriers de cette classe.

IL nous reste encore à parcourir beaucoup de boutiques qui exhalent des odeurs fétides, nuisibles aux Ouvriers qui y travaillent. Telles sont celles de ceux qui font les huiles, des Corroyeurs, de ceux qui font des cordes d'instrumens, des Bouchers, des Poissonniers, des Chaircuitiers, des Marchands de fromage & des Chandeliers. Toutes les fois que j'ai visité ces ateliers, j'y ai éprouvé des soulevemens d'estomac, & je n'ai pu supporter de pareilles odeurs pendant un certain temps, sans être attaqué de mal de tête & de nausées. C'est donc avec beaucoup de raison que les loix défendent à ces Ouvriers d'avoir leurs ateliers dans leurs maisons, & leur enjoignent de les faire construire dans les fauxbourgs ou au-dehors des villes, comme

172 *Essai sur les Maladies*

Cepolla (a) , Paulus Zacchias (b) ; & plusieurs autres , nous l'apprennent. Nous parlerons d'abord des maladies de ceux qui font les huiles.

Dans nos cantons fertiles en noyers , on fait une grande quantité d'huile de noix. Les gens du peuple s'en servent pour s'éclairer , parce qu'ils ne peuvent se procurer de l'huile d'olive qui se vend à trop haut prix. Tout le pays au-deçà & au-delà du Pô , ne produit point d'oliviers , & l'huile d'olive dont nous nous servons , nous vient de Toscane. On fait l'huile de noix comme celle d'olives. On broie les noix avec des meules ; quand elles sont réduites en pâte molle , on les fait cuire dans une grande poêle de cuivre , & on les met à la presse pour en exprimer l'huile. Pendant cette espece de coction , il s'éleve une fumée noire d'une odeur désagréable & rance , que les Ouvriers avalent malgré eux. Telle est la source de tous les maux qui affligent sur-tout ceux qui remuent cette matiere. Leurs maladies sont la toux , l'étouffement , les douleurs de tête , les vertiges & la cachexie. Ajoutez à cela

(a) De serv. ur. , c. 84 , n. 3.

(b) Q. M. L. , l. 5 , t. 4 , q. 7.

les casaques sales & dégoûtantes qui les couvrent , & dont les malpropretés bouchent souvent les pores transpiratoires de leur peau ; de-là la cause des maladies aiguës qui attaquent principalement leur poitrine , parce qu'ils ne font cet ouvrage que pendant l'hiver.

Ceux qui , dans une chambre fermée , où il n'y a aucune ouverture par où l'air puisse se renouveler , & à la lueur de lampe où brûle de l'huile de noix , écrivent , lisent ou font quelque autre ouvrage pendant quelques heures , éprouvent combien la vapeur de cette espèce d'huile est nuisible. Ils ne peuvent quitter cette chambre remplie de fumée , sans avoir un violent mal de tête , le vertige , ou une stupeur assez profonde. J'ai vu quelques personnes à qui cette fumée fut aussi nuisible que la vapeur des charbons ; & je connois , entr'autres , un homme de lettres qui , à cause du peu d'aïfance où il étoit , s'étant servi d'une pareille huile pour travailler la nuit dans un lieu étroit , fut assoupi & comme engourdi pendant plusieurs jours.

Les ateliers où on prépare l'huile de lin , ne sont pas moins fétides. On fait un grand usage de cette huile dans notre pays pour s'éclairer pendant la nuit , sur-

174 *Essai sur les Maladies*

tout lorsque l'huile de noix manque. Ceux qui sont employés à la préparation de l'huile de lin, sont sujets aux maladies dont nous avons parlé dans ce chapitre.

Les Corroyeurs qui sont occupés à macérer les cuirs des animaux dans la chaux & la noix de galle, à les fouler aux pieds, à les laver, à les nettoyer, à les enduire de suif, pour tous les différens usages auxquels on les emploie, sont attaqués des mêmes maladies que les Ouvriers précédens, par les exhalaisons sales & fétides qui s'élevent de leurs peaux. Ils ont le visage blême & cadavéreux, ils sont enflés, éssoufflés, d'une couleur livide, & très-sujets aux maladies de la rate. J'en ai vu beaucoup d'hydropiques. Comment, en effet, dans un lieu humide, dans un air infecté de vapeurs putrides où ces Ouvriers restent presque toujours; comment, dis je, les organes vitaux & animaux pourroient-ils rester intacts, & l'économie de tout le corps n'être pas altérée? J'ai vu plusieurs fois des chevaux résister au frein, & ne vouloir pas passer vis-à-vis de pareilles boutiques. J'en ai observé qui, au premier rayon d'odeur infecte qui venoit frapper leurs nazeaux, retournoient sur

leurs pas comme des furieux, & n'écou-
roient^r plus la voix de leurs guides. C'est
pour cela que les Tanneries & les Cor-
royeries sont situées près des murs des
villes, ou hors leur enclos comme dans
la nôtre, de peur que l'odeur qui s'en
élève n'infecte l'air que les habitans res-
pirent. Aussi Hippocrate, dans l'histoire
de Philiscus (a) qui mourut le sixieme
jour d'une fièvre maligne, a-t-il décrit le
lieu où il étoit malade: « Philiscus habitoit
» près le mur, &c. » Dans le commen-
taire de cette histoire, le savant Mercu-
rialis a remarqué que le divin vieillard
avoit désigné, par cette expression, un
lieu où les maladies étoient très-com-
munes, puisqu'en effet les environs des
villes sont les endroits les plus propres
à donner des maladies, à cause de
routes les immondices & des cadavres
des animaux qu'on y entasse.

A Rome, les ateliers les plus sales,
comme ceux des Corroyeurs, étoient
relégués au-delà du Tibre. Martial, en
passant en revue les différentes odeurs
fétides, met de ce nombre celle des
peaux, qu'on faisoit macérer dans le

(a) 1 Epid., §. 3.

176 *Essai sur les Maladies*

quartier déjà cité (*a*). Juvenal parle aussi de ce quartier de Rome où demeurait le petit peuple, & où étoient les ateliers les plus mal-propres (*b*). On regardoit donc l'air de ces lieux comme très mal-sain à Rome, à cause de la fétidité qu'exhaloient les boutiques qui y étoient situées. C'est pour cela que les Juifs qui habitoient ce quartier, où ils s'étoient réfugiés, suivant Philon (*c*), parce qu'il étoit désert & à très-bon marché, répandoient une odeur infecte qui ne leur venoit pas de naissance, comme le vulgaire le croit encore.

On peut aussi ranger avec les Corroyeurs ceux qui font des cordes d'instrumens, & qui sont accablés des mêmes

(*a*) *Non ab amore recens hircus, non ora leonis,
Non detracta cani trans-Tiberina cutis.*

L. 6, ep. 93.

Thais sent plus mauvais qu'un bouc qui sort de faire l'amour, que le gosier d'un lion, que la peau d'un chien écorché au-delà du Tibre.

(*b*) *Nec te fastidia mercis
Ullius subeant ableganda Tiberim ultra.*

Sat. 15.

Ne vas point te dégouter des marchandises que tu seras contraint de releguer au-delà du Tibre.

(*c*) De leg. ad Caium.

maux. Sans cesse , dans des lieux humides & fétides , occupés à nétoyer & développer des intestins d'animaux , ils deviennent , pour la plupart , pâles , livides , cachectiques , & ils ont les jambes enflées.

Ceux qui font le fromage ont aussi leurs maladies particulières , à cause de la fétidité de leur métier. On fait , avec le lait de vache , des énormes roues de fromage , auxquelles ressembloient peut-être ceux que les Anciens appelloient *lunenses* , en forme de lune (a). Tels sont , parmi nous , les fromages Parmesan , Laudesan , de Plaisance , & ceux des autres villes situées en-deçà & en-delà du Pô. Ces substances exhalent des vapeurs grasses & fétides , qui nuisent beaucoup à la santé de ceux qui les fabriquent. En Italie , les fromageries sont situées dans la campagne & les faux-bourgs , & très-éloignées du sein des villes. Cependant , à Modene , les Juifs qui , par religion , ne peuvent manger

(a) *Caseus Hetrusca signatus imagine luna ,
Præstabit pueris prandia mille tuis.*

Martial. , l. 13 , ep. 27.

Le fromage , marqué de la lune de Toscane , donnera mille repas à vos domestiques.

ce qui a été préparé par des mains étrangères, font du fromage en Été dans leurs maisons, avec le lait qu'on apporte des fauxbourgs : aussi les lieux où ils préparent cet aliment répandent-ils une odeur très-mauvaise, & les mouches y voltigent en très grande quantité.

J. - Pet. Lotichius, dans son *Traité des mauvaises qualités du fromage*, rapporte qu'il regne une odeur si fétide dans un bourg de Francfort, où on en fait une très-grande quantité, qu'on ne doit pas, selon lui, chercher d'autre cause de la peste qui a ravagé cette ville.

Mais il n'y a pas de gouffre infernal, ou de lac empesté, qui puisse nuire davantage aux Ouvriers que les lieux où se font les chandelles. En effet, les Chandeliers & tous les voisins en sont si incommodés, que ces ateliers sont relégués aux extrémités des villes, comme nous le fait remarquer Zacchias, qui a spécialement traité des boutiques où on fabrique la chandelle (a). Les chaudières où bouillent les suifs de bouc, de bœuf & de cochon, répandent une vapeur si infecte qu'elle affecte tout le voi-

(a) Q. M.-L., l. 5, tit. q. 7.

finage. Les Chandeliers penchés sur ces chaudières, en sont très-maltraités; & les particules grasses & fétides qu'ils reçoivent par le nez & par la bouche, obstruent & embarrassent le tissu fistuleux de leurs poumons, & donnent naissance aux étouffemens, aux douleurs de tête, & principalement aux dégoûts & aux nausées. Rien, en effet, n'est si propre à donner des envies de vomir & des soulèvemens d'estomac que la graisse, dont le seul aspect suffit souvent. Aussi les femmes trop grasses & dont l'embonpoint est excessif perdent beaucoup de leur beauté. Martial étoit ennemi de ces sortes de femmes, & il disoit qu'il aimoit mieux la chair que la graisse. Personne n'ignore la facilité avec laquelle les substances grasses & huileuses, malgré l'acide qu'elles contiennent, enchaînent & émoussent l'acide de l'estomac d'où dépend l'appétit (1). C'est donc

(1) Sans avoir recours à cette étiologie chimique qui est fort commode, mais rien moins que prouvée, il paroît que les odeurs, la vue même des substances grasses & huileuses, produisent le dégoût & les nausées, par une espèce d'antipathie qu'elles ont avec les nerfs de l'estomac; antipathie qui a lieu également lorsqu'une huile quelconque, avalée, s'appli-

avec raison que Galien (a) recommandoit les alimens gras & huileux pour appaiser la faim canine, & pour émousser les pointes de l'acide qui irrite les membranes de l'estomac. Avicenne (b) loue les alimens gras, la graisse de vache, &c. pour les voyageurs, & il rapporte qu'un homme vécut dix jours sans manger, pour avoir bu une livre d'huile de violettes avec de la graisse figée (1). Il n'est donc pas étonnant que les Chandeliers aient un dégoût & une perte d'appétit continuels.

J'ai plusieurs fois observé des femmes, qui demeuroient près de ces boutiques, se

que immédiatement sur les nerfs stomachiques, ce qui fait que tous les Médecins rangent les huiles au nombre des vomitifs. Cette manière de considérer l'action de l'huile sur l'estomac, explique très-bien l'inappétence, le dégoût, & les nausées si familières à tous les Ouvriers qui emploient l'huile dans leurs travaux.

(a) Com. 21, 2 sect.

(b) L. 1, fen. 3, d. 5, c. 2.

(1) Nous croyons devoir transcrire la phrase d'Avicenne :

Quidam quoque retulerunt, quod unus homo biberit libram unam olei violacei, in quo cera dissoluta fuit, donec in emplastri similitudinem conversa fuerint, decem diebus postea comedere non desideravit.

plaindre de passions hystériques à cause de la mauvaise odeur. Ce fait pourra paroître étonnant , d'autant plus qu'Hippocrate (*a*) veut qu'on fasse respirer des mauvaises odeurs dans ces affections : mais 1°. les odeurs agréables n'excitent pas toujours des suffocations de matrice ; on guérit même quelquefois ces maladies avec des remèdes aromatiques , tels que la canelle , la muscade , qui , suivant Augenius (*b*) , sont un secours infailible dans ces cas , & dont l'usage est confirmé par Etmuller , par Hippocrate lui-même qui recommande le vin odorant , dans son Livre sur la nature des femmes (*c*). 2°. Toutes les odeurs fortes & désagréables ne sont pas également propres à appaiser les troubles hystériques , comme l'a observé Forestus (*d*) ; puisque l'odeur d'une lampe donne naissance à ces maladies , & détruit le fœtus dans le sein de sa mere , suivant l'observation des Anciens. Je ne suis donc point du tout étonné que l'odeur du suif pourri excite des mouvemens défordonnés dans les esprits animaux , & produise des

(*a*) 2 De morb. mul. , n. 78.

(*b*) L. 12 , ep. 7.

(*c*) De affec. foem. , ex utero.

(*d*) L. 28 , ob. 30.

naufées, des convulsions de l'estomac & de la matrice. Ainsi, j'ai vu quelquefois des femmes délicates se trouver mal, & tomber dans un accès épileptique, à l'odeur des chandelles qui les éclairaient pendant la nuit.

Relativement à l'odeur pernicieuse des chandelles, on peut consulter Solemner, qui rapporte (a) que son frere, occupé à des études très-sérieuses, avoit beaucoup souffert de la poitrine & de la tête, par l'odeur de la chandelle dont il se servoit. Il ajoute que le suif de bœuf est plus fétide que celui de brebis, & que les chandelles ne répandent jamais une plus mauvaise odeur que lorsqu'on y a mêlé une certaine quantité de graisse de porc. Les actes de Copenhague (b) offrent l'histoire d'une femme qui, en faisant des chandelles, fut prise d'une violente douleur de tête accompagnée de vertige, de rougeur des yeux, & de difficulté de respirer. Olavius Borrichius la fit d'abord vomir, & lui prescrivit ensuite des eaux pectorales avec l'oxymel scillitique. Ces remèdes assoupirent l'ennemi pendant quelque temps; mais bien-

(a) Sec. 5, conf. 6, p. 461.

(b) Vol. 5, obs. 86.

tôt , après en avoir supprimé l'usage , cette femme devint asthmatique , & essaya inutilement une foule de médicamens. Elle mourut en détestant son métier , & en exhortant les Chandeliers à travailler dans des ateliers ouverts à l'air , s'ils avoient quelque envie de conserver leur poitrine.

Je dois aussi avertir les Gens de Lettres de ne point se servir de chandelles dans leurs études nocturnes , & de brûler , s'ils le peuvent , de la bougie , ou de l'huile d'olives , dans des lampes autrefois dédiées à Minerve , à l'exemple des anciens Savans dont les Ouvrages sentoient l'huile. C'est aussi le conseil donné par Fortunatus Plempius (*a*) , qui ajoute que la fumée & l'odeur des chandelles peut produire l'avortement , comme la vapeur de la lampe à laquelle Pline (*b*) attribue cette propriété.

Quant aux maladies des Ouvriers dont il est question dans ce chapitre , il faut employer les remèdes proposés par Borrichius , les vomitifs , & sur-tout l'antimoine , les cathartiques puissans , les forts incisifs , principalement ceux

(*a*) De togat. val. tuend. , cap. 35 , 59.

(*b*) L. 7 , H. N. , cap. 7.

184 *Essai sur les Maladies*

dans la composition desquels il entre du vinaigre, comme l'oxymel scillitique, &c. ; car rien ne corrige & ne chasse mieux une humeur grasse & onctueuse que le vinaigre.

Il faut donc faire tous ses efforts pour détacher & évacuer ces particules visqueuses & huileuses, qui obstruent la peau & les viscères de ces Ouvriers, arrêtent le cours des esprits & de la transpiration. Il faut sur-tout avoir égard à ces molécules grasses, soit dans les maladies énoncées, soit dans toutes celles qui dépendent de la constitution des temps. En effet, comme il y a lieu de soupçonner que ces molécules, reçues avec l'air dans l'intérieur du corps de ces Ouvriers, ont altéré leurs humeurs & leurs esprits, on doit leur prescrire la saignée avec beaucoup de précautions ; car, si on étoit prodigue de leur sang, leurs forces seroient bientôt abattues & manqueroient avec leurs esprits, qui ne peuvent être que foibles & faciles à dissiper, à cause du sang appauvri & gâté qui en est la source (1).

(1) Ramazzini a compris dans ce chapitre tous les Ouvriers en général, dont le métier les expose à être mal-propres, & qui, pour la plupart, respirent des vapeurs fétides ani-

males. Platner a fait une dissertation très-intéressante sur cet objet, *de morbis ab immunditiis* : il ne balance pas à mettre la propreté au rang des choses non-naturelles, & d'en faire une partie importante de l'hygiène. Cette dissertation peu volumineuse est pleine de connoissances précieuses : l'Auteur passe d'abord en revue toutes les causes qui peuvent altérer la propreté, & faire naître des maladies particulières ; l'entretien des rues & des égouts, l'éloignement des ateliers fétides hors des villes, le renouvellement de l'air dans les Hôpitaux, l'usage de la chandelle pernicieuse aux Gens de Lettres, le choix d'une maison dont les latrines soient éloignées, la propreté excessive des cuisines & des domestiques, celle des habits, du linge ; la salubrité des eaux ; le changement de chemises & de draps aux malades, pourvu qu'ils ne soient ni en sueur, ni dans le temps de l'éruption ; le soin extrême qu'on doit avoir de se moucher, de se laver souvent avec l'eau pure & sans mélange d'aucuns parfums, d'éviter le contact des personnes attaquées de quelques virus, ou de quelques suppurations internes dont l'odeur se porte à la bouche, de se nettoyer les dents, de se peigner les cheveux, d'éviter les différentes onctions dont se servent certaines femmes, & qui font plus de tort que de bien à leur peau, le fard, le rouge ; de se couper les ongles, sur-tout pour les Accoucheurs, &c. ; les attentions que les Apothicaires doivent prendre pour entretenir tous leurs vaisseaux propres, & les Chirurgiens leurs instrumens : tels sont, en général, les objets qui occupent successivement Platner, & sur lesquels il donne des préceptes pour éviter les

186 *Essai sur les Maladies*

maladies qui naissent de la mal-propreté, & jouir, par ce moyen, d'une santé vigoureuse.

Les Bouchers, sans cesse teints de sang, seroient exposés à beaucoup de maladies, & surtout aux putrides, s'ils ne prenoient pas beaucoup de précautions & de soins, pour entretenir la propreté dans leurs tueries & dans leurs étaux. Malgré la cause multipliée & étendue qui devoit leur procurer mille maux, ils sont, de tous les Ouvriers, ceux dont l'extérieur fleuri & l'embonpoint annoncent la santé la plus vigoureuse & la plus constante. La couleur rose qui anime leurs joues, la blancheur & la finesse de leur peau, ne peuvent laisser aucun doute sur la qualité saine & cosmétique du sang.

Leur embonpoint prouve aussi, que de la grande quantité de viandes qu'ils ont continuellement dans leurs boutiques, il s'exhale des molécules vraiment nutritives qui pénètrent par leurs poumons, leur estomac & leur peau, & portent, dans leur sang, une abondance de suc nourricier que ce fluide disperse ensuite dans toutes leurs parties. Les Rôtisseurs, les Traiteurs, les Cuisiniers sont exposés au même inconvénient, & deviennent presque tous d'un embonpoint excessif.

C'est à cause de cette surabondance de sucs que les Bouchers sont assez souvent sujets aux lourdeurs de tête, aux étouffemens, aux hémorrhagies, à l'apoplexie même; maladies qui toutes dépendent d'une pléthore excessive. Une saignée de temps en temps, la diète exacte à l'approche de ces accidens, ou du moins la diminution de nourriture & l'usage des délayans, sont les moyens les plus propres à les garantir de ces maux.

Dans l'Été , lorsque la chaleur de l'atmosphère accélère la putréfaction de la viande , les Bouchers sont plus exposés aux maladies putrides & malignes , à cause des vapeurs fétides répandues dans leurs tueries , & qu'ils respirent sans cesse : c'est dans cette saison qu'ils doivent redoubler d'attention , laver souvent leurs tueries , tuer le moins possible , se nourrir de légumes & de peu de viandes , boire de la limonade , respirer le vinaigre simp'le ou des quatre voleurs , ne rester que le moins possible dans leurs étaux , aller après leur travail respirer l'air sain & frais de la campagne.

Enfin , lorsqu'ils éprouvent des dégoûts & des nausées , ils peuvent faire usage de la boisson suivante , recommandée par les Auteurs du Dictionnaire de Santé. Prenez des racines d'impéatoire , de galanga , ratifiées & coupées menu , de chaque une once ; de myrrhe , d'encens mâle , de chaque un gros ; de safran , un demi-gros ; de quinquina , de canelle en poudre , de chaque deux gros. Faites infuser le tout dans quatre livres de vin blanc , sur les cendres chaudes ; passez la liqueur : on en boit un petit verre de temps en temps.

Les Poissonniers doivent prendre les mêmes précautions que les Bouchers , & être encore plus exacts ; car l'odeur de leurs poissons corrompus est plus dangereuse & plus active , que celle de la viande de bœuf & de mouton.

Les Chandeliers ont aussi des maladies particulières. Ils doivent prendre beaucoup de précautions pour ne pas laisser enflammer leur suif ; accident qui n'a été que trop commun à Paris. Ceux d'entr'eux qui travaillent dans des caves , auront attention de ne pas s'exposer aux vapeurs du charbon qui n'ont point

188 *Essai sur les Maladies*

d'issue dans ces endroits : ils choisirent des caves grandes , bien voûtées , hautes , & dont les soubiraux soient larges.

Les Auteurs du Dictionnaire de Santé , d'après Hecquet , recommandent , pour les maladies de ces Ouvriers , le suc dépuré de cerfeuil , de chicorée sauvage , de mélisse , par cuillerées , aussi-bien qu'un demi-gros de thériaque avec le suc d'une orange aigre.

Ils leur prescrivent aussi de se frotter le nez & les temples , plusieurs fois par jour , avec le vinaigre des quatre voleurs.



C H A P I T R E X V I.*Des Maladies de ceux qui préparent
& vendent le Tabac.*

E LOIGNONS-NOUS maintenant de ces odeurs fétides & nuisibles, pour nous occuper de la substance qui fait les délices de presque tous les nez; & transportons nous dans les boutiques où on prépare le tabac; (je peux me servir de ce mot, puisqu'il est reçu dans notre ville). Cette poudre de Nicotiane, dont la découverte appartient à notre siècle, au-moins en Italie, devient chez nous une coutume vicieuse. L'usage qu'en font les femmes, les hommes, & jusques aux enfans, la font mettre au nombre des dépenses journalières d'une maison. Les Ouvriers qui préparent le tabac, savent quels maux il est capable de produire à la tête & à l'estomac. Entre les marchandises qu'on nous apporte de Livourne en Toscane, il vient des paquets de feuilles de tabac tournées en forme de cordes, que les Ouvriers déploient, secouent, & broient par le moyen d'une meule

mue par des chevaux , à qui on bouche les yeux & que l'on fait tourner en rond. Pendant l'action de la meule , ces Ouvriers agitent le tabac en différens sens : lorsqu'ils ne sont point faits à ce travail , ils y gagnent des douleurs de tête violentes , des vertiges , des nausées , & des étternuëmens continuels. Il s'eleve , en effet , dans cette opération une si grande quantité de parties subtiles , sur-tout en Été , que tous les voisins en sont incommodés , & se plaignent d'envies de vomir. Les chevaux qui font tourner la meule , témoignent l'âcreté nuisible de cette poussiere qui voltige , en agitant fréquemment la tête , en toussant , & soufflant par les nazeaux. J'ai vu une jeune fille juive , (car les boutiques de tabac , comme celles de plusieurs autres marchandises , sont louées aux Juifs (a) dans presque toute l'Italie) , occupée pendant tout le jour à déployer ces paquets de tabac , avoir une violente envie de vomir , aller fréquemment à la selle , & rendre beaucoup de sang par les vaisseaux hémorrhoidaux pour s'être reposée sur ces paquets.

Je ne veux pas traiter ici de l'usage &

(a) *Quorum cophinus fœnumque supellex.*

de l'abus du tabac; ce seroit répéter ce qu'en ont dit Magnenus, qui a fait un *Traité particulier sur cet objet*, & le suivant Etmuller, dans son *Ouvrage nouvellement imprimé à Francfort avec beaucoup d'additions*, & qui contient une *histoire détaillée de cette plante & des médicamens qu'elle peut fournir*. Tous les Médecins conviennent que l'usage immodéré du tabac produit des maux singuliers; & il y a, dans les Auteurs, des observations qui confirment cette assertion. On peut consulter sur cet objet Vanhelmont (*a*) qui, blâmant l'usage où l'on est de fumer, assure avoir trouvé un estomac teint en jaune par la vapeur du tabac, dans lequel il admet un virus caché. Simon Pauli & Richard Morton (*b*) pensent que cette fumée rend les poumons flasques, qu'elle dessèche ces viscères, & qu'elle produit un vrai marasme. On pourra aussi lire Théoph. Bonet (*c*), qui a démontré par beaucoup d'ouvertures de cadavres les maux affreux que produisent, sur les poumons

(*a*) In *Custode errante*, n. 46, ac in *Traët. de mort. occas.*

(*b*) *Quadr. Bot.*, cap. 6, de phr.

(*c*) In *suo Sepulch.*, tom. 2, lib. 4, sect. ultim.

& le cerveau , non-seulement la fumée de tabac , mais encore la poudrs de cette plante prise par le nez. D'ailleurs , le chatouillement & l'irritation qu'elle excite dans le nez , & dans la bouche quand on la mâche ; l'odeur détestable que répand l'haleine des Marchands de tabac , prouvent assez qu'il y a dans ce végétal une acrimonie mordicante , comme dans toutes les plantes sternutatoires.

Cette poudre si abondante dans les boutiques des Marchands de tabac , & d'autant plus âcre qu'elle est plus ténue , reçue par le nez & la bouche , picorte la membrane délicate des poumons & de la trachée-artere , arrête & engourdit les esprits animaux par son odeur vireuse , & altère en même-temps le ferment de l'estomac en émouffant son acide.

Qu'on ne pense pas que je veuille diffamer une plante si célèbre , décorée du titre de Royale , si agréable aux Européens , & dont le commerce fait un des grands revenus de plusieurs Royaumes. De célèbres Ecrivains ont beaucoup écrit sur ses vertus , & l'ont placée , avec raison , entre les plantes médicamenteuses. On ne doit blâmer que l'usage immodéré , ou à contre-temps , qu'on fait

fait de cette plante; usage qui a fait regarder son action comme fort inconsistante, & qui lui a acquis un bon ou un mauvais renom suivant les circonstances. L'expérience a assez prouvé que les feuilles de tabac contiennent une grande quantité de sel volatil, propre à absorber un acide superflu, & qui leur donne la vertu détersive & vulnéraire. C'est pour cela qu'Epiphanius Ferdinandus (a) recommande beaucoup la décoction de cette plante dans l'empyeme, & la regarde comme un très-grand remede pour cette maladie. Tout le monde fait que les feuilles de tabac mâchées excitent une excrétion abondante de phlegme; & c'est ce qui fait commettre des erreurs très-graves, parce que le flux de pituite que cette plante mâchée occasionne, n'est pas également salutaire à tous les hommes. Dans les corps gras, abondans en sucs visqueux & épais, la poudre de tabac peut être très-utile, mais il n'en est pas de même pour ceux dont le tempérament est bilieux & chaud, ainsi que l'a fait sur-tout observer Guill. Pison (b). J'ai connu plusieurs personnes

(a) Hist. 32.

(b) L. 4, c. 45, de re nat. & med. utr. Ind.

dans le marasme , pour avoir trop mâché de tabac : elles s'applaudissoient en voyant couler perpétuellement un flot d'humeurs de leur bouche , & elles croyoient rendre leur santé vigoureuse par ce moyen. J'ai eu beaucoup de peine à leur persuader , qu'il étoit très-malfain de tarir ainsi les sources salivaires , & d'épuiser tout le corps de son suc nourricier ; tant est grande la folie de mâcher le tabac & d'en respirer la fumée , folie qui , malgré les avis des Médecins , fera probablement toujours à la mode.

Beaucoup de voyageurs nous assurent que le tabac mâché , ou sa vapeur inspirée par une pipe , ôte l'appétit , & que , par l'un ou l'autre de ces moyens , on peut faire beaucoup de chemin sans être pressé de la faim , & sans sentir son estomac. Un Auteur déjà cité, Guill. Pison (*a*) , assure qu'en voyageant dans des lieux déserts , il ne ressentit ni lassitude , ni faim , après avoir mâché du tabac. Vanhelsmont dit la même chose , & il prétend que le tabac apaise la faim , non en la satisfaisant , mais en détruisant

(*a*) In H. N. & Med. utriusque Indiæ , l. 4, C. 43.

cette sensation, & en diminuant l'exercice des autres fonctions. Etmuller (a) n'est pas fort éloigné de la pensée de Vanhelmont; il croit que le tabac, comme tous les autres narcotiques, engourdit les esprits animaux, & détruit le sentiment de la faim en émoussant le ferment salé de l'estomac par le sel volatil qu'il contient. J'ai, en effet, souvent observé que ces Fumeurs & Mâcheurs de tabac sont continuellement sans appétit, ainsi que les grands Buveurs. En effet, comme le vin & son esprit émoussent le ferment acide de l'estomac, de même la fréquente mastication du tabac, ou sa fumée, énervent la force de ce viscere, & détruisent l'énergie du suc salivaire, au point que la vapeur qu'on respire ne fait plus aucune impression sur les nerfs. Le savant Plempius est du même sentiment: il assure (b) que le tabac ne nourrit point, mais que l'abondance de l'humeur pituiteuse qu'il fait couler de l'intérieur de la bouche, emplit l'estomac, & détruit ainsi le sentiment de la faim.

Il est étonnant de voir combien de

(a) In Tract. de fame læsâ.

(b) De togator. valet. tuendâ.

moyens l'on a employés pour satisfaire les goûts des différens nez. En effet, on prépare plusieurs sortes de tabacs, comme dans la cuisine on multiplie les assaisonnemens. On le réduit en poudre plus ou moins fine, on lui donne une odeur agréable, ou on lui laisse celle qui lui est propre. Toutes les fois que je vois des Preneurs de tabac inspirer avec avidité cette poudre, ou attirer & rejeter alternativement la fumée du tabac qui brûle, je me représente le Roland de l'Arioste qui respire par le nez le cerveau qu'il a perdu, ou le Cacus de Virgile qui, combattant avec Hercule dans la caverne du mont Aventin,

Prodige merveilleux ! de sa gorge enflammée
Vomit un noir torrent d'une épaisse fumée (a).

Voyons maintenant quel secours la Médecine peut donner aux Ouvriers qui préparent le tabac. Comme on ne peut détruire la cause occasionnelle de leurs maux, puisque le desir du gain leur rend l'odeur du tabac moins sensible & moins désagréable, il faut d'abord les avertir des précautions qu'ils ont à prendre en rapant, passant & maniant cette

(a) *Faucibus ingentem fumum, mirabile dictu !
Evomat . . .*

substance, qui semble contribuer avec Bacchus & Cérès à entretenir cet esprit vif & fémillant qui distingue les habitans des villes. Ces Ouvriers doivent éviter, autant qu'ils pourront, le nuage des atomes qui s'échappent de leur ouvrage, en se couvrant la bouche & les narines, en respirant souvent un air frais, en se lavant le visage avec de l'eau froide, & la bouche avec de l'eau & du vinaigre; enfin, en buvant ce dernier mélange, car rien n'est plus capable d'émoûffer & de détacher ces particules âcres adhérentes à l'œsophage & à l'estomac, que toutes les boissons où il entre du vinaigre. Ils pourront se garantir des mauvais effets du tabac, avec le petit-lait, les émulsions de semences de melon, la risane d'orge, le riz cuit dans le lait. Les douleurs de tête & les nausées dont ils se plaignent sont dues aux lieux clos & humides où ils travaillent, principalement pour broyer le tabac sous la meule. Dans ces cas, je leur ai administré avec succès les vomitifs, pour leur faire rendre, par la voie la plus courte, la poussière qu'ils ont avalée, & qui, de sa nature, provoque le vomissement.

En observant les maux violens que les différentes odeurs causent à ceux qui les

198 *Essai sur les Maladies*

travaillent, j'ai eu envie d'ajouter ici une digression sur la nature des odeurs : mais la longueur de cette carrière m'a arrêté ; j'ai craint de m'y engager trop avant, & d'être emporté trop loin de mon objet par l'agrément de la matière. En y réfléchissant quelque temps, j'ai observé que les Philosophes & les Médecins, tant anciens que modernes, avoient beaucoup écrit sur les odeurs en différens endroits de leurs Ouvrages, mais qu'il manquoit à l'Histoire Naturelle un Traité complet & particulier sur ces substances. A cet effet, j'ai cru qu'il falloit pour un pareil travail rechercher d'abord la nature des odeurs, d'après les opinions des Philosophes anciens & modernes ; en indiquer les différences, & les séparer par classes suivant leurs propriétés, leur origine particulière, le sol qui les a produites, leur composition, leurs mélanges ; dissertar sur les parfums des Anciens ; passer ensuite aux médicamens que fournissent les odeurs, & qui ont donné naissance, suivant les Modernes, à la médecine des esprits végétaux ; enfin, parler des odeurs sacrées dont il est fait mention dans les Livres saints, & dont se servoient les Juifs dans leurs sacrifices, & des parfums qu'or brûloit

dans les expiations, les sacrifices pour appaiser ou invoquer les Dieux, chez les Grecs, les Romains, les Egyptiens & les Indiens. Telle est la matière abondante qui me parut devoir composer un Traité renfermant, dans un seul Ouvrage, l'histoire complète des odeurs, tout ce qui est épars dans les Auteurs sur cet objet, & les observations qui me sont particulières. Petrus Servius, Médecin Romain, a promis autrefois un Traité physique des odeurs, dans son excellente Dissertation philologique sur ces substances; mais il n'a pas tenu sa parole, autant que je puis le savoir. Je ne prétends pas non plus engager la mienne pour un pareil effort, qui demanderoit beaucoup de temps & de travail. Il y a, en effet, beaucoup de choses qui, vues de loin & du premier coup d'œil, paroissent faciles & simples, mais qui deviennent pénibles & pleines de difficultés (1)

(1) Le tabac est une de ces substances qui font plus de maux que de bien, & dont l'usage immodéré peut causer quelquefois la mort. On a vu une Dame mourir d'un cancer du nez, pour avoir pris une trop grande quantité de cette poudre. La petite fille d'un Marchand de tabac, mourut dans des convulsions affreuses, parce qu'elle coucha dans un endroit

lorsqu'on les examine de près. C'est dans ce sens qu'un Poëte a très-bien dit :

où on en avoit rapé une grande quantité. Un jeune enfant qui en avala par mégarde, échappa à ses premiers effets, mais mourut quelque temps après de polypes, qu'on ne peut attribuer qu'à ce malheur. Les lézards, les crapauds meurent en très-peu de temps, lorsqu'on met du tabac sur leur dos. Un Médecin de la Faculté de Paris, qui a les connoissances les plus étendues en Histoire Naturelle, a éprouvé que la poudre de cette plante éloigne les insectes, qui s'attachent ordinairement aux peaux des animaux que l'on veut conserver. Morgagni semble attribuer une apoplexie mortelle, à l'usage excessif du tabac auquel le malade étoit adonné. Le Docteur Hill a vu mourir de faim une personne qui ne pouvoit avaler aucune nourriture; on lui trouva un polype qui lui bouchoit l'oesophage, & dont la formation étoit due à la grande quantité de tabac qu'elle prenoit.

Quelquefois le tabac ne donne pas la mort, mais cause des accidens très-graves. Beaucoup de faits-pourroient prouver cette assertion; nous en rapporterons quelques-uns. Un Soldat ivre avata de la salive imprégnée de tabac, il évacua, il s'affoupi, & bientôt réveillé par de fortes convulsions, il se mit à rire à gorge déployée, poussa des cris, perdit la vue pour quelque temps, & parut avoir une vraie folie. Une fille de vingt-trois ans avoit la galle: un Chirurgien fit appliquer dessus des linges imbibés d'une décoction de trois onces de feuilles de tabac; trois heures après, elle fut

« L'esprit humain est capable des plus
» grandes choses , & souvent les projets

agitée de convulsions , de nausées , & vomit du sang : une saignée , une potion calmante dissipa l'accident.

Le tabac n'est pas moins dangereux dans certaines maladies : un jeune homme ayant la petite vérole , fut si vivement frappé de l'odeur de tabac que sa garde rapoit à côté de lui , que ses boutons rentrèrent sur-le-champ , & qu'il ne dut la vie qu'au secours de la Médecine. Une fille , au rapport de Sauvages , tomboit dans une vraie catalepsie , lorsqu'il lui sautoit , par hazard , un peu de tabac dans l'œil : l'action irritante de cette plante est donc capable d'exciter le retour d'une affection périodique ?

Le tabac agit , en général , bien moins vivement , mais toujours d'une manière dangereuse , sur tous ceux qui en prennent même légèrement. C'est un corps , dit le Docteur Hill , que l'Art peut imiter en combinant l'opium & l'euphorbe ; il a la vertu narcotique & assoupissante du premier , & l'action drastique stimulante du second. Il ronge les nerfs , détruit l'odorat & le goût. Dissous par la salive & porté dans l'estomac , il en altere l'action & le sentiment , & produit des vents , des nausées , la maigreur , &c. ; il appesantit l'esprit , affoiblit l'imagination , & la sensation agréable qu'il excite entraîne avec elle une foule de maux.

Nous ne prétendons cependant pas interdire à tout le monde l'usage du tabac : Ramazzini lui-même nous apprend qu'il convient aux

» les plus vastes ne lui coûtent qu'un
 » instant (a) ».

tempéramens phlegmatiques & aux personnes cacochymes ; nous ne nous récrions que contre l'abus qu'on en fait , & nous désirerions qu'on consultât son tempérament & ses forces avant que de s'y adonner. Nous savons qu'il est des corps privilégiés exceptés de la loi commune , & qui ne s'en trouvent pas mal. Ainsi , à Cette en Languedoc , les Ouvriers de la Ferme s'accoutument à son odeur , ne s'en trouvent aucunement incommodés , & sont même moins sujets que les autres habitans de Cette aux fievres putrides , qui y régnerent ordinairement à la fin de l'Eté. Ainsi , parmi le peuple , on trouve souvent des Fumeurs qui ont tout le jour la pipe à la bouche , & qui n'en sont pas plus malades. Enfin , nous savons , par l'exemple de Diemberbroek & de plusieurs autres Médecins , que la fumée de tabac est un des préservatifs vantés contre la peste : mais nous faisons observer que , dans les grandes villes , un usage aussi indistinctement reçu ne peut que faire du tort , aux femmes sur-tout & aux hommes foibles ; & nous finissons par remarquer que jamais les vapeurs , la foiblesse des nerfs , l'hypochondriacisme n'ont été plus fréquens en France , que depuis qu'on nous a apporté le café , le thé , & le tabac.

a) *Tollimus ingentes animos , & maxima parvo
 Tempore molimur . . .*



C H A P I T R E X V I I .*Des Maladies des Fossoyeurs.*

LES Anciens avoient beaucoup plus de soins des morts qu'on n'en a parmi nous, & les hommes occupés à ce ministère avoient beaucoup plus d'ouvrage que nos Fossoyeurs. On commençoit par laver les cadavres, on les frottoit de parfums, on les brûloit, & on en mettoit les cendres dans des urnes: à cet effet, il y avoit des hommes pour les laver & les embaumer, *pollinctores*; d'autres pour les porter sur leurs épaules, *succolatores*; & enfin, des gens pour les brûler, *ustores*. De notre temps, les Fossoyeurs n'ont qu'à porter les morts dans les temples, & à les descendre dans les tombeaux. Dans les villes & dans les bourgs d'Italie, chaque famille distinguée a son tombeau particulier dans les temples; & les gens du peuple sont enterrés dans des fosses amples & communes à toute une Paroisse. Les Fossoyeurs, en descendant dans ces lieux infects, pleins de cadavres à demi pourris, & en y en apportant de nouveaux, sont sujets

204 *Essai sur les Maladies*

à des maladies dangereuses, sur-tout aux fièvres malignes, aux morts subites, à la cachexie, à l'hydropisie, & aux catarrhes suffocatifs. Leur visage est toujours cadavéreux, leur aspect triste, comme à des hommes qui ont un commerce avec l'enfer. Rien n'est plus capable de causer des maladies pestilentielle qu'un long séjour dans les tombeaux, & que l'air corrompu qu'on y respire. En effet, cet air altere les esprits animaux dont la nature est éthérée, & les rend incapables des fonctions auxquelles ils sont destinés, c'est-à-dire, de porter la vie dans toute la machine. Hippocrate a dit, avec raison (a), que l'air est la source de la vie & de la mort des hommes : il est donc impossible que celui des tombeaux ne soit pas pernicieux aux Fosseurs, & ne corrompe pas leur sang. Chez les Anciens, on employoit à ce ministère, ainsi qu'aux métaux & à la vuidange des fosses, des esclaves publics à demi-rafés, & qu'on appelloit *inscripti* (b).

(a) De Flar., n. 6.

(b) *Quatuor inscripti portabant vile cadaver,
Accipit infelix qualia mille rogus.*
Martial.

Quatre *inscripti* portoient le cadavre sur le bûcher accoutumé à ce ministère funèbre.

De notre temps, on voit des hommes libres, forcés par la dure nécessité de l'indigence, à entreprendre ce vil ministère. Le sort de ces malheureux est très à plaindre; je n'ai vu aucun Fosseyeur vivre vieux. Tout le monde fait avec quelle facilité les corps des animaux en putréfaction altèrent l'air: on a souvent vu des pestes affreuses dévaster des pays entiers, & devoir leur naissance à des cadavres sans sépulture dont la terre est couverte après de grands combats, ou à des anciens tombeaux témérairement ouverts. Il n'est donc pas étonnant de voir naître des maladies pestilentielles, lorsque les Fosseyeurs ont ouvert des tombeaux pour y descendre les cadavres. Un de ces hommes, nommé Piston, avoit inhumé un jeune homme bien habillé & avec une chaussure neuve: quelques jours après, trouvant, vers le midi, les portes du temple ouvertes, il alla à son tombeau, déranger la pierre qui le fermoit, y descendit, & voulant ôter les souliers du cadavre, il tomba mort, & fut ainsi puni d'avoir violé ce lieu sacré.

En Été, il regne souvent dans les temples une odeur infecte qui incommode les assistans. La grande quantité des tom-

206. *Essai sur les Maladies*

beaux & leur ouverture fréquente en est la cause, malgré la myrrhe & l'encens qu'on y brûle. C'est donc, avec raison, que Lilius Gyraldus (a) blâme la coutume où l'on est d'enterrer dans les Églises. Anciennement, dans les commencemens de la Religion Chrétienne, on n'entéroit dans les temples que les Martyrs. Les autres Fideles étoient inhumés dans des cimetières voisins des Églises. Les gens de la campagne se comportent, avec bien plus de raison que ceux des villes, dans l'inhumation des cadavres. Les parens ou les amis du mort le mettent dans un cercueil de bois; ils creusent ensuite une fosse profonde dans un pré près de leur Paroisse, & ils y descendent le cercueil. Les Athéniens portoient les morts dans des lieux situés hors de la ville, qu'ils appelloient *ceramici* (1). Les Romains avoient une loi qui ordonnoit de brûler les cadavres hors de Rome. Les urnes d'airain, ou de

(a) *De vario sepeliendi ritu.*

(1) Suidas nous apprend qu'il y avoit à Athenes deux lieux appellés *ceramici*: l'un, situé hors de la ville, étoit destiné à la sépulture des citoyens morts les armes à la main; l'autre, renfermé dans Athenes, étoit habité par les femmes publiques. *Calepin.*

Pierre, qui contenoient leurs cendres, étoient exposées sur la voie Latine & Flaminié, & sur-tout dans les chemins militaires, fameux à Rome par la quantité des tombeaux qu'on y voyoit. Juvenal a dit, dans sa Satyre première : « Fouil-
» lons dans les sépulctres épars sur la
» voie Latine & la voie Flaminié (a) ».

Cette coutume étoit fondée sur trois principales raisons, comme nous le fait observer Gyraldus. 1°. Pour engager les voyageurs à pratiquer la vertu ; c'est à cause de cela que les anciennes épitaphes leur étoient adressées. 2°. Pour que les citoyens de Rome, animés par la vue des tombeaux de leurs ancêtres, combattissent avec plus de courage, pour défendre leurs cendres, dans les sièges qu'ils pouvoient avoir à soutenir. 3°. Enfin principalement, pour préserver leur ville des exhalaisons fétides & pernicieuses qui s'élevent des cadavres en putréfaction. Il n'étoit accordé de sépultures dans la ville, qu'aux Vestales & aux Empereurs. Une loi des douze Tables défendoit de brûler les corps près des maisons des

(a) *Experiar quid concedatur in illos,
Quorum Flaminiâ tegitur cinis atque Latinâ.*

208 *Essai sur les Maladies*

Particuliers (a), « non-seulement ; dit » Ciceron , de peur des incendies , mais » encore à cause de l'odeur infecte que » répandent les corps lorsqu'on les brû- » le ». Les Anciens avoient tant de soin de conserver l'air de leurs villes pur , pour la santé des habitans , qu'ils releguoient , hors de leur enceinte , leurs cendres avec tous les immondices qu'on y portoit. Hésiode condamnoit le fumage des terres par les excréments , croyant qu'il falloit avoir plus d'égard à la salubrité de l'air qu'à la fécondité des campagnes. Un Arrêt des Ediles défendoit aussi de rien porter dans les temples qui fût fait de cuir , parce que c'étoit un crime d'y renfermer quelque partie qui eût perdu la vie.

Pour revenir à notre objet , il faut veiller à la santé des Fossoyeurs ; & il est juste que la Médecine rende quelque service à des hommes qui en conservent la dignité , en enfouissant avec les cadavres les erreurs des Médecins. Il faut leur indiquer les précautions nécessaires pour diminuer , autant qu'il sera possible , le

(a) *Rogum bustumve novum nè propè ades aliénas 60 pedes , invito domino , adjicito. Tull., 2 , de Lég.*

danger qu'ils courent dans leur ouvrage funéraire. Ces précautions sont les mêmes que celles qu'on a coutume de prendre dans la peste. D'abord ils doivent se laver la bouche avec du vinaigre très fort, porter dans leur poche un sachet imbibé de cet acide, & en respirer de temps en temps l'odeur pour rétablir leur odorat & leurs esprits. Ils ouvriront les tombeaux quelques temps avant d'y entrer, pour laisser exhaler les vapeurs malignes qui y sont enfermées. De retour chez eux, après leur ouvrage, ils changeront d'habits, & seront propres autant que leur condition leur permettra. Dans leurs maladies, le Médecin les traitera avec beaucoup de prudence. Toutes les fois que j'ai vu de pareils malades, j'ai beaucoup épargné leur sang : il est, en effet, cadavéreux & de même couleur que leur visage. Les purgatifs leur conviennent beaucoup mieux à cause de la cacochymie purride qui leur est particulière, & qui les fait mourir plus vite que les autres hommes (1).

(1) Il y a mille exemples funestes des effets pernicioeux des exhalaisons cadavéreuses. Des morts subites, des maladies pestilentiellles & malignes ont été plus d'une fois produites par

cette cause ; quelquefois elles donnent naissance à des maladies singulieres. Nous avons eu occasion de faire une observation d'une maladie semblable , dans un Fossoyeur , qui , étant imprudemment descendu dans une fosse qu'il venoit d'ouvrir , sentit , au bout de quelques heures qu'il y resta , une douleur incommode à la poitrine : bientôt il s'aperçut qu'elle étoit couverte de pustules ; on les baigna avec une infusion de sureau & un peu d'eau-de-vie. Huit jours après elles disparurent , mais il leur succéda une tumeur assez élevée , rouge dans son contour , qui s'ouvrit dans le milieu , & répandit une espèce de sanie purulente de mauvaise odeur : il parut sous l'aisselle droite une tumeur pareille qui augmenta la douleur. Un Chirurgien les ouvrit toutes deux , & les traita méthodiquement. Quelques temps après , le malade sentit des douleurs vagues & incommodes dans les différentes régions de son corps ; il cracha du pus & du sang , & sa maladie se termina par cette expectoration. Ce qu'il y a de particulier , c'est qu'après cet assaut ce Fossoyeur détestoit le vin qu'il avoit beaucoup aimé auparavant : depuis sa maladie , toutes les fois qu'il en boit avec excès , il crache du sang , & cet accident le retient malgré lui.

Ne peut-on pas regarder cette maladie comme une espèce de crise d'une fièvre maligne avortée ? Quelle qu'en soit la nature , il n'est pas douteux qu'elle a dû sa naissance aux vapeurs fétides & cadavéreuses qui s'exhaloient d'une fosse nouvellement ouverte.

Les Fossoyeurs doivent donc prendre beaucoup de précautions en ouvrant des fosses anciennes , & en descendant dans des caveaux.

Ils doivent les laisser ouverts plusieurs heures avant que d'y descendre , y jeter de la paille allumée , & les éprouver avec des chandelles avant que de s'exposer à y entrer.

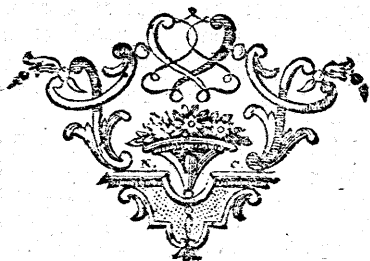
Les habitans des villes seroient trop heureux si les maux , qui attaquent les Fossoyeurs , ne les affiégeoient point eux-mêmes. Mais , par une coutume qui répugne autant à la sainteté des Loix chrétiennes , qu'à la juste rigueur de celles de la politique , les demeures des morts , placées au milieu des vivans , font partager le danger à tous les hommes , & surtout aux voisins des cimetières. Un abus aussi pernicieux , ainsi que celui d'enterrer dans les temples , ne peut subsister , sans porter des atteintes cruelles à la santé ; & c'est avec raison que plusieurs Médecins ont attribué des maladies putrides & malignes , qui ont dévasté plusieurs villes , aux exhalaisons fétides & continuelles qu'exhalent , en Eté sur-tout , ces lieux impurs situés si défavantageusement.

Déjà des Philosophes , des Médecins célèbres ont fait des Mémoires précieux sur cet objet ; déjà l'on a déchiré , en partie , le voile qui cachoit le danger aux yeux des Peuples. On a vu successivement plusieurs savantes Dissertations paroître en Europe , depuis plus de vingt ans , sur cette matière : telles sont celles de MM. Olivier , en Provence ; Huberman , en Autriche ; Haguenot , à Montpellier ; Maret , à Dijon ; & Navier , à Châlons. Ces hommes célèbres , animés d'un zèle toujours égal pour le bien public , & effrayés des dangers affreux que courent leurs concitoyens , ont élevé leurs voix contre cet abus. Ils ont développé , avec étendue , la manière d'agir de ces vapeurs méphitiques , & indiqué les

212 *Essai sur les Maladies*

moyens de remédier à leurs mauvais effets. Des événemens funestes, arrivés sous leurs yeux, leur ont fourni occasion d'éclairer leurs compatriotes. On ne peut se rappeler, sans frémir, la maladie affreuse de Saulieu, qui fut due à des vapeurs cadavériques; ainsi que la mort des Balsagettes qui ont témérairement descendu dans le caveau de Dijon. Les papiers publics ont annoncé, dans leurs temps, ces accidens terribles.

Malgré tous ces soins & ces dangers, l'abus subsiste encore maintenant. On n'a point encore vu paroître de projet utile sur la translation des cimetières hors des villes; & la santé, la vie même de tous les hommes courent encore les mêmes risques. O vérité! aurez-vous toujours si peu de droit sur le cœur des hommes?



CHAPITRE XVIII.

Des Maladies des Sages - Femmes.

IL y a une très-grande différence entre l'office des Sages - Femmes & celui des Fossoyeurs , puisque celles - là amènent les hommes à la lumière , & ceux - ci ne s'occupent d'eux que quand ils en sont privés : cependant l'un & l'autre de ces ouvrages , ayant pour époque l'un le commencement , l'autre la fin de la vie , se réunissent pour prouver la malheureuse condition de l'homme. Si les Sages - Femmes , auprès des femmes accouchées , ne sont pas sujettes à des maux si terribles que les Fossoyeurs en enterrant les cadavres , elles ne sont pas non plus tout-à-fait exemptes de maladies : en effet , au moment de l'accouchement , elles sont inondées du flux utérin qui se précipite par la vulve ; & leur témoignage , aussi-bien que l'observation assez fréquente de pareilles incommodités , prouvent assez que ces dernières ne peuvent venir que de cet écoulement. Je ne dirai rien ici du méchant caractère des

214 *Essai sur les Maladies*

lochies, il suffira de remarquer que cette évacuation, diminuée ou supprimée pendant quelques heures, est capable de causer la mort des Accouchées. Je n'ignore pas que les Anciens ont beaucoup disputé sur la qualité nuisible du flux menstruel, & que cette question est encore agitée actuellement. Pline a dit (a), qu'il faisoit aigrir le moût, rendoit les fruits qu'il touchoit stériles, faisoit mourir les arbres entés, brûloit les semences & les fruits des jardins sur lesquels les femmes s'étoient assises. Fallope (b) a tâché d'absoudre le sang menstruel de ces accusations, & a assuré qu'il est louable & d'un bon caractère, si la femme d'où il provient est saine d'ailleurs; que c'est lui qui nourrit & la mere & l'enfant qu'elle porte dans son sein; & que l'uterus ne s'en décharge que par la pléthore qu'il éprouve. Rodericus à Castro (c) & Baillou sont du même sentiment. Ce dernier Médecin (d) croit que le sang menstruel pèche par la quantité & non par la qualité; & il rapporte,

(a) L. 7, H. N., c. 15.

(b) De Med. purg., c. 1.

(c) De univ. mul. Med., l. 2, c. 10.

(d) L. 2, Conf. Hist. 2.

dans des notes sur une certaine histoire , un passage remarquable d'Hippocrate (a), où ce pere de la Médecine appelle le sang menstruel, fleur & non flux, τα καταμηνια δνδαιν. Le même Baillou assure ailleurs que ce sang ne péche ni par la qualité , ni par la quantité , mais que c'est une excréation opérée par un artifice caché & admirable de la Nature, ou de la divine Providence , pour l'acte de la génération. J'ai moi-même plusieurs fois observé , avec étonnement , des femmes épuisées , & presque réduites dans le marasme par des maladies longues , avoir encore leurs regles. J'ai vu une Religieuse de condition , qui resta dans son lit pendant dix ans , & qui chaque mois , & à des jours marqués , éprouvoit le flux accoutumé , quoiqu'il n'en sortît que quelques gouttes. Malgré ces raisons , il y a tout lieu de croire que le sang des regles a quelque qualité maligne & cachée ; & on lui a donné à juste titre le nom de sécrétion & d'excrétion , puisque cette évacuation se fait au moyen d'une fermentation qui nous est inconnue , & par des particules salines de différente nature , précipitées dans les glandes de

(a) 2. De Morb. mul.

216 *Essai sur les Maladies*

la matrice (1), & chassées hors du corps par les émonctoires de cet organe.

Les femmes, aux approches de leurs regles & pendant qu'elles coulent, éprouvent l'effet de cette action fermentative, & de cette espece de crise. Quelques Médecins ont donc reconnu, avec raison, une fièvre menstruelle (2), qui

(1) Si on substitue le nom de vaisseaux à celui de glandes, on aura une idée plus juste du flux menstruel. Ruyfch, Cowper & Kaw Boerhaave ont mis hors de doute l'évacuation du sang des regles par les vaisseaux de la matrice. Il reste encore à savoir si c'est par les veines ou par les arteres qu'elle se fait; il paroît que c'est principalement par les premieres. La fermentation & la précipitation des sels, que Ramazzini conçoit dans cette opération naturelle, tiennent entièrement à la théorie de Willis, que l'Auteur avoit adoptée, comme nous l'avons déjà vu. Rien cependant n'étoit plus naturel, sans avoir recours aux phénomènes chymiques, que de concevoir le flux des regles, comme une sécrétion qui a son organe, ses périodes réglées, sa marche & son département, ainsi que toutes les autres sécrétions.

(2) La fièvre menstruelle existe réellement; elle a été observée par Valescus de Taranta, Professeur à Montpellier. C'est une éphémère accompagnée de quelques frissons légers, de douleurs dans les jambes, à la tête & à l'hypogastre, & reconnoissable, sur-tout, par une
est

est bientôt suivie d'un meilleur état & d'une agilité plus grande. C'est pour cela qu'Oribase (a), en traitant des menstrues, a dit élégamment, que la source des plaisirs chez les femmes est souvent celle de leurs maux. Si on doit croire l'histoire, le sang menstruel est une espèce de philtre; &, lorsqu'on le boit, il a la vertu de rendre amoureux ou fou. Ce fut un tel breuvage que Cefonia fit prendre à Caius Caligula, son époux. Les Chirurgiens célèbres, Fragosius, Lanfranc, &c., entre les différentes précautions nécessaires pour la guérison des blessures, recommandent de ne pas se servir de charpie faite avec du linge qui a servi à des femmes, quoiqu'il ait été lavé plusieurs fois; précepte que les Chirurgiens observent avec le plus grand soin, parce qu'ils reconnoissent une qua-

modification particulière du pouls; observée & décrite par M. de Bordeu. « Le pouls simple de la matrice, dit ce Médecin, est ordinairement plus élevé, plus développé que dans l'état naturel, ses pulsations sont inégales; il y a des rebondissemens moins constants à la vérité, moins fréquens, ou moins marqués que dans le pouls nasal, mais cependant assez sensibles ».

(a) *Vid.* Brasau, l. 5., aph. 36.

218 *Essai sur les Maladies*

lité virulente dans le sang des regles : ils ont aussi attention d'avertir qu'on écarte de la vue des blessés les femmes qui ont leurs regles, & les hommes encore échauffés par le coït. Il y a donc quelque vraisemblance dans le fait rapporté par Pline (a) & Camérarius (b), savoir, que les Abeilles suivent les hommes qui sortent du coït, à cause de l'odeur qu'ils répandent & qu'elles aiment, quoiqu'elles soient très-chastes par elles-mêmes (1).

(a) L. 7, H. N., c. 7.

(b) Apud Gaspard. à Réjès, camp. el., q. 54.

(1) La présence & la fougue de l'humeur féminale sont la cause d'une foule de phénomènes chez les mâles, & peut-être même chez les femelles ; une odeur particulière & forte distingue un pubère d'un enfant. A cette époque, le rut des animaux parfume les endroits où ils ont passé : tout le monde a pu observer qu'une chienne en chaleur est suivie par tous les chiens qui trouvent par hazard ses traces, & qui accourent après elle. Withof, dans son *Traité de Castratis*, a remarqué que les eunuques n'ont plus cette odeur aromatique & forte, qui s'exhale du corps d'un mâle robuste : *Gravis ille odor masculo sexui adeo proprius, quique carni profertim interdicitur, in illis perit. Commentatio 2, pag. 47.* Les Cuisiniers-eux-mêmes, les Bouchers, les Chaircutiers reconnoissent à

Quelle que soit la qualité du sang menstruel , & le sentiment actuel sur sa nature , il n'y a aucun lieu de douter de la malignité & de la virulence du flux qui précède & suit l'accouchement , puisque sa suppression ou sa diminution sont bientôt suivies de fièvres malignes très-meurtrières , qui n'arrivent pas de même dans la suppression des regles. En effet , dans cette dernière maladie , les femmes ne deviennent tout au plus que cachectiques , & ne meurent que très lentement de pareils maux. Le fœtus dérobe à sa mere la partie la plus pure & la plus spiritueuse du sang ou du chyle ; & , en la privant de son suc nourricier , il donne naissance à des congestions dangereuses d'humeurs dans tout le système sanguin ; c'est par cet abord de substance vers la matrice , que ce viscere grossit & s'épaissit considérablement pendant la grossesse , suivant les observations de Graaff & de Sylvius , de maniere qu'il

merveille un animal châtré à l'odeur de sa viande. Il ne peut donc rester aucun doute sur les effluves séminaux. On trouve des détails très-intéressans & neufs sur cet objet , & sur la cachexie séminale , dans l'analyse médicale du sang par M. de Bordeu , §. 41 , jusqu'au §. 48.

augmente en même temps & de volume & d'épaisseur. C'est aussi pour cette raison que la saburra humorale qui, tranquille & pour ainsi dire canonnée pendant la grossesse, ne produit aucun mauvais effet, fait mourir les femmes, lorsqu'elle est dérangée & agitée par l'accouchement, si elle n'a un prompt & libre cours par la matrice.

Les Sages-Femmes, obligées de rester plusieurs heures, les mains étendues pour recevoir l'enfant, près des femmes en travail posées sur une espee de fauteuil fait exprès, éprouvent des maux graves par les lochies qui arrosent leurs mains, & dont l'âcreté enflamme quelquefois & corrode ces organes. Fernel, étonné de l'énergie des maladies contagieuses, rapporte (a) qu'une Sage-Femme ayant secouru une femme en travail, en eut la main si malade qu'elle tomba en pourriture; & il remarque que l'Accouchée avoit la vérole. Ce phénomène ne doit pas paroître plus étonnant que de voir une nourrice, allaitant un enfant vérolé, gagner la maladie au sein; & un enfant, nourri par une femme mal saine, être attaqué des premiers

(a) L. 2, de abd. rer. causis, c. 14.

symptômes vénériens à la bouche & au gosier. Les Sages-Femmes adroites & qui ont de l'expérience connoissent cet inconvenient, & , lorsqu'elles ont des femmes vérolées à accoucher , elles s'enveloppent les mains de linges , & elles se les lavent souvent avec de l'eau & du vinaigre ; parce qu'elles ont appris , à leurs dépens , que la maladie vénérienne , ainsi que toutes celles qui sont contagieuses , peuvent se communiquer facilement par les mains. Ajoutez à cela les odeurs fétides & les exhalaisons nuisibles qui s'échappent des lochies , que les Sages Femmes reçoivent par le nez & par la bouche , & dont elles ne peuvent se garantir qu'en se servant d'odeurs fortes & agréables , qui peuvent faire naître la passion hystérique chez les femmes qu'elles accouchent.

Les Sages - Femmes ont peut-être moins de maux à craindre en Angleterre , en France , en Allemagne , & dans d'autres pays où les femmes accouchent dans leurs lits. En effet , ces especes de fauteuils percés dont on se sert en Italie , & sur lesquels les Sages - Femmes penchées , les mains étendues vers l'orifice de la matrice , attendent l'enfant qui va en sortir , rendent leur ouvrage long

222 *Essai sur les Maladies*

& fatigant. Si elles ont affaire à des femmes de qualité, ou si les accouchemens sont laborieux, lorsqu'elles rentreront chez elles, la foiblesse & l'abattement qui les accablent leur font détester leur Art.

Malgré les recherches que j'ai faites, je n'ai pu découvrir si, chez les Anciens, les femmes accouchoient sur des sieges exprès, ou dans leurs lits. Nous aurions acquis cette connoissance avec bien d'autres, si le feu n'eût consumé la bibliothèque de Th. Bartholin, dans laquelle cet homme célèbre avoit un excellent Ouvrage, presque à la moitié, sur les accouchemens des Anciens. L'usage d'accoucher dans le lit commence à être en vogue dans notre pays, & il mérite toutes sortes de louanges, puisque, par son moyen, on évitera beaucoup de défagrémens. En effet, il arrive souvent, quand les accouchemens ne sont pas de la plus grande facilité, qu'on est obligé, avant que les femmes accouchent, de les porter de leur lit sur le fauteuil, & du fauteuil sur leur lit; transport qui diminue beaucoup leurs forces, & qui les expose à des hémorrhagies funestes, dont elles peuvent mourir sur la chaise même qui leur a servi. Il est prouvé que la situation

penchée facilite plus l'accouchement que la verticale, puisque les femelles des animaux, qui n'ont besoin que des seules forces de la Nature, se couchent par terre dans cette opération. Peut-être regardera-t-on cette attitude comme nécessaire aux animaux, pour que leurs petits ne tombent pas & ne se tuent pas par leur chute; ou bien parce que, quand les femelles sont couchées par terre, la position de leur matrice, différente de celle de la femme, rend leur accouchement plus facile: mais les plus petits animaux, les chiennes, les chattes, les souris mettent bas de même, quoique leurs petits ne soient pas exposés à tomber de bien haut. Je ne crois pas non plus que la situation perpendiculaire de l'uterus, facilite l'accouchement dans les femmes en travail, puisqu'il y a lieu de soupçonner que, dans cette position de la matrice, l'enfant débarrassé de ses enveloppes, & cherchant à sortir de cet organe, se précipite vers son orifice, & sort alors dans une situation contre-nature, en présentant les deux mains étendues, ou dans une autre position aussi mauvaise, comme l'observation l'a plusieurs fois démontré.

Mais quels secours la Médecine appor-

224 *Essai sur les Maladies*

tera r. elle aux Sages-Femmes , pour diminuer les incommodités qu'elles ont à craindre dans leur Art : elles se reposeront de temps en temps , se laveront les mains avec de l'eau ou du vin. Après leur ouvrage , elles arroseront leur visage & leur gosier d'eau & de vinaigre , changeront de vêtemens , & seront de la plus grande propreté possible. J'ai appris par une vieille Sage-Femme , que toutes les fois qu'elle avoit à accoucher une femme attaquée de maladies vénériennes , ou de quelque cachexie , elle attendoit les derniers efforts du travail , avant de la mettre sur la chaise , pour n'être pas si longtemps salie par les lochies sanieuses qui tombent continuellement sur leurs bras (1).

(1) S'il y avoit quelque doute sur la communication du virus vérolé par une partie couverte de l'épiderme , l'observation suivante le détruiroit & confirmeroit l'opinion de Ramazzini. Cette observation est due à M. le Nicolais du Saulfay , Médecin à Fougères , & elle est insérée dans le Journal de Médecine , Mars 1759.

Un Chirurgien , peu de temps après avoir accouché une femme vérolée , fut attaqué de dartres ; quinze jours après l'accouchement , il eut , au bout du doigt medius droit , une pustule phlegmoneuse qui abcéda & lui fit

tomber l'ongle ; un engorgement douloureux aux glandes des aisselles du même côté lui survint à la même époque. Il regarda d'abord sa maladie comme de simples dartres, & prit des apéritifs, des adoucissans, ensuite des anti-scorbutiques s'imaginant avoir le scorbut, & enfin ne guérit que par les bains, les frictions mercurielles, la diete lactée, & quelques purgations. Sa femme avec qui il avoit habité depuis la naissance de ses dartres, parce qu'il ne croyoit pas qu'elles fussent véroliques, fut obligée d'en venir aux mêmes remedes, à cause d'une douleur de tête rebelle, d'une fièvre lente, d'un grand amaigrissement, d'insomnies, de douleurs dans les membres, & guérit ainsi que lui par les frictions mercurielles.

Instruites par ce fait, les Sages-Femmes se tiendront sur leur garde, & auront soin, en accouchant des femmes qui leur seront suspectes, de se laver souvent les mains avec de l'eau animée de vinaigre, de savon, d'eau-de-vie, de vin, ou de toute autre substance acide, lixivielle, spiritueuse ou aromatique, capable de dénaturer, d'emporter, ou de détruire entièrement le peu de miasmes vénériens qu'elles pourroient avoir reçus par leurs pores absorbans, & qui seroient encore attachés à leur peau.



C H A P I T R E X I X.*Des Maladies des Nourrices.*

LES Nourrices succèdent aux Sages-Femmes ; la nourriture & le soin des enfans leur est confié, & c'est, en les allaitant, qu'elles peuvent être affectées de différens maux dont nous devons nous occuper. Je n'entends pas seulement par le nom de Nourrices, ces femmes qui, pour de l'argent, donnent leur lait à des enfans étrangers ; mais aussi ces meres respectables, qui nourrissent elles-mêmes le fruit de leurs entrailles. Les principales maladies qui les affectent les unes & les autres, sont le marasme, les passions hystériques, les boutons, la galle, les douleurs de tête, les vertiges, les essouffemens, la foiblesse de la vue, & tous les maux qui attaquent leurs seins, comme la trop grande quantité de lait, son grumèlement, l'inflammation, les abcès des mamelles, les coupures & les gerçures des mamelons. Il est assez facile de concevoir comment les femmes qui nourrissent trop

long-temps tombent dans l'atrophie & le marasme : l'enfant grandissant chaque jour & prenant plus de lait à mesure qu'il avance en âge , (soit que ce fluide vienne du sang comme le pensoient les Anciens , ou du chyle suivant l'opinion des Modernes ,) tire de sa Nourrice tout le suc nourricier qui lui étoit destiné , & la rend maigre & mince comme un jonc , suivant l'expression de Plaute , sur-tout lorsqu'elle allaite deux jumeaux , ou que , conduite par l'appât du gain , elle nourrit un autre enfant avec un lait qui n'étoit destiné qu'au sien propre. Elles sont aussi attaquées de maladies dartreuses & de démangeaisons , soit en touchant & en portant dans leurs bras les enfans couverts de croûtes laiteuses , (espece de purgation qui évite aux enfans des maladies dangereuses , suivant Hippocrate (a) ;) soit parce que la partie la plus salutaire & la plus douce du sang ou du chyle , portée aux mamelles & changée en lait , ne laisse plus que des humeurs séreuses & salées pour la nourriture de leurs corps , humeurs qui , portées à la peau , y causent des boutons & des démangeaisons. Une femme qui

(a) De morbis lac. , n. 7.

228 *Essai sur les Maladies*

allaitoit, dit Hippocrate (a), avoit des pustules sur la peau, qui se passerent dans l'Eré quand elle eut cessé de nourrir. Martianus, notre compatriote (b), a très-bien expliqué ce passage en réfutant l'opinion de Valesius, qui suppose que cette femme, en allaitant, éprouva une suppression de regles, d'où il déduit la naissance des boutons, à cause de la cacochymie qui accompagne ces affections. Martianus a dit qu'il falloit plutôt rejeter la cause de ces boutons sur les erreurs que les Nourrices commettent dans le boire & le manger, pensant augmenter leur lait, & conseillées d'ailleurs par un appétit excessif & naturel à cet état; auxquelles erreurs il faut ajouter les veilles, les sommeils interrompus, que les Nourrices éprouvent fréquemment, & qui font naître des crudités propres à produire des boutons, pour peu qu'il s'y associe quelque humeur âcre.

Nous avons encore, dans Hippocrate (c), une autre histoire d'une femme

(a) 2 In 2 Epid.

(b) (*Nostrum appello, quia in hisce regionibus notus & educatus, utpotè Saxolensis, non Romanus.*)

(c) 4 Ep. 2 c. 142 ex Vales.

qui allaitoit. « La femme de Therfandrus,
» leucophlegmatique & délicate, fut
» prise d'une fièvre aiguë pendant qu'elle
» nourrissoit; sa langue étoit brûlée, &
» tous les signes d'ardeur existoient; la
» langue se couvrit bientôt d'aspérités &
» de pointes; elle rendit des vers par la
» bouche, elle n'étoit pas encore parfai-
» tement jugée au vingtième jour. »
Valesius attribue encore la cause de cette
maladie à la suppression des regles: « Ce
» qui est, dit-il, très-dangereux pour les
» Nourrices, c'est que le flux excrémen-
» titiel impur qui devoit couler tous
» les mois, se porte aux mamelles
» pour fournir à la sécrétion du lait ».
J'aime beaucoup mieux la manière de
voir de Martianus. En effet, les sup-
pressions de regles ne sont pas extraor-
dinaires chez les Nourrices, & cet écou-
lement seroit plutôt un mal, s'il avoit
lieu pendant qu'elles allaitent; il faut
plutôt accuser les erreurs de régime, les
veilles, l'épuisement du suc nourricier,
& en général toutes les causes que le
savant Martianus a rapportées. La fem-
me dont Hippocrate donne l'histoire,
étoit certainement pleine de sucs épais
& visqueux dans toute l'habitude du
corps, & principalement dans les pre-

mieres voies , puisque ce Médecin nous dit qu'elle étoit leucophlegmatique , & qu'elle rendit des vers par la bouche.

Ce sont ces mêmes causes qui donnent naissance à la foiblesse de la vue , aux douleurs de tête , aux vertiges , aux étouffemens qu'éprouvent ordinairement les Nourrices , aux fleurs blanches auxquelles elles sont sujettes , sur-tout lorsqu'elles allaitent pendant plusieurs années. Baillou , le Médecin le plus expérimenté de son siècle , dit (a) que toutes les femmes qui nourrissent long-temps deviennent maigres , valétudinaires , foibles & sujettes aux fleurs blanches. En effet , leurs humeurs sont dans un état colliquatif & leurs vaisseaux relâchés ; ce qui est arrivé , suivant le Praticien de Paris , à une certaine femme qui avoit tant de lait , qu'elle crut pouvoir nourrir trois enfans à la fois ; mais bientôt cet effort fut suivi du vuide & du relâchement des vaisseaux trop distendus par cette pléthore laiteuse (1). Le même Médecin rap-

(1) L. 2 , Ep.

(1) Il y a une vraie cachexie laiteuse. Lorsque l'enfant est sorti de la matrice , ce viscere porte son action sur les mamelles , & il s'établit entre ces organes un cours d'oscillations,

porte (a) l'histoire d'une certaine Nourrice qui nous fournira une précaution utile pour la guérison des maladies de ces femmes. Nous rapporterons les paroles de l'Auteur. « Une femme qui » nourrissoit eut une fluxion sur l'épine » qui étoit roide & presque immobile, » causée par les soins & la nourriture » qu'elle donnoit à son enfant. Un médi- » cament actif, l'application du coton &

dont le but & le terme est la formation du lait & sa sécrétion abondante. Alors toutes les humeurs participent de cette cachexie; elles prennent, pour mé servir de l'expression de M. de Bordeu, une tournure particulière & dépendante absolument de ce fluide nourricier. C'est lui qui donne alors le ton à toute l'économie de la Nourrice, & c'est lui aussi qui est tout prêt à prendre les impressions que toutes les circonstances extérieures peuvent lui communiquer. Sa présence, ses égaremens dans le tissu cellulaire, chez les femmes qui ne nourrissent pas, causent des maladies terribles; & souvent alors les femmes semblent pétries entièrement de lait, elles le mouchent, le suent, le rendent par les crachats, les urines & les excréments; il sort par leurs ulcères, & dans leurs cadavres, on le trouve caillé à pleines mains, il emplit les cavités, & enduit le dedans & le dehors des viscères & de la matrice principalement. *Maladies chroniq.*, pag. 373 à 411.

(a.) L. 2, Epidem.

232 *Essai sur les Maladies*

» de l'huile la guérissent ; on n'employa
» point la saignée ; la chaleur du lit &
» les frictions produisirent la coction ;
» un autre Médecin lui auroit fait ou-
» vrir la veine ». Souvent donc les Mé-
decins se trompent , lorsque rapportant
la cause de toutes les maladies des Nour-
rices à la suppression de leurs regles , ils
n'ont rien de plus pressé que de les faire
saigner. Dans une pareille circonstance ,
les Médecins d'Italie employeroient deux
ou trois saignées , & croiroient faire un
crime en oubliant un pareil remede.
Dès qu'une Nourrice est attaquée de
quelques maladies , ils mettent tout l'es-
poir de la guérison dans la saignée , fondés
sur ce que , pendant tout le temps qu'elle
nourrit , elle n'a pas eu de regles ; mais
c'est souvent une grande erreur , puis-
qu'il faudroit ne pas regarder la suppres-
sion des menstrues & l'abondance du
sang , comme la principale cause de la
maladie , mais avoir égard à la cacochy-
mie , produite par l'excrétion du lait long-
temps continuée. Or comme il se pré-
sente souvent des Nourrices malades ,
comme d'ailleurs la plûpart de ces fem-
mes ne sont pas nourries splendidement ,
excepté quelques-unes d'entr'elles qui
sont attachées aux Grands , il faut leur

ordonner la saignée avec prudence, de peur d'affoiblir leur corps épuisé, & de rendre la maladie plus grave. Je préférerois volontiers l'usage des purgatifs, à la saignée faite à contre-temps & avec témérité.

Tout le monde fait combien de maladies peuvent affecter les mamelles des Nourrices. Telles sont la trop grande quantité du lait, son épanchement & sa trop grande fluidité qui donne lieu à la perte des forces & à l'atrophie, son grumèlement, les inflammations, les abcès aux seins, les gerçures des mamelons. Pour ne pas redire ce qu'on trouve par-tout, je n'ajouterai rien sur les causes & sur la curation de ces maladies; les Praticiens en ont tous parlé avec assez d'étendue, & ils ont indiqué une grande quantité de remèdes appropriés (a).

Quelquefois les Nourrices se plaignent d'une douleur compressive dans la région dorsale, sur-tout celles qui sont nouvellement accouchées, & qui ont beaucoup de lait, à cause de la mollesse & du relâchement de leurs seins, ou à cause de la foiblesse de leur nourrisson

(a) *Vide Etmullerum, de valet. infant.*

234 *Essai sur les Maladies*

qui ne les rete pas assez. Ce sentiment douloureux de serrement qu'elles éprouvent dans le dos, vient de la plénitude & de la dilatation des vaisseaux chileux thorachiques qui serpentent sur la colonne épiniere, & qui portent la substance chyleuse dans les vaisseaux axillaires & mammaires pour la sécrétion du lait. On peut le guérir facilement avec un régime tempérant, en évitant de boire du vin trop généreux, & en tirant un peu de sang, si la douleur est vive. Au reste, cette douleur, quelquefois accompagnée de la fièvre, ne s'observe que chez les femmes fort grasses & bien nourries.

Les femmes qui nourrissent sont aussi tourmentées d'affections hystériques, comme je l'ai déjà dit, celles sur-tout qui, nourries avec profusion chez les Grands, sont en même-temps éloignées du commerce de leurs maris; leur estomac farci & rempli d'alimens très-nourrissans, distribue à leur matrice une grande quantité de liqueur séminale; & cet organe irrité & agité par la présence de ce suc, se souleve, se déchaine comme un animal furieux, & gâte, par ce trouble, le lait qui se forme dans leurs mamelles. Tous les Méde-

cins qui ont écrit sur la diète des Nourrices , regardent comme hors de doute , & comme une décision d'oracle , la règle qui défend aux Nourrices d'habiter avec leurs maris , de peur que leur lait ne se gâte. « Je conseille , dit Galien (*a*) , » à la femme qui veut nourrir , de s'abstenir des plaisirs de Vénus : car le coït » provoque les règles , & altère le lait ». Je serois trop long , si je voulois rapporter tous les Auteurs qui ont proposé cet avis , & qui l'ont cru nécessaire. Je le regarde comme aussi peu d'accord avec le raisonnement , que contraire à l'expérience & à la santé des femmes. Je ne nie cependant pas qu'une Nourrice qui devient enceinte , ne donne qu'une nourriture mauvaise & trop foible à son nourrisson ; & je conviens que , dans ce cas , il faut sévrer ce dernier , ou lui donner une autre Nourrice. Graaff (*b*) rapporte à ce sujet une histoire curieuse & digne d'être racontée. Il dit qu'un certain homme de Delphes ayant chez lui une chienne assez grasse qui allaitoit un chat , quoiqu'elle n'eût jamais fait de petits , il la gardoit avec précaution pour l'em-

(*a*) In p. de tuend. valet. , c. 9.

(*b*) De virg. organ.

236 *Essai sur les Maladies*

pêcher de fortir, parce qu'elle étoit en chaleur, de peur qu'elle ne se fît couvrir par un chat; mais qu'enfin un chien étranger l'ayant couverte malgré ses précautions, depuis ce temps, le chat ne voulut plus la reter davantage. Je ne prétends donc pas dire que le coït fréquent & immodéré ne rend pas le lait mauvais: mais je pense que la coutume de nourrir les femmes chez les autres, & de les éloigner & du commerce & de la vue de leurs époux, en les empêchant de visiter & leurs maisons & leurs enfans, peut l'altérer encore davantage, puisque cet usage, enflammant leurs desirs pour des plaisirs qu'on leur défend, agite leur esprit jour & nuit, & les fait tomber dans des passions hystériques très-violentes. Ainsi les fautes des Nourrices, & de ceux qui les gardent chez eux & avec plus de soins que leurs propres femmes, font souffrir les innocentes créatures pour qui ils prennent ces soins à contre-temps.

Laissons donc tous les Ecrivains penser à leur maniere, & adopter l'opinion de Galien; laissons les défendre aux Nourrices d'habiter avec leurs maris, & ordonner qu'elles soient emprisonnées dans des lieux séparés des hom-

mes : pour moi je ne puis m'attacher à leur sentiment , & je dirois volontiers comme cet Orateur (*a*) , relativement à l'éloquence , j'en appelle au peuple. En effet , dans les familles qui le composent , je vois toutes les meres nourrir leurs enfans , à moins que quelque circonstance les en empêche , coucher toutes les nuits avec leurs maris & jouit des plaisirs de l'Amour , sans éprouver toutes les incommodités & les altérations du lait , que redoutent les Médecins pour les Nourrices des Grands & des Princes , à qui ils font faire vœu de chasteté. Je ne regarde donc pas cette précaution comme si sûre & si salutaire que le disent les Praticiens célèbres qui la recommandent. Au reste , dans la ville que j'habite , il y a peu de Nobles qui aient chez eux des Nourrices , dont le tempérament & les desirs , augmentés par des mets succulens & recherchés , peuvent nuire à leur entreprise. D'ailleurs ils observent que leurs enfans ne sont pas mieux élevés chez eux , que ceux du peuple & des Laboureurs , & qu'ils n'ont au-dessus de ces derniers que plus de maladies & de foiblesse. Pour ces deux rai-

(*a*) L. 7 , Ep. 17.

238 *Essai sur les Maladies*

sons, ils les confient tous à des Nourrices qui les allaitent dans leurs maisons avec leurs propres enfans, & ils préfèrent encore les femmes de la campagne à celles des villes, parce que leur lait plus fort rend leurs nourriçons plus robustes.

Je ne connois gueres que Martianus (a) qui condamne la méthode d'éloigner les Nourrices de leurs maris; méthode qu'on adopte avec la meilleure foi du monde parce qu'on la croit salutaire. Ce Médecin, après avoir exposé la maniere dont il conçoit que le lait se forme chez les femmes grosses & chez les accouchées, ajoute: « Si ce que je pense est vrai, c'est » une erreur que de défendre le coït aux » Nourrices, & de croire que le lait en » est altéré. Car cet exercice excite un » mouvement dans l'uterus, qui favo- » rise la sécrétion du lait, & donne à la » femme une gaieté vive qui relâche les » vaisseaux, comme disoit Hippocra- » te (b), & qui contribue pour beau- » coup & à l'abondance & à la bonté » de son lait: bien plus, si l'abstinence » de l'amour nuit assez aux femmes qui

(a) De nat. puer. ver., 250.

(b) De morb. mul., l. i.

» y sont accoutumées , pour leur causer
» différentes maladies dès qu'elles sont
» privées de leurs maris , il est dange-
» reux de faire éprouver une pareille
» privation aux Nourrices ». Telles sont
les paroles de ce savant Médecin. En ré-
fléchissant sur cet objet , on est forcé d'a-
vouer que la formation du lait est due à la
matrice : en effet cet organe , agité par
les plaisirs de l'Amour , communique son
mouvement à toute l'économie de la
machine , & dilate ainsi tous les vaisseaux
sanguins. Je me souviens à ce sujet d'une
ancienne coutume qu'on pratiquoit pen-
dant la célébration des nûces. La Nour-
rice de la nouvelle mariée prenoit avec
un fil la mesure de son cou , avant qu'elle
entrât dans le lit nuptial , & le matin elle
essayoit le même fil : si , à cette fois , il
n'étoit pas assez long pour faire le tour du
cou , elle s'écrioit avec joie , que la ma-
riée , de vierge étoit devenue femme. Ainsi
Catulle , faisant allusion à cet usage dans
les nûces de Thétis & de Pélée , a dit :
« Sa Nourrice , en la visitant le lende-
» main , ne pourra plus faire le tour de
» son cou avec le fil de la veille (a). En

(a) *Non illam nutrix orienti luce revisens ,
Hesterno poterit collum circumdare filo.*

240 *Essai sur les Maladies*

effet, cette partie est augmentée de volume dans une nouvelle mariée, par les veines qui se sont gonflées dans l'ardeur du coït.

Ayant souvent réfléchi à l'artifice admirable que la Nature emploie pour faire séparer le lait dans les mamelles, même avant l'accouchement, comme si elle prévoyoit le besoin de l'enfant qui doit naître, je n'ai rien trouvé qui me plut dans ceux qui ont traité cette question, & qui n'ont pas satisfait la curiosité à cet égard. Tels sont Diemerbroeck (a), Gasp. Bartholin, fils de Thomas, & quelques autres cités par le premier de ces Médecins. Il sera donc utile de s'arrêter un instant sur cette question.

L'histoire des vaisseaux lactés, que notre siècle a vu commencer par Asellius & finir par Pecquet, (quoique peut-être Hippocrate en ait donné une légère esquisse (b)), est assez célèbre actuellement. Il n'est pas un Médecin, tel nouveau qu'il soit dans son Art, qui ne connoisse le mouvement du chyle dans ses canaux particuliers, & son effusion dans les vaisseaux sanguins, aussi-bien que

(a) Anat., l. 2, c. 2, dissert. de mam.

(b) De gland., n. 3.

l'opinion des Modernes sur la formation du lait, dont ils regardent le chyle comme la source. Il est vrai que l'adresse des Anatomistes n'a pas encore trouvé des canaux entre ces deux liqueurs, quoique Diemberbroeck ait été persuadé qu'il les avoit démontrés par beaucoup d'exemples. Cependant il y a tout lieu de croire que le lait est une portion du chyle, mêlée au sang & séparée de ce dernier dans les mamelles, comme le pensent les Auteurs de la Bibliothèque Anatomique, d'après des conjectures assez probables; c'est à notre compatriote Martianus (a) qu'on est redevable de ces premières idées. Ce célèbre Commentateur d'Hippocrate, s'il vivoit actuellement, s'applaudiroit & se réjouiroit de voir démontrer à ses yeux la forêt des veines lactées, dont il a soupçonné l'existence. Nous n'avons donc plus de doutes sur l'origine du lait; les découvertes des Modernes les ont dissipés. Il resteroit seulement à connoître, suivant moi, le mécanisme par lequel le suc chyleux coule à flots dans les glandes des mamelles, avant & après l'accouchement, malgré les lochies abondantes.

(a) Com. Hipp., de nat. puer.

On fait d'ailleurs qu'il ne peut s'y porter de lui-même, ni être conduit dans ces organes par une force attractive qui ne gît que dans l'imagination, ni enfin y être dirigé & amené par une faculté intelligente.

Puis donc que les idées des Modernes ne peuvent nous satisfaire sur cette question, consultons les Anciens, & voyons si nous n'y trouverons pas quelque chose qui approche plus de la vérité (a). Le grand Hippocrate, qui quelquefois a employé le mot NATURE dans l'explication des phénomènes de notre vie, a reconnu cependant une nécessité mécanique pour la formation du lait; mécanique que les Auteurs de notre siècle emploient pour l'explication de toutes les fonctions, & qu'ils ont substituée aux ferments qui ont agité les Ecoles pendant un certain temps, & qui sont

(a) Imitons Plaute qui a dit : Je crois qu'il est très-sage de boire du vin vieux, & d'entendre d'anciennes Comédies; car les nouvelles sont beaucoup plus mauvaises que les nouveaux écus.

*Qui veterè utuntur vino sapientes puto,
Et qui lubenter veteres spectant fabulas;
Nam novæ quæ prodeunt fabulæ,
Multò sunt nequiores quàm rovi nummi.*

Prolog. Casin.

relégués actuellement chez les Boulangers. Plusieurs endroits de ses Ouvrages prouvent ce que j'avance. Il dit (a) : « Que
 » les femmes accouchent facilement ,
 » lorsqu'après avoir déchiré les mem-
 » branes , l'enfant offre la tête par son
 » propre poids ; mais qu'il sort oblique-
 » ment & par les pieds , quand sa pe-
 » santeur porte sur cette région » . Les
 Commentateurs ont très-bien rendu le
 mot grec *ῥοπή* par ceux de *momentum*
 & *inclinationem*. Le pere de la Médecine
 explique aussi la génération du lait d'une
 maniere mécanique : « Le lait, dit-
 » il (b) , est nécessairement formé, parce
 » que l'uterus , gonflé par la présence de
 » l'enfant , comprime le ventre de la
 » mere ; lorsque cette cavité est rem-
 » plie , la pression que la matrice lui fait
 » éprouver , pousse le plus gras des ali-
 » mens & de la boisson en-dehors dans
 » l'épiploon & dans la chair » . C'est
 ainsi que le vieillard de Cos , après avoir
 annoncé la nécessité de la formation du
 lait , explique ce phénomène par les loix
 de la mécanique.

(a) Epid. de nat. puer. , n. 21 & 42 ; de
 diat. , n. 5.

(b) De nat. puer. , n. 21.

L'enfant commençant à grandir dans la matrice de sa mere, ce viscere comprime les intestins, l'estomac, le diaphragme, & toutes les parties situées au-dessus ; les force d'occuper un plus petit espace, pousse en même-temps le chyle des vaisseaux lactés de l'abdomen dans ceux de la poitrine & des mamelles. Cette compression suffit pour porter le chyle aux mamelles, dont la texture est molle & lâche, par le moyen des vaisseaux propres, ou par les arteres mammaires, comme le pensent Lower & P. Dionis, si les canaux chyleux ne sont pas assez ouverts ; de cette maniere on n'a pas besoin d'admettre une force impulsive pour l'ascension du chyle. Le mouvement du fœtus dans la matrice peut encore favoriser cette opinion comme Hippocrate l'a dit (a) ; car, dès qu'il commence à remuer, les mamelles offrent les premiers signes du lait qui les gonfle. Ainsi l'illustre Pecquet, le premier qui ait apperçu des vaisseaux lactés dans la poitrine, croyoit que la contraction du diaphragme fait monter le chyle des veines lactées du bas-ventre dans les thorachiques, & le conduit ainsi dans

(a) P. de morb. mul., n. 97.

la masse du sang. La maniere dont les Scythes, suivant Hérodote (a), augmentent le lait de leurs cavales, qui leur sert de boisson, est curieuse & bien digne d'être citée. Ils insinuent de l'air dans leurs parties génitales au moyen de certains soufflets faits avec des os, & assez semblables à des tubes alongés : tandis que les uns sont occupés à cette manœuvre, les autres traitent les cavales ; ils prétendent enfler & emplir leurs veines, & faire descendre leurs mamelles par ce moyen. C'est donc la matrice qui dans une femme grosse, quoique plus éloignée des mamelles que dans les animaux penchés vers la terre, paroît avoir assez de force, quand elle est distendue par le fœtus grossi, pour comprimer les parties voisines, & pousser en-haut les humeurs contenues dans les vaisseaux : le mouvement du fœtus, dans sa prison, contribue encore à cette action (1).

(a) L. 4, in Melp.

(1) Cette maniere mécanique d'expliquer la formation du lait est bien peu satisfaisante, & ne répond pas aux difficultés qu'on pourroit lui opposer : n'est-il pas bien plus sage, & plus conforme aux loix naturelles, de s'en tenir à ce concours d'action, cet instinct commun de la matrice & des mamelles, orga-

246 *Essai sur les Maladies*

Quand après l'accouchement, l'utérus reprenant son étroitesse naturelle, fait cesser cette compression, Hippocrate ajoute (a), que le lait continue de se former dans les mamelles, parce que la succion, opérée par l'enfant, aggrandit les vaisseaux mammaires, & attire dans leur cavité la graisse de toute la région abdominale. Cette succion est donc suffisante pour faire continuer l'ascension du chyle, & si elle cessoit, la source du lait seroit bientôt tarie. Telle est la manière mécanique dont Hippocrate a expliqué la génération du lait dans les mamelles. La compression, qu'il regarde comme la cause de cette génération, est encore prouvée par le fait suivant. J'ai plusieurs fois observé à la campagne, que dans les femelles des quadrupèdes, qui d'une portée font plusieurs petits, & ont en conséquence une

nes, pour ainsi dire, vicaires l'un de l'autre, & qui, par un orgasme particulier séparent le lait l'un après l'autre ? La fièvre qui survient lorsque les mamelles attirent à elles la substance muqueuse de la matrice, & qu'on nomme très-à-propos fièvre de lait, préside à ce travail & fait la coction nécessaire. *Maladies chroniques*, p. 398, & suivantes.

(a) De nat. puer., n. 22.

suite étendue de mamelles , comme les truies , les chiennes , les chattes , &c. , les mamelons qui sont le plus près des cornes de la matrice , & où la compression est la plus forte , sont plus distendus & contiennent plus de lait que les autres , soit avant soit après l'accouchement ; & que c'est pour cela que les petits chiens qui tirent les mamelons du milieu , deviennent plus robustes & plus gras que les autres , qui sucent ceux des deux extrémités (1).

(1) Il nous paroît plus naturel de regarder cette distension des mamelons du milieu , dans les femelles quadrupedes , comme le produit d'une action plus vive , d'un orgasme plus étendu dans ces mamelons qui sont placés au centre de l'organe laiteux , & qui en sont comme le foyer où viennent aboutir toutes les oscillations. Ajoutons qu'il seroit aisé de démontrer que les cornes de la matrice ne doivent pas contribuer à la production d'une plus grande quantité de lait , dans l'endroit où elles pressent le plus , mais plutôt à quelque distance de leur région ; & alors , si on s'en rapportoit à la compression , dans les femelles quadrupedes , ce seroit les mamelons des extrémités qui devroient être plus distendus & contenir plus de lait. Ne donnons pas tant à la mécanique , sachons poser ses bornes dans les actions animales ; & rapportons-nous-en plus à ce principe vital , sensî-

248 *Essai sur les Maladies*

Hippocrate a donc appelé la mécanique au secours de la Médecine, pour expliquer la formation du lait ; & si ses successeurs avoient marché sur ses traces avec plus de soin, depuis long-temps la Médecine auroit acquis beaucoup plus de perfection. Mais malheureusement, embarrassés par des questions difficiles, ils se sont rejettés sur la nature, & ont arrêté les progrès de leur science ; car rien n'est plus trompeur & ne montre tant l'ignorance, que d'employer ce mot en Physique. Diemerbroeck (*a*) a beaucoup disserté sur cette question, en recherchant par quel mécanisme le chyle, qui circule ordinairement vers le cœur, est détourné & conduit aux mamelles, pour y servir à la sécrétion du lait. Il réfute d'abord l'opinion de Deusingius, qui rapporte cet effet à une qualité rarefiante, qui fait fermenter tous les fluides du corps humain ; il propose ensuite son sentiment, qui ne me paroît pas posé sur une base plus solide, puisqu'il est fondé sur l'imagination. Il croit que ce

rif, toujours agissant, toujours éveillé, & qui préside à la plus petite des actions dans un corps vivant.

(*a*) L. 2, Anatom., cap. 2.

phénomène est dû à l'imagination frappée de la femme, qui occupe son esprit à réfléchir sur le lait qui lui est nécessaire pour nourrir son enfant; opinion qui a été réfutée avec beaucoup de connoissance par Bartholin (*a*). Il me semble que, pour la renverser, il suffira d'apporter la raison suivante. Les meres nobles & délicates, qui refusent de nourrir leurs enfans pour ne pas gâter la forme de leurs seins, n'ont ni pensées, ni desirs, sur la formation de leur lait: au contraire, elles réfléchissent continuellement à la crainte qu'elles en ont, & à l'aversion qu'elles en conçoivent. Cependant, malgré elles & tous les remedes qu'on leur administre pour empêcher cette formation du lait, le troisieme ou le quatrieme jour de leur couche, cette liqueur distend leurs mamelles, & renverse leurs projets. Bartholin n'ajoute rien de satisfaisant sur cet objet, & il propose son avis enveloppé de beaucoup de doutes. Il attribue d'abord aux causes externes, qui disposent les mamelles à séparer le lait, le changement subit qu'on y observe lorsque leurs regles coulent pour la premiere fois, que leurs parties génitales

(*a*) *Dissertatio de mammis & lacte.*

s'ombragent de poils , que leur voix change , & que les globes de leurs seins s'élevent à l'envi : ensuite , pour la génération du lait , il a recours à la semence du mâle , qui , pendant la conception , excite une fermentation dans leur sang , & prépare le chyle à être séparé dans les mamelles ; & il apporte pour la cause interne , qui les fait gonfler trois ou quatre jours après l'accouchement , le reflux du sang chyleux vers ces parties , flux qui auparavant avoit coutume de se porter , en grande quantité , à la matrice pour la nourriture du fœtus. C'est à peu près la façon de penser d'Ortloh , qui dit expressément (*a*) : « Que l'uterus » étant resserré après l'accouchement , » la substance destinée à nourrir le fœtus est résorbée par le sang ; & qu'a » près cette résorbition , les glandes » mammaires , distendues plus qu'à l'ordinaire , séparent l'humeur que » paroît auparavant la matrice ». Ces idées sont assurément fort ingénieuses ; mais quoiqu'il soit vrai que le lait doit son origine à la matrice , puisque sans conception , comme chez les femmes stériles , les Religieuses , & toutes celles

(*a*) Hist. Par. , dissert. 14.

qui ne se marient pas, les mamelles ne se remplissent jamais de cette liqueur, ou du moins que très-rarement, (car ce phénomène a été observé chez quelques filles,) il restera toujours à rechercher comment & par quelle intelligence, après que l'uterus est délivré de son fardeau, le sang chyleux qui apportoit la nourriture au fœtus par les arteres de la région hypogastrique de sa mere, résorbé par les veines, porté aux cavités droites du cœur, mêlé au sang artériel dans les cavités gauches du même viscere, est dirigé ensuite vers les mamelles; pourquoi il y prend la consistance & la nature du lait, pendant que les lochies coulent encore: on demandera encore pourquoi ce phénomène n'arrive pas dans un autre temps, lorsque les femmes, après leurs grossesses, sont dans l'embonpoint, pleines de sucs & rien moins qu'épuisées, comme elles le paroissent pendant & après leurs couches, soit que cet épuisement vienne des efforts de l'accouchement, ou par les lochies abondantes qu'elles répandent après cette opération. Cette question n'est point encore effleurée, & nous ignorons absolument par quelle puissance, par quel mécanisme, la matiere du lait est entraî-

née vers les mamelles dans les Accouchées.

Nous devons croire que le divin Architecte a construit la matrice & les mamelles avec un artifice caché, & tel que, par une loi nécessaire, la formation du lait suit la conception de la matrice, comme nous savons que les poumons de l'enfant, à peine sorti de sa prison, commencent leur fonction oisive pendant les neuf premiers mois de sa vie, & sont distendus par l'air atmosphérique qui, s'ouvrant un passage par la bouche & les narines, se débände dans les organes de la respiration par l'élasticité qui lui est propre, & rend le trou oval, qui a servi au fœtus dans le sein de sa mere, inutile, en ouvrant un nouveau chemin au sang dans les vaisseaux pulmonaires qu'il alonge & qu'il dilate. Nous devons avouer que cette sympathie admirable, entre la matrice & les mamelles, échappe à la sagacité de notre esprit, & à la délicatesse de notre œil anatomique. Elle étoit connue d'Hippocrate : « Si les mamelons, dit-il (a), sont ternes & d'un rouge pâle, les vaisseaux de l'uterus sont malades ».

(a) 6 Epid., sect. 5.

Bartholin l'a attribuée à la ressemblance du tissu glanduleux du placenta & de la mamelle, desorte que le sang chyleux qui couloit avant dans le placenta, porté aux mamelles par le torrent de la circulation, s'y arrête comme dans une partie qu'il connoît & qui lui convient. Mais sans qu'il y ait de placenta dans les filles qui ont quelquefois du lait, il est nécessaire d'admettre ce rapport entre la matrice & les mamelles, puisque l'expérience a démontré que la trop grande quantité de suc féminal dont regorge l'uterus, occasionne des tumeurs squirrheuses, sur-tout dans les Religieuses qui sont plus sujettes à ces maladies que les autres femmes, non à cause de la suppression de leurs regles, mais plutôt à cause du célibat dont elles ont fait vœu. J'ai souvent vu de ces filles célibataires au visage de rose, occupées sans cesse à contenir & à étouffer leurs desirs, mourir de cancers affreux, quoique leurs regles aient toujours coulé régulièrement. En Italie, chaque ville contenant plusieurs Couvens de Religieuses, il est rare qu'il y en ait un où cette maladie n'exerce pas ses ravages. Pourquoi donc les troubles de la matrice affectent-ils plutôt les mamelles que les autres parties ?

254 *Essai sur les Maladies*

Il y a entre ces organes un rapport secret qui se dérobe aux recherches des Naturalistes, qu'un jour à venir découvrira peut être à nos neveux, avec d'autres vérités qui sont encore couvertes d'épaisses ténèbres.

Cette sympathie entre les deux sources du plaisir est encore prouvée par le chatouillement du mamelon, qui est un violent stimulus aux plaisirs de l'Amour, comme les femmes l'avouent elles-mêmes. Carpus observe (a) que la palpation des mamelles, & sur-tout des mamelons qui s'érigent comme le membre viril, réveille les desirs assoupis. Voici les propres paroles de ce Médecin : « Les mamelons servent aussi » à exciter au coït, quand on les tou- » che, tant dans l'homme que dans la » femme, mais sur-tout chez cette der- » nière ». Il y a, en effet, des vaisseaux qui vont des organes de la génération aux mamelles & au mamelon. Ce dernier s'érige quand on le chatouille, & il fait ériger le membre viril par sympathie. Le rapport qui se trouve entre ces organes vient donc plutôt des vaisseaux, que de la ressemblance du tissu

(a) Com. 2 in an. mun., pag. 326.

qui n'existe quelquefois pas, puisque, quand les lochies cessent de couler, la matrice recouvre sa première grandeur, devient membraneuse, & diffère alors des mamelles dont le tissu est glanduleux.

Les raisons & les systèmes des Modernes sur la turgescence des mamelles après l'accouchement, ne sont donc pas préférables à l'opinion d'Hippocrate. Ce Médecin de Cos, quoiqu'il ignorât le mouvement du sang & du chyle que l'on démontre à l'œil, de nos jours, a cependant observé avec attention cette sympathie étonnante & ce commerce mutuel d'affections entre la matrice & les mamelles, & a rapporté avec grande raison la formation du lait à la compression & au mouvement du fœtus. Si quelqu'un ne trouve pas cette explication valable, il ne tient qu'à lui d'en proposer une meilleure. Il y a toutefois lieu de croire que ce siècle qui avance vers sa fin, ne verra pas la solution de ce problème, & que le souverain Dispensateur des êtres la réserve peut-être pour le siècle qui va succéder au nôtre.

Mais, sans nous arrêter davantage à la recherche de ce phénomène qui a exercé tant de génies, occupons-nous des

256 *Essai sur les Maladies*

maladies des Nourrices, & offrons-leur les secours que notre Art peut leur fournir. Si elles ont quelque affection dangereuse, produite par la trop grande excretion de lait, il faut éloigner cette cause procathartique, en leur ordonnant de cesser de nourrir. Si elles sont menacées de phtisie par la maigreur de leurs corps, la perte de l'appétit, l'insomnie, & la pâleur de leur teint, il faut sur-le-champ les empêcher de nourrir, & leur donner les remedes qui peuvent prévenir la phtisie & rendre l'embonpoint à leurs corps. Richard Morton (a) a décrit une espece de phtisie due à l'allaitement : on peut le consulter pour les remedes qui lui conviennent. Celui qui réussit le mieux dans ce cas, est le lait d'ânesse ou de vache, pourvu qu'il ne soit pas contr'indiqué par une fièvre trop aiguë, ou par des acides dans les premières voies. Il est assez raisonnable de réparer, par l'usage du lait, les pertes qu'on a faites de la même liqueur, & d'essayer de guérir, par ce moyen, la consommation à laquelle cette perte a donné naissance. On les mettra d'abord au lait d'ânesse, pour purger & évacuer

(a) Phtif., cap. 6.

les humeurs dépravées, ensuite à celui de vache pour détruire leur maigreur. C'est là la vraie méthode d'administrer le lait dans la phtisie, dont s'est servi notre Maître, comme il nous l'apprend dans l'histoire du fils d'Eratolaüs. Ce jeune homme ayant été épuisé & réduit à une extrême maigreur, par une dyssenterie longue & dangereuse, Hippocrate lui donna d'abord le lait d'ânesse pour le purger, ensuite le lait de vache pour le nourrir. Voici ce qu'il dit à ce sujet (a) :

« Après avoir bu environ deux pintes de
» lait d'ânesse bouilli en deux jours de
» temps, il lui survint un flux de bile
» abondant ; ses douleurs cessèrent, &
» l'appétit lui revint : il but ensuite une
» pinte de lait de vache crud en une
» fois, & on mêla une fixieme partie
» d'eau & un peu de gros vin à deux
» verrées de lait, pour le premier
» jour ». La note de Martianus (b) sur
cet endroit est très - intéressante : « On
» fait, dit-il, que le lait est très - bon,
» pour redonner l'embonpoint & les
» forces, non pas celui d'ânesse que les
» Modernes préfèrent aux autres, mais

(a) 7 Epid., n. 3.

(b) De nat. mul., n. 15.

258 *Essai sur les Maladies*

« le lait de vache dont la consistance est
« seule capable de produire cet effet ».
La diete lactée, administrée de cette
maniere, réussira donc en évacuant d'a-
bord les humeurs saburreuses, & en
nourrissant ensuite le corps épuisé. Mor-
ton rapporte l'histoire d'une certaine
femme qui, après quatre mois de nour-
riture, ayant éprouvé une grande foi-
blesse, la perte d'appétit, des suffoca-
tions, & ne voulant pas, malgré son
conseil, cesser sa nourriture, & se met-
tre à la diete lactée, tomba bientôt dans
la phthise pulmonaire, caractérisée par la
toux, la respiration difficile, & la fièvre
lente.

Si les Nourrices sont attaquées d'af-
fections hystériques par la trop grande
réplétion, ce qui arrive principalement
à celles qui sont chez les Grands & chez
les Princes, il faut leur procurer quelque
évacuation, leur ordonner la saignée
pour désemplir leurs vaisseaux gorgés de
liquide, leur prescrire un régime plus
exact & tous les remedes anti-hystéri-
ques indiqués par les Praticiens. Si ces
affections sont dues à la trop grande
quantité de semence produite par leur
nourriture trop forte; si, pour me servir
de l'expression des Modernes, leur

ovaire est plein de suc, & que leur trompe de Fallope donne le signal du combat de Vénus, il faut ou leur faire cesser leur ministère, ou leur permettre un commerce modéré avec leurs maris, de peur que leur uterus en fureur (1) ne

(1) Les Anciens se faisoient une idée bien singulière de la matrice ; ils la regardoient comme un animal furieux, tout prêt à se déchaîner contre les autres organes, si elle n'étoit pas apaisée. Galien nous l'a peinte enchaînée par des liens très-forts, les ligamens ronds & les larges : il parle même, à cette occasion, de deux autres especes de ligamens, les antérieurs & les postérieurs, formés par les replis du péritoine, qui en devant unissent la matrice avec la vessie, en arriere avec le rectum. Cette idée, toute extraordinaire qu'elle est, leur paroissoit très-propre à faire concevoir tous les phénomènes singuliers & étonnans que les affections hystériques produisent, tels que les étouffemens, la strangulation, la boule hystérique, la pulsation violente de l'abdomen, &c. Ils ne se trompoient pas dans l'observation de ces accidens, mais bien dans la cause à laquelle ils les attribuoient : c'étoit, selon eux, la matrice qui remontoit, qui s'agitoit en tous sens, & qui se vengeoit, pour ainsi dire, de la langueur & du repos où on la laissoit. Peut-être aussi ces expressions sont-elles figurées, & dans ce sens, elles sont très-propres à donner une idée des désordres que cet organe est capable de produire.

260 *Essai sur les Maladies*

porte son action sur leur nourrisson. Il y en a, parmi elles, qui occupées en secret d'idées amoureuses, cachent avec adresse le feu qui les consume, pour n'être pas condamnées à leur état ordinaire. On n'observe pas chez elles des paroxysmes hystériques bien manifestes; voici cependant les différens signes qui découvriront cette passion cachée, au Médecin prudent & attentif. Leur gaieté n'est plus la même, elles sont taciturnes, sombres contre leur ordinaire; la vue d'un bel homme, l'entretien qu'elles ont avec lui, dissipent leur mélancolie, & leur cœur paroît plus échauffé. De tels signes indiquent certainement l'orage qui les agite & qu'elles veulent en vain concentrer; mais assurément ce n'est pas leur faute, & elles sont bien excusables, puisque c'est la nature elle-même qui excite la tourmente, & fait naître, malgré elles, les idées de plaisir qui occupent leur esprit: en effet, le foyer de la volupté une fois allumé, communique son embrasement à tout le corps & à l'esprit lui-même. De pareilles Nourrices, agitées d'une telle passion, impriment à leur nourrisson un caractère indélébile; & on a observé, dit Vanhelmont (a),

(a) De infant. nutrit.

que l'âge développe dans les enfans les desirs ardens pour l'amour, que leurs Nourrices leur ont communiqués,

Souvent, comme nous l'avons déjà dit, les femmes qui nourrissent, & surtout celles qui ont de l'embonpoint, qui sont blanches, & qui ont les mamelles gonflées de lait, se plaignent d'une douleur compressive dans les épaules. Elle est produite par la trop grande abondance de suc laiteux, dans les canaux chyleux thorachiques, qui portent cette liqueur dans la sousclaviere pour la répandre ensuite dans les mamelles. Pour la guérir, il suffit de diminuer leur nourriture, & de leur défendre les alimens qui forment beaucoup de lait. Hippocrate connoissoit cette douleur, comme il le dit lui-même en parlant des femmes grosses : « Le boire & le manger » font gonfler leurs épaules ». En cet endroit de son Commentaire, Marrianus qui, comme nous l'avons déjà dit, fait venir la substance du lait du ventricule, comme de la source qui fournit à tout le corps & reçoit de toutes ses parties, apporte en témoignage les Nourrices elles-mêmes, qui, dit-il, « aussi-tôt qu'elles ont bien bu & bien » mangé, disent sentir une humeur des-

» cendre des épaules aux mamelles en
 » passant par les clavicules; ce qui leur
 » arrive encore plus sensiblement pen-
 » dant que leur nourrisson tete ». C'est
 à cause de cela que rien n'est plus capa-
 ble de diminuer le lait que l'application
 des ventouses au dos, & que les Nour-
 rices se refusent constamment à ce re-
 mede dans leurs maladies, de peur de
 perdre leur lait (1).

(1) Il y a entre les aisselles & les mamelles une communication cellulaire bien manifeste. Elle n'est malheureusement que trop prouvée par ces tumeurs dures, indolentes & squirrheuses, qui, dans le cancer occulte de la mamelle, s'étendent en forme de chapelet de l'une à l'autre de ces régions, & qui ôtent l'espoir de la guérison par l'extirpation. On peut donc regarder l'aisselle & les mamelles comme un siphon, dont le mamelon est une extrémité ouverte, d'où découle le lait qui se forme dans ces deux parties en même temps. D'après cette considération, il n'est pas étonnant qu'une ventouse, appliquée à l'épaule, détruise le lait, puisque par son moyen on ouvre l'extrémité borgne du siphon, on diminue, on fait même cesser l'écoulement du lait par l'autre extrémité que la Nature avoit ouverte à dessein. Un cautere au bras feroit le même effet, à cause des traînées cellulaires qui s'étendent dans toutes ces parties, & qui établissent entr'elles une communication immédiate. M. de Borden, tissu muqueux.

Quant aux démangeaisons qui les tourmentent & dont elles ne peuvent se garantir, puisqu'elles ont toujours, entre leurs bras & contre leurs seins, des enfans dont la tête est ordinairement couverte d'une croûte laiteuse, on les guérira en appliquant extérieurement des anti-psoriques, que l'on préférera aux purgatifs, & aux autres remèdes internes qui agissent lentement & qu'on emploie dans les maladies de la peau. On leur permettra les onctions contre la galle, sans avoir besoin de les purger, & l'on n'aura rien à craindre en guérissant, sans autre précaution, un miasme psorique qui n'est attaché qu'à la peau, puisqu'il ne dépend pas d'une corruption d'humeurs, & qu'il n'est dû qu'au contact & à l'atouchement du nourrisson. Mais si cette maladie est due à une cacochymie produite par l'épuisement, les remèdes ne seront plus les mêmes, & on n'emploiera les topiques indiqués qu'après avoir évacué les humeurs impures. J'ai vu malgré cela beaucoup de femmes très bien rétablies, être attaquées d'une galle d'un mauvais caractère, quelques mois après avoir cessé de nourrir, pour avoir touché souvent des enfans galleux,

264 *Essai sur les Maladies*

Les Nourrices doivent donc toucher leurs nourrissons avec précaution, & les entretenir ainsi qu'elles dans la plus grande propreté. Si l'on avoit ces soins, on ne verroit pas tant d'enfans sales & rongés d'ulceres mourir éthiques parmi les pleurs & les gémissemens. Galien rapporte (a) l'histoire d'un certain enfant qui, ayant pleuré tout un jour, sans que sa Nourrice pût le tranquilliser, soit en l'agitant ou en le posant sur son sein, fut appaisé & pris d'un sommeil très-long, aussi-tôt que, par son conseil, on l'eût lavé & changé de langes.

Avant que de quitter les Nourrices, je dois leur proposer une précaution utile à elles & à leurs nourrissons; c'est d'épargner la nourriture qu'elles leur prodiguent, de ne leur pas offrir le teton toutes les fois qu'ils pleurent. Cette erreur est très-considerable; cent fois le jour, elles leur donnent à teter, & la nuit, pour ne pas voir interrompre leur sommeil par leurs cris, elles les allaitent encore: ainsi elles s'épuisent elles-mêmes, & gorgent leurs enfans de lait, de sorte que tous deux en souffrent

(a) 2, De fanit. tuend., c. 8.

également.

également. Comment, en effet, l'estomac si tendre & si délicat des enfans, pourroit il supporter une si grande quantité de lait, sans donner naissance à des crudités, des rapports aigres, de fréquens soulèvemens, & sans faire coaguler ce fluide? Comment les Nourrices ne s'épuiseroient-elles pas en se faisant sans cesse teter? Les femmes de la campagne nourrissent leurs enfans avec bien plus de sagesse, elles ne leur donnent à teter que trois ou quatre fois par jour, les laissent pleurer tant qu'ils veulent, & s'occupent, pendant ce temps, de leurs travaux champêtres, en imitant, disent-elles, les vaches qui nourrissent leurs petits, & qui ne se laissent teter que trois fois dans le jour. C'est peut-être de cet abus qu'est venue la coutume suivie en Angleterre & en Allemagne, de nourrir les enfans avec une bouillie faite avec le lait de vache, les jaunes d'œuf & le sucre; moyen qui sert à régler le régime & à mesurer la juste quantité d'alimens qu'ils doivent manger. On trouvera d'excellens préceptes sur ce sujet dans Vanhelmont (a), le *Zod. Med.*

(a) De inf. nutrit., an. 3.

266 *Essai sur les Maladies*

Gall., Ermuller (a), & plusieurs autres Ecrivains (1).

(a) Val. infant.

(1) Le but de Ramazzini n'étoit pas de faire un Traité sur la maniere d'élever les enfans. Il n'a parlé, en passant, que de quelques abus qui se sont glissés dans cette partie de l'éducation, & il a démontré que la nourriture des enfans étoit entièrement du ressort de la Médecine. Depuis ce Médecin, on s'est beaucoup occupé de cet objet, & tous les amis de la vérité voient maintenant avec satisfaction les anciens préjugés se dissiper, la raison appuyée sur l'expérience régner à leur place, & la voix de la Nature se faire entendre dans le cœur de presque toutes les meres. Mais ce n'est pas assez que les meres allaitent leurs enfans, il faut encore que la Médecine vienne leur dicter les préceptes nécessaires dans ces premières années de la nourriture, d'où dépend presque en entier la constitution forte ou foible des enfans. Il y a, sur cette matiere, un grand nombre de Traités intéressans : nous nous contenterons d'en indiquer deux principaux, qui contiennent des regles précieuses à l'humanité & à toutes les meres qui ne dédaignent pas ce titre. Le premier, intitulé : *Avis aux meres qui veulent nourrir leurs enfans*, par Madame le Rebours. Le second : *Les enfans élevés dans l'ordre de la Nature, ou, Abrégé de l'Histoire Naturelle des enfans du premier âge*, par M. de Fourcroy, Conseiller au Bailliage de Clermont en Beauvoisis. L'Auteur fait voir, dans son Livre, qu'il a beaucoup de

connoissances en Médecine. On ne peut que conseiller à toutes les meres qui nourrissent de se procurer son Ouvrage. C'est un Code bien propre à les diriger, & où elles trouveront tout ce qui peut les intéresser. Je me fais un devoir de rendre hommage à la vérité, & de témoigner publiquement ma reconnoissance à un homme justement célèbre par son amour pour l'humanité & par ses travaux littéraires, qui d'ailleurs m'est uni & par le sang & par la façon de penser.



C H A P I T R E X X.

*Des Maladies auxquelles sont
sujets les Marchands de Vins,
les Brasseurs, & les Distilla-
teurs d'Eau-de-vie.*

A P R È S nous être occupés des sources de la liqueur précieuse qui conserve & fait éclore en nous le germe de la vie, nous allons passer à la contemplation de cette autre liqueur qui fait la joie de nos festins & des convives. Pour examiner les maladies des Marchands de vins, des Distillateurs, &c., il faut parcourir les cuviers où les Vignerons font le vin, & les ateliers où on distille l'esprit de vin & l'eau-de-vie. Nous ne parlerons pas de cette ivresse que produit la boisson immodérée de ces liqueurs, mais de celle qui est causée par l'odeur & les fumées du vin en fermentation dispersées dans l'air, & qui s'insinuent avec lui dans la bouche & dans les narines. Ces Ouvriers, sans boire de vin, occupés tout le jour à transvaser cette liqueur & à retirer les marcs des cuves, sont sou-

vent attaqués d'une ivresse qui les incommode beaucoup, & que leur cause la continuité de leur travail.

Comme le vin & l'esprit de vin font une des plus grandes richesses des campagnes de Modene, sur-tout entre la Secchia & la Scuttenna. Comme tout le pays au delà & en-deçà du Pô sont très riches en esprit de vin, puisque chaque année elles fournissent des milliers de muids de cette liqueur à Venise, à Milan & à d'autres villes, c'est un spectacle très-beau que de voir en automne les cuviers immenses, les cuves énormes, les nombreuses rangées de tonneaux, & les ateliers où se fabrique l'esprit de vin. L'expérience ayant appris qu'on retire beaucoup d'esprit de vin des marcs, on les conserve dans les cuves en les pressant avec de grosses poutres, & on les laisse fermenter avec le vin pendant plusieurs mois, & même tout l'hyver; ensuite lorsqu'on met le vin en tonneaux, on verse les marcs dans des vaisseaux de cuivre avec une certaine portion de vin, & on les foumet à la distillation; mais cette coutume d'exprimer au pressoir tout ce qu'il reste de suc dans les marcs, a été abandonnée par les Vignerons depuis qu'ils ont observé qu'on obtient bien plus

d'esprit de vin, en les soumettant à la distillation sans les avoir pressurés ; & quoique ce dernier travail demande plus de peine, ils ont relegué les pressoirs hors de leurs ateliers.

Les Ouvriers qui retirent hors des vaisseaux de cuivre le marc fumant après la distillation, pour y en remettre de nouveau, & qui versent dans des tonneaux les vaisseaux pleins d'esprit de vin, sont presque tous ivres. Quoique cet ouvrage se fasse sous des voûtes très-vastes, & non dans des celliers fermés, il s'évapore cependant une si grande quantité d'esprit de vin, que les personnes qui viennent voir ces travaux ne peuvent supporter long-temps l'odeur piquante répandue dans les ateliers. Les poules & les autres volailles, les cochons & tous les animaux qui vivent dans ces lieux, & qui se nourrissent du marc brûlant retiré des vaisseaux distillatoires, s'enivrent. Les hommes qui travaillent pendant plusieurs mois, & même pendant tout un hiver dans ces ateliers, deviennent lourds, languissants, maigres, tristes, sujets au vertige, & perdent l'appétit.

Pour connoître la vraie cause de l'ivresse, il est très-important de savoir

par quelle qualité le vin l'a produit, si c'est l'acide ou l'alcaline, la vertu coagulante ou la fondante. Etmuller traite cette question avec assez d'érudition; & après avoir rapporté les différentes opinions des Auteurs à cet égard, aussi bien que les raisons sur lesquelles chacun d'eux se fonde, après avoir réfuté celles de Takenius, de Bekius & d'autres qui regardent l'acide du vin comme enivrant, il conclut que c'est à la partie alcaline & sulfureuse de cette liqueur qu'est dûe l'ivresse qu'elle procure.

J'ai eu autrefois occasion de m'entretenir de cet objet avec un savant Chymiste, qui, pour me prouver que c'étoit à l'acide volatil qui est contenu dans le vin, & qui, de moût le fait devenir liqueur spiritueuse, qu'étoit dûe la vertu enivrante, m'apportoit des raisons d'un grand poids, que je me fais un devoir de détailler ici avec toute l'étendue qu'elles méritent. Les preuves que le vin, me disoit-il, est de nature acide, sont 1°. l'expérience curieuse de Vanhelmont (a), dans laquelle l'esprit de vin est réduit en un instant en un caillé blanc, par l'addition de l'esprit du sel

(a) De aurâ vitali.

272 *Essai sur les Maladies*

ammoniac, caillé d'autant plus épais, que l'esprit d'urine est plus pur. 2°. L'effervescence que produit dans le sang chaud l'esprit de vin qu'on y verse, & que l'acide vitriolique produit seulement plus vive. 3°. La précipitation des teintures de castoreum, de myrrhe, &c. par l'esprit de sel ammoniac, dont l'acide de l'esprit du vin s'empare sur le champ, en quittant, pour s'y unir, la substance qu'il tenoit en dissolution. 4°. La foiblesse & le plat qu'on donne au meilleur vin, en y mêlant des alcalis & des absorbans tels que le soufre, les yeux d'écrevisses, les coquilles d'œufs, foiblesse telle qu'il n'est plus en état d'attaquer le fer, & qu'à la distillation, il ne donne qu'un esprit phlegmatique & en très petite quantité. 5°. L'extraction d'un esprit ardent & inflammable du vinaigre lui-même, comme le prouvent les opérations chimiques. 6°. Enfin la qualité alcaline des remèdes qui préviennent & guérissent l'ivresse, comme la graine de moutarde prise à jeun, dont le peuple se sert pour préservatif, le poumon rôti des quadrupèdes que Pline recommande (a), l'ail que prescrit Hip-

(a) H. N., l. 3, c. 14.

pocrate (a) à un homme ivre ou qui veut s'enivrer, & tous les autres remèdes qu'on ordonne aux gens ivres, qui, contenant une grande quantité d'alcali, ne détruiraient pas l'ivresse ni sa cause, & la rendraient au contraire plus forte, si la vertu enivrante du vin consistoit dans sa partie sulfureuse & alcaline. Tels sont les raisonnemens de ce Chymiste pour prouver que c'est l'acide du vin qui enivre; nous allons leur opposer ceux des Adversaires, & nous finirons par ajouter quelque chose aux raisons du premier.

On est fondé à croire que la qualité enivrante du vin, gît dans sa partie sulfureuse & alcaline, parce que 1°. l'esprit de vin est inflammable, & les acides les plus caractérisés, tels que l'esprit de vitriol, ceux de nître, de tartre, détruisent plutôt l'inflammabilité des substances inflammables par elles-mêmes, puisque la poudre à canon arrosée d'acide vitriolique & desséchée ensuite, ne prend plus feu, & s'enflamme au contraire si on la mouille avec de l'esprit de vin. 2°. Le vin & l'esprit de vin sont très-utiles dans les ulcères &

(a) De vict. rat. in acut., n. 59.

274. *Essai sur les Maladies*

les gangrenes , pour adoucir & corriger l'acide prédominant & corrosif qui ronge les chairs , & entretient les ulcères ; usage qui ne seroit pas si bon , si le vin étoit acide. 3°. On a constamment observé que l'esprit de vin ne tourne jamais à l'aigre , mais devient seulement plus foible en vieillissant ; aussi les vins s'aigrissent , parce que leur partie spiritueuse se dissipe plutôt qu'elle ne s'affoiblit. On fait d'ailleurs que les vins qui tournent à l'aigre , fournissent une très-petite quantité d'esprit ; ce qui est tout autrement dans les vins qui déposent & sont mucides ; c'est à cause de cela que ceux qui ont des privilèges pour préparer l'eau-de-vie , achètent les vins gâtés , pour en retirer une certaine quantité d'esprit , & n'offrent rien des vins aigris , qui , malgré les soins & la diligence qu'on apporte à les distiller , ne fournissent qu'un phlegme insipide & une liqueur âcre. 4°. Les esprits acides minéraux , comme ceux de vitriol , de nitre , sont dulcifiés par l'esprit de vin qui , s'il étoit acide & enivrant , ne pourroit les corriger ni les rendre moins actifs , puisqu'une substance ne peut diminuer la force d'une autre de la même nature , & ne fait au contraire que l'aug-

menter (a). 5°. L'esprit de vin fait effervescence avec l'esprit de nitre, effervescence qui prouve une nature opposée entre ces deux fluides. 6°. On rectifie l'esprit de vin sans distillation, en y jettant à plusieurs reprises du sel de tartre, de la chaux, des cendres gravelées. Si cette liqueur étoit acide, le sel de tartre & la chaux qui tiennent le premier rang parmi les alcalis, ne la rectifieroient point, & loin de la rendre plus forte, ils l'affoibliront en absorbant son acide. Si l'on dit que le sel de tartre absorbe le phlegme de l'esprit de vin, & le rectifie par cette absorption, on ne voit pas pourquoi ce sel alcali n'absorbe pas plutôt l'acide qu'on suppose exister dans l'esprit de vin, & ne s'en sature pas plutôt que du phlegme. 7°. Les vins passés à la toile, qui sont plus foibles que les autres, comme Plin l'a fait remarquer, tournent très-facilement à l'aigre, & sur tout aux approches de l'été; ce qui n'arrive pas aux autres vins, que leurs parties spiritueuses garantissent de cet inconvénient. 8°. Enfin les vins généreux sont moins nuisibles aux gouteux que les petits vins,

(a) Etmull., Pyr. Rat., c. 10.

276 *Essai sur les Maladies*

comme ceux du Rhin. Sylvius (a) condamne ces derniers dans la goutte, parce qu'ils ont peu de spiritueux ; précepte que Craton avoit donné long-temps auparavant, puisqu'il dit (b) que ceux qui regardent l'usage des vins légers comme innocent, se trompent grossièrement, & qu'il est plus salutaire de boire un peu de vin de Hongrie ou de Malvoisie, qu'une grande quantité de petit vin. Vanhelmont (c), Willis, & d'autres Médecins célèbres, condamnent aussi les vins acides, qui, selon eux, ne peuvent que rendre les douleurs arthritiques plus aigües, en augmentant l'acide qui en est la cause.

Je vais maintenant répondre aux preuves apportées par le Chymiste déjà cité, pour l'acide enivrant du vin.

1°. L'effervescence & la coagulation de l'esprit de vin par l'alcali volatil, n'est pas assez forte pour démontrer la nature acide du vin. Beaucoup de substances alcalines font effervescence ensemble comme le sel de tartre jetté sur de l'huile de tartre, expérience rappor-

(a) Append. Prax. Med., trad. 8, n. 254.

(b) L. 2, Conf. 27, pro articul. morb. dol.

(c) In volup. viven., de ann. Br., p. 2, cap. 14.

tée par J. Bohn (a), & qu'il ne faut point attribuer, dit cet Auteur, à un acide masqué, absorbé par le tartre dans la dissolution, puisque l'eau avec le sel offre le même phénomène. Ainsi beaucoup d'acides mêlés ensemble, font effervescence, & on peut mêler des acides à des alcalis, sans qu'il se fasse de coagulation; de sorte qu'on ne peut établir de règle générale sur ce fait chimique.

2°. L'ébullition qui s'excite dans du sang nouvellement tiré, quand on y verse de l'esprit de vin ou de l'esprit de vitriol, n'est jamais la même & diffère beaucoup, suivant la nature du sang dont on se sert. En effet, cette liqueur vitale peut être ou trop acide ou trop alcaline; & quand cette effervescence est vive, il y a tout lieu de croire que l'acide y domine.

3°. Je ne vois pas que la précipitation des teintures par l'esprit de sel ammoniac, soit d'un grand poids, puisque l'eau seule peut l'opérer, comme on le fait dans la préparation des résines de jalap & de méchoacan. Si l'esprit de vin étoit acide, il faudroit, suivant la règle

(a) De acr. in subl. infl., c. 4.

278 *Essai sur les Maladies*

chymique, (ce qui est dissous par un acide, se précipite par un alcali), que l'eau fût un alcali, & tout le monde fait que cet élément est insipide, sans aucune acrimonie, & qu'il corrige celle des acides & des alcalis.

4°. Il ne suffit pas, pour prouver l'acide enivrant du vin, d'apporter la foiblesse qu'on lui procure par le mélange des alcalis : car deux substances combinées font un tout bien différent de ses principes ; ainsi l'eau affoiblit les acides & les alcalis, en étendant & détruisant jusqu'à leur saveur âcre.

5°. Accordons aux Chymistes qu'on retire une certaine quantité d'esprit ardent d'un bon vinaigre, cela ne prouve pas que cet esprit soit de nature acide. Il n'y a en effet ni acide ni alcali, quelque pur qu'il soit, qui ne contienne en lui-même quelques particules d'une nature opposée à la sienne.

6°. Quant à ce qui regarde la dernière preuve prise des remèdes alcalins qui guérissent l'ivresse ou qui en préservent, il faut observer qu'ils attaquent plutôt la cause de la maladie, que la maladie elle-même ; qu'ils portent une grande abondance de serum aux organes urinaires, & dissipent ainsi facile-

ment l'ivresse. Il est aussi aisé de concevoir que de tels médicamens préserveroient de l'ivresse, puisque Hippocrate a dit (a), « ce qui détruit une action, » peut l'empêcher si on le prend avant » elle ». Au reste, on employe aussi les acides, le vinaigre lui-même, contre l'ivresse. Le vinaigre versé sur la tête, un épithème de suc de grande joubarbe avec le vinaigre appliqué sur les testicules, sont, suivant Etmuller, de puissans discutifs de l'ivresse.

C'est donc à l'alcali volatil, ou au soufre narcotique du vin qui a la vertu d'arrêter le mouvement des humeurs & des esprits, qu'Etmuller & d'autres Médecins attribuent l'ivresse, & la cause du tremblement, de la stupeur & de l'assoupissement qu'il produit comme l'opium; mais ne seroit-il pas raisonnable de ne pas croire à cette faculté coagulante du vin, puisque rien n'est plus spiritueux & plus près de la nature des esprits, que cette liqueur? Ne pourroit on pas imaginer que, bu avec profusion, porté par les vaisseaux à la tête, il fond & liquéfie les humeurs, ouvre & dilate les bouches des artères béantes dans le cer-

(a) 3, in 6 Epid.

veau, arrose & ramollit ainsi cet organe par le sérum abondant qu'il y verse, & qui diminue le ton des nerfs, & donne naissance à tous les accidents énoncés ci-dessus ? N'en seroit-il pas de même de l'opium, & ce soporatif, au lieu d'arrêter & d'épaissir les humeurs & les esprits, comme on le croit, ne les atténue-t-il pas par l'alcali volatil & odorant qu'il contient, & auquel est dû la vertu diaphorétique & diurétique que tout le monde lui connoît ? Le savant Willis (a) a été embarrassé dans cette explication ; il dit que les qualités coagulante & incrassante que plusieurs attribuent à l'opium, ne lui ont pas été démontrées par l'observation. Sans vouloir faire ici des recherches sur les qualités ou atténuantes ou coagulantes de l'opium, j'ose assurer que, malgré que le vin produise les mêmes effets que ce remède, comme le tremblement, la langueur, le sommeil profond, l'aphonie, son action est cependant très différente, puisque ceux qui ont pris de l'opium, ont le pouls petit, lent, le visage pâle & cadavéreux, les extrémités refroidies, & qu'au contraire on trouve dans les hom-

(a) Pl. R., l. 1, sect. 6.

mes ivres par le trop de vin ou d'esprit-de vin, le pouls fort, la face rouge, les yeux enflammés, les veines gonflées; aussi Virgile, en dépeignant Silene, dit-il :

« Le vin qu'il avoit bu gonflait encor ses veines (a) ».

L'autopsie démontre elle-même l'effusion de serum de la masse du sang occasionnée par l'effort que l'esprit de vin produit dans les vaisseaux. On a trouvé dans la tête des hommes morts dans l'ivresse, le cerveau rempli d'une grande quantité de serum blanchâtre, comme on peut le voir dans Théophile Bonnet (b). Cet épanchement d'eau est encore prouvé par la terminaison de l'ivresse (1), dont parle Hippocrate (c);

(a) *Inflatum hesterno venas, ut semper iaccho.*
Eglog. 6.

(b) Sepulch., p. 1, sect. 13, obs. 87.

(1) On trouve beaucoup d'observations semblables dans Morgagni. Il a constamment trouvé le cerveau d'hommes morts dans l'ivresse ramolli, plein d'une humeur limpide, & leur estomac plein de vin; souvent marqué de taches inflammatoires. On peut consulter les épîtres 14, art. 35; 16, art. 43; 25, art. 14; 26, art. 37; 27, art. 28; 41, art. 13; 60, art. 12; 62, art. 5; 69, art. 2; 70, art. 5.

(c) 5, Aphor. 5.

282 *Essai sur les Maladies*

car quoique le vomissement prompt contribue beaucoup à diminuer les dangers de cette maladie, sa vraie guérison consiste dans un flux abondant d'urines, produit par le serum superflu porté aux voies urinaires : tant est vrai ce vieux adage, « le vin guérit les incommodités qu'il cause », par la qualité qu'il a d'arrêter les humeurs & de porter aux urines. Aristote (*a*) a soupçonné cette vérité, lorsque, recherchant pourquoi ceux qui boivent du vin bien trempé s'enivrent moins que ceux qui le boivent pur, il apporte pour principale raison de ce phénomène, que le vin pur se cuit lui-même comme il fait les autres alimens. Les Anciens ont attribué quelque utilité à l'ivresse, comme on peut le voir dans Hippocrate (*b*). Mnéfitheus, Médecin Athénien, a dit dans une Lettre sur l'usage immodéré du vin (*c*) : « Ceux qui se gorgent de vin blessent » leur corps & leur ame ; mais s'enivrer » de temps en temps, purge le premier, & égale l'esprit ». La boisson

(*a*) Sect. 3, pr. 3 & 22.

(*b*) 3, De diæt., n. 22.

(*c*) Vide Athenæum, l. 11, c. 10; & Lan-
gium, l. 1, ep. 30.

journalière amasse dans notre corps des humeurs âcres, que l'on évacue commodément par les voies urinaires, en buvant beaucoup & en lavant ainsi les organes qu'arrose la boisson. Les Lacédémoniens, au rapport de cet ancien Médecin, se purgeoient par les urines & le vomissement, & noyoient leur chagrin dans le vin (a).

J'ai vu plusieurs fois avec étonnement, en Automne,

Quand déjà sur les bords de la cuve fumante s'éleve, en bouillonnant, la vendange écumante (b),

ceux qui versent le vin des cuves dans les tonneaux, pissent jusqu'à cent fois dans un jour, & rendre de l'urine tenue & limpide comme de l'eau. Je crois que cela vient du gas spiritueux qui s'évapore du vin en grande quantité, qui passe par les poumons, & entraîne dans le sang une abondance de serum. C'est ainsi que j'ai éprouvé que le vin nouveau est bien plus diurétique que le vieux, quoique ce dernier soit plus fort : aussi lorsque je veux évacuer par les voies urinaires le

(a) *Et animam φιλοτήσιας poculo exhilarābant.*

(b) *Spiritat plenis vindemia labris,*
Virg. Georg., l. 2.

284 *Essai sur les Maladies*

principe féreux trop abondant , je ne crains pas de préférer au vieux le vin nouveau , passé & purgé de ses parties grossières.

Pour reprendre notre objet , il faut croire que le sang de ces Ouvriers est le premier affecté par les parties volatiles du vin , dont l'air est saturé , & qui , après avoir mis le fluide vital en fermentation , attaquent aussi les esprits animaux. Tout le monde fait combien le vin est analogue au sang ; & ce n'est pas sans raison qu'Androcydes (a) , illustre par sa sagesse , pour corriger Alexandre le Grand de son intempérance , l'avertissoit qu'en buvant du vin , il eût à se ressouvenir qu'il buvoit le sang de la terre. C'est en raison de ce rapport qu'il affecte les esprits animaux , dont il se forme une si grande quantité par la fusion continue d'esprit de vin , que ne pouvant trouver place dans les réservoirs du cerveau , ils excitent le trouble dans cet organe , de même que , dans la république des abeilles , il s'éleve des guerres intestines lorsqu'un essaim de nouvelle formation vient augmenter l'ancien. Ainsi naissent les vertiges , la lourdeur & la

(a) Plinius , l. 14 , H. N. , c. 5.

douleur de tête, comme dans une vraie pléthore ; & ces maux légers d'abord, après avoir troublé toute l'économie animale, entraînent après eux la maigreur, la perte des forces, & mille autres maladies qui sont plus douces dans ceux qui y sont accoutumés, & très violentes chez ceux qui exercent cet état pour la première fois. Zacutus Lusitanus rapporte (a) qu'un homme de cour retiré à sa maison de campagne, étant entré par hazard dans un cuvier, fut frappé comme d'un coup de foudre par l'odeur du vin, tomba sur le champ par terre, & expira au bout de quelques heures.

On comprend aisément que les mêmes accidens arrivent dans ces pays où au lieu de vin on fait de la biere, comme en Allemagne, en Angleterre, & dans presque tous les pays septentrionaux. La vigne fleurit dans ces climats, mais le raisin n'y parvient pas en maturité. On y prépare une liqueur vineuse avec l'orge & les autres grains qui y croissent en abondance; on les laisse fermenter entiers jusqu'à la germination, & on les mêle avec du houblon. Ceux qui boivent immodérément de cette liqueur fermentée

(a) De prin. Med. Hist., l. 1, n. 6.

s'enivrent & chancelent comme s'ils avoient bu du vin ; effet que l'eau du fleuve Lyncestrius produit aussi suivant Ovide (a). Virgile nous apprend, en parlant d'une nation du Nord, que ces peuples se préparoient anciennement de semblables boissons (b).

Il est donc vrai, comme me l'ont dit beaucoup de Savans, & comme on le lit dans plusieurs Auteurs, que les Ouvriers qui fabriquent la biere dans les brasseries, sont tourmentés par les mêmes maux que les Vignerons & les Distillateurs de vin (1). Comme cette liqueur enivre très-aisément, (puisque'on en retire un esprit ardent que Platerus (c)

(a) 15 Met.

(b) *Hic noctem ludo ducunt, & pocula lati
Fermento atque acidis imitantur vitea sorbis.*

Georg., l. 3.

Passent au jeu les nuits, &, bravant les hivers,
Boivent un jus piquant, nectar de ces déserts.

(1) Les expériences des Modernes sur l'air fixe donnent la raison de ces phénomènes. Cet air commun dans les brasseries, où vont le puiser les Chymistes qui veulent le soumettre à leurs expériences, est absolument de la même nature que celui que répand le moût en fermentation ; il doit donc produire les mêmes effets.

(c) T. 1, prax. med., cap. 3.

croit appartenir au houblon ,) ceux qui la fabriquent , & qui la mettent dans les tonneaux , sont sujets aux douleurs de tête , au vertige , & aux anxiétés. La biere & le vin se ressemblent beaucoup. Au Printemps , lorsque la vigne est en fleurs , tout le monde fait que le vin fermente & se trouble , sans doute à cause des effluves odorans répandus dans l'air. Quand l'orge fleurit , la biere éprouve aussi un mouvement fermentatif , comme le savent les Brasseurs , & comme l'atteste Vanhelmont. Ces deux liqueurs , bues avec immodération , ôtent l'appétit. Vanhelmont (*a*) assure que la biere émouffe & affoiblit le ferment de l'estomac. Pline (*b*) , étonné de voir la qualité enivrante des liqueurs préparées avec l'orge , a dit , « que l'adresse de la gour- » mandise avoit trouvé le secret de don- » ner à l'eau cette propriété ».

Comment donc , & par quels secours , la Médecine remédiera-t-elle aux maux des Vignerons & des Distillateurs du vin , qui , par leur travail , nous procureront une liqueur si nécessaire & si utile tant pour la vie , que pour faire des re-

(*a*) De fame læsâ.

(*b*) L. 14 , H. N. , c. 22.

medes agréables & d'une grande vertu ? On peut assurer que si l'esprit de vin manquoit aux Chymistes, leur science n'auroit pas été poussée aussi loin qu'elle l'est actuellement. Galien est le premier qui ait conçu & désiré trouver le moyen de séparer, par la distillation, les différentes substances qui constituent le vin. « J'essaierai, a-t-il dit (a), par toutes » les expériences possibles, de trouver » l'art ou le moyen de séparer les par- » ties contraires du vin, comme on le » fait pour le lait ». Pour moi, lorsque j'ai à traiter quelques-uns de ces Artisans affectés des maladies ci-dessus désignées, dès que je suis arrivé chez eux, je leur conseille de s'abstenir absolument du vin, & à plus forte raison de l'esprit de vin, ou tout au moins de n'en pas boire tandis qu'ils travaillent. Je leur recommande de détourner le visage des exhalaisons que répand le vin, & de s'en préserver autant qu'il leur est possible ; de se laver de temps en temps le visage avec de l'eau froide, & de sortir par intervalles hors de leurs ateliers pour respirer un air frais. Mais quand la maladie les force à rester au lit & à

(a) L. 1, de simp. Med. fac., c. 17.

abandonner

abandonner leur ouvrage, on doit leur prescrire les remedes propres à guérir l'ivresse & les maux qui l'accompagnent, sur lesquels on peut consulter les Auteurs ; & sur tout Etmuller (a). Tels sont, par exemple, le vinaigre, le castoreum, l'esprit de sel ammoniac surtout ; car il n'y a rien qui corrige mieux les maux causés par l'excès du vin, que ce qui participe de la nature de l'esprit volatil urineux.

Pline conseille aussi beaucoup de remedes pour prévenir l'ivresse, ils sont tous assez connus ; ce sont les amandes ameres, les choux, & tous les adoucissans. Les Modernes y ont encore fait beaucoup d'additions : ainsi Platerus, dans sa Pratique, nous en donne une liste longue jusqu'à l'ennui. Touché du malheur de ses concitoyens, voyant d'ailleurs qu'il étoit reçu dans la politesse de boire à qui mieux mieux dans les repas, il propose un grand nombre de remedes préservatifs contre l'ivresse ; tels sont l'absynthe, la rhue, le lait, les poumons rôtis des animaux, l'eau & le vinaigre, les fruits aigres, les médicamens composés, les électuaires & les différentes mixtures.

(a) De temulentia.

290 *Essai sur les Maladies*

Quant aux Ouvriers dont il est question, & dont l'état malheureux ne s'accorde point de remèdes si recherchés, on emploiera dans leurs maladies les plus simples & les plus faciles à préparer, le choux, dont on recommande la vertu depuis tant de siècles, tant pour prévenir, que pour guérir l'ivresse, le raifort & l'eau aiguillée de vinaigre, que Platerus appelle l'antidote de l'ivresse (1).

(1) Outre l'ivresse que Ramazzini dit être une maladie fort commune aux Vignerons, aux Marchands de vins, aux Brassiers, & aux Distillateurs d'eau-de-vie, ces Ouvriers sont encore sujets à des maladies bien plus terribles. Dans les cuves où l'on fait le vin, dans les brasseries, dans les caves où il y a beaucoup de vin nouveau, il regne une vapeur subtile nommée *gas sylvestre*, & air fixe, qui pèse plus que l'air, détruit sa vertu électrique, le prive de son ressort, & tue subitement les animaux qui la respirent. Un homme qui par malheur, ou par imprudence, y est exposé, tombe sur-le-champ, perd la parole & le sentiment, & périt bientôt s'il n'est secouru. Cette espèce d'asphixie s'observe chaque année parmi les Vignerons; & la cuve alors où ces malheureux fouleat, leur sert de tombeau: secourus à temps, & revenus à eux, ils ne se souviennent point de ce qui leur est arrivé. Cette vapeur meurtrière demande un espace très-grand pour ne pas agir avec tant d'énergie. Dans des cuiviers vastes, & où l'air

pouvoit dissoudre le gas qui s'élevoit de la cuve , nous avons vu plusieurs fois des hommes qui fouloient , haleter , avoir beaucoup de peine à respirer , & être souvent obligés de sortir du cuvier pour jouir d'un air frais. Le soir , lorsqu'ils foulent à la chandelle , ils ont soin de l'éloigner des cuves de peur qu'elle ne s'éteigne : nous avons observé que la lumiere qu'elle répand dans ces lieux est jaune & foible , & diminue quelquefois jusqu'à s'éteindre. Il n'y a presque aucun de ces Vignerons , qui n'ait connoissance de quelque événement funeste , arrivé à ses parens ou à ses amis.

On doit donc leur conseiller de prendre beaucoup de précautions , d'avoir des cuviers vastes , d'y faire pratiquer des portes & des fenêtres opposées , pour y entretenir des courans qui emportent le gas meurtrier ; de ne pas rester long-temps dans la cuve , de ne pas tenir leur tête près du marc. Il est bon de faire remarquer à cet effet , qu'à une certaine hauteur au-dessus des cuves il y a une couche d'air fixe , très-aisé à distinguer , par sa couleur & sa densité , de l'air atmosphérique ; c'est cette couche qu'ils doivent éviter de respirer : plusieurs fois nous avons vu mourir subitement de jeunes chiens , des oiseaux , des lapins qu'on y a plongés ; ils doivent donc redouter ces mêmes accidens. Il y a , à cet égard , une observation bien essentielle à leur faire faire , relativement à la hauteur de leur cuve. On voit à la campagne des cuves très-hautes qui touchent presque aux solives des cuviers ; alors la couche meurtriere de vapeurs dont nous avons parlé s'étend jusques en haut , & les Fouleurs doivent en être très-incommodés. Rien n'est donc plus nécessaire

292 *Essai sur les Maladies*

que d'avoir des cuiviers élevés, afin qu'il y ait un espace considérable au-dessus des cuves : en effet, plus cet espace est grand & moins le danger doit l'être. Il est essentiel aussi qu'il y ait quelqu'un d'entr'eux qui ne foule pas & qui s'occupe à observer les Folveurs, pour être prêt à leur porter du secours, s'ils en avoient besoin.

Mais si, malgré tous ces soins, un des Ouvriers est tombé tout-à-coup en asphixie, on le retirera le plutôt possible, on l'exposera à l'air, on lui jettera de l'eau fraîche sur le visage, on l'agitera, & on lui fera avaler une liqueur spiritueuse quelconque : l'air frais & vif est le meilleur & le plus sûr de tous ces moyens.



 CHAPITRE XXI.

Des Maladies des Boulangers & des Meuniers.

Ἰ Π Ι Π Ο Κ Ρ Α Τ Ε a dit (a) que beaucoup d'Arts, au rang desquels il faut mettre la Médecine, sont nuisibles & onéreux à ceux qui les exercent, mais agréables & utiles à ceux qui en ont besoin. L'Art du Boulanger est certainement de ce nombre. En effet, quoi de plus utile & même de plus nécessaire à la vie des hommes, que l'art de faire le pain ; & quel métier plus nuisible à ceux qui l'exercent, que le travail des grains ? Tous ceux qui s'occupent à passer, moulinde la farine, à la pétrir, & à cuire le pain dans les fours, ont à combattre différentes maladies produites par leurs travaux. Les Boulangers sont pour la plupart des Ouvriers nocturnes, tandis que le reste des hommes, débarrassés de leurs peines, se livrent au sommeil & réparent leurs forces, ces Ouvriers travaillent ; & , pendant le jour, semblables à

 (a) De flat. , n. 1.

294 *Essai sur les Maladies*

ces animaux qui fuient la lumière, ils sont forcés de dormir, & sont ainsi au milieu des villes des antipodes, dont la façon de vivre est opposée & contraire à celle de tous les autres habitans. Martial dit : « Levez vous, déjà le Boulanger vend les déjeuners des enfans, & les coqs annoncent le jour (a) ». Ces déjeuners avoient été cuits & faits pendant la nuit. Au lever de l'aurore, quand les Ouvriers vont à leurs travaux, il faut que le pain soit tout prêt; sans cet ordre, la faim exciteroit bien vite des séditions. L'histoire nous apprend quels troubles le défaut de pain a produits dans les grandes villes; dernièrement encore la Cour d'Espagne a craint beaucoup une émeute du peuple, pour une semblable cause. Aussi Juvenal (b) recommandoit-il, pour contenir le peuple dans le devoir, le pain & les jeux du Cirque, ou bien l'abondance & les spectacles.

Les Ouvriers qui séparent la farine d'avec le son, au moyen des bluteaux, ceux qui secouent & portent les sacs,

{ a) *Surgite jam vendit pueris jentacula Pistor,
Cristatæque sonant undique lucis aves.*

Mart., l. 14, ep. 223.

(b) Sat. 10.

quoiqu'ils garantissent leur visage, ne peuvent s'empêcher d'avalier avec l'air qu'ils respirent, les particules de farine qui y voltigent. Cette poussière farineuse fermente avec la salive, & forme une pâte qui s'attache au gosier, à l'estomac & aux poumons; c'est ainsi que ces Ouvriers deviennent, en peu de temps, sujets à la toux, essouffés, enroués, & enfin asthmatiques, quand leur trachée-artère & leurs poumons incrustés de farine, empêchent la circulation de l'air dans leur cavité. Ces molécules farineuses attaquent aussi les yeux, & les rendent souvent chassieux.

J'avoue ingénument que je ne connois aucune précaution propre à les préserver de ces maux; je leur recommande la coutume qu'ils ont de se couvrir la bouche avec une bande de toile; mais ce moyen ne suffit pas pour empêcher la farine de se glisser dans leurs poumons avec l'air qu'ils respirent. Pignorius, dans son excellent ouvrage sur les esclaves (a), appuyé sur l'autorité d'Athénée, nous apprend que cet usage des Boulangers de s'attacher un mouchoir à la figure, étoit très ancien; mais il est

(a) L. 2.

certain que ce n'étoit pas pour les garantir, mais plutôt (par une idée de luxe digne d'un Sybarite) de peur que la sueur du visage ne gâtât la farine, ou que l'air expiré n'altérât la pâte. Ces Ouvriers pourront être soulagés en se lavant souvent le visage avec de l'eau fraîche & pure, en se gargarisant avec de l'oxycrat, en faisant usage d'oxymel, & en se purgeant de temps en temps, ou en se faisant vomir, lorsqu'ils sont pris de difficulté de respirer, pour chasser les substances adhérentes à leurs visceres; j'ai vu ce remede tirer des portes de la mort, quelques-uns de ces Ouvriers.

Ceux qui paîtrissent la pâte & la forment en pains; ceux qui les cuisent, & qui travaillent l'hiver dans des lieux chauds au degré nécessaire pour faire lever leur pâte, dès qu'ils sortent à l'air extérieur pour rentrer chez eux & y prendre du repos, sont saisis subitement par le froid. Les pores de la peau se resserrent, & l'humeur de la transpiration repoussée, donne naissance aux rhumes de cerveau, à l'enrouement, & aux maladies de la poitrine, telle que la pleurésie, la péripneumonie; maladies si communes chez le peuple, que presque

rout le monde connoît les remedes qui leur conviennent. Il est cependant très-intéressant d'en connoître aussi la cause occasionnelle. On rétablira la transpiration supprimée, en les faisant rester dans une chambre chaude, en leur administrant les frictions avec l'huile, & en général tous les remedes diaphorétiques. J'ai observé avec étonnement, que chez ces Ouvriers, les pleurésies graves se terminoient par une sueur abondante sans crachats, même au commencement de la maladie; ce qui, selon moi, dépend de ce que, dans ces cas, la fièvre aiguë, accompagnée de la douleur du côté, a pour cause le resserrement des pores transpiratoires de la peau, & non une diathèse vicieuse des humeurs; de sorte que ces pores ouverts, en laissant couler la sueur, guérissent & la fièvre & la douleur pleurétique par la résorption qui se fait de la matière qui s'étoit jettée sur la poitrine, & qui cesse de s'y porter. Tant il est intéressant, suivant l'avis d'Hippocrate (a), d'avoir égard à l'occasion & à son principe.

J'ai vu quelquefois les mains des Boulangers enflées & douloureuses, ils les

(a) 4, In 2 Epid.

298 *Essai sur les Maladies*

ont tous d'une grosseur prodigieuse; ce qui vient de ce que le suc nourricier de la pâte qu'ils manient continuellement, est pompé par les vaisseaux de la peau, & retenu dans la main, d'où il ne peut facilement sortir, à cause de la roideur & de la dureté des fibres de cette partie. Il suffit de voir leurs mains pour deviner leurs métiers, il n'y a aucun Ouvrier mécanique qui les ait si volumineuses. « L'exercice, dit Avicenne, grandit un membre », & plus d'un métier prouve la vérité de cette assertion; ils pourront se servir avec succès de lessive & de bon vin blanc, pour s'y laver les mains.

Il y a encore une maladie particulière aux Boulangers. Ils deviennent tous bancals en dehors, & leurs jambes ressemblent assez aux pattes des écrevisses & des lézards. Dans les pays en-deçà & au-delà du Pô, ils se servent d'une planche épaisse, ou d'une table à trois pieds, sur laquelle est fixé un morceau de bois alongé de figure conique qui se meut en toute sorte de sens, & avec lequel ils frappent une grande masse de pâte qu'ils pétrissent en même temps avec les bras & les genoux, tandis qu'un autre Ouvrier la retourne. C'est par cette

manœuvre que leurs jambes se courbent en dehors, où l'articulation du genou oppose moins de résistance. Il n'y a aucun remède à cette incommodité : car malgré la vigueur de l'âge, ils deviennent bientôt bancales, & finissent par boiter.

Ceux d'entr'eux qui cuisent le pain, sont les moins à plaindre ; en effet, si la chaleur qu'ils éprouvent en mettant leurs pains au four & en les retirant, leur cause des maux assez graves, sur-tout en été, où ils sont tout en sueur, l'odeur du pain chaud compense leurs pertes, parce que le pain frais est un aliment très-analeptique ; son odeur seule anime les esprits animaux (Wedelius (a) l'a dit du sel volatil des plantes) & Beccher (b) préfère l'odeur du pain à la qualité roborante des perles (1).

(a) C. 4.

(b) L. 1, Phys. subterr.

(1) Anciennement on attribuoit des vertus alexiteres, alexipharmiques, cordiales, corroborantes, &c., à beaucoup de substances parfaitement inertes par elles-mêmes, & qui actuellement sont réduites aux terreux. Tels sont les bols, les pierres précieuses d'où on avoit tiré principalement les cinq fragmens précieux, le corail, la nacre, les perles, les

300 *Essai sur les Maladies*

J'ai observé que les Boulangers sont plus souvent malades que les autres Ouvriers, dans les villes très-peuplées, surtout où le pain coûte moins cher, & où le petit peuple peut l'avoir à assez bon marché, pour n'être pas obligé de le faire lui-même, comme dans les petits bourgs & dans les campagnes, où chacun est son Boulanger. Pline nous apprend (a) que les Romains n'eurent pas de Boulangers jusqu'à l'année 530 de leur fondation, que les bourgeois cuisoient leurs pains eux-mêmes, & que cet ouvrage étoit confié aux femmes; que Rome en-

bézoards, & plusieurs pierres fossiles, les bélemnites, les astroites, &c. On s'en servoit alors dans toutes les maladies où il y avoit de la malignité, dans la peste même où ils passoient pour spécifiques. C'est sur une pareille opinion qu'est fondé l'électuaire nommé confection-Hyacinthe, à cause de la pierre précieuse qui entre dans sa composition, & à laquelle on attribuoit la principale vertu de ce médicament. On pouvoit même la confiance en ces remèdes, jusqu'à les porter en amulettes pendus au col, appliqués sur l'épigastre, sur le poignet, &c. On peut voir ce qu'en ont dit MM. Cartheuser dans les chapitres de *amuletis*, de *terreis* & *terreo-gelatinosis*; & Clerc, dans son Histoire Naturelle, de l'homme malade, t. I, p. 421, 22, 23.

(a) L. 14, H. N., c. 11.

suite étant devenue très-peuplée, le métier de Boulanger fut fait par des esclaves. Quand on aura de pareils Ouvriers à guérir, de quelque maladie que ce soit, il sera bon de faire une sérieuse attention aux maux que leur métier fait naître.

Il ne sera pas hors de propos de traiter, dans le même chapitre, des maladies des Meûniers blanchis par la poussière de la farine. Les particules des grains réduits en poudre remplissent tout le moulin, & ces Ouvriers dont tout le corps est exposé à cette poussière, la reçoivent malgré eux par la bouche, les narines, les yeux & les oreilles. J'en ai vu devenir asthmatiques & hydropiques. Souvent, dans les efforts qu'ils font pour soulever & porter les sacs pleins de farine, ils se donnent des hernies, par la rupture ou l'écartement des fibres du péritoine. Le bruit des roues, des meules & des eaux, qui frappe continuellement leur tympan, lui fait éprouver une tension trop forte, le désorganise, & les rend presque tous sourds.

Il est encore bon de remarquer que les Meûniers & les Boulangers sont souvent attaqués de phtiriasé, ou de la maladie pédiculaire, en sorte que le peuple, pour plaisanter, appelle les poux des puces de

Meûniers. Cela vient-il de la mal-propreté de ces Ouvriers & de ce qu'ils dorment habillés, ou bien de ce que le mélange de la farine, avec la crasse de leur peau, favorise la production de ces insectes ? ce phénomène n'est pas bien connu. Il n'en est pas moins vrai que les Meûniers sont toujours escortés de cette armée ; & si Daniel Heinsius avoit connu ce fait, il auroit certainement donné un rang distingué à ces Ouvriers, dans son Ouvrage apologétique sur les poux (a).

Chez les Anciens, ces Ouvriers étoient sujets à des maladies plus graves que dans notre siècle. On ne connoissoit pas alors les moulins que l'eau fait tourner en tombant dans des rigoles, & en agitant des roues énormes. Il y a cependant, dans Palladius, quelques traces sur l'Art de moudre les grains par l'eau. Voici ce qu'en dit cet ancien Auteur (b) : « S'il » y a de l'eau, les Boulangers doivent » entreprendre les bains, afin qu'en fai- » sant construire des meules à eau, ils » réduisent les grains en farine par le » secours d'hommes ou d'animaux (c) ».

(a) *Oratio de laudibus pediculi ad conscrip-
tos mendicorum patres.*

(b) L. I, c. 42.

(c) *Quòd si aqua copia sit, fufuram balnea-*

On se servoit anciennement de meules pour mettre en poudre le froment : de notre temps, ces machines ne sont utiles que pour briser grossièrement les grains, & pour les dépouiller de leurs enveloppes. Chez les Anciens, on les faisoit mouvoir par des bêtes de somme, des esclaves & des femmes; c'est de-là qu'est venu le nom de MEULES A TOURNER A BRAS, parce qu'on étoit obligé d'employer toutes ses forces à ce travail, qui faisoit une espece de supplice pour les criminels. Ainsi, dans Plaute, rien de si fréquent & de si mauvais augure pour les esclaves que le nom de meule. L. Apulée dit que, devenu Ane, il avoit été attaché à la meule les yeux bandés, de sorte que, suivant ses traces, il étoit entraîné par une erreur trompeuse. Nous lisons aussi, dans l'Ecriture - Sainte, que les Philistins, après avoir crevé les yeux à Samson, l'ont condamné à tourner une meule qui, sans doute, étoit à bras. Ils avoient coutume de crever les yeux aux esclaves qu'ils occupoient à cet emploi, pour les préserver du vertige.

rum debeant Pistores suscipere, ut ibi formatis aquariis molis, sive animalium, sive hominum labore, frumenta frangantur. Palladius, loc. cit.

Cet ouvrage des esclaves & des servantes étoit donc très-rude, & les conduisoit bientôt au tombeau, en leur donnant des maladies dangereuses. C'est pour cela que Job (*a*), dans ses imprécations, s'écrioit qu'il ne manquoit à ses miseres que de voir sa femme moudre pour un autre, c'est-à-dire, suivant Vatablus & d'autres Interpretes, devenir une vile servante, (quoiqu'il y en ait quelques-uns qui expliquent grossièrement & impudiquement ce passage). On peut voir à ce sujet August. Pfeiferus, des antiquités hébraïques (*b*). Chez les Romains, il y avoit aussi une grande quantité de moulins, & chaque quartier de Rome en avoit sa quantité déterminée, comme l'observe P. Victor (*c*). Mais depuis que, par-tout où il y a assez d'eau, on a construit des moulins dont l'usage est plus avantageux, les autres moulins ne servent plus qu'à écraser & briser les grains. La Religion Chrétienne ayant exclu de son sein tout esclavage, l'ouvrage des Meüniers n'est plus si dur, ni si dangereux. Ces Ouvriers doivent

(*a*) Cap. 3.

(*b*) Cap. 1, de molind. hebr.

(*c*) De urbis regionibus.

donc être guéris comme les Boulangers , puisque leurs maux viennent aussi de la farine volatilisée & reçue par leur bouche. Si leurs fardeaux leur ont causé des hernies , ils se serviront de bandages : ils pourroient même , comme je l'ai conseillé avec succès , en porter toujours pour se préserver de cette maladie accidentelle.

Quant à la cure de la maladie pédiculaire , les Meûniers doivent être très-propres , & changer souvent de chemises. On leur administrera avec succès les lotions avec la décoction d'absynthe , des feuilles de pêcher , de centaurée , de staphisaigre , de lupins ; le son arrosé de vinaigre , recommandé comme spécifique dans ce cas par Q. Serénus ; & surtout les linimens , où il entrera un peu de mercure éteint & dissous dans la salive. On pourra aussi employer les linges dont les Doreurs se servent pour essuyer leurs vases , après y avoir appliqué l'or (1).

(1) Quelques Boulangers sont dans la coutume blâmable de jeter la braise allumée dans leurs caves pour l'y éteindre , & d'aller la chercher après. En y entrant , ils sont quelquefois suffoqués subitement par la vapeur du charbon qui s'y est amassée. Ce malheur est

306 *Essai sur les Maladies*

arrivé à Chartres chez un Boulanger. Cinq personnes, dont deux étoient ses propres fils, furent suffoqués sans qu'on pût les faire revenir à la vie. Un Boulanger trop hardi, qui voulut le lendemain retirer ces corps avec un croc, y périt aussi. On l'ouvrit; on lui trouva les intestins distendus, rouges, enflammés; les poumons tachetés de marques noirâtres, & les muscles séparés de leurs voisins & de leurs attaches. De l'eau jettée dans la cave, éteignit tout-à-fait la braise, & absorba l'air fixe qui avoit été la cause de la mort de ces six personnes. Cet usage est donc pernicieux, & doit être aboli parmi les Boulangers; ils doivent prendre toutes les précautions possibles pour éviter les funestes effets de la vapeur de charbon, éteindre leur braise dans des grands vaisseaux de tôle fermés très-exactement, & ne les ouvrir qu'assez de temps après l'y avoir jettée, pour qu'elle soit entièrement éteinte.

On peut ranger avec les Meûniers les Perruquiers, pour la nature des maladies que la poudre leur procure. En effet, les houppes qui la dispersent dans leurs boutiques, les met dans la nécessité de l'avalier avec la salive, & de la respirer avec l'air atmosphérique. Il est assez commun de voir des Perruquiers asthmatiques, sur-tout lorsqu'ils sont à un certain âge. On doit donc leur recommander les mêmes précautions dans leur travail qu'aux Meûniers; & les mêmes soins, la même curation dans leurs maladies.

Quelquefois aussi cette poudre subtile, liée par la salive, forme des especes de grumeaux qui s'engagent & s'arrêtent dans quelques recoins des vésicules pulmonaires, & qui en irritant la membrane vésiculaire, causent

de la toux, de la douleur, des picotemens, s'y desséchent, y acquèrent un certain degré de dureté, & produisent alors une espee de concrétion. A cette époque, un exercice trop violent à pied, ou à cheval, un chant long-temps continué, ou trop aigu, le ris même peuvent agiter le calcul, & procurer un crachement de sang assez violent: *hamoptysis calculosa*. « On reconnoît cette espee, » dit Sauvages, à la toux sèche & violente, » aux douleurs cruelles de poitrine, & au » crachement de sang abondant ». Les saignées réitérées, les fortes doses d'opiat, les juleps astringens, la diete blanche, le repos du corps & de l'esprit sont, suivant ce Médecin, les remedes qui réussissent dans ces cas. Cette maladie est encore plus redoutable lorsqu'elle est produite par un corps étranger, un fragment de pierre, &c. qui s'est engagé dans les bronches. Les Carriers, les Statuaires, les Marbriers, peuvent être sujets à cet accident. Nous en dirons quelque chose dans une note du chapitre vingt-quatre.



CHAPITRE XXII.*Des Maladies des Amidonniers.*

Ceux qui préparent l'amidon ont aussi des maladies particulières à craindre. Le travail de ces Ouvriers est connu de tout le monde, parce qu'on se sert par tout de cette substance pour blanchir les étoffes de fil & les cols. Dans nos pays, ce sont les Moines qui préparent l'amidon, & qui le vendent aux Apothicaires. Pour le fabriquer, ils mettent, en Eté, du froment dans des vaisseaux de marbre, ils le laissent macérer dans l'eau jusqu'à la germination : alors un de leurs serviteurs le foule, comme on fait le raisin ; & quoique ce travail se fasse en plein air, l'odeur qui s'élève de cette matière écumeuse est si forte, que celui qui la presse avec les pieds, & les servantes qui la ramassent, pour en tirer le suc qu'on doit dessécher au soleil, se plaignent de douleurs de tête, de difficultés de respirer, d'une toux très-importune, & sont obligés de laisser là leur ouvrage de temps en temps pour ne pas

en être suffoqués. J'ai fait moi-même cette observation & j'ai respiré cette odeur insupportable, & qui frappoit mon nez comme un acide très-pénétrant. Il y a lieu de croire que l'acide volatil du froment, mis en mouvement par la fermentation, se sépare & se détache des autres principes, se répand en grande partie dans l'air, & produit les douleurs de tête, la difficulté de respirer, & la toux; car rien n'est plus ennemi de la texture délicate des poumons, & des parties membraneuses, qu'une exhalaison acide, telle que la fumée de soufre, ou de toute autre substance qui contient cette espèce de sel simple.

J'ai coutume d'avertir ces Ouvriers de travailler dans des lieux vastes & bien ouverts à l'air. S'ils sont attaqués de quelques maux par leurs travaux, je leur administre l'huile d'amandes-douces, les émulsions de semences de melon, la tisane d'orge, le bon vin, l'odeur de l'esprit de sel ammoniac, les eaux thériacales.

A cette occasion, qu'il me soit permis de rechercher la nature & le caractère de l'amidon, qui ne sont peut-être pas tels que les Médecins le pensent; les Anciens & les Modernes s'accordent

310 *Essai sur les Maladies*

à dire, que cette substance tempere l'âcreté des humeurs, arrête les fluxions & guérit les ulceres. Pline (a) l'a recommandée dans le crachement de sang, & dans la douleur de la vessie. Galien (b) lui donne beaucoup de louanges dans le flux de ventre, les inflammations de la trachée-arrere, le larmoïement, & dans tous les cas où il faut amollir & adoucir des parties ulcérées. Vallesius (c) en exposant le fait d'Elifée qui, en jettant de la farine dans une bouteille où on avoit fait cuire de la coloquinte, corrigea l'amerrume que ce fruit y avoit laissée, préfère l'amidon à tous les autres remedes pour guérir la dyssenterie, & émousser toute sorte d'âcreté; tous ceux qui ont écrit sur l'amidon, ont pensé de même.

Cette opinion m'avoit toujours semblée raisonnable, non seulement parce que l'amidon est fade & sans goût, & par conséquent très-propre à absorber les matieres âcres, & à guérir les maux dont il a été question, mais encore parce

(a) L. 23, H. N., c. 25.

(b) De simp. Med. fac., 2 de comp. Med., 2 loc.

(c) De Philos. sacrâ, c. 36.

que je me persuadois que toute la substance âcre & acide que la fermentation y développe, se dissipe dans l'air, & que l'eau emporte avec elle tout ce qui en peut rester, lorsqu'on l'expose aux rayons du soleil pour le dessécher; (car, suivant Gorræus (a), il faut le dessécher à un soleil très-ardent, de peur que le peu d'humidité qui y reste ne lui fasse contracter un goût acide); mais l'observation suivante, faite par les femmes, a beaucoup contribué à me faire regarder comme suspectes les bonnes qualités qu'on lui attribue. On se sert dans nos cantons de l'amidon dans presque toutes les maisons, & sur-tout chez les Religieux, pour blanchir & empeser leurs habits, afin que les plis en soient plus marqués & durent plus long-temps. Les femmes qui font cet ouvrage, remarquent que les tuniques de fil qui ont été empesées pendant quelque temps, sont bientôt usées & rongées; aussi, pour obvier à cet inconvénient lorsqu'elles sont sales, elles les lavent dans l'eau pour dissoudre l'amidon, & elles les gardent ainsi jusqu'à ce qu'elles les donnent aux Blanchisseuses pour les nettoyer.

(a) De fin. Med.

312 *Essai sur les Maladies*

Cette observation prouve que l'amidon a une certaine âcreté cachée, & qui ne se manifeste pas au goût. En effet, s'il corrode au bout de quelque temps les robes, les cols, & toute sorte de linges qu'on en impregne, pourquoi l'administrer avec tant de confiance dans les maladies de la poitrine, l'âcreté du gosier, les dysenteries, & dans tous les cas, où, selon Galien (a), il faut amollir. Pline, quoiqu'en le recommandant dans les maladies, comme nous l'avons dit ci-dessus, fait entrevoir qu'il avoit quelque soupçon sur sa qualité : « L'amidon, dit-il (b), affoiblit les yeux, & ne guérit pas, comme l'on croit, la faim morbifique ». Les femmes sont donc louables d'avoir uni la gomme arabe à cette substance, puisque, suivant leur expérience, ce mélange corrode moins.

Il y a certainement beaucoup de substances dont on fait un usage journalier, & que l'on regarde comme innocentes, parce qu'elles ne nuisent que peu-à-peu & très-lentement, jusqu'à ce que quelque circonstance ait démontré leur

(a) L. 22, c. 5.

(b) Loc. cit.

qualité nuisible cachée jusqu'alors. Ainsi beaucoup d'alimens qui semblent être de facile digestion, portent de mauvais suc dans les vaisseaux. Aussi Avicenne a-t-il dit sagement (a) : « Celui qui » digere bien les mauvaises nourritu- » res, ne doit pas prendre le change » & s'abuser; peu à peu elles accumulent » dans son corps des humeurs mauvaises » qui font naître des maladies, & ame- » nent souvent la mort. Galien (b), en examinant les qualités des alimens, a dit aussi, « tandis que nous n'y prenons » pas garde, nos vaisseaux s'emplissent » de suc pernicious, qui se corrompant » à la premiere attaque de putridité, al- » lument des fievres malignes (1) ».

(a) 3 P. d. 2, c. 6.

(b) 2 De alim. fac., c. 6.

(1) On trouve, dans le Dictionnaire de Santé, quelques moyens préservatifs & curatifs pour les maladies des Amidonniers.

Afin d'éviter la vapeur acide qui s'éleve de leurs travaux, ces Ouvriers peuvent 1°. entretenir des courans d'air rapides qui la dissipent, en pratiquant des fenêtrés opposées; 2°. se mettre au cou une espede d'entonnoir de papier, dont le côté le plus large soit tourné vers la tête, afin de briser la direction de la vapeur qui vient frapper leur visage. Mais ce moyen me paroît insuffisant pour une

314 *Essai sur les Maladies*

vapeur aussi subtile ; & il vaut beaucoup mieux , pour l'éviter le plus qu'il est possible , travailler dans des endroits vastes & bien aérés.

Si , malgré ces soins , ils sont menacés d'une suffocation prochaine , les Auteurs du Dictionnaire de Santé recommandent , avec Hecquet , de les frotter d'eau de Luce , d'eau thériacale ; de leur faire avaler des cuillerées d'huile d'amandes douces , pour calmer la toux quinteuse qui les tient alors. Ils prescrivent aussi le looch suivant : Prenez douze amandes douces pilées , battez-les dans un mortier , en y ajoutant par degrés d'eau commune , quatre onces ; de gomme arabique , un scrupule ; de magnésie , un gros : ajoutez ensuite , de syrop de guimauve , de diacode , de chacun une demi-once ; d'huile d'amandes douces , une once : on le donnera par cuillerées. Si le mal est moins grave , un bon verre de vin , un gros & demi de thériaque , tous les soirs , suffiront ; s'il est très-violent , une saignée diminuera la force de la toux. Après ces remèdes , on leur administrera les antiscorbutiques , & on terminera la cure par les pilules suivantes. Prenez , de savon d'Alicante , deux gros ; d'yeux d'écrevisses , un scrupule ; de safran de Mars apéritif , un demi-gros ; suffisante quantité de syrop d'absynthe : on fera des pilules du poids de six grains. Le malade en prendra douze par jour , en trois fois.



CHAPITRE XXIII.*Des Maladies qui attaquent les
Bluteurs , Sasseurs , & Mesu-
reurs de Grains.*

Tous les grains, & le froment surtout, ramassés dans des puits & des fossés comme en Toscane, ou conservés dans des greniers au-dessous de la couverture des maisons, comme dans les pays au-deçà & au-delà du Pô, ont toujours une poudre fine qui leur est mêlée. Cette poussière est composée de celle que produisent les batteurs en grange, & d'une autre d'un plus méchant caractère, qui se forme dans les grains, lorsqu'ils sont conservés long-temps. Le sel volatil dont ils sont pleins, les échauffe, les fait fermenter, pour peu qu'on les ait serrés un peu humides, & les réduit en poussière en très-peu de temps. Sans cet accident même, il se détache toujours des molécules tenues de leur enveloppe qui se dessèche & se sépare du froment. Ajoutez à cela la poussière carieuse, que font en les ronger, les teignes, les vers

316 *Essai sur les Maladies*

du bled (1), les charançons & les autres insectes ennemis des grains, aussi bien que leurs excréments. Toutes les fois qu'il faut les bluter pour les donner à moudre, ou les mesurer dans les magasins où on les vend, les Bluteurs & les Mesureurs sont si incommodés de cette

(1) Il y a, dans Ramazzini, le mot *teredines*; nous avons été embarrassés pour le traduire. Il veut dire quelquefois la carie des bleds; mais ici il doit s'entendre d'une espèce d'insecte qui les ronge. Les charançons & les teignes sont, parmi cette classe d'animaux, les seuls ennemis des grains bien connus jusqu'à présent. Ramazzini auroit-il voulu parler de cette espèce de vers décrits par M. de Lalande, dans son Traité sur la maniere de conserver les grains? Ces vers sont composés de huit anneaux; ils ont la tête armée de deux cornes rougeâtres, au milieu desquelles est une petite trompe; l'insecte en fait sortir des fils très-fins, avec lesquels il s'attache à tout ce qui l'environne; il se change en une espèce de moucheron à ailes argentées. Serait ce plutôt la vrillette de la farine, que M. Geoffroy a décrite sous le nom de *byrrhus testaceus glaber, oculis nigris*, & qui est le *dermestes ferrugineus, oculis rufis*, du Chevalier von Linné? On fait, enfin, que les tarières, ou terebintes, de M. Adanson, qui répondent au mot latin *teredines*, sont des espèces d'insectes, ou de vers rongeurs des digues & des vaisseaux; mais ils ne s'attachent qu'aux bois verts & aux planches sèches.

poussière, qu'après leur travail, ils ont coutume de le détester, à cause des maux qu'il produit. En effet, les molécules de cette poudre leur dessèchent la gorge & le palais, incrustent les cavités de leurs poumons, & leur donnent une toux sèche & férine. Leurs yeux s'enflamment & pleurent, ils sont presque tous cachectiques, sujets à l'asthme, à l'hydropisie, & parviennent rarement à un âge avancé. Cette poudre est si âcre, qu'elle cause une démangeaison sur toute l'habitude du corps, telle que celle qu'on éprouve dans les éruptions cutanées & prurigineuses.

Etonné qu'un grain si salutaire que le froment formât une poussière si pernicieuse, j'ai soupçonné que cette poudre contenoit des petits vers imperceptibles à nos yeux, que le blutage & le mesurage met en mouvement, disperse dans l'air, & qui s'attachant à la peau, y produisent le prurit auquel ces Ouvriers sont sujets. Le célèbre Antoine Lewenhoeck (a) nous dit avoir observé au microscope des petits vers dans le bled, qu'il appelle avec raison *lupi*; il y a donc lieu de croire que ce sont ces

(a) Arc. natur., ep. 71.

animaux qui attaquent la peau des Ouvriers dont nous nous occupons.

Il est encore aussi étonnant que le bled ferré dans des lieux fermés, comme dans les caveaux d'Errurie, puisse produire une exhalaison si nuisible, qu'elle suffit pour tuer sur le champ celui qui auroit l'imprudence d'y entrer pour tirer des grains, sans permettre auparavant à cette vapeur pernicieuse de se dissiper en lui donnant issue. C'est pour cela que P. Zacchias (a) pense qu'il seroit nécessaire pour la salubrité des villes, de défendre de bâtir près des puits à grains; d'ordonner qu'on détruisit ceux qui sont construits près des maisons, & qu'on en rebâtît en plein air, & loin de l'habitation des hommes. Ainsi la République de Lucques a la sage coutume, comme je l'ai appris, de faire tirer le froment des magasins publics tous les ans au mois d'Août, de le bluter & l'exposer pendant quelques jours aux rayons du soleil, & de le resserrer après cette opération. Par ce soin, ils garantissent leurs grains de la carie & de la corruption pendant plusieurs années, & contribuent aussi beaucoup à la santé des citoyens.

(a) Q. M.-L., l. 5, tit. 4, q. 7.

Théophraste (a) croit que le froment se réduit plus facilement en poussière, & se conserve moins long-temps que les autres grains, parce que les greniers où on le serre, ont un crépi uni, fait avec du mortier, « le froment, dit-il, s'échauffe plus que les autres grains, parce qu'il est chaud & sec, & que la couche de chaux sur laquelle il pose, entretient sa chaleur ». C'est ainsi qu'il croit que le froment se gâte & se réduit en poussière. J. C. Scaliger, son Commentateur, n'approuve pas cette opinion : « les substances chaudes & sèches, dit-il, loin de disposer à la putréfaction, en garantissent ». Le froment, selon lui, devient pulvérulent, parce que le tas qu'on en fait n'a pas assez d'air, & que suffoqué par cette mauvaise manœuvre, il s'échauffe & se putréfie. Mais cette raison n'est rien moins que satisfaisante : car l'expérience a démontré que le froment se conserve d'autant plus long-temps, qu'il est en plus grande quantité, pressé, tassé, sec, & qu'il n'est jamais agité. Il me paroît à moi, que le froment se réduit facilement en poussière, & se conserve moins

(a) L. 4, ch. 17, de Hist. Plant.

long-temps que les autres grains, parce qu'il contient plus d'esprit volatil, & que son tissu intérieur est plus lâche & moins ferré (1).

J'aurois bien d'autres questions à agiter sur cet objet, si je ne craignois de m'écarter trop loin du plan que je me suis proposé, & de m'en attirer le reproche. Il seroit sur-tout bien intéressant de rechercher pourquoi l'ivroie, qui est probablement du froment dégénéré par les pluies trop abondantes du Printemps (2), comme nous l'avons éprouvé les années dernières, se conserve sain pen-

(1) Le froment seroit-il plus aisé à fermenter, à cause qu'il contient une plus grande quantité de matiere glutineuse que les autres grains ?

(2) L'ivroie, ou zifanie, n'est point une dégénérescence du froment. C'est une espece particuliere de plante bien connue & bien décrite actuellement. Les Arabes la nommoient *zinzania* ; Lobel l'appelle *triticum temulentum*, à cause de son action en quelque forte enivrante : c'est le *lolium gramineum spicatum caput tentans*, de J. Bauh. ; le *gramen loliacum spicâ longiore*, de G. Bauh. & de Tournefort ; & le *lolium temulentum*, du Chevalier von Linné. Son usage est dangereux ; il donne des vertiges, des éblouissemens, des maux de tête, des affoupissemens, lorsqu'il en entre une certaine quantité dans le pain & dans la biere : ce qui arrive quelquefois, parce que cette plante croît parmi l'orge & le bled.

dant vingt ans & plus, tandis que le bled peut à peine être gardé quatre ans sans se réduire presque tout en poussière, & de savoir si cela vient de ce que l'ivroie est plus dure & plus compacte, comme on le prouve en la brisant & la moulant; ce qui fait aussi que les autres fruits secs & durs, les fèves, les pois, la vesce se conservent plus long-temps, ou plutôt parce que les teignes & les vers détestent l'ivroie, à cause de l'amerrume qu'elle leur offre.

Ces dernières années, les bleds ayant été atteints du charbon, on a été obligé de les laver soigneusement dans de grands vases avec de l'eau très-pure, & de les sécher aux rayons du soleil. Le pain qu'on a fait avec ces bleds lavés, étoit d'une blancheur éblouissante; c'est pourquoi il seroit utile de laver & sasser le bled, quoique très sain, avant de le porter au moulin (1).

(1) Pline nous apprend que, chez les Romains, on séchoit le grain au feu avant de le mettre en poudre, parce qu'il est plus salutaire après cette opération: *Instituunt far torrere, quoniam tostum cibo salubrius esset.* Virgile, en indiquant au Laboureur les travaux auxquels il peut se livrer pendant l'orage, a dit:

Nunc torrete igni fruges, nunc frangite saxo.

322 *Essai sur les Maladies*

Les Ouvriers employés à ce travail, ont coutume de se garnir le nez & la bouche avec des mouchoirs, pour ne pas avaler la poussière qu'ils font voltiger, de se laver souvent la bouche & les yeux avec de l'eau fraîche, & de secouer leurs habits; mais toutes ces précautions ne suffisent pas.

Il leur seroit très utile de se baigner pour emporter la poudre qui s'attache à leur peau, & retient leur sueur; mais malheureusement l'usage des bains tombé en discrédit, prive ces Ouvriers d'un très-grand secours. Il ne faut pas s'imaginer que les anciens fondateurs des villes & leurs législateurs, aient fait élever avec tant de frais & de magnificence des bains publics dans les villes & les bourgs, pour le luxe seulement, & la délicatesse de ces femmes & de ces hommes oisifs qui portent par-tout leur suffisance, mais aussi pour l'avantage des Artisans, afin que ces hommes respectables pussent, à très-peu de frais, remédier à leur malpropreté habituelle, & en même temps refaire leurs corps des lassitudes qu'ils ont éprouvées dans leur ouvrage. Aussi l'on doit bien en vouloir à ceux qui ont diffamé un usage si utile. Les crimes impurs & multipliés

qui ont été commis dans ces lieux de pureté, ont armé contr'eux la Religion Chrétienne, qui en a interdit l'usage.

Quant aux maux que la carie des bleds occasionne à ces Ouvriers, pour y remédier, j'ai coutume de leur prescrire les tisanes, les émulsions de semences de melon, le petit lait de vache, la décoction de mauve, pour émonsser l'âcreté de la poussiere corrosive. Lorsqu'ils sont attaqués d'asthme, je leur donne les remedes appropriés à ce mal; & dans toutes leurs maladies, j'observe avec le plus grand soin la partie qui est la plus foible, & je fais tous mes efforts pour en détourner le principe délétaire qui veut s'y porter (1).

(1) La carie n'est pas la seule maladie des grains, dont la poussiere soit nuisible aux Mesureurs & aux Cribleurs de grains. La coulure, le charbon, la nielle, & sur-tout l'ergot du seigle, sont encore plus redoutables. Tous les Médecins savent les maux affreux qui ont désolé l'Orléanois, & qui ont été produits par l'ergot dont le seigle de ces pays étoit rempli.

On a fait, dans ces derniers temps, un grand nombre d'expériences sur cette maladie du seigle, qui heureusement a attaqué très-rarement le froment. On n'est point encore d'accord sur la nature de cette excrescence. Les uns la regardent comme une simple extra-

324 *Essai sur les Maladies*

vasation de sucs, produite par l'humidité excessive suivie d'un soleil brûlant; d'autres, d'après les expériences de M. Tillet, croient qu'elle est due à la piqûre d'un insecte dont l'œuf, déposé dans le grain ergoté, y subit toutes ses métamorphoses. Quant à sa qualité nuisible, les expériences de MM. Model & Parmentier semblent avoir jetté quelque doute à cet égard. Si les animaux qui n'en éprouvent aucun mauvais effet, ne sont point une preuve suffisante pour son innocence, on ne peut refuser quelque confiance à un homme qui a le courage d'en manger, & à qui il ne fait point de mal. Il n'y a que des expériences ultérieures qui puissent dissiper tous les doutes & découvrir la vérité.



C H A P I T R E X X I V.*Des Maladies des Carriers.*

Les Carriers, les Statuaires, les Tailleurs de pierre, & les autres Ouvriers de ce genre, ont des maladies particulières, dont nous devons aussi nous occuper. Ceux qui, dans les carrières, séparent les masses de marbres des rochers où elles tiennent, ceux qui les scient, qui les taillent & en font des statues & d'autres ouvrages, avalent souvent en respirant des fragmens de pierre anguleux, pointus, qui sautent sous leurs marteaux; aussi sont-ils tourmentés de la toux, & quelques-uns d'entr'eux deviennent-ils asthmatiques & phthisiques (1).

(1) A la fin du premier volume du *Précis d'opérations de Chirurgie*, par M. le Blanc, on trouve un Mémoire sur la formation du grès, & sur la phthisie qui attaque ceux qui taillent cette pierre; phthisie que ces Ouvriers appellent *maladie du grès* ou de *Saint Roch*.

L'Auteur, après avoir expliqué la formation du grès par les principes de l'attraction, observe que les particules de cette pierre, qui pénètrent la substance du verre, doivent avec bien plus de facilité s'insinuer par les pores de ceux qui la travaillent. Mais est-il bien prouvé

326 *Essai sur les Maladies*

Joignez à cette cause la vapeur métallique qui s'exhale du marbre, des tufs

que les bouteilles de Sévres, exposées à la poussière du grès, s'en remplissent au bout d'un certain temps, quoiqu'elles soient exactement bouchées ? Ne faudroit-il pas, pour assurer ce fait, avoir recours à des expériences multipliées, & faites avec la plus grande exactitude ? Et, quand même l'existence de ce phénomène seroit incontestable, pourroit-on trouver quelque rapport entre le verre & la peau des Ouvriers ? Le premier est un corps passif, tandis que la peau jouit d'une sensibilité extrême, & d'un certain degré de contraction qui la rend susceptible de s'étendre ou de se resserrer. Ces deux propriétés suffisent, sans doute, pour prouver l'impossibilité de l'admission de la poussière du grès par les pores cutanés. C'est donc par la bouche des Ouvriers que s'infinuent les particules subtiles de cette pierre, & c'est par cette voie qu'elles pénètrent dans les poumons, l'estomac & les intestins, où elles font naître des obstructions, des inflammations, &c.

Ces Ouvriers, suivant M. le Blanc, sont très-altérés dans leurs travaux, & boivent beaucoup. Ils sont sujets aux lassitudes & aux douleurs rhumatismales. La plupart sont atteints de la *maladie de Saint Roch* avant quarante ans ; il y en a cependant quelques-uns parmi eux, mais en très-petit nombre, qui échappent à la phthisie, & qui vivent autant que les autres hommes. Les détails de cette maladie ont été donnés à l'Auteur par M. Clozier, Correspondant de l'Académie des Scien-

& de certaines pierres , & qui attaquent manifestement les narines & le cerveau :

ces. Elle commence par une toux sèche qui dure quelques mois , les malades crachent ensuite ; leurs crachats sont successivement blancs & savonneux , épais , sanguinolens & purulens. I's ont beaucoup ou point d'oppression , de l'ardeur à la trachée-artere , la voix rauque , & une petite fièvre continue ; le foie est dur , & ils y éprouvent un sentiment de pesanteur ; le ventre est tendu. L'appétit se conserve jusqu'à ce que la diarrhée se déclare. Alors les crachats se suppriment , les cheveux & les poils tombent , le sommeil est perdu ou accompagné de sueurs abondantes ; les malades sont maigres & semblables à des spectres , les jambes , les pieds & les mains leur enflent , & ils périssent peu de temps après l'apparition de cette enflure. Cette maladie dure six mois , un an , & quelquefois plusieurs années.

Nous ajouterons à ces détails que les Ouvriers , qui taillent les masses énormes de grès qui se trouvent sur le chemin de Fontainebleau , connoissent les dangers de ce travail ; & que , pour s'en préserver , ils ont soin d'avoir le dos au vent , afin que le nuage de poussière très-ténue , qui s'échappe lorsqu'ils brisent leur pierre , soit emporté par le courant d'air , & qu'ils en avalent le moins possible. Cette précaution est très-utile , & on ne sauroit trop la recommander à tous les Ouvriers qui sont exposés aux poussières pierreuses , tels que les Marbriers , les Statuaires , les Sculpteurs , les Tailleurs de pierres , &c.

328 *Essai sur les Maladies*

ainsi les Carriers qui travaillent à la pierre de rouche, éprouvent tant de mal à la tête & à l'estomac par l'odeur désagréable qui s'en élève, qu'ils ont assez souvent des envies de vomir. On a trouvé dans les cadavres de ces Ouvriers les poumons pleins de petits fragmens de pierre. Diemberbroeck (a) rapporte des ouvertures de cadavres de Tailleurs de pierre assez intéressantes. Il a trouvé dans leurs poumons des petits tas de sable ; de sorte qu'en coupant la substance de ces visceres, il croyoit porter son scalpel sur des graviers. Un Sculpteur lui a rapporté que, quand ils coupent des pierres, il s'en échappe une poudre si subtile, qu'elle pénètre des vessies de bœuf attachées dans leurs ateliers ; de sorte qu'au bout d'un an, il a trouvé dans ces vessies une poignée de cette poussière, qui, disoit-il, conduit peu-à-peu dans le tombeau les Sculpteurs qui ne prennent pas assez de précautions dans leur ouvrage.

Plusieurs observations de Médecins nous apprennent qu'on a trouvé quelquefois des pierres dans l'estomac & dans les boyaux de ces Ouvriers ; on ne

(a) L. 2, Anat., c. 13.

peut en trouver une autre cause , que dans les particules pierreuses qui s'infiltrant par la bouche , & s'accumulent peu à peu (1). On peut voir Olaus Borrichius sur la production des pierres dans le petit Monde. Il y a tout lieu de penser , que les calculs ne se forment pas toujours par causes internes , & par des fucs lapidifiques , mais qu'il s'en produit quelquefois par cause externe , sans que les viscères soient de la partie , ou y con-

(1) Ces petits fragmens de pierres , amassés dans les vésicules pulmonaires , se collent , s'agglutinent ensemble , & forment des calculs , comme l'a observé Diemerbroeck. Ces concrétions donnent naissance à la toux , aux hémoptisies , (voyez la note à la fin du chap. 21 ,) & peuvent même occasionner des pleurésies , des péripneumonies dangereuses. M. Clozier a observé que les Ouvriers qui taillent le grès , sont plus sujets aux pleurésies & aux fluxions de poitrine , que les autres hommes exposés à des travaux rudes & violens. Ces maladies dégèrent le plus souvent en phtisies longues , & qui conduisent les malades au tombeau. Il n'y a aucune guérison à espérer dans ces sortes de maladies , à moins que la toux ne fasse rendre ces calculs. Dans ce dernier cas , les balsamiques , le régime adoucissant & tempérant , l'air de la campagne , le lait & l'exercice peuvent guérir le malade , pourvu qu'il n'ait pas une disposition héréditaire à la phtisie.

330 *Essai sur les Maladies*

tribuent. Vedelius (*a*) a observé un semblable calcul dans la servante d'un marchand de chaux. Il dit avoir trouvé dans ses poumons une pierre formée, selon lui, par les particules de chaux qu'elle avoit avalées.

Les Bouchers trouvent fréquemment des pierres dans l'estomac & les intestins des bœufs (1). Ce fait renverse le sentiment d'Aristote qui a prétendu (*b*) que l'homme est le seul animal sujet au

(-a) Pathol. dogm., sect. 2, c. 4.

(1) La formation de ces especes de boolites n'est pas difficile à concevoir. Les bœufs, en parcourant des chemins secs & sablonneux, portent leur bouche sur le sol pour y chercher de la pâture; ils ramassent alors une assez grande quantité de sable qui, porté dans leurs estomacs avec leur salive, s'y colle, & forme des concrétions vraiment calculeuses. Telle est la maniere dont Ramazzini explique la formation de ces pierres; mais il est une cause plus fréquente & plus inévitable. Souvent, dans les pâturages secs & arides, les plantes dont ces animaux se nourrissent, sont couvertes d'une poussiere fine que le vent entraîne & dépose sur leurs feuilles; c'est une cause assez commune de ces especes de pierre. Plus souvent ces boolites sont mêlés d'une certaine quantité de poils que l'animal ramasse en se léchant; on les nomme alors des æragopiles: leur tissu ressemble assez à celui d'un feutre.

(b) Sect. 10, probl. 40.

calcul, à moins que ce philosophe n'ait voulu parler que de la peine des reins. Scaliger (a) assure avoir vu rendre par des chevaux des concrétions pierreuses, & il en conservoit une dans son cabinet. On lit dans les Auteurs beaucoup de choses sur la nature & les propriétés des calculs des chevaux qu'ils appellent hyppolites, & nous devons les en croire sur leur bonne foi. Il me paroît très-vraisemblable que les bœufs & les chevaux, en traînant les charrettes l'été, dans des chemins pleins de poussière & d'argile, ramassent avec leur langue qui sort de leur bouche, la poussière & les petits cailloux qu'ils rencontrent, & donnent ainsi naissance à des calculs dans leurs estomacs.

Pour chasser ces particules nuisibles, attachées à l'estomac & aux intestins de ces Ouvriers, & qui peuvent, en s'accumulant, former de vrais calculs, il faudra les purger & les faire vomir; & on les avertira sur-tout d'éviter, avec scrupule, les petits morceaux de pierre qui sautent de leurs ouvrages, afin de ne pas les avaler (1).

(a) Exerc. 123.

(1) Il n'est parlé, dans ce chapitre, que des

332 *Essai sur les Maladies*

maladies occasionnées par la poussière calcaire aux Ouvriers qui la travaillent ; mais il en est d'autres bien plus funestes & particuliers aux Carriers. Ramazzini paroît cependant avoir dit quelque chose de la cause de ces derniers , en parlant de l'odeur fétide qui incommode les Ouvriers qui travaillent la pierre de touche ; mais il n'a fait qu'indiquer ces maladies , & nous devons ajouter ici les travaux des Modernes à ce sujet.

L'air lourd , épais , humide , & par conséquent peu élastique , qui regne dans les carrières ; donne aux Ouvriers qui y travaillent , toutes les maladies qui naissent de la transpiration supprimée , tels que les rhumes , les catarrhes , le rhumatisme ; l'impureté de cet élément ne peut fournir à leur sang , ce principe actif & peut-être électrique dont il a besoin. Aussi ce fluide vital est-il , chez les Carriers , vappide , foible , phlegmatique , & donne-t-il naissance à des cachexies rebelles & qui sont souvent la cause de leur mort. Ces malheureux , qui sont presque toujours sous terre , menent une vie languissante & périssent d'assez bonne heure.

Pour prévenir ces maux , voici les moyens proposés par M. Hecquet , & depuis par les Auteurs du Dictionnaire de Santé. 1°. Ils ne descendront dans leur carrière que munis d'un sachet pendu à leur col , dans lequel seront deux gouffes d'ail pilées avec un peu de camphre. 2°. Ils se frotteront le visage avec de l'eau-de-vie camphrée , ou du vin aromatique ; le vinaigre pourroit suppléer à ces deux remèdes. 3°. Le tabac fumé , ou pris par le nez , leur convient à merveille.

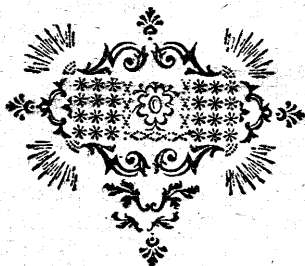
Quelquefois , malgré ces soins , les Carriers

de constitution foible & délicate sont attaqués subitement de défaillances ; alors on doit au plutôt les mettre au lit , leur faire boire beaucoup d'infusion de petite sauge , ou de toute autre plante aromatique qu'on aura sous sa main , leur frotter tout le corps avec un linge imbibé de vin chaud & aromatisé , s'il est possible. On leur appliquera des ventouses sèches. On leur fera prendre un gros de confection d'hyacinthe , avec vingt-quatre grains de la poudre de la Comtesse , dans un verre d'eau de chardon-benit. Tous ces remedes sont capables de ranimer la chaleur éteinte , d'exciter le mouvement ralenti des fluides , de remonter , pour ainsi dire , le ton affoibli des visceres , & de rétablir la transpiration diminuée , ou même supprimée par l'air épais des carrieres. La saignée ne paroît pas répondre aux indications que l'on a alors à remplir , & elle ne convient tout au plus qu'aux sujets très-pléthoriques.

Il est encore un accident plus terrible , & qui est commun aux Carrieres & à tous les Ouvriers qui travaillent dans les profondeurs de la terre. Il s'éleve quelquefois , dans les fouterreins , & sur tout dans les carrieres , des vapeurs meurtrieres dont nous avons parlé au sujet des Mineurs. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit à cet égard , nous avertirons seulement les Carrieres de prendre les mêmes précautions que les Mineurs , d'avoir attention à leurs lampes dont la lumiere est d'autant plus foible que l'air est moins pur ; d'entretenir des courans d'air , de brûler de la paille , & d'être prêts à remonter le plus vite possible au moindre danger.

334 *Essai sur les Maladies*

Si quelqu'un d'eux avoit été suffoqué , on lui administrera les remedes que nous avons indiqués pour les Mineurs , auxquels le même accident peut arriver. On les exposera à l'air , on les agitera , on leur fera respirer quelque liqueur spiritueuse , & on ranimera la circulation par tous les moyens déjà proposés.



CHAPITRE XXV.

Des Maladies des Blanchisseuses.

Il m'est souvent arrivé de traiter des Blanchisseuses de différentes maladies qu'elles avoient gagnées en faisant leur métier. Ces femmes toujours dans des lieux humides, ayant les pieds & les mains continuellement mouillés, deviennent en peu de temps cachectiques; & si elles vieillissent dans leur état, elles meurent hydropiques, comme je l'ai observé chez beaucoup d'entr'elles. Elles sont aussi sujettes à des diminutions de règles qui leur donnent une quantité de maux, dont il ne faut pas être étonné; car si l'on voit souvent des femmes avoir sur le champ une suppression de règles, lorsqu'elles marchent imprudemment à pieds nuds, ou qu'elles se lavent les jambes à l'eau froide pendant le temps de cet écoulement; à plus forte raison les Blanchisseuses qui font leur métier de ces imprudences continuées, y doivent-elles être sujettes. L'atmosphère humide dans laquelle elles sont sans cesse, l'eau, où presque tout leur corps est plongé,

336 *Essai sur les Maladies*

contribuent encore à la naissance de ces incommodités. Les pores de leur peau bouchés par ce bain froid perpétuel, diminuent la transpiration ; & reportant dans leur sang des suc visqueux & épais, donnent naissance à la cachexie, aux suppressions des règles, & à tous les maux qui en sont naturellement les suites.

D'autres malheurs accablent encore ces Ouvrières. La lessive bouillante dont elles se servent, & à laquelle elles mêlent quelquefois de la chaux en place de cendres, répand des vapeurs funestes qui leur occasionnent de la toux & des difficultés de respirer. Gregoire Horstius (a) rapporte qu'une servante ayant penché la tête dans une chaudière pleine de lessive pour nettoyer du linge qui y étoit ; & ayant reçu la fumée que répandoit cette lessive, fut prise d'un serrement affreux de poitrine, qui la suffoqua au bout de sept jours de tourmens inouis. A l'ouverture de son cadavre, on trouva les poumons livides, & les bronches remplies de caroncules noires qui avoient intercepté le passage de l'air. Les vapeurs lixivielles que les Blanchisseuses sont forcées de respirer, sont donc capables

(a) Bonnet., sepulch., t. 1, l. 2, sect. 1.
d'altérer

d'altérer la structure naturelle de leurs poumons, en les desséchant plus qu'ils ne doivent l'être, & en les empêchant ainsi de faire leurs fonctions.

En outre, les chemises & le linge imprégné de mille saletés, de virus galeux, vérolique, de sang menstruel, leur fournit, quand elles le lavent, un mélange affreux de vapeurs nuisibles, qui affecte leur cerveau & leurs esprits animaux (1).

(1) Le métier des Blanchisseuses, considéré sous cet aspect, est, sans contredit, un des plus dangereux : elles peuvent, en effet, gagner toutes les maladies contagieuses, par le linge qu'elles manient, & qui contient une grande quantité de molécules exhalées du corps des malades. On croit communément que l'eau, & sur-tout la lessive, emportent les particules nuisibles attachées aux draps & aux chemises. Il n'est pas cependant très-démontré que tous les virus contagieux soient dissolubles dans ces substances. Qui sait si les miasmes varioliques, pestilentiels, &c. ne conservent pas leur nature dans le linge quoiqu'il soit blanchi ? Si l'on pouvoit appuyer cette vérité de l'expérience, on sent de quelle conséquence il seroit, dans des temps de peste par exemple, de ne pas faire blanchir le linge des malades avec celui des personnes saines. Quand cette idée seroit dénuée de vraisemblance, il n'en seroit pas moins certain que le métier des Blanchisseuses peut être regardé, dans la société, comme un moyen de communication

338 *Essai sur les Maladies*

Enfin l'âcreté de la lessive leur fait des gerçures aux mains qui sont quelquefois si considérables, que l'inflammation & la fièvre les accompagnent.

La Médecine qui doit une reconnoissance à ces femmes dont la propreté est l'ouvrage, ne peut-elle pas les préserver de ces maux? Je leur conseille d'avoir beaucoup d'attention à mettre des hardes séches, & à quitter celles qui sont mouillées aussi-tôt que leur ouvrage est fini; de se frotter le corps, de détourner le visage de la fumée de lessive chaude, d'oindre souvent leurs mains avec l'onguent rosat ou le beurre, d'éviter

des maladies contagieuses; & qu'il seroit très-utile que le linge des malades ne fût, dans aucune circonstance, blanchi & mêlé confusément avec celui des personnes en santé. Nous terminerons cette note par deux observations faites par les Blanchisseuses, & qui peuvent donner quelque force à notre assertion. 1°. Le linge imprégné de pus vérolique, d'écoulement gonorrhéique, agit manifestement sur la lessive, en diminue l'activité, & la fait tourner suivant l'expression de ces Ouvrières. 2°. Lorsqu'il y a quelque épingle laissée imprudemment dans le linge, les Blanchisseuses se piquent fortement en le maniant, & ces piquures leur occasionnent des panaris violens, quelquefois malins, & toujours longs à guérir.

les alimens visqueux , & d'autres fautes de régime. Lorsqu'elles ont quelques maladies , comme des fievres ou des catarres , les purgatifs puissans , les drastiques même leur conviennent , pour évacuer les humeurs épaisses & glaireuses qui tapissent leurs premières voies : on pourra aussi employer les antimoniaux , si leur maladie n'est pas aiguë , aussi bien que les désobstruans & les roborans propres à ranimer la chaleur naturelle , comme on les ordonne pour les cachectiques (1).

(1) Les Blanchisseuses doivent éviter l'application des corps gras sur les gerçures qui leur surviennent aux mains ; elles ne les laveront qu'avec l'eau d'orge mondé. Si les douleurs étoient vives , elles les étuveroient avec du lait chaud , y laisseroient un linge mouillé de lait ou d'eau d'orge , ou enduit de crème bien récente.

L'usage immodéré du vin , des ragoûts épicés & salés , de tous les mets échauffans , leur est très-pernicieux.

Quelques-unes d'entr'elles ont encore d'autres accidens à craindre : ce sont celles qui repassent le linge. La vapeur du charbon qu'elles allument pour faire chauffer leurs fers , peut les suffoquer , sur-tout si elles travaillent dans des endroits clos & peu spacieux. Elles doivent donc ouvrir les fenêtres de ces chambres , tenir leurs fourneaux éloignés d'elles , & se parfumer de vinaigre.

340 *Essai sur les Maladies*

Tels sont les préceptes particuliers qui avoient échappé à Ramazzini. Nous nous sommes fait un devoir de les extraire du Traité de M. Hecquet : nous ajouterons seulement une remarque sur le danger que courent les Repasseuses. Il nous semble qu'il est beaucoup moindre qu'on pourroit le croire, à cause du fer qu'elles exposent sur le feu, & qui absorbe une grande partie de l'air fixe dégagé des charbons, comme l'ont prouvé les expériences des Modernes, & comme Ramazzini l'avoit lui-même entrevu. Nous aurons occasion de faire observer quelque part ce passage de notre Auteur.



CHAPITRE XXVI.

*Des Maladies qui attaquent les
Liniers , Chanvriers , & ceux
qui cardent les cocons de Vers à
soie.*

LA nécessité des habits a presque été la même pour l'homme que celle des alimens dès le premier âge du monde , lorsque nos premiers peres , ayant perdu la tunique de la grace , dont Dieu les avoir couverts , virent avec honte leur nudité , & s'empresserent de se la dérober à eux-mêmes. Pour satisfaire à ce besoin , la nature bienfaisante nous a fourni beaucoup de corps propres à nous garantir des injures de l'air ; tels sont la laine , le lin , le chanvre , le coton , la soie même , dont nous pourrions cependant aisément nous passer , puisqu'elle ne sert qu'à cacher nos parties , & non à les garantir. Ces matieres qui font la base de nos vêtemens , causent plusieurs maux affreux à ceux qui les apprêtent. Tout le monde connoît assez l'odeur infecte que répand en automne le chan-

342 *Essai sur les Maladies*

vre ou le lin qui rouit dans les eaux, & dont l'exhalaison se porte même assez loin. Les Ouvriers qui cardent le lin & le chanvre, afin qu'on puisse le filer & le livrer aux Tisserands pour fabriquer leurs toiles, sont aussi tourmentés de maux particuliers. La poussiere âcre & nuisible qui voltige des matieres qu'ils manient, pénétrant par la bouche & le gosier dans les poumons, excite chez ces Ouvriers une toux continuelle, & les conduit peu-à-peu à une affection asthmaticque.

Les Cardeurs de chanvre viennent des villes de France situées sur les confins de l'Italie, & se dispersent en troupe dans les pays en-deçà & au-delà du Pô, au commencement de l'hiver, pour suppléer à nos Ouvriers qui ne savent pas très-bien ce métier. Au premier coup-d'œil, ces hommes paroissent pâles & tout couverts de poussiere de chanvre; on les entend tousser & respirer comme des asthmatiques. La rigueur de l'hiver, pendant lequel ils ont le plus d'ouvrage, les obligeant de travailler dans des lieux fermés, ils avalent malgré eux des particules fétides qui s'échappent du chanvre gras qu'ils cardent, & qui, en altérant les esprits, & obstruant les organes de la res-

piration , leur donnent des maladies graves. En outre ces particules qui se détachent du lin & du chanvre qui ont roui, dans les eaux stagnantes & corrompues & qui se sont couverts de boue au fond des mares où on les a plongés pour accélérer la putréfaction qui leur est nécessaire , ces particules , dis-je , sont virulentes , & très-ennemies de la nature humaine (1). Ces Ouvriers disent que le lin leur fait plus de mal que le chanvre ; c'est probablement parce que la poudre que répand la première de ces substances végétales , est plus fine , pénètre plus facilement dans le réservoir des esprits animaux , & les irrite davantage à se débarrasser de la matière nuisible qu'elle y porte.

Il y a encore plus de danger pour ceux qui cardent les gâteaux de fleuret ou filofelle , ou les résidus des cocons de vers

(1) On trouve , dans Amatus Lusitanus , une observation très-courte qui a du rapport à ce passage , & qui prouve le danger de ces exhalaisons. Nous la rapporterons en latin pour n'en point altérer le sens.

Qui cannas putidas evoluit villicus totus tumuit. Caterum ut veneno affectus , curatus fuit : expirant autem ex se canna putida vaporem quemdam prorsus venenum sapientem. Amat. Lusit. , cent. 3 , obs. 84.

344 *Essai sur les Maladies*

à soie, pour en faire des especes de tissus plus employés par les habitans des villes, que ceux de soie, parce qu'ils coûtent moins cher. Quand les cocons de vers à soie, macérés dans l'eau bouillante, ont été dévidés & réduits en fils très-fins par des femmes, (qui sont seules occupées à ce travail, comme si la nature n'avoit formé la soie que pour leur usage), il ne reste plus que des filamens épais & grossiers, mêlés de certaines portions des cadavres des vers à soie. On en fait des especes de gâteaux qu'on dessèche au soieil, & que les Ouvriers cardent avec des outils très-déliés; cet ouvrage leur donne une toux férine, une grande difficulté de respirer, & abrège leur vie. Tout le danger qui l'accompagne consiste dans ces molécules cadavéreuses des vers à soie, mêlées aux cocons, & que la carde fait voltiger. Je crois devoir faire remarquer ici, que les excréments de cet insecte en larve, quand il mange des feuilles de mûrier, mis en tas, & conservés ainsi pendant plusieurs jours jusqu'à leur putréfaction, répandent une odeur si infecte lorsqu'on les remue, qu'elle incommode tout le voisinage; c'est pour cela que dans quelques villes, il y a un Edit qui défend de jeter ces excréments dans

les rues, & qui ordonne de les porter hors les enceintes de la ville.

Le ver à foie, ainsi que beaucoup d'autres insectes, comme plusieurs especes de chenilles qui dépouillent des forêts entieres de feuilles, & se cachent dans ces parties qu'elles plient à leur gré; tous ces insectes, dis-je, ont donc, je ne fais quoi de nuisible, une acrimonie corrosive très-ennemie des poumons. J'ai vu dans cette ville tous les membres d'une famille entiere, qui avoit amassé quelque bien à ce métier, mourir d'une phthisie, que les Médecins attribuerent à la profession qu'ils avoient toujours exercée.

Rien, selon moi, n'est plus propre à émousser cette acrimonie rongeannte & ulcérante, que la diete lactée, que j'ai coutume de recommander avec soin à ces Ouvriers. Je leur prescriis aussi les bouillons de mauve, de violette, de chicorée, ou les fucs dépurés de ces plantes; &, lorsqu'il y a quelque danger dans leurs maladies, je leur conseille de laisser là leur métier, & d'en entreprendre un autre: car le gain qui détruit la santé ne peut être compté au nombre des biens (1).

(1) Les ouvertures de plusieurs cadavres

346 *Essai sur les Maladies*

de Chanvriers & de Liniers, rapportées par Morgagni, de *sed. & caus. morb.*, ne peuvent laisser aucun doute sur les maladies de ces Ouvriers, & confirment les observations de Ramazzini. Dans cinq cadavres que Morgagni a ouverts, il a constamment trouvé les poumons enflammés, suppurés, gangrénés, & toutes les parties de la poitrine sensiblement affectées. Il en a attribué la cause à la poussière âcre & nuisible que la cardé fait voltiger. Nous rapporterons ici un seul exemple choisi parmi les cinq indiqués, & qui servira à prouver que les Chanvriers & les Liniers sont encore sujets à d'autres maladies, que celles que Ramazzini leur a assignées : nous en tirerons des conséquences utiles à la santé de ces Ouvriers.

Un Cardeur de chanvre maigre & grand, très-sujet aux inflammations de poitrine à cause de son métier, après en avoir eu six ou sept différentes, les unes avec un vomissement de bile, les autres avec le délire, voyant que sa voix étoit enrouée eut l'attention de choisir un chanvre moins sec, & de travailler loin de ses camarades avec plus de précautions qu'il n'avoit fait jusqu'alors. Par ce moyen sa voix lui revint : mais un fardeau qu'il porta inconfidérément, lui donna la fièvre & une douleur poignante sous la mamelle droite. De l'huile d'amandes douces, deux saignées du bras ne firent rien ; sa respiration étoit gênée, il ne crachoit point, il vomissoit une bile verte. Le cinquième jour il fut frénétique, & crachoit sur ceux qui l'approchoient. On le saigna du pied, & on lui mit un cataplasme sur la tête. Malgré ces secours, il eut des mouvemens convulsifs, des soubresauts de tendons, avec une respiration plus facile, &

plus de douleurs à ce qu'il disoit ; cependant il pouffoit des cris de temps en temps , & lâchoit sous lui. Enfin , son pouls s'affoiblit sans être inégal , & il mourut un peu après le septieme jour de sa maladie. On lui trouva le poumon droit adhérent à la plèvre & au diaphragme par des membranes ferrées , le gauche libre & sans adhérence ; mais le lobe supérieur de celui-ci resserré , contenant du pus dans une espece de tubercule , & l'inférieur rouge , dur , pesant , épaissi , plein de pus ; traces certaines d'une inflammation précédente. La plèvre étoit aussi enflammée , gorgée de sang , & se séparoit très-facilement des côtes ; le centre nerveux du diaphragme phlogosé , &c.

D'après ces faits anatomiques , Morgagni conclut avec Ramazzini , que les Chanvriers doivent être sujets à la toux continuelle & à l'asthme , à cause de la poussiere pernicieuse qu'ils respirent sans cesse. Il ajoute , que la cause des maladies aiguës des poumons , auxquelles ces Ouvriers sont très-sujets , vient , sans doute , de leur sang appauvri & corrompu , qui leur donne aussi des maladies chroniques dont beaucoup d'entr'eux meurent. Il ne balance pas à croire que le Chanvrier , dont il a rapporté l'histoire , a dû le mauvais état de ses poumons au métier qu'il avoit exercé , aux inflammations répétées qu'il lui avoit attirées , & dont étoient venus , sans doute , la maigreur , la lésion de la voix , &c. Enfin , il rapporte à la même cause la phthisie commençante , qui auroit , sans doute , fait périr cet Ouvrier , si une maladie aiguë ne l'eût enlevé , avant que la premiere eût jetté de profondes racines.

348 *Essai sur les Maladies*

Cet exemple effrayant , & qui se multiplie souvent parmi ces Ouvriers , doit les engager à prendre exactement toutes les précautions que Ramazzini a indiquées , & sur-tout à travailler dans des lieux vastes ; à avoir attention de se mettre le dos au vent , afin de ne pas avaler la poussière meurtrière du chanvre & du lin ; à se laver souvent le visage & la bouche avec de l'eau & du vinaigre ; à se purger ou se faire vomir de temps en temps , & toutes les fois que des nausées , des maux de tête , des pertes d'appétit , des douleurs d'estomac les avertiront du mauvais état de ce viscere. Enfin , ils doivent abandonner ce métier pernicieux , si une toux fréquente , une maigreur qui augmente de jour en jour , une chaleur âcre & sèche qui revient tous les soirs , des douleurs de poitrine & des étouffemens les menacent d'une phtisie pulmonaire commençante. Il faut cependant les avertir qu'avec les précautions indiquées , ils pourront éviter tous ces maux , & faire leur métier sans danger , sur-tout s'ils joignent à ces soins la sobriété & l'éloignement de tous les excès.



CHAPITRE XXVII.*Des Maladies des Baigneurs.*

ENTRE les édifices publics que Rome avoit dans son sein, & qui se sentoient du luxe où la Maîtresse du monde étoit parvenue, les bains étoient un de ceux qui étaloient le plus de magnificence. Les restes précieux de ces monumens, leurs ruines qu'on trouve actuellement dans le sein de la terre, peuvent faire juger de la grandeur de ces bâtimens. Ce n'étoit pas seulement à Rome, mais encore dans toutes les autres villes, dans les maisons des particuliers, dans les maisons de campagne, qu'on élevoit des bains à très-grands frais. Sénèque, ce censeur austere des mœurs de son temps, en reprochant aux Romains le luxe qui les amolliissoit, a dit (a), « qu'on étoit » pauvre ou vil, lorsque les murs n'étoient pas couverts de cercles précieux; » si les marbres d'Alexandrie n'étoient pas mêlés avec ceux de Numidie; si les voûtes n'étoient pas cachées par

(a) Ep. 86.

350 *Essai sur les Maladies*

» le verre; enfin, si l'eau ne couloit pas
 » par des robinets d'argent ». L'usage
 des bains est maintenant aboli: à peine
 fauroit-on comment les anciens Médecins
 se servoient eux-mêmes des bains; à
 peine connoîtrions-nous la nomenclature
 de ces lieux, & leur structure, si les
 ténèbres n'avoient été dissipées par
 les ouvrages d'And. Baccius sur les
 bains, de Mercurialis sur la Gymnastique,
 & de Sigonius sur l'ancien droit
 Romain. Ces bains construits par les
 Empereurs pour les besoins du peuple
 dans chaque quartier, donnoient la
 liberté aux hommes & aux femmes de se
 laver à peu de frais & tant qu'on vou-
 loit, ordinairement deux fois dans le
 jour. Chaque personne payoit un *qua-*
drans (1), comme nous l'apprend Ju-
 venal, & les enfans s'y lavoient pour
 rien (a).

Une troupe nombreuse d'esclaves, mâ-
 les & femelles, étoient occupés jour &

(1) La quatrième partie de l'asse romain.

(a) *Nec pueri credunt nisi qui nondum are lavantur.*
 Juven., Sat. 2.

Aujourd'hui la jeunesse ne croit plus ces fa-
 daïses, si ce n'est les enfans qui ne paient point
 au bain.

nuit dans ces bains : on les appelloit *balneatores*, seu *aquarioli*. Ces malheureux toujours dans les eaux, habitans des lieux humides & voûtés, occupés à laver les corps, tantôt à l'eau chaude, tantôt au bain riede, tantôt au bain froid; à nétoyer les fueurs, les mal-propretés, & les anciens parfums, &c., devoient être, à ce qu'il semble, sujets à beaucoup de maladies, à la cachexie, à l'enflure des jambes, aux ulceres, aux tumeurs froides, & à l'anasarque. Lucilius nous apprend dans ses vers quel étoit l'office de ces esclaves, & quels services ils rendoient (a).

Quoique les bains publics aient été abolis, soit avec la gymnastique pour laquelle ils étoient spécialement construits, soit parce que les Anciens, comme pensent quelques Auteurs, n'ayant pas de chemises de fil & ne se servant que d'habits de laine, avoient la peau plus sale, & par conséquent plus souvent besoin d'être lavés; il y a encore, dans les villes peuplées, quelques bains pour l'usage des valétudinaires, & pour ceux

(a) *Scabor, supellor, desquammor, pumicor, ornor, Expilor, pingor, . . .*

352 *Essai sur les Maladies*

qui, pendant l'Été, ont coutume de se baigner, afin d'entretenir la netteté & la propreté de leur peau. De notre temps, les personnes qui ont quelques maladies cutanées, comme la gale, les démangeaisons, la vérole, vont dans ces bains, ou éruves, où les Baigneurs les lavent avec de l'eau tiède, & leur appliquent des ventouses sur tout le corps pour leur tirer un peu de sang : souvent même les malades se confient aux Baigneurs, & se font ainsi laver, froter & scarifier sans l'avis du Médecin, qui pourtant devoit être seul capable de savoir si ces remèdes leur conviennent. J'ai souvent vu quelques-uns de ces imprudens s'exposer à un danger très-pressant & presque à la mort, par la grande quantité de sang évacué par ces ventouses ; quantité qui va quelquefois à trois ou quatre livres. Quelques-uns imaginent que le sang de la peau est d'une qualité bien inférieure à celui qu'on tire des veines plus considérables ; comme si le sang, évacué par les ventouses & qui sort par les petites artères cutanées, n'étoit pas plus vermeil que celui des veines, qui paroît toujours plus noir. Les Baigneurs, comme je l'ai observé, sont pâles, tristes, bouffis, cachectiques, & tombent

quelquefois dans les maladies qu'ils veulent guérir chez les autres.

Pour ne pas répéter ce que nous avons déjà dit de la cure de la cachexie, & des affections semblables qui attaquent les Ouvriers, je n'en ajouterai rien ici, & je me contenterai de faire observer dorénavant les maladies auxquelles tel ou tel Ouvrier est sujet. Je n'ai point envie, dans cet Essai, de faire un Traité complet de maladies, de décrire les méthodes curatives, & une longue suite de remèdes; mais je ne veux que donner aux Praticiens quelques avis, afin qu'ils puissent guérir plus facilement les Artisans (1).

(1) Le luxe de nos grandes villes est, à cet égard, au-dessous de celui de l'ancienne Rome. Les bains qui y sont établis n'ont pas de ces espèces de valets occupés aux ouvrages les plus vils, & qui auroient dû faire rougir ceux qui en étoient l'objet. Les hommes, ou les femmes, qui servent actuellement dans les bains de propreté, n'ont aucune maladie à redouter.

Quant aux Eruvistes qui sont obligés de soigner les malades, & d'être à leurs côtés pour leur porter les secours nécessaires, ils ont des maladies particulières à craindre. L'air chaud, humide & peu élastique, qu'ils respirent dans les étuves, suffit pour altérer la santé même des plus robustes. En outre, les exhalaisons du corps des malades, dont l'eau se

354 *Essai sur les Maladies*

charge, & qu'elle communique en s'évaporant à l'atmosphère, les expose à des maladies contagieuses, putrides & malignes. Le meilleur moyen de les éviter, c'est de quitter de temps en temps le malade, de respirer un air frais & pur, de se laver les mains de vinaigre, le visage avec du vin aromatique, & de respirer l'essence de jasmin.

S'ils sont attaqués d'étouffemens & de difficultés de respirer au point de perdre connoissance, on les transportera hors de l'étuve, on les desserrera, on leur fera respirer du vinaigre, de l'alcali volatil, de l'eau de Luce; on leur agitera les membres, on les frottera avec de la flanelle, on leur fera avaler de l'eau des Carmes, & on leur donnera le lavement suivant, prescrit par les Auteurs du Dictionnaire de Santé. Prenez de diaphanice, une once; de crystal minéral, deux gros; de vin émétique trouble, une once: faites fondre le tout dans de l'eau, & renouvellez le lavement de quatre en quatre heures, jusqu'à ce que la poitrine soit tout-à-fait dégagée.

Les Baigneurs auront aussi attention de ne pas passer subitement d'un air très-chaud dans un air très-froid, afin d'éviter les maux graves que produit la suppression de la transpiration.



CHAPITRE XXVIII.*Des Maladies de ceux qui travaillent dans les Salines.*

PLINÉ a dit, avec beaucoup de savoir & d'éloquence (*a*), que rien n'étoit plus utile que le soleil & le sel ; on peut ajouter que rien n'est plus nécessaire. La Nature, ou son divin Architecte, prévoyant la nécessité du sel pour l'homme, a créé avec le Monde un réservoir de sel dans les mers, dont l'eau, par des canaux souterrains, s'éleve jusqu'aux plus hautes montagnes, & fournit ensuite les fontaines & les sources salées. C'est là l'origine du sel gemme qu'on trouve crySTALLISÉ dans différens endroits de la terre, & que l'eau y a déposé en y passant, à moins qu'on ne veuille croire que Dieu ait formé avec la terre des montagnes de sel. Quant au sel artificiel dont on fait le plus d'usage, on le fabrique, en recevant l'eau de la mer dans des fosses & des marais salans, lorsqu'elle couvre ses rivages pendant le flux, & en la

(*a*) L. 31, H. N., c. 9.

356 *Essai sur les Maladies*

laissant évaporer aux rayons du soleil.

La ville de Cervia, située sur le bord de la mer Adriatique, & soumise autrefois à l'Eglise de Ravenne, fournit du sel à presque toute l'Italie. J'aurois désiré pouvoir y faire un voyage, mais mes occupations ne me l'ont pas permis. J'ai eu soin de savoir ce que je desirois par un commerce de lettres, que le célèbre Médecin J. Lanzonius de Ferrare a bien voulu entretenir avec moi; elles ne me sont pas arrivées assez tôt, pour que j'aye pu en placer les objets parmi les maladies des Ouvriers qui travaillent les minéraux. C'est pourquoi je les ai mis en cet endroit. J'ai appris par ce Médecin qui pratique à Cervia, que l'air de cette ville est rendu si actif par le mélange des particules salines, qu'il ronge le fer, le ramollit peu-à-peu, & le réduit en poussière; que les Ouvriers y sont tous cachectiques, hydropiques, & ont, aux jambes, des plaies d'un très-mauvais caractère; qu'ils sont affamés & altérés au point qu'ils ne peuvent être rassasiés, ce qui rend, parmi eux, les morts subites assez fréquentes (1); que la maniere de

(1) Voyez une Note, à la page 135 de l'*Essai des effets de l'air sur le corps humain*,

les guérir est différente, suivant les différens Médecins qu'ils appellent; qu'il y a peu de remèdes à faire dans leurs maladies aigües, toujours accompagnées d'une affection soporeuse; que ce symptôme est dû à la quantité de sel qui forme des montagnes énormes, que F. Leand. Albertus dit avoir vues avec beaucoup d'admiration (a). Il est naturel de croire qu'il s'éleve de ces montagnes une grande quantité d'esprit de sel, qui sature l'air de ces lieux d'un acide corrosif, le rend capable d'attaquer le fer, & de disposer aussi à l'acide le sang de ces Ouvriers, dont la nature est douce & bénigne; que c'est cette disposition qui donne naissance à la cachexie, aux hydropisies, aux ulcères des jambes, dont ils sont attaqués, & qui sont, de leur nature, entretenus par un acide prédominant.

On peut aussi rapporter avec beaucoup de raison, à cet acide qui aiguise le ferment de l'estomac, la cause de cette faim canine qui les tourmente.

par Arbuthnot, dans laquelle il est question d'une mine de sel fort étendue, près de Cracovie.

(a) In descript. Cerviz.

358 *Essai sur les Maladies*

Cette faim, qu'Hippocrate a dit (a) être guérie par le vin, dans ses aphorismes, doit sa naissance, suivant les Anciens, à un acide contre nature contenu dans l'estomac; c'est pour cela qu'ils ordonnoient dans ce cas, les vins forts & épais, les alimens gras, huileux, comme Galien l'a dit dans son commentaire sur le passage d'Hippocrate; remedes qui tous sont capables d'émouffer & de dulcifier cet acide, comme un esprit acide est dulcifié par l'esprit de vin. Leur soif doit être aussi attribuée aux exhalaisons salines qu'ils respirent, & à la cachexie féreuse qui leur est particuliere, qui les conduit à l'hydropisie, & qui, dans cette dernière maladie, leur donne une soif perpétuelle.

Je ne fais pas si ces maux sont produits par le seul esprit de sel qu'ils avalent avec l'air, ou bien si l'air de la ville elle-même, qui passe pour très-mal sain, n'y contribue pas pour beaucoup. Il est certain que Cervia est abandonnée par ses propres habitans; c'est pour cela que les Papes ont accordé à tous ceux qui ne peuvent payer leurs dettes, la permission de s'y choisir un asyle, & de ne

(a) 2, Aph. 22.

pouvoir y être poursuivis par leurs créanciers ; malgré ce privilege, ils paient un autre tribut à la nature, qui ne les en exempte pas. D'ailleurs dans d'autres endroits où on fabrique du sel, les maladies des Ouvriers qui travaillent aux salines, & qu'on pourroit attribuer à l'esprit de sel, ne sont ni si terribles, ni si dangereuses qu'à Cervia. Venise, la reine de la mer Adriatique, jouit d'un ciel assez serein, & d'un air assez pur ; la population y est très-nombreuse, malgré les exhalaisons de la mer qui l'environne de toute part. On peut voir à ce sujet l'ouvrage éloquent de L. Tofti, célèbre Professeur de Médecine à Venise. Dans la campagne de Plaisance, il y a des puits d'eau salée qui, évaporée au feu, fournit du sel que l'on réduit en grain par le mélange d'une certaine quantité de sang de bœuf. Les Ouvriers en grand nombre qui travaillent dans cette ville, dont les salines sont un des revenus les plus considérables du trésor ducal, ne sont pas attaqués de maladies aussi redoutables que ceux de Cervia.

On peut croire malgré cela, que la fabrication du sel est dangereuse pour ceux qui y sont employés, & leur cause des maladies graves, non seulement par

les vapeurs nuisibles, mais encore par les travaux excessifs & pénibles qu'elle exige. On trouve dans Agricola (a) la liste des maux qui attaquent ces Ouvriers. Cet historien métallurgique s'étend beaucoup sur cette matière; il parle des différentes méthodes d'évaporer les eaux salées, de détourner celles de la mer dans des fosses; il décrit le travail des Ouvriers, & il fait observer que la chaleur excessive de leurs ateliers, les force à rester presque nus, & à ne couvrir que leur tête avec des chapeaux de paille, & les parties honteuses avec une espèce de bande. On doit donc ajouter aux maux déjà énoncés, ceux que doit produire un feu violent & long temps continué, aussi bien que les chaleurs de l'été.

Je ne prétends pas nier que ce travail nuise infiniment à ces Ouvriers, l'observation suivante suffiroit pour me le prouver. Les boîtes dans lesquelles on nous apporte le sel de Cervia, pour être distribué dans tout le domaine de la Maison d'Este, ont leurs parois à demi-rongées. Il y a des fentes entre les briques qu'on ne peut attribuer qu'à l'esprit de sel qui attaque l'alcali de la chaux, &

(a) L. 12, de re metal.

qui s'en fature (1); ce qui arrive de même lorsque, pour réduire le sel de Plaisance en grains, on y mêle du sang ou du fiel de bœuf, dont l'alcali est absorbé par l'acide marin. En outre ceux qui demeurent dans les boutiques publiques, & qui distribuent le sel, sont, pour la plupart, pâles, & ont une santé foible & chancelante.

Le sort de ces Ouvriers est donc très à plaindre. Les lieux de l'Italie, où l'on prépare ce sel au moyen des fosses pratiquées sur le bord de la mer, n'offrent à leurs habitans qu'un air mal-fain, infecté par les vapeurs de l'eau salée &

(1) Ce passage nous paroît plein d'obscurités. D'abord, on ne fait de quelle nature étoient les vaisseaux dans lesquels on envoyoit le sel de Cervia. En outre, l'action de l'acide marin sur les briques ne peut s'expliquer par l'alcali de la chaux, puisque cette dernière terre ne sert point à la fabrication des briques, qui ne sont que de l'argille cuite. D'ailleurs, peut-on croire qu'il y a de l'acide marin non-faturé dans le sel marin, quand on n'a aucune expérience pour le prouver, & quand tous les phénomènes chimiques s'opposent à ce qu'on puisse l'admettre? Il paroît, d'après ces réflexions, qu'on ne peut pas conclure de ce fait, que le sel marin est nuisible aux Ouvriers qui le travaillent.

362 *Essai sur les Maladies*

stagnante, & on ne voit aucun Médecin y fixer sa demeure. Aussi ces malheureux, lorsqu'ils sont attaqués de maladies aiguës, périssent-ils faute de secours, ou tombent-ils dans des maladies de langueur, qui les mènent au tombeau. Des Médecins appellés dans ces lieux, doivent agir avec beaucoup de précaution en traitant ces Ouvriers, & sur-tout leur prescrire la saignée avec beaucoup de modération, parce que leur sang altéré par des vapeurs salines, & prêt à tomber en dissolution, fait naître, lors de son évacuation, des défaillances dangereuses, & aggrave le mal. Les purgatifs violens paroissent mieux leur convenir, parce qu'ils chassent l'humeur séréuse dont ils regorgent, & qu'ils corrigent l'acide de leurs humeurs par l'alcali, dont ces remedes abondent presque tous. On leur donnera avec succès les vins forts, les aromates, tous les médicamens qui ont beaucoup de sel volatil, le tabac maché ou en décoction, & tout ce qui peut en général émousser l'acide de leur sang. La propriété qu'a l'esprit de vin de dulcifier l'acide marin, doit servir de guide pour conduire au genre de remedes qui conviennent aux maladies de ces Ouvriers.

CHAPITRE XXIX.

Des Maladies propres aux Ouvriers qui travaillent debout.

Nous ne nous sommes occupés jusqu'à présent que des maladies des Ouvriers, produites par la nature nuisible & pernicieuse des substances qu'ils travaillent; nous allons maintenant passer à celles qui naissent de causes différentes; savoir, d'une situation mauvaise des membres, de mouvemens irréguliers du corps, comme il arrive à ces Artisans qui travaillent sans cesse debout, assis, penchés, courbés, en courant, à cheval, ou dans toute autre situation gênante. Nous parlerons d'abord de ceux qui font leur ouvrage debout, tels que les Ouvriers en bois, les Menuisiers, les Scieurs de long, les Sculpteurs, les Ouvriers en fer, les Maçons, & beaucoup d'autres que je passerai sous silence, afin de ne pas donner ici une liste des différens Artisans. Les métiers qui exigent que ceux qui les exercent soient debout, les exposent principalement aux varices; le mouvement tonique des muscles toujours continué dans ces Ouvriers,

retarde le cours du sang artériel & veineux, le fait stagner dans les veines, dont les valvules le retiennent encore. Telle est l'origine de ce gonflement auquel on donne le nom de varices; tout le monde peut éprouver sur soi-même combien la distension des muscles arrête le mouvement naturel du sang; il suffit pour cela d'étendre le bras & de tâter son pouls. On le trouve alors très-petit; les muscles des cuisses & des lombes étendus, compriment donc les artères inférieures, les resserrent & les empêchent de pousser le sang avec l'impétuosité que lui donne l'action alternative des mêmes organes dans le marcher. De-là le sang qui passe des artères dans les veines ne recevant pas des premières assez de mouvement pour remonter vers la perpendiculaire, & manquant de la colonne qui le pousse par derrière dans l'état naturel, s'arrête & produit des varices dans les extrémités inférieures. Ainsi Juvenal a dit des prêtres, dont le devoir les obligeoit de se tenir longtemps debout, pour interroger les entrailles des victimes: « Le prêtre ris- que de gagner des varices (a) ». Autre-

(a) *Varicosus fiet haruspex.*
Sat. 6.

fois se tenir debout & si ferme que personne ne pût vous déranger de place, étoit un genre d'exercice particulier à la milice Romaine, comme nous l'apprend le savant Mercurialis (a) qui conjecture que C. Marius devint sujet aux varices, parce qu'il avoit coutume de rester de bout à l'armée, comme il convient à un grand capitaine. Ainsi Vespasien, au rapport de Suétone, disoit souvent qu'un Empereur devoit mourir debout. C. Marius, accoutumé à cette posture, se fit amputer ses varices, en se tenant sur la jambe qui n'étoit pas malade. Le premier des poètes latins nous peint son héros debout & appuyé sur sa lance, tandis que son Médecin Japis est occupé à retirer le fer de sa blessure (b). Aulugelle rapporte (c) « que Socrate avoit coutume » de se tenir debout pendant un jour & » une nuit, depuis le lever du soleil, » jusqu'à ce que cet astre eût quitté l'horison, & y fût revenu une seconde

(a) In gymnasticâ, l. 6, c. 1.

(b) *Stabat acerba fremens ingentem nixus in hastam*

Æneas

L. 12, *Æneid.*

(c) L. 2, noct. att., c. 1.

366 *Essai sur les Maladies*

» fois, dans les mêmes attitudes, les
» mêmes impressions du visage, les yeux
» immobiles & fixés sur le même objet,
» l'air pensif, comme si son ame eût quitté
» son corps pendant tout cet inter-
» valle ».

Les métiers où il faut cette attitude, produisent des ulcères aux jambes, des foiblesses dans les articulations, des douleurs néphrétiques, & des piffemens de sang, &c. J'ai vu beaucoup de domestiques, & même des gentilshommes à la cour d'Espagne où il n'y a aucun siege, se plaindre de douleurs de reins, qu'ils attribuoient avec raison à cette situation continuelle. En effet; le corps étant ainsi élevé, les fibres des muscles lombaires sont nécessairement en contraction, & les reins se ressentent de cet effort, à cause de leur voisinage; le sang ne circulant pas si librement, n'y dépose pas sa sérosité, & produit ainsi les accidens déjà mentionnés.

La foiblesse d'estomac est encore une suite de cette attitude; en effet ce viscere est toujours pendant, ce qui n'arrive pas dans ceux qui sont assis & courbés, chez qui l'estomac s'appuie sur les intestins. C'est ainsi que dans toutes les douleurs de cet organe on courbe le corps en-

devant, on contracte ses genoux & ses cuisses. Bacon (*a*) remarque que les galériens, quoiqu'accablés de misère, sont assez gras & bien portans, parce qu'en ramant assis, ils exercent plus leurs membres que leur ventre & leur estomac. On peut rapporter cette observation aux Tisserands, qui exercent en même temps & leurs mains & leurs pieds. Tandis que leurs parties externes se meuvent, les internes se reposent; & c'est ce qui fait qu'ils deviennent plus gras & mieux portans que ceux qui restent long-temps debout, ou qui se lassent à de longues marches.

Il me paroît très-important de rechercher pourquoi la station, quoique continuée moins long-temps, que le marcher ou la course, fatigue davantage. On croit communément que cela vient du mouvement tonique de tous les muscles fléchisseurs & extenseurs, qui sont dans une continuelle contraction pour maintenir cette attitude. Le savant Borelli (*b*) renverse cette opinion, & démontre que, comme l'extension du bras se fait sans l'action des fléchisseurs, mais par

(*a*) Hist. Nat., cent. 8.

(*b*) Demot. animal.; prop. 131.

celle seule des extenseurs; de même; dans la station, il n'y a que les extenseurs qui agissent, tandis que tous les fléchisseurs sont en repos. Cet ingénieux Ecrivain rend aussi raison de la grande lassitude qui suit la station, par l'action continuée de ces mêmes muscles: la nature, selon lui, est ranimée par des actions alternatives; c'est pour cela que la marche ne lasso pas tant que la station, & que, dans cette dernière, on se lasse moins en se reposant alternativement sur chaque pied. Les animaux eux-mêmes confirment cette assertion. Les poulers se soutiennent quelquefois sur une patte & lèvent l'autre. Parmi les quadrupèdes, on voit les ânes arrêtés, lever de temps en temps une de leurs extrémités postérieures, & la poser sur l'étrier.

Ce n'est pas seulement dans les mouvemens du corps, mais encore dans toutes les fonctions, que l'alternative de l'exercice & du repos est utile. En effet, si l'on regarde fixement un objet, si l'on entend long-temps le même son, si on mange les mêmes mets, si l'on respire souvent les mêmes odeurs, la nature, qui se plaît au changement & à l'alternative, se révolte, & ne peut s'y accoutumer sans être incommodée. Ainsi les

Israélites , après avoir mangé long-temps la manne du Ciel dans le désert , desiroient & souhaitoient avoir l'ail & les oignons de l'Egypte. C'est dans ce sens qu'Horace a dit : « Un Joueur d'instrument qui touche toujours la même » corde , excite les ris de ceux qui l'écoutent (a) ».

Il faut donc , quand l'occasion s'en présentera , avertir les Ouvriers qui travaillent debout de ne pas continuellement se tenir dans cette attitude , de s'asseoir , de se promener , ou de faire quelque autre exercice. Les remèdes qui guérissent la lassitude , qui rétablissent le ton des parties , leur seront salutaires ; tels que les frictions humides , les fomentations & les bains. Quant à la guérison des varices , des ulcères , des maladies des reins , des hernies , & des autres affections , on consultera les Auteurs de pratique qui en ont traité. Mon intention n'est pas de détailler la guérison des maladies , & de répéter ce qui a été déjà dit , mais d'offrir aux Praticiens

(a) *Et Citharadus
Ridetur , chordâ qui semper oberrat eâdem.*
De Art. Poët. , vers. 356.

370 *Essai sur les Maladies*

éclairés le tableau des maladies qui affligent les Artisans (1).

(1) Les Ouvriers sédentaires sont aussi sujets à une espèce de varices situées à l'anüs , que l'on nomme hémorrhoides. Ils se garderont bien de les faire passer , sur-tout si elles fluent. Une pareille suppression peut leur donner des maladies affreuses. D'ailleurs ce flux leur est très-nécessaire ; il décharge tout le système mésentérique & hypogastrique , il les garantit des obstructions du ventre , du foie , de la rate , du mésentere & des reins. Ils auront soin même de se faire appliquer des sangsues à l'anüs , pour rétablir le flux hémorrhoidal s'il étoit supprimé.

Il est étonnant que M. de Haen , qui a fait un Traité sur ces maladies , n'ait pas compté parmi leurs causes la vie sédentaire. On peut le consulter avec fruit , pour s'instruire de la manière de les traiter , & de l'utilité dont elles sont dans presque toutes les circonstances. Les Artisans trouveront de bons avis sur ces maladies , dans le Dictionnaire de Santé , premier volume , art. *Hémorrhoides*.



CHAPITRE XXX.

Des Ouvriers sédentaires, & de leurs Maladies.

LES Ouvriers qui travaillent assis, comme les Cordonniers & les Tailleurs, ont leurs maladies particulières. Le nom latin, *Sutores*, veut dire, ceux qui font des souliers. Martial s'est servi de cette expression, lorsqu'il a dit, au sujet d'un Cordonnier devenu si riche qu'il donna au peuple un spectacle de Gladiateurs: « Muse, brisez mes chalumeaux, & déchirez mes papiers, si la profession de Cordonnier peut procurer tant de richesses à celui qui l'exerce (a) ».

Les *Sarcinatores* sont proprement ceux qui cousent les habits, ou les Tailleurs. Ces deux sortes d'Ouvriers & tous ceux, soit hommes, soit femmes, qui travaillent à l'aiguille assis & le corps plié en

(a) *Frange leves calamos, & s. inde, Thalia, libellos,*

S. da. Sutori calceus ista potest.

L. 9, ep. 75.

372 *Essai sur les Maladies*

deux, deviennent courbés, bossus, & leur tête est penchée comme s'ils cherchoient quelque chose par terre. Quant à leur dos, il est plutôt courbé que bossu, parce que les vertebres prominent toutes également. Lorsque ces Ouvriers se penchent pour travailler, les ligamens externes des vertebres sont distendus, s'endurcissent, & ne peuvent plus reprendre leur situation naturelle. Vedelius (a) a vu un Cordonnier déjà âgé attaqué de cette maladie; qui étoit incurable parce qu'il l'avoit négligée dans sa jeunesse.

Les Tailleurs qui croisent les jambes en travaillant, sont sujets à un engourdissement dans les cuisses, à la douleur sciatique, & à devenir boiteux. Aussi Plaute a-t-il donné cette épithete à ces Ouvriers (b).

C'est un spectacle fort plaisant que de voir, certaines fêtes de l'année, ces Communautés de Cordonniers & de Tailleurs, aller en procession en bon ordre, deux à deux, ou bien assister au convoi de quelqu'un de leurs Confreres, & offrir

(a) Pathol. dogm., sect. 1, c. 1.

(b) *Quasi claudus Sutor*.

In Aulul., act. 1.

une troupe de bossus, de courbés, de boiteux d'un côté & de l'autre, comme choisis exprès pour exciter les ris & les plaisanteries.

La gale, la pâleur du visage, & le mauvais état de tout le corps, attaquent encore tous ceux qui travaillent assis, sur-tout les Tailleurs & les Ouvrières à l'aiguille. Ces maladies naissent du défaut d'exercice : lorsque l'on reste dans l'inaction, le sang s'altère, les parties excrémentielles restent dans le tissu de la peau, & changent toute l'habitude du corps. Ils ont aussi le ventre plus relâché que les hommes qui s'exercent, & dont les excréments sont durs, jaunes, & en petite quantité, comme nous l'apprend Hippocrate (a). Ce Médecin de Cos (b) raconte l'histoire de Cléotimus, Tailleur, « qui ayant eu pendant long-temps » le ventre relâché, fut pris de la fièvre, » & eut une tumeur tuberculeuse vers le » foie, qui se porta au bas du ventre & » occasionna une diarrhée ». Il parle (c) d'un autre malade restant dans une boutique de Tailleur, qui rendit du sang par

(a) Prorrhét.

(b) 7 Epid., n. 60.

(c) 4 Epid., n. 9.

le nez, & éprouva un flux modéré par le ventre.

La vie sédentaire que menent ces Ouvriers, & les Tailleurs sur-tout, produit donc une disposition vicieuse dans les organes, & une abondance nuisible d'humeurs. Il n'en est pas de même des autres Artisans qui, quoique assis, exercent leurs bras, leurs pieds, & tout leur corps à leur ouvrage, comme les Portiers de terre, les Tisserands, &c. : les mouvemens qu'ils exécutent, chassent les impuretés de leur sang, & rendent leur santé plus robuste. La douleur des reins est encore une maladie particulière aux Ouvriers assis. Ainsi Plaute a dit : « Les
» lombes deviennent douloureuses lorsqu'on reste assis trop long-temps, ainsi
» que les yeux par des regards trop
» fixes (a) ».

Je ne vois pas quelles précautions on peut recommander à ces Artisans, puisque la cause occasionnelle de leurs maux subsiste toujours, & qu'ils sont forcés de pourvoir à leurs besoins & à ceux de leur famille. Un purgatif, pris au Printemps & en Automne, peut empêcher qu'il ne s'amasse chez eux une si grande

(a) *Lumbi sedendo, oculi spectando dolent.*

quantité d'humeurs , & les délivrer d'une partie des maladies qui les menacent. On doit les avertir de faire de l'exercice les jours de fête , & de compenser , par l'utilité d'un jour , le mal qu'ils contractent par un repos exact de plusieurs. Lorsqu'ils seront alités , à cause d'une des maladies détaillées ou de toute autre , il faudra évacuer les humeurs dont ils abondent , avoir une attention particulière aux parties que leur métier exerce , parce qu'il s'y fait très-aisément des dépôts. Il ya , sur cet objet , un endroit intéressant dans Hippocrate (a) , où il parle de deux Ouvriers « qui travail-
» loient avec la main , & dont l'un
» plioit de l'osier ; tous deux tourmen-
» tés de la toux , en furent guéris par
» une paralysie de la main ». Il ajoute ,
« que ceux qui ont été à cheval , ou qui
» ont voyagé , sont sujets à la paralysie
» des lombes & des cuisses » : tant les humeurs se portent facilement aux parties qui , par un exercice trop violent , ont perdu leur fermeté & leur force (1).

(a) 4 Epid , n. 27.

(1) Les Ouvriers qui colorent les talons pour les souliers de femme , sont sujets à des maladies particulières. Les couleurs métalli-

376 *Essai sur les Maladies*

ques qu'ils emploient , les exposent aux mêmes maux que les Peintres, les Plombiers, les Potiers de terre & d'étain: savoir, aux coliques, aux tremblemens, & à la paralysie. Le traitement qui leur convient est absolument le même que celui qu'on emploie pour la colique de plomb.

L'air fétide que répandent les cuirs dont se servent les Cordonniers, leur donnent des nausées & des difficultés de respirer. Ces maux doivent être traités comme ceux des Corroyeurs. Pour les éviter, ils doivent ouvrir leurs portes & leurs fenêtres, & donner un libre accès à l'air dans leurs boutiques.

Pour prévenir les incommodités que font naître la situation gênante, & l'exercice trop violent de leurs mains, qui leur donne des calus & des panaris, ils les laveront dans de l'eau chaude soir & matin, se promèneront une heure avant de se coucher, & se frotteront tous les soirs les reins avec une flanelle. Ces moyens répareront la tension trop forte des ligamens vertébraux, & la lassitude des muscles dorsaux, ranimeront la circulation ralentie dans les reins, & empêcheront ainsi les maux qui les menacent.

Les Tailleurs doivent exercer souvent leurs jambes, y faire des frictions avec une flanelle, sur-tout s'ils y sentent des engourdissemens. Pour se garantir de la courbure que leur posture fait naître, ils pourront se servir du baume suivant, dont on trouve la recette dans le Dictionnaire de Santé. Prenez de la graisse humaine, quatre onces; des graisses d'oie, de chapon, de chacune trois onces; de l'huile de laurier, deux onces; des feuilles de sauge, de marjolaine, de sureau, d'yeble,

de calament, d'origan, de lavande, de chaque une poignée : faites cuire le tout jusqu'à consommation des herbes ; coulez ensuite en exprimant ; dissolvez dans l'expression du baume du Pérou, une once ; de l'huile de pétrole, de lavande, de chacune deux gros : mêlez pour un liniment, avec lequel il faut frotter l'épine du dos.



 CHAPITRE XXXI.

Des Maladies des Frippiers, des Cardeurs de Matelas, & des Chiffonniers (1).

LES Juifs forment une nation qui n'a pas sa pareille au monde ; sans avoir de siege fixe , elle habite par-tout ; elle est en même temps oisive & travailleuse ; elle ne laboure ni ne sème , & cependant elle recueille. Les maladies de ces hommes ne viennent pas , comme on le pense communément , d'un vice inné , ni de la mauvaise nourriture qu'ils prennent , mais bien plutôt des métiers qu'ils

(1) Ramazzini a intitulé ce Chapitre , DES MALADIES DES JUIFS , parce que ce sont eux qui à Modene , à Padoue & dans toute l'Italie , cardent les matelas , & ramassent les chiffons dans les rues pour les vendre aux Fabricans de papier. Nous avons cru qu'il étoit à propos de substituer au mot JUIFS , le nom des Ouvriers dont les maladies sont traitées dans ce chapitre ; d'autant plus qu'à Paris , & dans toute la France , les Juifs ne sont pas employés à ces ouvrages serviles comme en Italie , & qu'un pareil titre auroit pu tromper le Lecteur.

embrassent. C'est à tort qu'on regarde la puanteur comme naturelle & endémique chez eux ; celle que répand le petit peuple d'entr'eux , est dûe à l'étroitesse de leurs maisons , & à leur pauvreté ; lorsqu'ils habitoient Jérusalem , il est vraisemblable qu'ils y étoient propres & parfumés , puisquē les odeurs y étoient en très grande abondance.

Presque tous les Juifs , & sur-tout le menu peuple qui fait le plus grand nombre , exercent des professions où il faut être assis. Ils s'occupent , pour la plûpart , à la couture , & racommodent les vieux habits. Leurs femmes & leurs filles gagnent leur vie à l'aiguille ; elles ne savent ni filer ni carder , ni faire des étoffes , ni aucun autre art de Minerve , si ce n'est la couture. Elles sont si adroites à ce dernier métier , qu'elles font des vestes de drap , de soie & de toute autre étoffe , de maniere qu'on n'apperçoit pas les coutures. A Rome , on appelle ce talent *rinacciare*. Elles font pour les jeunes gens des habits de plusieurs morceaux cousus ensemble , & vivent par cet artifice.

Cet ouvrage exige une grande application des yeux ; aussi les Juives qui le font & jour & nuit , à la foible lueur

d'une lampe sépulcrale , & dont la mèche est très-petite , éprouvent non-seulement les maux attachés à la vie sédentaire , mais encore sont sujettes par la suite du temps aux foiblesses de la vue , au point qu'à quarante ans , elle deviennent louches & myopes. Si l'on ajoute à tout cela , que dans presque toutes les villes , les Juifs se logent ou plutôt se renferment dans des rues étroites , que les femmes , dans toutes les saisons , travaillent près de leurs fenêtres ouvertes , pour y voir plus clair , on trouvera aisément la cause des maladies de la tête qui les affligent , comme les céphalalgies , les douleurs de dents & d'oreilles , les enchifrenemens , les enrouemens , le mauvais état de leurs yeux ; ce qui rend beaucoup d'entr'elles sourdes & chassieuses , comme il arrive aux Tailleurs.

Les hommes occupés toute la journée dans leurs boutiques , à coudre assis , ou à attendre debout des chalands pour vendre leurs vieilles hardes , sont presque tous cachectiques , mélancoliques , hideux-à voir , & souvent galeux. Il y a en effet très-peu d'entr'eux , même des plus à leur aise , qui n'aient quelque maladie de la peau ; de sorte qu'on regarde ces affections comme héréditaires

& naturelles à leurs individus, & qu'on les croit un reste, ou une dégénérescence, de l'éléphantiasis, qui les a autrefois endémiquement défolés.

Outre les ouvrages de couture, les Juifs ont coutume en Italie de refaire les matelas qui ont servi pendant quelques années, & dont la laine comprimée par le poids du corps, est devenue trop dure; pour cela ils en frappent la laine avec des baguettes sur des clayes d'osier, ils la secouent & les rendent ainsi plus mollets, & de meilleur coucher. Ce métier leur procure un gain assez considérable dans toutes les maisons de la ville; mais en battant & cardant cette laine salie tant de fois par l'urine & les excréments, ils avalent beaucoup de poussière infecte qui leur donne plusieurs incommodités fâcheuses, une toux très-forte, des étouffemens & des soulèvemens d'estomac. J'ai connu beaucoup de ces Ouvriers très-maltraités par ce travail, & réduits à un état de marasme incurable, qui avouoient l'origine de leur mal, & détestoient leur métier, comme la cause de leur mort. Je croirois volontiers que le danger de cette poussière vient plus des impuretés des corps qui ont couché sur ces matelas, que de

l'ancienneté de la laine. On a coutume, lorsque quelqu'un est mort, & lorsqu'on lui a rendu les derniers devoirs, de donner à blanchir les chemises, les draps, & tout le linge qui a servi pendant la maladie, comme aussi de faire rebattre en plein air ses matelas par un Juif; aussi ces hommes, de même que les Fossoyeurs, avalent-ils dans leur ouvrage, des molécules meurtrières, & sont-ils sujets à gagner en même temps quelques maladies des poumons.

Tout le monde connoît l'art ingénieux & étonnant de faire du papier avec des anciennes étoffes de lin & de chanvre, usées par le temps, ramollies par l'eau, putréfiées & battues. Cet Art étoit inconnu aux Anciens qui se servoient pour écrire de tablettes cirées, de peaux, ou des feuilles l'arbre Papyrus, qu'on leur apportoit d'Egypte. Les Juifs qui, par l'appât du gain, ont coutume de louer, pour ainsi dire, les revenus publics, comme du temps de Juvenal (a), courent par la ville pour acheter ces chiffons à vil prix; & quand ils en ont une grande quantité, ils les vendent à des cartiers. Rentrés chez eux avec leur paquet, ils le

(a) Sat. 3.

retournent & remuent avec attention, pour en séparer tout ce qui est de laine ou de soie, qu'ils rejettent comme inutile à la fabrication du papier, (quoique dans les cabinets (1), on voit du papier de Chine, fait avec de la soie), & ils font un tas énorme de ces chiffons dans leurs boutiques. On ne sauroit imaginer quelle odeur infecte & abominable s'exhale de ces ordures, lorsqu'ils les remuent, pour en remplir de grands sacs qu'ils font porter aux manufactures de papier.

Cet ouvrage mal-propre leur donne des toux continuelles, des essoufflemens, des nausées & des vertiges. Quoi en effet de plus sale & de plus horrible que ce monceau de toutes sortes d'ordures, de dépouilles d'hommes, de femmes, de cadavres même ! & quel spectacle plus révoltant que ces tombereaux chargés de

(1) Il y a, dans le Latin, *in musæo Septaliano*. Seroit-ce un cabinet formé par Louis Septalius, Médecin, né à Milan l'année 1550, & mort en 1630, dont nous avons plusieurs Ouvrages très-recommandés ? Tels sont, entr'autres, *Cautionum medicarum libri 7* : — *de navis* : — *de peste* : — *de morbis ex mucronatâ caritilagine evenientibus* : — *de margaritis* : , &c. Il a aussi commenté le livre d'Hippocrate, *de aërib.*, *aq.* & *locis*. On ne peut avoir que des soupçons sur cet objet.

ces débris de la pauvreté & de la misère humaine.

Il faut, malgré cela, tâcher de rendre ce métier le moins pernicieux qu'il est possible pour ces Ouvriers. Rien n'est plus salutaire à ceux qui travaillent à la couture, que l'exercice pris de temps en temps; rien n'est plus capable de lever les obstructions, d'augmenter & d'entretenir la chaleur naturelle, d'achever & d'aider les coctions, de provoquer la transpiration, & enfin de préserver des maladies de la peau. Je leur conseille donc de délasser leur corps par un exercice utile à leur santé, pendant quelques heures, & sur-tout aux femmes, de reposer un peu leurs mains, & de détourner leurs yeux de leur ouvrage, de peur que des maladies de ces organes ne les obligent à traîner par la suite une vie languissante & misérable. Ils pourront se purger souvent, mais doucement, avec l'électuaire lénitif, les pilules aloëtiques, la rhubarbe, & d'autres remèdes de cette classe, afin de ne pas laisser amasser dans leurs premières voies, une si grande abondance d'humeurs. Je fais par expérience que la saignée ne leur est pas si utile que la purgation. En effet, après cette opération,

leurs

leurs forces les abandonnent, parce que leur sang est épuisé & appauvri; d'ailleurs leur imagination contribue beaucoup à en rendre les effets pernicieux; elles croient fermement que la saignée perd la vue; ce qui n'est peut-être pas dénué de toute vraisemblance. Les cauterés aux bras ou aux jambes leur sont plus salutaires, par l'égout qu'ils procurent à la nature pour évacuer peu-à-peu les humeurs impures, & elles s'y soumettent volontiers.

Quant à ceux qui ramassent les chiffons & qui cardent les matelas, il faut leur prescrire des remèdes plus actifs, qui évacuent plus promptement, soit par haut ou par bas, les particules nuisibles qu'ils ont avalées; ainsi les antimonialux, les alexipharmagues propres à combattre les venins, leur conviendront mieux, comme le vinaigre thériacal, la thériaque, & d'autres de cette classe. Ils pourront encore, pour diminuer la quantité des molécules qu'ils avalent, & pour en corriger l'action nuisible, se boucher le visage & les narines avec un linge, & se gargariser avec de l'oxycrat, tandis qu'ils sont occupés à leur ouvrage (1).

(1) Pour joindre l'exemple & la preuve à

386 *Essai sur les Maladies*

L'assertion de Ramazzini sur les maladies des Cardeurs de matelas, qui sont les plus dangereuses de ceux dont il est question dans ce chapitre; & pour remplir la tâche que nous nous sommes prescrite, d'extraire de l'Ouvrage de Morgagni ce qui a un rapport direct à notre objet; nous devons rapporter ici l'histoire d'un de ces Ouvriers, que ce Médecin a consignée dans son épître 17, art. 23 & 24.

Un homme de cinquante ans, occupé à carder les matelas, se plaignit d'abord de respirer avec bruit & difficulté. Quelquefois il étoit pris d'un malaise insurmontable vers la région du cœur, cette anxiété finissoit par une douleur des lombes très vive: les artères de son cou battoient avec violence; enfin, il cracha du sang, il eut la respiration difficile, troublée, & il mourut. Sa poitrine étoit remplie d'une humeur séreuse, semblable à de la lavure de chair; la partie inférieure du poumon gauche, & un lobe du droit, étoient pleins d'un sang noirâtre qui s'y étoit épanché; le cœur étoit volumineux, mais sans polype. L'aorte, près du cœur, étoit dilatée, & formoit un anévrysme dont les parois étoient parsemées d'écaillés osseuses. Le cerveau mou & flasque contenoit un peu de serum; il y avoit plus de cette humeur au principe de la moëlle épinière, & fort peu dans les ventricules. On n'ouvrit point le ventre à cause de l'odeur fétide qu'il répandoit. Morgagni fait judicieusement remarquer que les poumons de cet Ouvrier, affoiblis & lésés par la poussière de la laine qu'il cardoit sans cesse, ont donné lieu à l'épanchement de sang qui s'y est fait, & qui a été en partie cause de sa mort. Il a donc reconnu avec Ramazzini cette

pouffiere malfaisante , capable de produire les plus grands maux.

A Paris les Cardeurs & Cardeufes de matelas , qui y sont en grand nombre , sont tous maigres , pâles & foibles ; mais nous avons eu de plus une occasion d'observer que ces Ouvriers n'ont pas seulement à craindre la pouffiere de la laine , & les miasmes virulens déposés par la sueur & les excréments des malades.

Une de ces Ouvrieres cardoit un matelas dont la laine étoit d'une couleur rouge noirâtre , sur-tout celle qui formoit la premiere couche sous la toile : bientôt la pouffiere que ses cardes faisoient voltiger , & qu'elle évitoit cependant le plus qu'elle pouvoit , lui prit au nez & à la gorge , (ce sont ses expressions ,) elle toussa & éternua ; l'odeur de cette laine lui parut plus mauvaise que celle qui s'exhale ordinairement de cette substance ; enfin , des nausées violentes l'obligerent de quitter son ouvrage , elle remonta chez elle , & vomit plusieurs fois de suite des matieres noirâtres & filantes ; elle but de l'huile qu'elle avoit sous sa main , & continua de vomir. Nous eûmes occasion de la voir à cet instant , nous lui fîmes plusieurs questions ; & , étant enfin parvenus à savoir que le matelas qu'elle avoit à carder appartenoit à un Fondeur , nous nous aperçûmes que ces accidens étoient dus à des molécules cuivreuses. En conséquence nous la fîmes vomir plusieurs fois , & nous lui conseillâmes , lorsque le vomissement fut apaisé , de boire du lait pendant plusieurs jours. A l'aide de ces moyens simples , elle vit cesser peu-à-peu ses nausées. Nous eûmes la curiosité d'examiner la laine de ce matelas ,

nous y trouvâmes , en effet , une poussière noire , rougeâtre , très-fine , & qui offroit des parcelles brillantes en la regardant d'une certaine maniere.

Cet exemple qui n'est sûrement pas le seul , & que les Praticiens ont peut-être plus d'une fois observé , doit rendre les Cardeurs de matelas plus circonspects. Ils auront soin d'éviter la poussière de la laine , en détournant le visage de dessus leurs cardes , en parlant le moins possible pendant qu'ils travaillent , & en ayant attention de se mettre contre une porte ou contre une fenêtre , ou le dos au vent s'ils travaillent dans des cours , afin de faire disperser & porter loin d'eux ces molécules dangereuses. Le vinaigre leur fournira un préservatif très-bon , pour se défendre des vapeurs nuisibles que répand la laine des matelas , qui ont servi à des malades morts de maladies putrides , malignes , & sur-tout contagieuses.

Mais ces dangers ne sont pas seulement à craindre pour ces Ouvriers , ils peuvent encore influer sur la santé des autres hommes. En effet , la laine imprégnée de différens virus , & qui est très-propre à les retenir , peut porter la contagion & propager une maladie. Il est donc très-important dans les constitutions putrides , malignes & sur-tout pestilentiennes , de ne pas faire servir les matelas des malades qui en sont morts , ou de prendre plus de précautions en les faisant refaire ; c'est-à-dire , d'en exposer la laine à des vapeurs capables de la désinfecter ou de changer la nature des miasmes qui y sont adhérens. Telles sont celles du soufre , du nitre , de la poudre à canon & de l'esprit de sel dégagé du sel

marin par l'acide vitriolique. Les Médecins ne peuvent qu'indiquer ces différentes précautions, & en démontrer l'utilité; c'est aux personnes chargées de l'administration publique, au Gouvernement même, à pourvoir à leur exécution, & ce dernier peut lui seul faire plus de bien, dans ces circonstances, que tous les Médecins réunis.

En général, la malignité des vapeurs ou des molécules qui s'échappent des substances animales en putréfaction, est telle, qu'elles donnent naissance à des maladies terribles & souvent incurables. On trouve, dans la Gazette de Santé du Jeudi 6 Mars 1777, quelques détails sur une espèce de charbon malin, ou d'anthrax particulier aux Cordiers-Criniers, & aux Chandeliers, qui n'est point rare à Paris. Cette maladie qui est due aux vapeurs des suifs & des crins pourris, & attaqué, dans le courant de Février 1777, quelques Ouvriers qui ont ouvert & épluché sans précaution des ballots de crin tirés de Russie. Il est donc très-important de faire une attention scrupuleuse aux maladies des Artisans, puisque les substances qu'ils travaillent peuvent entraîner avec elles, des pays d'où elles viennent, des miasmes contagieux capables de produire des maux redoutables par leur développement. Heureusement que le charbon des Cordiers-Criniers n'est point contagieux, ce qui le fait différer de l'anthrax pestilentiel. On doit, dans ces cas, exposer les marchandises suspectes au grand air & à la vapeur de quelque substance active, comme le soufre, la poudre à canon, l'acide marin, &c.; & les Ouvriers qui les emploient, doivent se laver souvent avec un mélange d'eau & de vinaigre.

CHAPITRE XXXII.*Des Maladies des Coureurs.*

DANS l'antiquité où la gymnastique étoit en vigueur, la course étoit comptée parmi les exercices, tant de l'éducation que de la guerre; les enfans libres & les esclaves l'apprennoient dans des maisons d'éducation; &, dans les jeux & les spectacles publics, une couronne étoit le prix de ceux qui arrivoient plutôt à un but désigné.

La course les formoit aussi pour la guerre, elle leur apprenoit, comme disoit Végèce, « à se jeter avec plus » d'impétuosité sur l'ennemi, à s'em- » parer avec plus de vitesse des postes » avantageux, en prévenant leurs adversaires, afin de pouvoir envelopper » plus facilement les fuyards ». Cet exercice est encore pratiqué par les Turcs, & l'usage où ils sont d'accoutumer leurs soldats à la course, est digne de beaucoup d'éloges. Platon (a) vouloit qu'on

(a) 2 De legib.

apprît aussi à courir aux femmes, afin qu'elles pussent porter les armes, & défendre leur pays. Suivant Suétone, les Princes, les Empereurs & la noblesse de Rome avoient leurs Coureurs, qu'ils appelloient valets de pieds (a). Dans notre siècle, cette coutume est abolie; il n'y a que les Seigneurs ou les Gentilshommes qui aient des domestiques, dont l'emploi est de courir devant leur char & leurs chevaux, ou de porter quelquefois des lettres & d'en rapporter la réponse à leurs maîtres avec le plus de vitesse possible.

Ces hommes sont affligés de différentes maladies; ils deviennent sujets aux hernies & à l'asthme ainsi que les chevaux, qui, à force de courir, deviennent pousifs; quelquefois ils ont des hémoptysies; ainsi dans Plaute, l'esclave Achanion se plaignant à Chrêmes d'avoir trop couru, & d'être si las, qu'à peine pouvoit-il respirer, lui dit, « Je me suis » brisé quelques vaisseaux à votre service, & je crache le sang depuis long-temps » : son maître lui répond : » prends de la résine du miel d'Egypte,

(a) Pucros à pedibus.

» & tu seras guéri (a) ». C'est ainsi que les Anciens eux-mêmes ont recommandé les résineux dans les maladies de la poitrine. Les Coureurs deviennent maigres & efflanqués, comme des chiens de chasse, parce que les parties les plus spiritueuses du sang & la lymphe nourricière se dissipent avec la sueur. Ils sont aussi tourmentés des maladies de la tête. Aristote (b) demandoit comment la course pouvoit produire des maladies de la tête, tandis que le mouvement porte ordinairement les humeurs excrémentielles par en bas. La cause de ce phénomène, sans parler de ce qu'en ont dit Septalius & Guastavinius, c'est que dans la course précipitée, les vésicules pulmonaires distendues, empêchent le retour du sang par la veine cave, & l'arrêtent au-dessus du cœur; de façon que ne pouvant se porter avec tant de liberté dans les vaisseaux des poumons, il stagne dans la tête, & y cause des maladies graves; ce qui n'ar-

(a) *Serv. Tuâ causâ rupi ramicem, jam dudum sputo sanguinem.*

Chrem. Resinam ex melle Ægyptiam vorato, sanum feceris.

Men., act. 1.

(b) Sect. 5, probl. 2.

rive pas dans une course modérée qui au contraire pousse les humeurs par en bas.

Les Coureurs sont aussi sujets aux maladies aiguës, aux pleurésies & aux péripneumonies. Exposés aux vents & à la pluie, & couverts d'habits légers, souvent lorsqu'ils sont tout en sueur le froid les saisit, bouche les pores de leur peau, & leur donne des maladies mortelles principalement aux organes de la respiration, qui sont les plus affectés & les plus échauffés par la course; ils pissent quelquefois du sang par la rupture de quelque vénule des reins; aussi Celse (*a*), dans les maladies de ces viscères, défend-il expressément la course. Les hernies leur viennent aussi très-facilement, parce que l'air trop resserré & trop comprimé dilate ou rompt le péritoine; de-là Paule d'Egine (*b*) avertit ceux qui ont des bubons & des hernies, de ne point s'exercer à la course.

Il est certain que dans cet exercice, on fait plus d'inspirations que d'expirations: car, pour le continuer quelque temps, il faut nécessairement re-

(*a*) L. 8, c. 4.

(*b*) L. 3, c. 53.

tenir l'air dans la cavité de la poitrine. En effet, quand dans l'expiration les muscles de cette cavité sont relâchés, on sent diminuer ses forces; mais lorsque le thorax est dilaté, que les poumons sont distendus par l'air, le ton des muscles & des fibres de tout le corps s'affermi & s'augmente; si cependant la course est trop précipitée & trop longue, les vésicules pulmonaires gonflées d'air compriment les vaisseaux, en diminuent le calibre, & opposent ainsi un obstacle au sang qui arrive aux poumons par les cavités droites du cœur; c'est là ce qui donne naissance aux ruptures des vaisseaux & au crachement de sang, comme Galien (a) nous le fait observer; c'est aussi ce qui occasionne les asthmes, soit primitifs, soit secondaires ou convulsifs qui attaquent les Coureurs, en produisant l'épanchement d'un serum âcre dans le tissu des muscles intercostaux qui les irrite & les force à une contraction violente. « Je suffoque & je » ne puis respirer », dit un Coureur dans Plaute (b). Ceux de notre temps,

(a) 6 Epid., t. 2 & 7, method.

(b) *Eneat m: spiritus, vix differo anhelitum.*
Menach., act. 1.

lorsqu'ils ont atteint leur quarantieme année, sont reçus dans les hôpitaux publics comme vétérans. Quand je vois ces hommes essoufflés précéder en volant les chars & les chevaux de leurs maîtres, je me peins ceux dont a parlé Ætius Spartianus (a), & qui, par l'ordre de l'Empereur Verus, avoient des aîles à leurs épaules, & portoient chacun le nom de quelque vent; les nôtres ont des aîles, non aux épaules, mais aux pieds. Voici comme s'explique Ætius à ce sujet: « Une » des choses les plus légères, c'est qu'il » faisoit souvent mettre des aîles à ses » Coureurs à l'exemple des passions, & » qu'il les appelloit du nom des différents vents; l'un Borée, l'autre Notus, celui-ci Aquilon, celui-là Circius, & qu'il leur ordonnoit de courir, sans aucune espece d'humanité & sans repos ».

Les Coureurs ont aussi la rate enflée; le tissu lâche de cet organe permet au sang d'y arriver en plus grande abondance qu'il n'en sort, & d'y déposer une humeur séreuse qui, stagnant dans ses cavités, produit l'intumescence qu'on y observe; c'est pour cela que Pline a

(a) In vitâ Imperatoris Veri.

dit (a), qu'on avoit anciennement coutume de brûler la rate aux Coureurs, pour que ce viscere ne les empêchât pas de courir. Plaute fait dire à l'esclave déjà cité : « Les jambes manquent à ce » Coureur, & sa rate excite le trouble » dans sa machine (b) ».

Telles sont les maladies des Coureurs auxquelles contribuent encore l'intempérance dans la maniere de vivre. Pour se préserver des hernies, un bandage peut leur suffire, pourvu qu'ils le portent avant que d'en être attaqués. Ils pourront réparer l'épuisement & leur maigreur par les alimens humectans, les frictions douces & huileuses, & les bains, quand leur loisir leur permettra d'en prendre. Tous ces remedes préviennent aussi les obstructions de la peau, produites par les sueurs auxquelles leurs courses les exposent. Une saignée de temps en temps les préservera des ruptures de vaisseaux & des crachemens de sang, & elle ne doit pas être non plus oubliée, lorsqu'ils sont attaqués de ces maladies, parce qu'aucun organe ne tra-

(a) L. II, c. 37, H. N.

(b) *Genua hunc Cursorem defecerunt : Perit, seditionem facit lien.*

vaille plus, & n'est plus foible dans les Coureurs que les poumons. Hippocrate a dit : (a) « Le travail convient aux articulations, l'aliment aux chairs, & le sommeil aux visceres ». En effet, le mouvement renforce les articulations, le repos les fait languir & les affoiblit ; mais il n'en est pas de même des poumons qui s'échauffent & perdent leur vigueur naturelle par une course violente.

Ce sont là les remedes & les avis qui pourront entretenir la santé des Coureurs ; mais comme ils n'appellent des Médecins, que lorsqu'ils sont forcés de cesser leur course, & de rester au lit ; dans ce cas il ne fera pas inutile de leur demander leur genre d'exercice. Quant à l'obstruction des visceres & de la rate sur-tout qui leur est particuliere, on fera succéder aux désobstruans & aux martiaux, une promenade modérée, qui peut même tenir lieu de remedes. Ainfi dans Plaute (b), Lénon de Cappadoce

(a) 5 In 6 Epid.

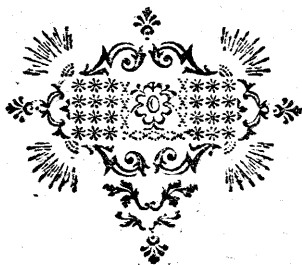
(b) Len. *Lien disruptum est* :

Palin. *Ambula, id lieni optimum est.*

Curcul., Act. 2, Scen. 1.

398 *Essai sur les Maladies*

se plaignant à Palinurus d'être ferré par
la rate, & lui disant : « J'ai la rate rom-
» pue », l'autre lui répond : « Mar-
» chez, cet exercice est très-bon pour
» ce viscere ».



CHAPITRE XXXIII.

Des Maladies de ceux qui vont souvent à cheval.

ON peut mettre assez commodément dans la même classe ceux qui s'occupent du soin & de l'instruction des chevaux dans les manéges, ainsi que les Courriers qui, pour les affaires publiques, changent souvent de chevaux, & portent les nouvelles dans différens endroits. Ils sont sujets, comme les Coureurs, aux hernies, à l'asthme, & sur-tout aux douleurs sciatiques. Cette dernière maladie étoit propre aux Scythes, comme nous l'apprend Hippocrate (a), parce qu'ils étoient continuellement à cheval; ce qui les rendoit en même temps impuissans. L'équitation continue occasionne aussi des ruptures de vaisseaux dans la poitrine, comme le remarque Baillou (b), & des maux de reins, au point que les Ecuyers pissent souvent du sang; & sont quelquefois attaqués de

(a) De aër., aq. & locis.

(b) De fin. Med., p. 81.

400 *Essai sur les Maladies*

paralyfie des lombes. « Ceux qui ont
 » été à cheval, ou qui ont voyagé, dit
 » Hippocrate (a), sont paralyfés des lom-
 » bes & des cuiffes ». Ils ont auffi des
 coupures à l'anús & des hémorrhôides,
 fur-tout lorsqu'ils montent des chevaux
 fcabreux & à poil. Martial faifant al-
 lufion à ces maladies, a dit : « Chaf-
 » feurs ne montez vos chevaux qu'avec
 » l'attirail du Coureur, afin de ne pas
 » vous bleffer (b). » Je me fouviens
 qu'un jeune Ecuyer élégant de notre ma-
 nége, me vint voir un jour, & me dit
 en rougiffant, & en attestant les Dieux
 de fon innocence, qu'il avoit depuis
 long-temps une tumeur à l'anús; je
 le tranquillifai & l'avertis que ce mal
 ne devoit faire naître aucun foupçon
 contre fes mœurs, mais qu'il venoit de
 fon exercice.

(a) 4 Epid., n. 17.

(b) *Stragula succinti venator fume vredi,*
Nam solet à nudo surgere ficus equo.

L. 14, ep. 86.

Nous ferons observer, à cette occasion,
 que l'Abbé de Marolles a fait un contre-sens
 en traduisant le dernier vers. Il a dit : « Car le
 » cheval se bleffe d'ordinaire, quand on ne
 » lui donne pas de selle ». C'est au contraire
 l'Ecuyer qui se bleffe & non le cheval.

Il leur vient aussi aux fesses & au raphé des ulcères calleux, longs & difficiles à se cicatrifer, aussi bien que des varices aux jambes. Hippocrate raconte à ce sujet (a) une histoire fort intéressante, que je rapporterai ici suivant le texte de Fœsius. « Un homme qui » demeurait près la fontaine d'Elealcis, » eut pendant six ans une maladie (1), » produite par l'équitation, une tumeur aux aines, une varice & des » fluxions longues à la cuisse & aux articulations ». Hippocrate appelle donc hippurin une maladie causée par une longue équitation; savoir, un ulcère

(a) 7 Epid., c. finem.

(1) Le mot *hippurin*, par lequel Hippocrate a désigné une maladie, est rangé par M. le Clerc dans les maladies de la cinquième classe, désignées par Hippocrate sans nom ni description, de sorte qu'on ne peut les reconnoître. « Telle est encore celle qu'il nomme hippouris, dit l'Historien de la Médecine, par où l'on soupçonne qu'il marque une certaine sorte de fluxion longue & opiniâtre, qui se jette sur les parties génitales de ceux qui vont trop long-temps & trop souvent à cheval, ou une foiblesse, ou quelque autre incommodité de ces mêmes parties, provenant de la même cause ». Histoire de la Médecine, prem. part, l. 3, chap. 12, pag. 175.

calleux aux fesses, comme le traduit Vallesius. Ce sont là les maux que les Ecuyers éprouvent aussi bien que ceux qui vont trop souvent à cheval; il n'est pas bien difficile d'en donner l'étimologie. La secousse qu'on éprouve renverse toute l'économie des solides & des fluides; tous les viscères sont agités par le mouvement « d'un cheval lent & qui » secoue beaucoup ceux qui le montent (a) »; ils se déplacent de leur situation naturelle; le sang est mu en tout sens, & son mouvement naturel est altéré. De ces effets de l'équitation suivent naturellement les fluxions & stagnations de serum sur les articulations, les ruptures des vaisseaux dans les poumons, dans les reins, les ulcères & les varices aux jambes, à cause du retard du sang, causé par l'action violente des muscles des jambes & des cuisses, que ceux qui vont à cheval sont obligés de mettre en jeu pour se tenir fermes. D'ailleurs, pour peu qu'on réfléchisse aux forces qu'il faut employer afin de se tenir sur un cheval qui court, ou de lui faire faire diffé-

(a) *Succussatoris tetri tardique caballi.*
Lucilius.

rens contours, ce qui demande nécessairement l'action tonique de presque tout le corps, & la contraction violente des muscles, on ne trouvera plus étonnant que les Ecuyers soient atteints de toutes les maladies dont nous avons parlé.

Martianus, cet excellent Commentateur d'Hippocrate, en traitant un certain passage où ce divin maître établit (a) quels effets produisent sur notre corps les courses longues, obliques, lentes, rétrogrades, circulaires, &c. explique très-bien pourquoi la course circulaire est si pernicieuse, en citant l'exemple des Ecuyers; voici ses propres paroles : « Dans la course circulaire, le » corps est très-agité, parce que » quand un homme court en rond, la » masse & le poids de son corps portant » sur un seul côté, l'affecte sensiblement, » & fatigue beaucoup; aussi ce genre de » course est-il le plus capable d'épuiser le corps. Les Ecuyers connoissent » très-bien ce phénomène, & ils savent que les chevaux fatiguent plus » dans une course circulaire d'une » heure, que dans une course droite de

(a) 2 De diet., vers. 416.

» deux heures. En outre, les courses
 » dont nous parlons énervent tant, que
 » l'homme le plus robuste ne peut les
 » souffrir pendant une demie-heure ».
 Ceux qui font métier de former des chevaux, mettent tout leur soin & toute leur attention à les faire tourner en rond & sans fin, pour me servir de l'expression d'Hippocrate.

La stérilité & l'impuissance qu'Hippocrate, en citant les Scythes, dit être particulières à ceux qui vont assidument à cheval, vient, à ce qu'il me semble, de ce que la force des lombes & des parties génitales se détruit & s'énerve par cette secousse continuelle (1). Aristote (a) paroît avoir pensé autrement, puisqu'il a écrit que ceux qui vont à cheval sont très-enclins à l'amour, à cause de la chaleur continuelle & du frottement des parties génitales; ce qui est vrai d'une équitation modérée, & lorsqu'on monte un cheval paisible & qui va régulièrement le pas ou l'amble. Il y a donc de grands

(1) Les Scythes que l'exercice trop violent du cheval rendoit stériles, ne le devenoient, suivant Hippocrate, que parce que leurs testicules, froissés par le cheval, n'étoient plus aptes à séparer la semence.

(a) L. 4, probl. 12.

maux qui suivent cette espece d'exercice , sur-tout si l'on a un cheval scabreux & de course , *cursuarium*. (Cassiodore (*a*) se servoit de cette expression pour désigner ceux que montent les Couriers , & que nous nommons chevaux de poste.) Le Roi Théodoric défendit , par un Edit , de faire porter plus de cent livres à ces chevaux , croyant qu'il étoit absurde d'opprimer par la charge un animal dont on exige en même temps de la vitesse.

Je ne nie pas qu'une équitation modérée & douce puisse être utile , & servir quelquefois de remedes dans la cure des maladies chroniques ; Hippocrate & Avicenne nous en ont fait connoître les avantages. Le premier (*b*) nous apprend qu'elle échauffe , dessèche & exténue ; le second , qu'elle est propre à chasser les graviers des reins , & à exciter le flux d'urine. Parmi les Modernes , Sydenham lui donne beaucoup de louanges dans les obstructions du foie & de la rate. Je me rappelle avoir guéri un jeune Ecuyer qui , après une fièvre aiguë , fut attaqué d'obstructions à la rate , & menacé d'hydro-

(*a*) L. 5 , ep. 5.

(*b*) 2 De diet. , n. 28.

406 *Essai sur les Maladies*

pisie. Il reprit son métier par mon avis, malgré sa foiblesse & sa mauvaise mine, & il fut absolument rendu à la santé après un mois d'exercice (1).

On peut rapporter à la classe des Ecuyers, les Cochers dont le métier est pénible & difficile. Pour conduire leurs chevaux, il faut qu'ils aient les muscles du bras dans une distension tonique continuelle, & qu'ils tiennent fortement les guides. S'ils ne s'acquittent pas bien de

(1) L'exercice du cheval est utile sur-tout dans la phtisie pulmonaire commençante, & beaucoup de Médecins le louent dans cette maladie. Le Baron Vanswieten en fait un grand cas. On peut croire que le mouvement doux & répété qu'il excite, agite le sang dans le poumon, détruit ainsi les obstructions, & déterge les petits ulcères qui s'y forment. En outre l'air vif & renouvelé que l'on respire à la campagne, où l'on fait ordinairement cet exercice; la diversité des objets dont l'œil est frappé, le spectacle récréatif & merveilleux de la nature qui s'offre sans cesse, contribuent aussi pour beaucoup à ces bons effets.

Nous avons entendu dire qu'un Médecin étranger ordonnoit aux phtysiques de suivre à cheval les sillons formés par la charrue. Ce conseil a du rapport avec ce que Vanswieten a dit des bains de terre, & des exhalaisons qui s'en élevent. *Comment. in aphorif. Boerh., t. 4, p. 89.*

ces fonctions , les chevaux les entraînent , & , comme a dit Virgile (a) ,

« Leur guide les rappelle & se roidit en vain ;
» Leur rebelle fureur ne connoit plus le frein ».

Chez les Anciens , conduire des chevaux étoit un exercice très - estimé dans les Jeux & dans les Spectacles : les Grands se faisoient un honneur de s'y livrer quelquefois ; ainsi Néron , au rapport de Suétone , mena souvent des chevaux en public ; ainsi Caligula , quand il conduisoit un char , n'accordoit qu'aux Sénateurs la permission d'en conduire en même temps. Dans notre siècle , il y a plusieurs Nobles qui prennent plaisir à bien mener un char.

Quant à la cure des maladies des Ecuyers & des Couriers , je n'arrêterai pas mon Lecteur sur cet objet , parce que tous les livres des Praticiens contiennent des détails relatifs que l'on peut consulter au besoin : on aura seulement soin d'écarter la cause occasionnelle ; je me contenterai donc de rapporter simplement les précautions que je crois utiles à ces hommes. Ils doivent porter un

(a) *Et frustra retinacula tendens
Fertur equis Auriga , neque audit currus habenas ,
Virg. Georg. l. 1.*

bandage , de peur qu'une équitation trop forte ne leur produise une hernie , par le relâchement ou la rupture du péritoine. Quelques - uns ont une coutume salutaire , c'est d'avoir des étriers courts ; ils seront sur-tout très-utiles à ceux qui ont une hernie , & qui sont forcés de monter à cheval de temps en temps : si l'on soupçonne une rupture de quelque vaisseau dans la poitrine , ou quelque maladie dans les reins & la vessie , il faut qu'ils quittent leur métier , parce que rien n'est si nuisible à ces maux que l'équitation.

Il y eut jadis un fameux Ecuyer , un vrai Messape , dompteur & maître de chevaux , nommé Louis Corbellus de la Mirandole , si renommé pour l'éducation & l'instruction des chevaux , qu'on le fit venir à la Cour de Philippe IV , Roi d'Espagne. Après avoir monté long temps à cheval , il vomit beaucoup de sang ; malgré tous les remedes qu'on lui administra , il fut réduit en quelques mois dans un si triste état , qu'on attendoit sa mort de jour en jour. Cet Ecuyer , je ne fais trop par quel instinct , quoiqu'il eût horreur de toute sorte d'alimens , dit qu'il avoit envie de manger de la viande de porc. Après avoir été satisfait , il parut
aller

aller mieux ; & avec cette nourriture , principalement du cochon de lait bouilli , il prolongea sa vie de plus d'un an (1).

(1) Les Ecuyers , les Postillons , & tous ceux , en général , qui restent trop long-temps à cheval , sont sujets à avoir des écorchures à l'anüs. M. de Sauvages a nommé cette maladie *proctalgia intertriginosa* ; Sennert , l'*intertrigo ani*. Auroit-elle quelque rapport avec l'*hippuris* d'Hippocrate ? Le premier de ces Médecins conseille d'appliquer dessus du suif , de la graisse , de l'huile rosat , de l'eau rose : les Maquignons se servent du baume du Samaritain , du beurre , & de remèdes triviaux qui peuvent avoir le même succès.

Si ce n'est qu'une rougeur passagere , on peut appliquer dessus des feuilles d'aune vertes. Sauvages , *erythema paratrima* , tom. I , p. 501.



CHAPITRE XXXIV.
Des Maladies des Porte-faix.

DANS les villes peuplées & sur-tout maritimes, comme Venise, le grand concours de monde de différens pays, la quantité considérable de marchandises qui arrivent, exige un grand nombre de *x* Porte-faix. Ils sont absolument nécessaires pour porter à bord les marchandises que les vaisseaux emportent, ou pour en retirer celles qu'ils ont apportées. Nous devons donc examiner les maladies de ces hommes bâtés, suivant l'expression de Plaute. Les poids énormes qu'ils portent sur leurs épaules, leur en occasionnent plusieurs, & d'assez dangereuses. L'action vigoureuse de tous leurs muscles, & sur-tout de ceux de la poitrine & du bas-ventre, qu'ils sont obligés de contracter violemment pour retenir l'air dans leurs poumons, rompt assez souvent quelque vaisseau dans ces organes. Un Porte-faix, en chargeant sur ses épaules la masse qu'il doit porter, inspire d'abord beaucoup d'air, & ne l'expire que peu-à-peu & en petite quantité. Les

x Gara
 pan
 Brace:
 70
 espor:
 alleyo
 mozo de
 Cordel.
 Cargador

vésicules pulmonaires, enflées prodigieusement, compriment les vaisseaux artériels & veineux, les empêchent de faire leur fonction comme il convient, & donnent ainsi naissance à des ruptures dans leur continuité.

La même cause en détruisant l'action tonique des muscles de la poitrine, & viciant la structure des poumons, rend les Porte-faix asthmatiques. J'ai plus d'une fois trouvé, dans leurs cadavres, ces viscères adhérens aux côtes, à cause de l'air qui les a gonflés trop long-temps. Ils ont aussi des varices énormes aux jambes, parce que le mouvement du sang vers les parties supérieures, retardé par les muscles des extrémités inférieures trop distendus, donne naissance à la dilatation des valvules veineuses. Au bout d'un certain temps ils deviennent tous bossus, par la fréquente flexion des vertèbres du dos qui entraînent tout le corps en devant. Quoiqu'ils ne connoissent pas les loix de la Méchanique, la nature leur a appris qu'on porte plus facilement un poids sur les épaules, lorsque le corps est courbé, que lorsqu'il est droit.

Les hernies sont encore assez fréquentes chez les Porte-faix, parce que l'effort

412 *Essai sur les Maladies*

qu'ils font en retenant l'air, rompt ou dilate leur péritoine. Fabrice de Hilden (*a*) rapporte l'histoire d'un Charpentier qui, ayant levé de terre une masse énorme, fut attaqué subitement d'une chute de l'épiploon dans le scrotum, & mourut le septieme jour. Felix Platerus nous apprend (*b*) qu'ils sont sujets à la phrésie, & il parle de Carriers & d'autres Artisans qui, en soulevant des fardeaux, cracherent du sang à l'insistant même.

Il y a, dans Hippocrate, une histoire assez semblable & digne d'être rapportée. « Un homme, dit-il (*c*), voulant, » par une gageure, enlever de terre un » Ane, eut sur-le-champ la fièvre, il » rendit du sang les 3, 4, 7, 8 de sa » maladie, & enfin il fut jugé par un » flux de ventre ». Ce Porte-faix, se fiant trop sur sa force, fut pris de la fièvre; & il y a tout lieu de croire que la cause occasionnelle de cette maladie, fut l'effort qu'il fit pour soulever l'Ane. Hippocrate ne dit pas par quelle partie il rendit du sang; Wallefius, dans son

(*a*) Cent. 1, obs. 72.

(*b*) Q. Pat., q. 5.

(*c*) 4 Epid., n. 13.

Commentaire , pense que ce fut par les narines , & que la fièvre fut guérie aussi bien que son ventre relâché par cette hémorrhagie. Il se fie sur cet aphorisme (a) : « Dès que le sang coule abondamment » par quelque partie que ce soit , le » ventre a coutume de se relâcher. Cependant Hippocrate , dans ses Epidémiques , a coutume d'ajouter ces mots , *è naribus* , des narines. Toutefois , de quelque partie que le sang ait coulé , il est certain que ces hommes sont très-sujets aux hémorrhagies , soit de la poitrine , des narines , ou des vaisseaux hémorrhoidaux , maladies qui en entraînent de plus funestes après elles.

Telles sont donc les maladies des Porte-faix que le Praticien doit connoître pour agir comme il convient , lorsqu'ils en sont attaqués. Comme ils ont coutume de manger abondamment pour soutenir leurs forces , (ainsi que font les Athletes ,) la saignée doit être un des remedes les plus convenables , aussi bien que ceux qui nétoient l'estomac & ôtent la lassitude , comme les bains , les frictions & d'autres semblables ; pour les hernies auxquelles il sont exposés , ils

(a) 4 Aph. , 27.

porteront un bandage par précaution, & ils éviteront de disputer entr'eux lequel portera le fardeau le plus lourd, de peur que ces essais Miloniens ne leur causent des accidens pareils à celui de l'âne soulevé par gageure.

Qu'il me soit permis de proposer ici un problème mécanique ; savoir, pourquoi les Crocheteurs portent plus facilement un fardeau sur leurs épaules, courbés & penchés, que lorsqu'ils sont droits, quoique dans cette dernière attitude ils aient plus de force, moins de crainte de tomber, & qu'ils devroient plus aisément soutenir des fardeaux. Ainsi des colonnes ou des poutres posées perpendiculairement à l'horison, soutiennent des masses énormes. Ainsi nos femmes de la campagne portent sur leur tête jusqu'à cent livres à la ville, & font plusieurs milles avec cette charge, en marchant toujours droites, & prenant garde de ne pas pencher plus d'un côté que de l'autre, de peur de tomber ; cela vient-il de ce qu'un poids, dans la situation droite, presse la clavicule & plus dans le milieu que dans l'extrémité ; de sorte que cet os assez foible d'ailleurs, peut se briser dans cette circonstance ; au lieu que quand le corps est

courbé en devant, les fardeaux portant sur l'omoplate qui est un os grand, large & robuste, y cause moins de pression, & ne risque pas de le fracturer. Seroit-ce, dis-je, par cette raison que les Portefaix marchent courbés, pour porter leurs fardeaux avec plus de facilité & de sûreté? Cela paroît assez vraisemblable: car un corps grave est soutenu avec moins de peine par toute la main, que par un seul doigt, & une boule d'or d'une livre exerce plus de pression dans la paume de la main, qu'une boule de bois du même poids, parce que le volume de la première étant plus petit, elle exerce toute sa force sur moins de parties, que ne fait la boule de bois. Ainsi un fardeau posé sur l'épaule d'un Portefaix courbé, est appuyé sur une région plus robuste, & supporté par plus de parties, que si le Portefaix étoit droit, soit que ce fardeau soit un corps solide comme du bois, ou flexible comme un sac de froment. Il est donc plus facile à porter dans cette attitude, & c'est pour cela que les Crocheteurs, aussi-tôt qu'ils sont chargés, se ploient en devant, & font prominer en arriere le milieu de leur corps, afin que le centre de gravité soit dans l'axe de leur direction. A Venise & à Ferrare,

416 *Essai sur les Maladies*

j'ai vu ces hommes porter des sacs de bled ou d'autres fardeaux , non sur une épaule comme ceux de notre pays , mais sur le cou & les vertèbres du dos ; de sorte qu'ils appuient sur toutes ces régions ; ils disent que de cette manière , ils ont moins de peine que s'ils les porteroient sur une seule épaule ; ce qui est assez raisonnable , tant est vrai ce mot du Poëte : « Un poids porté avec adresse , » paroît moins lourd qu'il ne l'est effectivement (a) ». Les femmes qui portent des fardeaux sur leur tête , sont forcées de marcher droites : car si elles penchoient la tête , leur fardeau appuyé sur cette partie posée hors de l'axe de leur corps , tomberoit nécessairement. Avec cette précaution , elles vont gaiement & également avec de grands paniers sur leur tête , & étonnent ceux qui les voient. Leur fardeau , dans cette attitude , appuie directement sur le crâne dont la forme voûtée ajoute beaucoup à la force , & sur toute la colonne vertébrale (1).

(a) *Leve fit , quod benè fertur onus.*

(1) Les travaux excessifs des Porte-faix disposent leur sang aux maladies inflammatoires. Ils meurent souvent , en très-peu de temps ,

de fièvres violentes accompagnées de quelque inflammation dans les viscères. Morgagni, qui nous rapporte sept histoires des maladies des Porte-faix, nous apprend qu'ils sont sujets principalement à l'apoplexie sanguine. On peut voir, dans son ép. 3, art. 4, l'histoire d'un de ces hommes qui mourut subitement d'une semblable maladie; son cerveau contenoit une assez grande quantité de sang épanché. La phrénésie & le délire les attaquent aussi; l'article 6 de l'ép. 7 du même Médecin peut en fournir un exemple frappant.

On ne sauroit donc trop leur recommander la modération, d'éviter les excès en tout genre, & sur-tout de ménager leurs forces dont ils ont tant besoin. Ils prendront aussi garde de ne pas négliger leurs maladies dans le commencement, & de ne les pas laisser ainsi devenir incurables; comme fit ce cocher dont Morgagni nous donne l'histoire, ép. 20, art. 2, & qui, ayant continué imprudemment son ouvrage, malgré les symptômes violens d'une péripneumonie qui l'accabloit, ne se rendit à l'hôpital de Padoue que six jours après le commencement de sa maladie, & mourut en vingt-quatre heures.

Il est une autre classe d'hommes employés à porter des fardeaux, & qui ont des maux plus terribles à redouter: ce sont les Porteurs-d'eau. L'eau souvent très-froide & même glacée dont ils sont mouillés, les expose à toutes les maladies que produit la transpiration supprimée. Pour les prévenir, ils auront soin de se bien couvrir, & de se frotter le soir avec une flanelle en se couchant. Ce moyen simple & tant de fois recommandé par les Anciens, est très-efficace pour rétablir l'équilibre entre

418 *Essai sur les Maladies*

la transpiration & les autres fonctions, & remédier aux incommodités qu'occasionne la gêne de cette excretion salutaire.

Les Auteurs du Dictionnaire de Santé avertissent de ne pas noyer ces hommes de boissons tiedes & relâchantes, qui affoibliroient considérablement le ton de leur estomac, de leurs fibres en général, & les feroient passer ainsi d'une extrémité à une autre; & conseillent, dans leurs maladies, l'eau aiguisée de vinaigre, & par la suite une boisson faite avec quatre cuillerées d'eau-de-vie dans une chopine d'eau.



C H A P I T R E X X X V .

Des Maladies des Athletes.

Q U O I Q U E les révolutions des événemens aient détruit beaucoup de coutumes anciennes, & qu'elles aient enveloppé dans leurs ruines les spectacles d'Athletes & de Gladiateurs, (qu'on appelloit des Jeux, comme si c'étoit un jeu ou un métier, d'offrir aux peuples des boucheries d'hommes), il m'a semblé qu'il seroit utile de dire quelque chose des Athletes & de leurs maladies, pour faire connoître les soins & la sagacité des Médecins anciens dans l'observation & la guérison des maladies des Artisans; il n'y a personne, si nouveau qu'il soit en Médecine, qui, pour peu qu'il ait mis le pied dans les Ecoles, n'ait entendu réciter cet oracle d'Hippocrate, « l'extérieur des hommes qui » font de l'exercice, &c. ». passage dont la vraie explication a tant exercé d'esprits, a tant fait naître de commentaires auxquels il n'y a rien à ajouter depuis que le célèbre Tozzi, autrefois premier Médecin du Pape, a entrepris de

420 *Essai sur les Maladies*

traduire & d'expliquer les aphorismes ; suivant les opinions & les connoissances des Modernes.

Il y avoit anciennement un grand nombre d'Athletes & de Lutteurs , à cause de la fréquence de ces sortes de jeux. Cet exercice n'étoit pas laissé aux esclaves seulement , puisque les enfans libres , les nobles même s'y adonnoient , & avoient des maîtres particuliers pour l'apprendre. Ainsi dans Terence , Parmenion offrant à Thais un jeune homme , lui dit : « Examinez-le sur les sciences ; » éprouvez-le sur les exercices de la lutte , » & sur la musique , je vous le donne pour » un garçon qui fait tout ce que les jeunes » gens de condition doivent savoir (a) ». Il s'offroit donc aux Médecins de ces temps reculés , de fréquentes occasions de guérir des Athletes. Leurs maladies ordinaires étoient les apoplexies , les syncopes cardiaques , les catarrhes suffocatifs ; des ruptures de vaisseaux dans la poitrine , & des morts subites assez fréquentes , dont la cause principale étoit la

(a) *Fac periculum in litteris ;
Fac in palastrâ , in musicis : quæ liberum
Scire æquum est adolescentem , solertem dabo.*
In Eunucho.

grande abondance des humeurs , la distension des vaisseaux , le retard du sang, ou son arrêt total ; de-là les interceptions des veines , suivant l'expression d'Hippocrate , la stagnation du sang , & la stase de toutes les humeurs qui entraîne nécessairement la mort subite après elle. Cet accident étoit d'autant plus fréquent parmi les Athletes , qu'après avoir resté dans l'inaction , & au sortir de repas somptueux & excessifs , ils passoient subitement au combat & à la lutte. « Il est plus dangereux , dit Hippocrate (*a*) , de passer du repos à l'exercice , » que de l'exercice au repos ». En effet , dans un travail violent , le sang s'échauffe , se raréfie beaucoup , & ne peut plus passer si facilement des artères dans les veines , ou plutôt revenir dans ces dernières aussi vite qu'il coule dans les artères , & sur tout lorsque les vaisseaux en sont gonflés.

Hippocrate nous apprend dans l'histoire de Bians , quelle étoit la façon de vivre somptueuse des Athletes. Voici comme il s'exprime (*b*) : « Bians le Lutteur , » naturellement grand mangeur , tomba

(*a*) De rat. vict. in art. , n. 24.

(*b*) § Epid. , n. 27.

422 *Essai sur les Maladies*

» dans une affection cholérique, & ren-
» dit la bile par haut & par bas, à cause
» de l'usage qu'il faisoit de la viande,
» sur-tout de celle de porc, de vin odo-
» rant, de gâteaux, & de sucreries fai-
» tes avec le miel, le concombre, le
» melon, le lait, & la farine récemment
» séchée au feu ».

Ainsi se remplissoient les Athletes, afin de se rendre forts & vigoureux. Aristote (*a*) a dit que ces hommes n'avoient pas de proportion dans leurs formes, parce qu'ils ne savoient pas distribuer également les différens alimens dont ils se nourrissoient. Platon (*b*) les appelloit avec raison, endormis, lâches, & sujets aux vertiges.

Galien a aussi dit du mal de l'art Athlétique dans différens endroits de ses ouvrages (*c*), & il s'est assuré par sa propre expérience, qu'il étoit nuisible à l'esprit & au corps. Il nous apprend (*d*), qu'à l'âge de trente ans, demeurant à Rome, poussé par la vaine gloire de passer pour un lutteur fort & habile, il se

(*a*) 4 De gener. anim., c. 3 & 8.

(*b*) 3 De Republ.

(*c*) Suasio ad bonas Art., & l. ad Trasymb.

(*d*) Com. 1 in lib. de artic., n. 60.

luxa l'épaule en s'exerçant dans l'arene. Il manqua mourir de cette maladie; & suivant la description qu'il a faite de sa guérison, peu s'en fallut qu'il n'ait eu les ligamens distendus. Il fut obligé de se frotter pendant un jour & une nuit la partie luxée avec de l'huile chaude, & de rester couché tout nud sur une peau, à cause des chaleurs de la canicule.

Tout le monde connoît les secours que les anciens Médecins ont fournis aux Athletes. La saignée étoit le principal remede qu'ils employoient, non pas pour que le corps pût se nourrir de nouveau après l'évacuation du sang, mais pour rétablir le mouvement de ce fluide qui, presque arrêté dans les vaisseaux pulmonaires & les arteres carotides, pouvoit leur causer une mort subite. Ils leur administroient aussi des purgatifs actifs, un régime très-doux & très-moderé, tant que la maladie donnoit du relâche, & en général leur médecine sur cet objet étoit très-étendue, tant pour les préservatifs, que pour la cure, parce qu'ils avoient souvent de ces hommes à guérir. Les maîtres de lutte interdisoient aussi l'usage du plaisir de Vénus aux Athletes, de peur de les rendre foibles. En outre, ils avoient coutume de leur

passer des anneaux aux parties de la génération (1). Ainsi Martial a dit du Juif Menophylus , « comme il luttoit » devant le peuple , son anneau tomba » dans l'arene , & on s'apperçut qu'il » étoit circoncis (a) ». Cependant la trop grande abstinence du coït avec la nourri-

(a) La maniere de passer des anneaux au membre viril , pour empêcher les hommes de jouir des plaisirs de l'Amour , n'étoit pas , à ce qu'il paroît , la seule manœuvre employée à cet effet chez les Anciens. En voici une plus singuliere décrite dans Withof , de *Castratis , commentatio prima* , §. 7 , & que cet Auteur a indiquée d'après Celse. Les hommes à qui on la faisoit subir étoient appelés *infibulati*. On tiroit d'abord le prépuce au delà du gland qu'il recouvroit , on marquoit deux points opposés avec de l'encre à sa face intérieure , on le lâchoit , & si ces points ne tachoient point le gland , ils offroient le lieu où on devoit passer l'anneau de chasteté. On y passoit alors une aiguille enfilée , on la retiroit en y laissant le fil , qu'on remuoit tous les jours afin d'entretenir ouverts les trous faits par l'aiguille. Enfin , on y plaçoit un anneau de cuivre ou d'argent , appelé *sibula*. Cette opération se pratiquoit principalement sur les jeunes gens qu'on vouloit garantir , dit Withof , des dangereux attraits des femmes publiques.

(a) *Luderet in mediâ, populo spectante, palestrâ,
Delapsa est misero sibula, verpus erat.*

Epig. , l. 7.

ture forte & abondante qu'ils prenoient, les jettoit quelquefois dans une torpeur extrême : alors , suivant Pline (a) , on leur ôtoit leur anneau , & on leur permettoit de jouir du plaisir de l'amour qui leur rendoit leur première gaieté , avec leur force : car , au rapport de Celse (b) « le coït ne doit être ni trop » désiré , ni trop redouté. De temps en » temps il donne des forces , trop fré- » quent il en ôte » ; ainsi Hippocrate a dit (c) , « le travail , le manger , la » boisson , le sommeil , l'amour , tout » doit être fait avec modération ».

(a) L. 28 , c. 6 , H. N.

(b) L. 1 , c. 1.

(c) 6 Epid.



CHAPITRE XXXVI.*Des Maladies des Ouvriers en
petits objets.*

IL y a des Ouvriers qui travaillent des objets très-petits : tels sont les Bijoutiers, les Horlogers, les Peintres sur les pierres précieuses, & les Ecrivains, comme celui qui, suivant Tullius (a), mit toute l'Iliade d'Homere sur une petite peau, contenue dans une coquille de noix. Outre les incommodités que cause la vie sédentaire, ces Ouvriers sont encore affligés de myopie ou de cette affection des yeux assez connue, dans laquelle on est obligé d'approcher les objets tout près de l'œil pour les appercevoir ; aussi se servent-ils tous de lunettes pour travailler. Wedelius a fait mention de ces Ouvriers (b) : il dit qu'ils sont sujets à la foiblesse de la vue, parce que les organes de cette fonction sont les plus exercés de tous dans leur travail. N'est-il pas possible de trouver une au-

(a) Vide Plin., l. 7, c. 21.

(b) Path. dogm., sect. 2, c. 10.

tre raison de ce phénomène dans les principes de l'optique ?

Rien , selon moi , n'est plus propre à nous apprendre la maniere dont se fait la vision , que la chambre obscure dans laquelle les objets extérieurs se peignent sur un linge blanc , (découverte due à Platerus (a) , & ensuite à Fortunatus Plempius dans son ophthalmographie.) Lorsqu'il y a un verre convexe au trou de la chambre obscure , plus l'objet est près du trou , & plus il faut en éloigner le linge , afin que l'image de l'objet soit plus distincte ; & plus l'objet est éloigné du verre , plus il faut approcher le linge du trou , sans quoi les images seroient confuses , parce que ce n'est que dans le point de la réunion des rayons que les images se peignent sur la rétine , comme avec un pinceau. Afin que l'œil vit mieux & plus distinctement les objets proches ou éloignés , & pour rendre sa structure encore plus admirable , il étoit donc nécessaire qu'il fût mobile & capable de changer de figure ; il falloit que la rétine ou le crySTALLIN fussent locomobiles. Nous savons tous par expérience , que quand nous ne voyons pas assez distincte-

(a) L. 4, probl. 39.

428 *Essai sur les Maladies*

ment des objets éloignés, parce que leurs rayons presque parallèles en entrant dans l'œil, se réunissent trop près avant de parvenir à la rétine; nous savons, dit-on, qu'en resserrant le globe de l'œil au moyen des muscles & des paupières, les corps que nous n'apercevions que confusément, nous paroissent clairs & distincts à cause du changement de figure que nous donnons à cet organe.

Les Ouvriers, en petits objets, sont donc forcés, pour appercevoir distinctement leurs ouvrages, d'y fixer longtemps les yeux par une espèce de mouvement tonique continu. Ainsi, malgré la propriété qu'ils ont de les mouvoir pour mieux appercevoir les objets éloignés comme les proches, l'application & le mouvement tonique de ces organes font contracter à leur rétine une espèce de fermeté & de constance dans une seule situation. C'est de-là que naît la difficulté de mouvoir cette membrane à leur gré pour mieux appercevoir les objets éloignés, & c'est-là l'origine de la myopie qui les attaque presque tous.

En outre, tandis que les yeux sont fixés & constamment attachés sur le même objet, leurs humeurs s'épaississent, deviennent opaques, & leur vue

s'éteint petit-à-petit. Ainsi, quoique la nature leur ait donné de très-bons yeux, ils deviennent myopes & louches.

Tels sont les malheurs que ces Artistes retirent de leurs talens. Des ouvrages aussi beaux & aussi utiles que les pendules, rendent la vue si foible, que les Horlogers sont presque aveugles avant leur vieillesse. J'ai connu une femme Juive dans cette ville qui avoit tant d'adresse à enfiler des perles & à les placer avec ordre, qu'elle en cachoit les défauts par l'arrangement, & qu'elle s'amassa beaucoup de biens à ce talent. A l'âge de quarante ans, ne pouvant trouver aucune espece de lunettes qui lui rendit l'usage de ses yeux, elle abandonna son métier.

Il est difficile de trouver les moyens de remédier à ces maux. On ne peut, en effet, leur conseiller d'abandonner un talent qui les fait vivre, & la Médecine ne fournit aucun remede propre à rendre aux yeux leur ancienne vigueur & leur mobilité, & à guérir un mal si invétééré. On craint d'employer les purgatifs, les saignées & les autres secours medicaux pour des hommes qui d'ailleurs, sont sains & vigoureux; on ne peut non plus accuser l'épaisseur & l'em-

barras des esprits , & tourmenter par des médicamens un organe qui est innocent de ce crime.

Outre l'usage des verres , il seroit cependant utile à ces Ouvriers de ne pas avoir toujours la tête penchée , & presque sur leur ouvrage ; mais d'en écarter quelquefois les yeux , de les porter sur d'autres objets , & de laisser pendant quelques heures leurs travaux , pour délasser ces organes. On ne peut concevoir combien il est utile , pour entretenir la mobilité des membranes de l'œil , & la fluidité des humeurs , de regarder différens objets de près , de loin , en droite ligne ; obliquement , & de toutes les manières ; par ces précautions , la structure naturelle de l'œil se conserve , la pupille se rétrécit ou se dilate , le crySTALLIN se rapproche ou s'éloigne de la prunelle pour appercevoir les objets proches ou éloignés. Sans ce soin , l'œil , comme toutes les autres parties qu'on tient trop long-temps dans la même position , se roidiroit & deviendroit incapable des mouvemens qui lui sont propres. Cela s'observe aussi chez ceux qui sortent des prisons obscures après y avoir été long-temps enfermés. Ils faut qu'ils s'habituent peu-à-peu à la lumière ; leur pupille qui a été

long-temps dilatée dans les ténèbres, & dont l'élasticité a été un peu affoiblie, doit s'accoutumer peu-à-peu à se resserrer avec célérité, comme elle le faisoit auparavant (1).

(1) La myopie, vue courte, ou vue de jeunes gens, est la maladie principale des Ouvriers en petits objets. Ce vice dépend de ce que leur cornée est trop convexe, défaut qui leur vient, comme l'observe Ramazzini, de la nécessité où ils sont de fixer leurs yeux pour mieux voir leur ouvrage; ce qu'ils ne peuvent faire sans contracter les muscles du globe de l'œil, qui le tirent en arriere & font prominer sa face antérieure au dehors. Quelquefois aussi c'est leur crySTALLIN qui est trop convexe, & enfin cette maladie peut dépendre des humeurs de l'œil qui se sont épaissies, & qui refrangent trop les rayons visuels, de sorte qu'ils se réunissent avant la rétine. Pour remédier à cette incommodité, la dioptrique doit venir au secours de la Médecine. Les verres concaves des deux côtés, ou plan-concaves, ont la propriété de faire diverger les rayons, & de les faire tomber sur l'œil, comme s'ils partoient d'un objet voisin de cet organe. Ils pourront se servir de ces verres, & en proportionner la concavité à leur myopie. Il y a des règles très-précises à cet égard; mais ces détails qui appartiennent entièrement à la dioptrique, ne peuvent être bien placés ici. Il suffira d'observer que plus un myope est obligé d'approcher un objet de son œil pour l'appercevoir distinctement, plus le verre

432 *Essai sur les Maladies*

dont il se servira doit avoir de concavité ; afin de faire diverger davantage les rayons lumineux. On peut consulter Sauvages, qui donne les moyens exacts de s'assurer géométriquement 1°. du degré de la myopie d'un Sujet ; 2°. du degré de la concavité du verre qui lui convient. Nosolog., t. 5, p. 133 & suiv.



CHAPITRE XXXVII.

CHAPITRE XXXVII.

*Des Maladies qui attaquent les
Maîtres de Musique, les Chan-
teurs, & tous ceux en général
qui exercent leur voix.*

T L n'y a aucun exercice si salutaire & si peu nuisible qui ne puisse causer de grands maux, lorsqu'on en fait excès. Ce fait est connu des maîtres de Musique, des Chanteurs, des Prédicateurs, des Moines & des Religieuses qui font retentir leurs temples des psaumes. Les Avocats, les Crieurs publics, les Philosophes antagonistes qui disputent dans les écoles jusqu'à perdre haleine, & tous ceux qui font métier de parler ou de chanter, savent aussi combien cet exercice continuel est nuisible. Ils sont pour la plupart sujets aux hernies, si l'on en excepte les Castrats, à qui on extirpe les testicules. La longue expiration qu'ils sont obligés de faire pour prolonger les sons ou pour réciter des discours, relâchent les muscles du bas-ventre qui servent à la respiration, aussi bien que le

434 *Essai sur les Maladies*

péritoine, & facilitent par ce relâchement la production des hernies inguinales; ainsi les enfans sont attaqués de cette maladie à cause de leurs cris & de leurs gémissens. Fallope (a) l'a observée particulièrement dans les Chanteurs & dans les Moines. « Les Chanteurs, dit-il, qui ont la voix grave, ce qu'on appelle basse-contre ou basse-taille, & les Moines sont, pour la plupart, attaqués de hernies par leur chant continuel qui demande une action violente des muscles de l'abdomen ». Le savant Mercurialis remarque (b) que les Anciens qui chantoient aussi, n'étoient pas sujets aux hernies comme nous, « parce qu'ils prenoient fréquemment des bains, au moyen desquels le péritoine, le scrotum & les tuniques propres des testicules, humectés & ramollis, pouvoient se dilater sans danger de rupture qui est commune de notre temps ». En effet, j'ai observé que les Religieuses sont attaquées de hernies plus fréquemment que les autres femmes; ce qu'il faut attribuer à leurs chants trop violens,

(a) T. 3, de herniâ, cap. 21.

(b) L. 6, Gym., c. 5.

aussi bien que celles qui arrivent aux Moines.

Le même Auteur remarque « qu'une » voix aiguë, une haute-contre ou un » fausser, produit des gonflemens de la » tête, des palpitations aux tempes, des » pulsations du cerveau, des intumescences des yeux, & des bruissements d'oreilles ». Ces phénomènes ne s'observent pas chez ceux qui chantent d'une voix grave; & en effet, on a besoin d'une grande inspiration & de beaucoup d'air dans les poumons pour pousser un son aigu & pour le soutenir. On s'en convainc en chantant une game : car dès qu'on a atteint le son le plus aigu, il faut contracter tous les muscles de la poitrine & du bas-ventre; ce qui arrête & retarde le sang veineux, & donne naissance à la rougeur du visage, aux pulsations des tempes, & à tous les symptômes énoncés ci-dessus. Aussi les enchifrenemens & les enrouemens sont-ils si fréquens aux Chanteurs de théâtres qui épuisent la lymphe des glandes salivaires.

J'ai connu à Modene la fameuse Chanteuse Marguerite Salicola-Scevina qui, après avoir beaucoup chanté, fut prise d'un enrouement considérable auquel

elle s'attend toutes les fois qu'elle exerce sa voix pendant long-temps. On ne peut concevoir la grande quantité de lympe visqueuse que cette femme peut cracher en un instant selon sa volonté, quoiqu'elle jouisse d'ailleurs d'une santé parfaite, tant ses organes salivaires ont leurs ouvertures béantes; ce qui ne peut venir que de l'effort violent qu'elle fait en chantant. Elle m'a raconté que, lorsque sur la scène, elle soutient un ton sans reprendre haleine pendant trop long temps, elle est bientôt après ataquée de vertige. Puis donc que le chant & le discours précipités & violens chargent la tête, & la rendent lourde, c'est avec raison que les Médecins, dans les douleurs de cette partie, & dans les différentes maladies, défendent de parler & de lire tout haut : exercices qui peuvent également nuire.

Je pense qu'aucun exercice n'est plus capable d'échauffer tout le corps que le chant. Après avoir parlé une heure, les Prédicateurs sont tout en nage. Les pommens fatiguent plus dans le chant, le discours & la lecture, que dans la course, parce que la respiration doit être inégale dans ces premiers exercices, pour que la prononciation soit haute ou basse, suivant l'exigence des cas. Il n'est donc

pas étonnant que ces Artistes soient essoufflés & se rompent quelquefois un vaisseau dans la poitrine, comme je l'ai vu dernièrement chez un orateur célèbre S. J. qui, dans la convalescence d'une maladie grave, ayant osé monter en chaire pour prononcer un panégyrique, vomit des flots de sang. Le même malheur est arrivé à un savant professeur de Padoue, qui avoit coutume de faire des leçons publiques de plus d'une heure.

Il y a sur cet objet une excellente lettre de Pline (a), où cet Auteur recommande à Paulinus, son affranchi Zosime attaqué d'une hemoptysie & menacé de la phthisie pulmonaire. Ce Zosime savoit différents arts, entre autres, lire & réciter parfaitement. Ayant parlé un jour avec force & chaleur, il cracha du sang; & envoyé pour cette maladie en Egypte, il en revint rétabli, mais avec une petite toux qui indiquoit des restes de l'ancien mal. Dans cet état, malgré qu'il eût pendant plusieurs jours modéré sa voix, il cracha encore une fois du sang; c'est à cette époque que Pline avertit Paulinus qu'il le reçoive & lui donne tous ses besoins dans sa maison de campagne

(a) L. 5, ep. 19.

438 *Essai sur les Maladies*

située à Fréjus, & dont l'air ne pouvoit que lui être très-salutaire.

Je dois ici rapporter une précieuse sentence d'Hippocrate (a). « Tous ceux » qui exercent leur voix soit à parler, à » lire haut ou à chanter, agitent leur es- » prit. Le mot *animam* de ce passage ne signifie-t-il pas le sang? » Dans le chant, toute la masse de ce fluide est fortement agitée; d'ailleurs on pense communément que le sang est le siege de l'ame; il y a même certains Auteurs qui le regardent absolument comme l'ame du corps (b). Les Musiciens avouent que le chant échauffe le sang; & qu'après un opéra, ils rendent quelquefois au sortir de la scene, une urine sanglante. Hippocrate auroit-il voulu parler de l'air que nous expirons? Cette dernière interprétation me paroît plus vraisemblable, parce que la voix est de tous les exercices celui qui agite le plus les organes de la respiration (c).

(a) De dietâ, n. 26.

(b) Virgile a dit :

Purpuream vomit ille animam
Æneid., l. 9.

(c) Plaute a dit dans ce sens :

Fætet anima uxoris meæ.

L'haleine de ma femme est d'une odeur désagréable.

Les mêmes maux attaquent les Joueurs de flûte, & de tous les autres instrumens à vent. La violente expiration qu'ils emploient pour faire résonner leurs instrumens, leur en attire encore de plus graves, comme des ruptures de vaisseaux dans les poumons, & des crachemens de sang subits. Diemerbroeck rapporte dans ses observations (a), une histoire digne de compassion d'un Joueur de flûte qui, poussé d'un desir violent de surpasser ses Confreres, se rompit un assez gros vaisseau du poumon, & expira au bout de deux heures en vomissant une grande quantité de sang.

Quant aux remedes qui leur conviennent, pour prévenir ou pour guérir les hernies qui leur sont familiares, ils doivent porter un bandage, & rejeter comme inutiles les médicamens qu'on leur vante; tels que les linimens, les onguens, les emplâtres, &c. Les bains d'eau douce leur conserveront la voix ou en adouciront la rudesse, comme aussi la térébenthine de Chypre & le syrop qu'on prépare avec cette substance. Galien leur recommande par-dessus tout les bains (b):

(a) Obs. med., 56.

(b) 7 De comp. med., 2. loc., c. 1.

440 *Essai sur les Maladies*

« Les Musiciens , dit-il , qui ont forcé
leur voix , & qui ont besoin de s'en
servir , les Joueurs de harpe , les Pa-
négyristes , les Acteurs tragiques ou
comiques , doivent prendre beaucoup
de bains , & se nourrir d'alimens adou-
cissans & relâchans » ; mais dès que leur
poitrine est menacée de quelque mala-
die , ce qui se reconnoît à une petite toux
& à un changement du visage & de l'em-
bonpoint , il faut leur conseiller d'aban-
donner leur état (1).

(1) Lancisi , Albertini & Morgagni nous
ont laissé des observations de Joueurs d'instru-
mens à vent , attaqués d'anévrysmes dont ils
moururent , & dont ils ont attribué la cause
à cette espece d'exercice. Le dernier de ces
Médecins nous offre , dans l'épître 18 , art.
22 , 23 , 24 , l'histoire d'un de ces Artistes qui
mourut subitement. On lui trouva un anévryf-
me considérable à la crosse de l'aorte , dont
les parois contenoient des lames semblables à
du suif , & qui se recouroient l'une l'autre
à la maniere des pelures d'oignon.

Duisingius & Fabricius ont vu des ulcères
aux poumons , & des adhérences de ce viscere
à la plèvre naïtre de cet exercice.

Les Musiciens doivent donc jouer avec mo-
dération de leurs instrumens , & tâcher d'y
employer le moins d'efforts possible. Ils ne
peuvent cependant éviter les commencemens.
Rarement ceux qui apprennent à jouer de la
flûte , du basson , du hautbois , du serpent ,

& de tous les instrumens à vent en général, sont exempts de douleurs à la poitrine & de crachement de sang. Plusieurs même se dégoûtent par cet accident, & ne veulent pas sacrifier leur santé à leur amusement.

Il est des maux moins graves qui attaquent quelquefois les Musiciens, & dont nous devons les avertir ici. L'air humide & froid des soirées peut blesser les organes de la voix & de l'ouïe. Il y a des exemples de Musiciens qui ont perdu la voix en s'y exposant & en chantant le soir en plein air ou sur les eaux. Quant à la lésion de l'ouïe, Sauvages rapporte deux faits assez singuliers, & qui dépendoient de la relaxation du tympan. Deux Musiciens, après avoir eu l'imprudence de respirer cet air qui leur est nuisible, entendoient deux sons au lieu d'un, ce qui détruisoit l'harmonie : l'un d'eux fut obligé d'abandonner son instrument, jusqu'à ce que la guérison d'un rhume l'eût débarrassé de cette incommodité. Sauvages donne à cette maladie le nom de *paracusis duplicata*, la double ouïe. Nofol., t. 5, p. 194.

Il faut aussi observer que la Musique dégénère quelquefois en passion, & peut alors faire naître des maladies particulières. La musomanie a été observée par plusieurs Médecins ; on peut cependant tirer parti de cette passion dans les maladies des Musiciens. Louis Roger, Médecin de Montpellier, a donné, en 1758, une dissertation *de vi soni & musicæ iatrîchâ*, dans laquelle il a détaillé les différens secours que la Musique peut fournir à la Médecine. Ainsi le bruit d'un tambour a guéri une fièvre rémittente ; un concert a guéri un Musicien d'une fièvre tierce, accompagnée de

442 *Essai sur les Maladies*

délire & d'insomnie ; un Maître de danse d'Alais, nommé Maffon, fut guéri d'une maladie aiguë par le son d'un violon. C'est à cause de ce rapport avec la guérison de la maladie causée par la tarentule, que Sauvages a mis la musomanie dans le genre du Tarentisme. On peut voir dans une dissertation de M. Nicolas sur la Médecine morale, qui se trouve à la fin de son Ouvrage intitulé, *Cri de la Nature*, &c., quelques faits qui ont rapport à cet objet.



 CHAPITRE XXXVIII.

Des Maladies des Laboureurs.

« Heureux le Laboureur ! Trop heureux , s'il fait l'être (a) » !

TELLES sont les paroles du prince des Poëtes ; mais elles ne doivent s'entendre que des anciens Laboureurs qui cultivoient leurs champs avec leurs bœufs , & non de ceux de notre temps , qui , labourant des terres qui ne sont pas eux , ont à combattre & les fatigues de leur état , & la pauvreté qui les accable. Les maladies qui tourmentent ceux de l'Italie , & sur-tout en-deçà & au-delà du Pô , sont les pleurésies , les peripneumonies , l'asthme , les coliques , les érépèles , les ophtalmies , les esquincies , les douleurs & la carie des dents , qui toutes reconnoissent pour causes occasionnelles , l'air & la mauvaise nourriture. Dans les campagnes où ils travaillent , ils sont exposés aux intempéries de l'air , au vent du midi , à celui

(a) *O fortunatos nimum sua si bona norint
Agricolas !*

444 *Essai sur les Maladies*

du nord ; ils ont à essuyer la pluie , la rosée du matin & les ardeurs du soleil. Ils sont baignés de sueurs ou transis de froid ; & malgré leur constitution robuste , ils ne peuvent supporter tant d'alternatives impunément. A ces causes se joint une nourriture très-mauvaise qui engendre un amas d'humeurs épaisses & glutineuses , d'où dépendent tous les maux qui les assiègent ; bientôt un mouvement fébrile excité dans leurs fluides , fait stagner les humeurs visqueuses dans les vaisseaux de leurs poumons qui reçoivent tout le sang veineux ; aussi au commencement d'une maladie des poumons épidémique , ce sont eux sur qui elle donne , pour ainsi dire , le signal , & qu'elle moissonne les premiers , comme je l'ai plusieurs fois observé. De la même cause naissent les coliques , & l'affection hypocondriaque qu'ils appellent *il mal del padrone* , parce qu'elle a quelques caracteres de la passion hystérique. Les alimens grossiers & visqueux déposent dans leurs premières voies une grande quantité de saburre pituiteuse & acide , d'où naît facilement l'irritation des intestins.

Les différens travaux de la campagne , suivant la diversité des pays & des sai-

sons, fait varier leurs maux. En hiver & au commencement du printemps, les maladies de la poitrine, les fluxions aux yeux, les esquinancies régneront parmi eux, & doivent leur naissance au sang épais & visqueux qui coule lentement dans ses canaux, & qui stagnant dans différens endroits, y produit des inflammations. En effet, le sang qu'on leur tire dans ces circonstances est si épais, qu'il ressemble à de la cire par sa densité & sa couleur.

Il n'y a, je crois, aucun genre d'hommes chez qui le sang éprouve des changemens si subits, que chez les Laboureurs; épais & glutineux au printemps, lorsqu'ils ont la moindre maladie au commencement de l'été, on le trouve fluide & d'une couleur de rose animée. Il faut donc que les travaux de la campagne aient une singulière énergie, pour changer subitement la crasse de leurs humeurs; changement qui ne s'observe pas de même dans les habitans des villes.

J'ai fait sur les payfans de nos cantons, & sur tout sur leurs enfans, une observation assez curieuse. Au mois de Mars, vers l'équinoxe du printemps, les enfans de l'âge de dix ans ou environ, sont attaqués d'une grande foiblesse

446 *Essai sur les Maladies*

de la vue ; ils ne voient que très-peu pendant le jour, & vont errans dans les campagnes comme des aveugles, sans presque connoître leur chemin ; dès que la nuit approche, leur vue revient un peu. Cette maladie cesse sans aucun remède, &, environ vers le milieu d'Avril, leurs yeux reprennent leurs fonctions. Ayant souvent eu occasion d'examiner les yeux de ces enfans, j'ai vu leur prunelle extrêmement dilatée. C'est le mydriasis des Auteurs, sur la cause duquel ils ne sont pas d'accord entr'eux, comme on peut le voir dans Sennert, Riviere & Platerus.

Gorræus dit (a) que cette maladie ne diffère pas beaucoup de la paralysie de la prunelle. Il me semble que les rayons du soleil peuvent, dans le mois de Mars, procurer une fonte dans le cerveau & les nerfs de la vision, qui détruit le ton de l'uvée & la fait tomber sur elle-même. Les enfans de la campagne restent tout l'hiver dans des étables chaudes & humides ; ils en sortent vers le printemps, & exposent leur tête nue au soleil : alors il se fait un écoulement d'humeurs, qui dilate la pupille & rend la vue foi-

(a) De fin. Med.

ble , à cause de trop de rayons qui entrent dans l'œil. Sur la fin d'Avril , l'énergie de ces rayons augmentée résout les humeurs épanchées , & remet la vue dans son premier état , parce que la pupille se resserre & reprend sa première tension.

En été , les gens de la campagne sont attaqués de fièvres ardentes , sur-tout lorsqu'ils sont brûlés par les chaleurs du Lion. En automne , les flux dysentériques les tourmentent , & sont produits par les fruits & les erreurs de régime. C'est dans cette saison qu'ils ont coutume de faire rouïr dans des mares le chanvre & le lin. Les femmes occupées à retirer hors de l'eau les paquets de chanvre , & à les laver , sont obligées de se plonger jusqu'au milieu du corps dans les étangs & dans les lacs. Elles sont souvent prises de maladies aiguës après cet ouvrage impur , & elles meurent très-vîte , à cause du resserrement de la peau , de la suppression de la transpiration , & encore plus de l'altération qu'éprouvent leurs esprits animaux par la vapeur infecte qui s'éleve de ces eaux , & qui se répand dans le voisinage. C'est avec bien de la raison que les habitans des villes regardent ce temps pernicieux pour aller à la

448 *Essai sur les Maladies*

campagne, parce que toutes les maisons sont infectées de cette odeur exécrationnelle. Le Pere Kirker (*a*) regarde cette exhalaison comme capable de faire naître des pestes dans les villes voisines. La virulence des vapeurs de l'eau où le chanvre a rouï, est assez démontrée par Schenckius dans ses observations, par Petrus à Castro (*b*), Simon Pauli (*c*), & d'autres. Les femmes hystériques savent d'ailleurs quelle est la force & l'énergie des différentes odeurs.

Le peu de soins que les Laboureurs ont de leurs demeures, contribue encore beaucoup à détruire leur santé. Telle est, par exemple, la mauvaise coutume où ils sont d'amasser le fumier pour les engrais devant leurs étables, & même devant leurs maisons qu'on pourroit appeler avec justice des toits à porcs, & de les conserver pendant l'été comme par délices. Les exhalaisons fétides qui s'en élèvent en grande abondance, gâtent l'air qu'ils respirent. Aussi Hésiode condamnoit-il le fumage des terres avec les excréments, pensant qu'il falloit avoir

(*a*) Scrutin. pest., sect. 1, §. 1.

(*b*) L. 7, obs. 8, de feb. puncticul.

(*c*) Quadripart. Bot.

plus à cœur la salubrité que la fertilité.

P. Zacchias remarque que les Jardiniers sont souvent cachectiques & hydro-piques; forcés d'être continuellement dans des jardins humides par l'arrosement dont ils ont besoin, leur corps attire beaucoup d'humidité (1). Je me souviens d'avoir guéri un maraîcheux paralytique, dont l'une des jambes n'avoit plus de mouvement, mais étoit sensible, & dont l'autre avoit perdu la sensibilité, & conservoit encore de la mobilité. La décoction de gayac, & beaucoup d'autres remèdes le mirent en convalescence, au bout de quelques années.

Voici une histoire que raconte Hippocrate (a) : « Le malade qui habitoit le

(1) Une observation constante faite par beaucoup de Médecins, & qui peut jeter quelque jour sur la nature des fièvres, c'est que dans tous les lieux humides, bas, marécageux, voisins des rivières, des étangs, des mares, les fièvres intermittentes sont très-communes & vraiment endémiques. Nous nous contenterons d'avoir indiqué ce fait dont nous sommes très-sûrs, sans vouloir en tirer aucune induction sur la cause de ces fièvres. Nous ferons seulement observer que cette cause une fois bien connue, facilite & assure même le traitement qui convient à ces maladies.

(a) ; Epid., ægr. 3.

450 *Essai sur les Maladies*

» jardin de Déalcis , ressentoit depuis
» long temps une pesanteur de tête , une
» douleur à la tempe droite , lorsqu'il
» fut attaqué d'une forte fièvre à la suite
» de quelque dérangement , & obligé de
» garder le lit ». Galien , en cet endroit ,
se fâche contre Sabinus , qui pensoit que
le mot *horto* avoit été ajouté au texte
d'Hippocrate , comme si c'eût été la cause
de la maladie ; & il la rejette sur l'air des
jardins , gâté par le fumage & les exha-
laisons dangereuses des arbres , du buis ,
& des autres plantes semblables.

Ceux qui habitent au bord des plaines , ont les mêmes maladies ; ces lieux rendent , en effet , l'air insalubre par les mêmes causes. De-là les Jurisconsultes (a) ont décidé , qu'il est possible d'intenter un procès à un voisin , qui veut faire un pré d'un champ en friche. Aussi les Cultivateurs des prés & les Faucheurs de foin ont-ils des incommodités très-graves.

Quels sont les secours que la Médecine peut donner à ces hommes dont l'utilité est si grande ? Il seroit ridicule de leur proposer des précautions préservati-

(a) L. pratum , ff. de rer. & verb. signif. — Zacch. , loc. cit. , n. 14.

ves, puisqu'ils n'ont jamais recours aux Médecins pour cet objet, & que d'ailleurs ils n'observeroient pas ce qu'on leur prescriroit. Je me contenterai seulement de faire quelques remarques utiles pour la guérison de leurs maladies, lorsqu'on les a transportés dans les hôpitaux des villes, ou lorsque leur aisance leur permet de faire venir un Médecin chez eux. D'abord, dans la pleurésie & dans les autres maladies de la poitrine, on aura soin de ne pas prodiguer les saignées comme chez les habitans des villes; leurs corps épuisés par le travail s'affaissent facilement; leur sang est presque tout gélatineux, & contient peu d'esprits: lorsqu'on le fait couler à grands flots, leurs forces se dissipent aisément, & il ne leur en reste pas assez pour supporter la maladie, & pour qu'elle puisse se terminer par les crachats. Je sais que plusieurs Médecins pensent qu'on peut saigner sans crainte, lorsque le sang paroît épais, afin de lui procurer plus de mouvement. Cela leur est très aisé à dire; mais qu'ils apprennent du savant Bellini (a) combien il faut de précautions pour opérer, par la saignée, une di-

(a) De sang. mission., prop. 6.

452 *Essai sur les Maladies*

motion du sang de la partie où il y est amassé en trop grande quantité. Il est certain que ce fluide ne se meut pas dans ses canaux par lui-même, ou par la force de sa gravité, mais par l'effort violent des esprits poussés par l'action du cœur; c'est pour cela que, quand les esprits sont affoiblis, la saignée, loin de pouvoir augmenter le mouvement du sang, ne fait que le diminuer & le ralentir.

Baillou (a) recherche pourquoi les servantes & les domestiques, dont le corps est dur & robuste, & dont la santé est vigoureuse, sont plus accablés par les purgatifs & les saignées, que leurs maîtres qui sont plus foibles & plus délicats. Il croit que cela vient de ce que leurs corps durs, épais, distendus par des visceres robustes, résistent à l'action des purgatifs, & ne retirent pas une grande utilité des saignées; cela peut se rapporter aux gens de la campagne. Hippocrate décrit aussi (b) une certaine constitution où les femmes esclaves étoient attaquées de l'angine, & en mouroient; ce qui n'arrivoit point aux filles libres. Ce n'est donc pas seulement le tempé-

(a) L. 1, ep., p. 96.

(b) 7 In 6 Epid.

nement du malade , mais encore sa manière de vivre , le métier qu'il exerce , qui doivent entrer pour beaucoup dans l'observation des maladies & dans leur traitement.

Il se commet donc beaucoup d'erreurs dans la guérison de ces hommes , parce que l'on s'imagine qu'en raison de leurs forces , ils peuvent supporter des remèdes puissans plus facilement que les habitans des villes. J'ai souvent vu avec pitié , des pauvres Laboureurs transportés dans les hôpitaux , confiés à des jeunes Médecins à peine sortis des écoles , qui les épuisent par les cathartiques violens & les saignées répétées , sans faire la moindre attention à leur peu d'habitude à prendre des remèdes actifs , ni à la foiblesse produite par leurs travaux excessifs. Aussi ces malheureux aiment-ils mieux succomber à leurs maux dans les étables , que de périr à force de saignées & de purgatifs dans des hôpitaux. Chaque année , après la moisson , ces lieux publics sont pleins de Moissonneurs malades ; & il n'est pas aisé de décider si la faux de la mort en immole plus que la lancette du Chirurgien.

J'ai souvent été étonné comment beaucoup d'entr'eux échappent aux maladies

454 *Essai sur les Maladies*

aiguës qui les attaquent , (je ne dirai pas sans remèdes , car , dans ce cas , je ne m'en étonnerois pas) , mais en mangeant beaucoup & plus qu'à leur ordinaire. En effet , dès que les paysans sont malades , malgré la pauvreté dans laquelle ils gémissent , leurs parens , leurs amis les viennent voir en foule , leur apportent des œufs , des poulets , & les mets qu'ils en apprêtent , ou les guérissent ou les délivrent plutôt d'une vie que la misère leur rend à charge ; aussi a-t-on coutume de dire dans notre pays , que les gens de la campagne vont à l'autre monde après avoir été rassasiés & remplis de nourriture , tandis que les habitans des villes meurent de faim & de jeûne au milieu des tourmens que les Médecins leur font éprouver.

Dès qu'ils entrent en convalescence , ils reprennent leur premier train de vie , & se bourrent d'ail , d'oignons qui leur tiennent lieu de mets succulens & analeptiques. Je croirois volontiers que ces substances âcres font l'office de médicamens , & que leur estomac & leur sang tournant à l'acide après les travaux & les fatigues de l'été , les oignons & l'ail , comme tous les remèdes anti-scorbutiques , sont propres à dissoudre ce

gluten , & à émousser cet acide. J'en ai connu beaucoup qui , par l'usage de l'ail & des oignons avec du bon vin , se sont guéris au milieu de l'hiver des fièvres tierces dont ils étoient attaqués.

Galien rapporte (a) l'histoire d'un payfan qui se guérit de la colique de la maniere suivante. Il se ceignit fortement , mangea ensuite de l'ail avec du pain , continua son travail pendant tout le jour , & fut délivré de son mal. « C'est » pourquoi , dit Galien , j'appelle l'ail la » thériaque des Payfans , & je pense que » si on en interdisoit l'usage aux Thra- » ces , aux Gaulois , ou à ceux qui habitent » des pays froids , on leur nuiroit in- » finiment ». Nos Laboureurs ont un autre remede pour la colique , ils prennent & pilent les feuilles d'ivette (1) , & ils en font un cataplasme avec des

(a) 12 Met. , c. 8.

(1) L'ivette est une plante échauffante , qui ne pourroit tout au plus convenir que dans la colique venteuse. Elle seroit même très-dangereuse dans la colique inflammatoire. Les Auteurs de matiere médicale la rangent parmi les médicamens vulnéraires , céphaliques , hystériques , &c. Ils la recommandent dans le rhumatisme , la paralysie , les affections catarrhales , &c.

jaunes d'œufs, qu'ils appliquent sur le ventre.

On trouve dans Hippocrate une histoire assez curieuse (a); voici ses propres paroles : « Il y a des situations qui » soulagent. Ainsi un homme qui tra- » vailloit l'osier étant attaqué de dou- » leurs vives, se trouva mieux en s'ap- » puyant fortement sur l'extrémité d'un » bâton (b) ». Hippocrate n'ayant pas indiqué le lieu de la douleur, Galien, dans son Commentaire, pense que c'étoit la main. Vallesius imagine que ce malade avoit une colique, & qu'il comprima avec le bout d'un bâton le lieu de la douleur, où il avoit un sentiment pareil à celui que causeroit un croc de batelier enfoncé dans le ventre. Il dit que de telles douleurs diminuent « par » une compression forte; par le mouve- » ment du corps, & le changement de » figure » moyens que la nature indique elle-même, puisqu'on cherche à se soulager en portant la main ou le poing sur l'endroit douloureux; ce qui empêche

(a) ; In 6 Epid.

(b) *Figura magis allevantes; velut qui sarmenta manu necebat & obtorquebat, præ doloribus decumbens, correptâ faxilli summâ parte seipsum infixâ inharebat, melius habuit.*

& la distension & l'élevation de cet endroit. C'est ainsi qu'Hippocrate recommandoit la compression avec la main dans les affections hystériques, afin de contenir la matrice dans ses limites; remede que j'ai éprouvé être très bon, & surpasser en qualité tous les médicamens hystériques.

Pour résumer sur ce que nous avons dit assez au long de la guérison des Laboureurs, l'expérience & la raison nous apprennent que leurs corps brisés par le travail & mal nourris, sont épuisés par des saignées trop grandes & trop répétées, aussi bien que par des purgatifs trop réitérés, & qu'ils supportent plus facilement les vomitifs. Les ventouses scarifiées font des merveilles dans leurs fievres continues, soit à cause de la confiance qu'ils y mettent, soit à cause d'une vertu qui nous est cachée. Les alexipharmques qui leur conviennent, doivent être pris dans la classe des remedes volatils. On imite en cela la nature qui les rend sujets aux sueurs copieuses en hiver & été, comme cela s'observe chez les hommes qui font des exercices violens. Dès qu'ils ont vaincu la maladie & qu'ils sont entrés en convalescence, on doit leur permettre de retourner dans

458 *Essai sur les Maladies*

leurs chaumières, & de reprendre leur façon de vivre accoutumée, & se souvenir que Platon (a) se moquoit avec raison du Médecin Hérodicus qui vouloit prescrire des règles diététiques aux Ouvriers.

Telle est la méthode simple & précise dont je crois qu'on doit se servir pour traiter les habitans de la campagne, qui, sans cette cure accélérée, languissent & deviennent plus malades à force de médicamens (1).

(a) 3 De Repub.

(1) La mauvaise nourriture & les changemens subits de l'air sont deux causes puissantes qui, malgré la salubrité de la campagne, agissent sur ses habitans, & les exposent à des maladies graves & souvent épidémiques. Ramazzini a décrit une fièvre tierce qui a attaqué les gens de la campagne en 1690, & qui ne s'est point répandue dans la ville de Modene. Ces épidémies ont leur caractère particulier; & c'est aux Médecins, qui sont à portée de les observer, à en donner l'histoire.

Quant aux travaux de la campagne, ils sont de nature à incommoder peu les hommes qui s'y livrent. Il n'y a que le long & pénible exercice de certaines parties qui puisse les affecter. Ainsi les Terrassiers, les Vignerons, les Moissonneurs, &c., qui sont obligés de se tenir sans cesse courbés, restent dans cette situation gênante lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge. On voit souvent, parmi ces Ou-

vriers, des vieillards pliés en deux, & hors d'état de travailler. Lorsque ce mal est ancien, il n'y a absolument aucun remède à y apporter. Peut-être ces hommes pourroient-ils le prévenir en se courbant moins qu'ils ne font dans leurs travaux, en se redressant de temps en temps, & en se faisant tous les jours, sur l'épine, des frictions douces avec une flanelle imbibée d'huile récente.

Il en est de même des mains de ceux qui manient la bêche, la houe, & tous les instrumens du labourage. Leurs doigts deviennent peu-à-peu crochus, se roidissent dans cet état, de sorte qu'ils ne peuvent plus les redresser. Ces maux sont inévitables, & il n'y a que l'interruption & le repos dans leur ouvrage, qui pourroit les en garantir.

Mais les gens de la campagne ont encore moins à craindre les maladies qui les attaquent, que les abus qu'ils commettent, ou qu'ils laissent commettre par des gens grossiers & sans connoissance auxquels ils donnent leur confiance. Il y a, dans les provinces, de ces hommes sans état, qui, avec des certificats souvent falsifiés, vont guérissant ou plutôt tuant tout ce qu'ils rencontrent. Les remèdes incendiaires & âcres, qu'ils vendent cher aux malheureux payfans, rendent leurs moindres maladies mortelles; & le seul mérite de ces Charlatans, c'est de promettre la guérison qu'ils ne tiennent pas. Il vaudroit mieux cent fois ne rien faire du tout, que d'avoir recours à de pareils remèdes.

Lorsque les habitans des campagnes sont pris de fièvre ou de mal-aise, ils doivent faire diète, ou au moins diminuer beaucoup leurs alimens, boire de l'eau pure, ne pas s'étouf-

fer sous les couvertures , ouvrir les fenêtres de leurs chambres , écarter la foule de leurs parens qui viennent , par leurs haleines , corrompre encore l'air mal-sain qu'ils respirent : ils doivent aussi , lorsque le voisinage leur permet , appeler à leur secours des Médecins , qui tous se font un devoir de visiter & de donner leurs soins aux malheureux comme aux riches.

Les Curés , les Syndics des villages , & tous les gens à portée de veiller à la conservation de leurs habitans , peuvent leur être très-utiles , en écartant les Charlatans & tous les Guérisseurs sans titre , & en puisant dans l'*Avis au peuple* , de M. Tissot , & dans la *Médecine domestique* du Docteur Buchan , traduite par M. Duplanil , des connoissances précieuses , pour traiter eux-mêmes les malheureux qui périssent quelquefois faute de secours.

Il y a encore bien des préceptes à donner aux habitans de la campagne , mais que les bornes que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas de détailler ici. Nous terminerons cette note par deux avis importans.

1°. Ils s'exposeront le moins qu'ils pourront aux chaleurs du soleil , de peur de subir le sort de ces deux Moissonneurs dont parle le Baron Vanîwieten , qui , pour avoir dormi nue tête sur du foin à l'ardeur du soleil , moururent , en vingt-quatre heures de temps , d'une inflammation des membranes du cerveau.

2°. Ils auront soin de ne pas boire de l'eau de source qui est très-froide , lorsqu'ils se trouvent altérés par leurs travaux , mais d'attendre un peu & jusqu'à ce qu'ils aient moins chaud. De l'eau raisonnablement fraîche , avec un peu de vinaigre , est une boisson salutaire , & qui les désalterera très-bien,

CHAPITRE XXXIX.*Des Maladies des Pêcheurs.*

SI les gens de la campagne qui labourent & ensemencent les terres, font vivre les peuples en leur fournissant les biens de première nécessité, les Pêcheurs en épuisant les mers & les fleuves de leurs habitans, contribuent aussi à les nourrir & à orner leurs tables. Le Continent seul ne suffiroit pas pour alimenter une si grande quantité d'hommes, si la mer ne leur-fournissoit pas l'énorme quantité de poissons qu'elle nourrit dans son sein; c'est pour cela que les villes maritimes & les ports de mer souffrent moins des ravages de la misère, que les régions méditerranées. Il y a certains peuples ichtyophages qui ne vivent que de poissons, tels sont les habitans de la Mer Rouge, qui font cuire les poissons sur des pierres échauffées par les rayons du soleil, & qui s'en nourrissent comme de pain. La Médecine doit donc avoir autant de soin des Pêcheurs que des Laboureurs, lorsqu'ils sont attaqués de quelque maladie, (ce qui leur arrive

462 *Essai sur les Maladies*

assez souvent), puisque, suivant Hippocrate, cet Art doit ses secours à tous les hommes. Lorsqu'un Médecin aura un Pêcheur à guérir, il fera bien de repasser en lui-même les maux & les difficultés de ce métier; les vents qu'ils sont obligés d'essuyer, les froids rigoureux des hivers, & les chaleurs excessives de l'été qu'ils supportent; leur manière de se nourrir, leur genre de vie irrégulier, le travail qu'ils sont forcés de faire la nuit, tandis que les autres Ouvriers se reposent des fatigues de leurs ouvrages de jour. Ainsi les Apôtres se plaignoient au Sauveur du Monde de n'avoir pris aucun poisson pendant la nuit. Le sort de ces hommes est donc digne de compassion. Souvent une petite nacelle fait toute leur demeure; & quand ils sont malades, ils se font transporter dans les hôpitaux, dont les Médecins ne peuvent les guérir comme il convient, s'ils ne connoissent pas leur métier.

Leurs habits continuellement humides, les rendent sujets à toutes les maladies qui dépendent de transpiration supprimée, comme aux fievres aiguës, aux pleurésies, péripneumonies, à la toux, la dyspnée, & aux autres maladies

de la poitrine ; les poissons les plus communs dont ils se nourrissent , réservant les plus rares & les plus chers pour la bouche des Grands comme ce turbot dont parle Juvenal (*a*), leur donnent une apparence cachectique , & les fait tomber dans l'hydropisie. « Les alimens foibles rendent la vie courte » , a dit Hippocrate (*b*), ou bien , suivant Vallesius , ne concourent pas à la prolonger ; c'est pour cela que Levinus Lemnius (*c*) a écrit que , quand on mangeoit du poisson , il falloit manger en proportion plus de pain , parce que la premiere de ces nourritures se putréfie très-vîte. Leurs jambes sont aussi attaquées d'ulceres très-difficiles à guérir , à cause des lieux humides où ils habitent (1). Les ulceres

(*a*) Satyr. 4.

(*b*) 5 In 6 Epid. , tex. 20.

(*c*) De occ. nat. mirac. , l. 2 , c. 21.

(1) Nous avons eu occasion de voir un exemple de cette vérité. Un de ces Ouvriers qui tirent le bois hors de l'eau , se blessa à la jambe , qu'il tenoit plongée dans l'eau , avec une espede de hache qui leur sert à séparer les bûches des trains. Le soir , sa jambe s'enflamma , & il ne put le lendemain retourner à son ouvrage. Les cataplasmes , une saignée , calmerent pour l'instant les accidens : mais comme ils devinrent de plus en plus violens , on

464. *Essai sur les Maladies*

des Pêcheurs d'eau douce, de riviere & d'étang, sont très-différens de ceux qui attaquent les Pêcheurs sur mer; ceux des premiers sont sales, dégénération facilement en gangrene; ceux des autres sont secs & livides, comme nous le fait remarquer Hippocrate (a), qui propose, pour la cure de ces ulceres, une fomentation d'eau salée. Ce passage avoit besoin d'explication. En effet, il paroît

fut obligé de faire une incision à l'endroit blessé, on le traita méthodiquement & comme une plaie simple. Malgré tous les soins possibles, le mal ne s'adoucissoit pas; & la plaie, loin de se cicatrifer, fit des progrès, & se creusa des clapiers qu'on ouvrit. La pierre à cautere, appliquée à cette époque, procura une suppuration abondante & longue: enfin, au bout de plus de deux mois, l'ulcere se cicatrifa avec peine; le malade, à l'instant où nous écrivons, marche encore difficilement, & sa jambe enfle tous les soirs. Il éprouve du mieux par des embrocations de gros vin avec des plantes aromatiques: on ne peut douter que la longueur de cette maladie n'ait été produite par l'eau bourbeuse & sale qui pénétra par la plaie, parce que le blessé eut l'imprudence & le courage de rester dans l'eau après sa blessure; d'ailleurs le relâchement qu'un bain continuel & sale doit apporter dans toutes les fibres des jambes, a dû aussi contribuer à la lenteur de cette cicatrification.

(a) In lib. de humid. usu, n. 7.

d'abord peu conforme à la raison de se servir d'eau salée qui irrite par son âcreté, & ne peut qu'augmenter le flux des humeurs vers ces ulcères secs & livides. Mais Martianus démontre qu'Hippocrate a eu raison de prescrire ce remède, parce que les ulcères des Pêcheurs en mer étant durs & secs, l'irritation produite à propos, doit les conduire à la suppuration, le seul moyen de guérison dans ce cas-là. Galien fait à ce sujet la même remarque (a) : il faudra traiter autrement les ulcères de ceux qui pêchent dans les fleuves & les étangs ; les médicamens desséchans leur conviennent, puisque, suivant Hippocrate (b), « un ulcère sec est plus près de la guérison qu'un humide ». Les Pêcheurs en mer ont aussi coutume d'avoir le ventre ferré, quoiqu'ils soient plus grands mangeurs que ceux qui vivent sur terre. Vanhelsmont (c) qui a observé ce phénomène, en rapporte la cause à l'air imprégné de particules salines, qui aiguissent l'appétit & resserrent en même temps le ventre, & au mouvement des eaux qui renouvelle

(a) De simpl. Med. fac., l. 1, c. 7.

(b) De ulcerib.

(c) Blev. hum., n. 36.

466 *Essai sur les Maladies*

continuellement l'air, & augmente la fermentation du sang. Ainsi les lavemens d'eau salée font rendre beaucoup de matière, mais occasionnent un dessèchement après l'évacuation qu'ils procurent. On trouve dans Hippocrate (a) un passage remarquable où il dit, « qu'on se trompe » sur les propriétés des eaux salées, & « qu'on les ignore absolument, en disant qu'elles sont capables de lâcher » le ventre, puisqu'au contraire elles « produisent un effet opposé à ces évacuations ». Combien donc sont éloignés des préceptes de notre divin maître, ceux qui, lorsque le ventre est resserré, prescrivent des clystères âcres, & où le sel entre en grande quantité. Pour cette maladie des Pêcheurs, il faut préférer les lavemens émolliens & huileux, les doux relâchans, & les purgatifs peu actifs.

Les Pêcheurs sont encore sujets à l'engourdissement des bras & des pieds, lorsqu'ils prennent une torpille dans leurs filets; la mer a ses animaux vénimeux comme la terre, & Pline en a fait mention (b). Si l'on en croit Dioscoride,

(a) De aërib., aq. & locis, n. 16.

(b) Hist. Nat., l. 9, c. 88.

Mathiolo , Plin , & quelques autres Naturalistes , cette maladie ne se gagne pas seulement par le contact du poisson , mais encore par une vapeur vénéimeuse qui se communique au bras du Pêcheur par sa ligne ou son javelot (1). Mais Etienne Lorentinus a prouvé par un grand nombre d'expériences , que cet engourdissement n'est produit que par le contact immédiat de ce poisson , & non de toutes

(1) Cette propriété de la torpille , découverte depuis quelque temps dans un autre poisson , *l'anguille tremblante de Cayenne* , & qui existe peut-être dans plusieurs animaux , a beaucoup d'analogie avec les phénomènes produits par l'électricité. Cette espèce de commotion que la torpille donne lorsqu'on la touche , se fait encore ressentir avec plus de force par le contact de l'anguille tremblante ou électrique. Ses effets durent plus ou moins long-temps , & sont plus ou moins vifs , suivant le degré de sensibilité & d'irritabilité du sujet qui la reçoit absolument comme dans la commotion électrique. Est-elle due , ainsi que cette dernière , à un fluide qui a ses propriétés & ses loix particulières ? On assure que l'anguille tremblante , observée à Londres , a donné une étincelle avec la commotion. Nous connoissons un Médecin Naturaliste qui soupçonne que ces poissons respirent le fluide électrique. Il n'y a que des observations ultérieures & suivies qui puissent autoriser cette conjecture ingénieuse & d'ailleurs vraisemblable.

468 *Essai sur les Maladies*

les parties de son corps, mais seulement de certains muscles faits en forme de faux. Sennert a traité assez au long de la qualité engourdissante de la torpille, & des remèdes qu'il convient d'employer, lorsqu'on a touché ce poisson (1).

(1) Pour éviter les maux que procure l'humidité, Hecquet & les Auteurs du Dictionnaire de Santé conseillent aux Mariniers, & à tous les Ouvriers qui travaillent sur l'eau ou dans l'eau même,

1°. De se couvrir le mieux possible, de porter sur leurs habits une capote de toile cirée, & de garnir leurs jambes de bottines.

2°. De changer de linge après leurs travaux, & de se faire des frictions devant le feu.

3°. D'avoir dans leurs poches un mélange d'eau & d'eau-de-vie, un poisson de cette dernière sur une pinte d'eau, & d'en boire un coup si-rôt qu'ils se sentent saisis de froid.

4°. De prendre du tabac, ou de le fumer, afin de se garantir des mauvais effets de l'air épais & mal-sain qu'ils respirent sans cesse.

Ces hommes sont aussi exposés à périr dans l'élément qui les fait vivre. S'ils n'ont resté dans l'eau que quelques heures, on doit leur administrer les moyens suivans, & espérer de les rendre à la vie. On doit les couvrir en sortant de l'eau, les approcher du feu par degrés, leur faire des frictions par tout le corps, leur faire respirer des eaux spiritueuses de l'alcali volatil. On pourra introduire l'air dans leur trachée-artère de bouche à bouche, ou

bien par le moyen d'un tuyau. On les couvrira de cendres, ou de sable chaud, de fientes desséchées, de sel marin en poudre; & lorsqu'ils auront donné des signes de vie, on aura recours aux saignées, on les fera vomir avec les potions émétisées, l'oxymel scillitique, & on finira la cure en soutenant la circulation, & ranimant les forces vitales par le vin & les cordiaux. Les boîtes fumigatoires, déposées dans tous les corps-de-garde, seront de la plus grande utilité dans ces cas malheureux. Ce secours nécessaire prouve que le Gouvernement a les yeux ouverts sur la santé publique, & que sa sagesse ne laisse rien à désirer sur les besoins des citoyens.

On trouvera beaucoup de détails sur cet objet important, dans les Ouvrages que M. Pia a publiés sur les moyens de rappeler les noyés à la vie.



C H A P I T R E X L.*Des Maladies des Armées.*

L'ART Militaire qui dispute de rang & de noblesse avec les Belles Lettres, aussi bien que du droit de faire passer le nom des hommes à la postérité, me paroît différer essentiellement des autres Arts, en ce que ceux-ci s'occupent du soutien de la vie, & qu'il paroît institué pour en trancher le fil, ou pour en diminuer le cours. De notre temps, il n'y a assurément aucun genre de vie plus malheureux que celui des soldats soudoyés, soit dans les Armées, soit dans les sièges, ou dans les quartiers d'hiver; la discipline militaire qui s'est relâchée sur l'entretien de la santé des soldats, contribue beaucoup à leur malheur. Les tristes restes de ceux qui ont échappé au fer & au feu après les expéditions, ont souvent à craindre des maux encore plus formidables; & on a vu quelquefois le dixième d'une Armée immolée par une maladie épidémique. De-là la célébrité ou plutôt l'infamie de ces fièvres des camps, & de plusieurs autres

maladies mortelles & contagieuse. Telle est, entr'autres, la fièvre de Hongrie qui s'est montrée pour la première fois, en 1566, dans la guerre de Pannonie, de l'Empereur Maximilien II, contre Soliman, fièvre dont Sennert nous a donné une excellente description (1). Ce Médecin la nomme fièvre militaire ou des camps, & en attribue la cause aux alimens de mauvaise qualité, aux eaux corrompues, dont on a fait usage, aussi bien qu'aux veilles, aux travaux excessifs, aux intempéries de l'air, à la pluie, la chaleur, le froid, aux terreurs inopinées, & à mille autres maux semblables qui ne sont bien connus que de ceux qui en ont fait la funeste expérience.

Rien, selon moi, n'est plus capable de faire naître ces maladies, que la malpropreté & le peu d'ordre qui regne dans les camps. Autrefois chez les Israélites; une loi divine défendoit aux soldats de satisfaire aux besoins naturels dans leurs camps, & leur enjoignoit de creuser à cet effet un trou dans un endroit écarté (a),

(1) Il y a aussi un Traité particulier de Teichmeyer sur cette maladie, intitulé : *De morbo Hungarico, seu febre Castrensi*. Jenæ, 1741.

(a) *Habebis locum extrà castra ad quem*

472 *Essai sur les Maladies*

& de recouvrir leurs excréments de terre; chaque soldat avoit à son côté un bâton pointu pour cet usage. J'ai appris que cette loi étoit encore en vigueur parmi les Turcs, dont les Armées sont entretenues avec la plus grande propreté. Je n'ai jamais pratiqué dans les camps, mais j'ai appris par des Médecins des Armées, que dans ces lieux, il regne une odeur si affreuse, que rien n'est comparable à sa fétidité; il n'est donc pas étonnant qu'il y naisse des maladies particulières inconnues dans tout autre lieu, & qui demandent un traitement particulier : plusieurs savans Médecins ont écrit sur ces maladies. Tels sont Mindererus qui a donné un Traité sur la Médecine Militaire; Henri Scretta qui a décrit une fièvre maligne des camps, & le savant Antoine Portius qui a fait un ouvrage sur la maniere de conserver la santé des soldats dans les camps (1).

egredieris ad requisita natura, & habebis paxillum cum armis tuis, cumque sederis per circuitum & egesta operies, quo relevatus est; Deus enim ambulat in medio castrorum.

Deuteron., cap 23.

(1) Plusieurs autres Médecins avoient écrit sur les maladies des Armées avant ceux que Ramazzini cite. Voyez la note à la fin de ce

Je me figurois que la Médecine des camps étoit bien différente de celle des villes ; qu'elle n'avoit pas de loi, & qu'on y prescriroit des remedes avec une assurance qui tenoit de la témérité. Je m'imaginois qu'à l'instar de la maniere de vivre de ces lieux, l'art de guérir y devoit être prompt ; que l'occasion étant précipitée, l'expérience devoit être funeste ; & qu'enfin un Médecin ne pouvoit pas faire tout le bien qu'il desiroit, à cause des hafards & des événemens inopinés, aussi bien que du changement fréquent de campement ; ce qui doit empêcher les malades eux-mêmes de s'y prêter. Mais le célèbre George Erricus Barntorff, premier Médecin du Duc d'Hanovre, m'a appris, lorsqu'il vint à Modene, que la Médecine des camps n'étoit pas si grossiere ni si inexacte qu'on le croit communément, parce que les Princes & Généraux d'Armées, pour leur bien & celui de leurs soldats, paient à grands frais des Médecins habiles, & se munissent d'un assortiment complet de remedes. Ainsi

chapitre. Il paroît qu'il a choisi ces trois Auteurs de préférence, & qu'il les a indiqués comme les meilleurs de son temps.

474 *Essai sur les Maladies*

dans la guerre de Troye , le célèbre Machaon secouroit les Grecs. Ce Médecin savant (Barfntorff) qui a assisté en Hongrie les troupes de Brunswick & de Lunebourg dans cinq camps différens , m'a appris beaucoup de faits intéressans , que je me fais un devoir de publier ici , & dont je lui dois l'hommage.

Outre les blessures qui sont les récompenses des Militaires , toutes les maladies des camps peuvent se rapporter à deux principes , suivant l'illustre Medecin, à qui je dois ces détails ; savoir, à la fièvre maligne & à la dysenterie , dont elles ne sont que des acolytes , & dont elles reconnoissent l'empire. Il en rapporte la cause prochaine & immédiate à un miasme virulent , reçu dans la masse du sang , & combiné avec ce fluide , & la cause occasionnelle à la longueur du campement dans le même lieu , aux cadavres des hommes & des animaux , & à leurs excréments qu'on n'enterre pas , & qui sont capables de corrompre l'air par les exhalaisons pernicieuses , & de porter la mort dans le foyer de la vie. Il attribue cette malignité à un acide impur volatil & très-actif qui détruit & altere la nature des esprits & des humeurs par un mouvement de fer-

mentation qu'il y excite. Il dit que les fièvres malignes commencent ordinairement vers la fin de l'été, & qu'elles sont suivies de céphalalgies, de délires, de convulsions, de flux colliquatifs, comme la cause l'est de ses effets. Il a observé qu'elles abandonnent les camps & battent en retraite, dès que les nuits commencent à être froides, parce que le soleil s'éloignant, l'air se resserre, concentre en un foyer particulier les vapeurs férides, & fait cesser la malignité en même temps que ces vapeurs se dissipent, & que l'acide solaire diminue d'activité.

C'est donc dans l'air corrompu & infecté, qu'est semé ce germe de malignité, qui produit & entretient la fièvre des camps; de sorte que s'il y a quelques maladies à qui le *quid divinum* d'Hippocrate convient, ce sont assurément les fièvres des camps qui le méritent (1). On peut

(1) C'est encore une question de savoir si l'air contient des molécules contagieuses, & s'il suffit seul pour donner des maladies de cette nature à des hommes sains d'ailleurs. Il y a cependant quelques maladies dans lesquelles il est prouvé que l'air ne fait rien pour leur production; telles sont, par exemple, la vérole, la rage, & la petite vérole. M. Paultet, qui a donné une histoire très-complète de cette dernière maladie, prouve dans son

476 *Essai sur les Maladies*

dire la même chose des remèdes qu'on y emploie. Hippocrate nous apprend lui-même que les malades où il reconnoissoit ce quelque chose de divin, devoient leur naissance à l'air (a); ce pere

dernier Ouvrage, *Le seul Préservatif de la petite vérole*, que l'air seul ne peut la communiquer, & que le virus qui lui donne naissance est d'une nature fixe, & doit être porté en substance dans nos humeurs pour produire ses effets. Mais doit-on conclure de-là que la contagion de toutes les autres maladies réside de même dans des molécules fixes qui ne peuvent être volatilisées? Ne peut-il pas se faire que les miasmes virulens soient assez subtiles pour voltiger dans l'air, & être portés par ce fluide dans notre corps, qu'il pénètre si facilement & en si grande quantité? Le pus variolique, par exemple, desséché & réduit en poussière, donne la petite vérole, pris par le nez comme du tabac: ne peut-on pas concevoir que des molécules de cette poussière peuvent être assez ténues pour être suspendues dans l'air, & obéir à ses différentes impulsions? On ne peut encore rien établir de certain à cet égard. Il y a, il est vrai, de fortes présomptions pour la puissance de l'air dans les maladies contagieuses, d'une nature très-maligne, comme la peste: cependant l'on manque de preuves décisives, & l'on ne peut encore combattre victorieusement l'opinion de ceux qui regardent l'air comme innocent dans tous ces cas.

(a) De flat., n. 4.

de la Médecine attribue le principe des maladies au Ciel & à l'air, & appelloit cet élément l'auteur & le maître des événemens qui arrivent à nos corps. Vanhelmont (a) a entendu par ce *divinum*; la propriété admirable de son ferment. Le célèbre Barfntorff remarque qu'Hippocrate, dans son Livre des Maladies (b), appelle *αεριστηδαια* le principe des maladies dû au Ciel; & qu'il s'est servi du même mot dans son Livre de la Médecine Ancienne (c), pour désigner une humeur acide opposée à une douce; ce qui démontre qu'on peut expliquer convenablement la contagion prise de l'air par un acide volatil.

Les symptômes précurseurs de ces fièvres sont un trouble, un ennui de la vie & de soi-même, que les malades éprouvent un ou deux frissons légers, indices certains du miasme virulent qu'on a contracté. Ceux qui l'accompagnent sont l'insomnie, le délire, une grande chaleur, des anxiétés dans les entrailles, une envie de dormir accablante, des douleurs de tête, & souvent des sueurs jusqu'à l'état de la maladie.

(a) In ign. hosp.

(b) L. 4, n. 26,

(c) N. ultim,

478 *Essai sur les Maladies*

Il faut avoir la plus grande attention , suivant notre Auteur , à la présence ou à l'absence de cette sueur , pour porter un pronostic assuré sur la suite de la maladie. Le pouls grand qui l'accompagne même dès le commencement , donne une espérance certaine de salut , malgré les symptômes dangereux qui tourmentent le malade ; tandis que ceux dont la maladie paroît plus douce , & qui n'ont point de sueur , meurent sans qu'on s'y attende. Il ne faut pas non plus s'inquiéter tant si elle ne paroît pas dans les jours critiques , puisque Hippocrate nous apprend que toute sueur est bonne , lorsqu'elle rend la maladie moins grave.

Quant à leur cure , il atteste que la saignée y fut presque toujours funeste , & qu'il s'en est scrupuleusement abstenu. Après un ou deux frissons , avant que de laisser le miasme vénimeux pénétrer plus avant dans les organes vitaux , il administroit un alexipharmaque volatil , tel que la teinture bézoardique de Vedelius , avec l'esprit de corne de cerf rectifié. Ensuite il passoit à un cardiaque plus doux , tel que la poudre de contrayerva , la corne de cerf , le sel de vipere , administré toutes les six heures , jusqu'à ce que la

sueur coulat abondamment. Alors il agissoit moins, diminuoit peu-à-peu la dose & la fréquence du remede, se gardoit bien de lâcher le ventre, à moins que la nécessité ne l'y contraignît, parce qu'il avoit remarqué qu'un flux de ventre diminuoit la sueur & la transpiration; au contraire il entretenoit ces deux dernières excretions par une décoction d'avoine & de scorfonere, par la corne de cerf rapée, & d'autres remedes semblables; les vésicatoires aux bras & aux jambes lui ont constamment paru avoir du succès dans trois circonstances; savoir, dans l'assoupissement, les douleurs de tête, & dans les pétéchies cachées sous la peau.

Il pense qu'il faut traiter de même la dyssenterie des Armées, donner dans le commencement deux ou trois fois les mêmes bézoardiques, mêler à petite dose des opiates, pour arrêter le cours des humeurs vers le ventre, & ouvrir un chemin aux sueurs en relâchant les fibres nerveuses par les couvertures appliquées sur les malades, & en mettant sur le nombril une croûte de pain trempée dans de l'esprit de vin chaud. Quand la sueur couloit suivant ses vœux, si le malade avoit besoin de purgation, il leur donnoit une poudre laxative composée

480 *Essai sur les Maladies*

de rhubarbe, de corail rouge, de corne de cerf dans un bouillon; & ce remede deux ou trois fois répété, a souvent guéri la maladie, en y ajoutant, s'il en étoit besoin, un stomachique pour réveiller l'appétit.

Pour appaiser les douleurs de colique, il recommande beaucoup les remedes nervins, carminatifs mêlés aux opiates, comme la mixture polychreste décrite par Vedelius dans son Opiologie, & les sachets parégoriques composés avec les fleurs de camomille, les semences de lin, le son & le sel. Lorsque le flux de ventre dure trop long-temps, il a éprouvé des effets salutaires des absorbans & des styptiques; tels sont les remedes qui lui ont réussi dans les maladies des Armées, dont il a banni la saignée.

Quant aux maladies de solution de continuité, ou aux blessures, le Médecin célèbre dont je tiens ces détails, a une observation bien intéressante; c'est que dans les blessures, même les plus légères, & qui ne comportent aucun danger par elles mêmes, il y a quelque chose de malin & qui est propre aux camps. Il a vu dans les sieges qui durent long-temps, les blessures d'armes à feu les moins conséquentes, sur-tout celles qui

qui sont accompagnées de contusions & siégent à la tête, être très-difficiles à guérir, devenir mortelles par l'inflammation & la gangrene qui y surviennent, & couvrir de honte les Chirurgiens, au lieu de la gloire qu'ils méritoient par leurs soins assidus. On a même été jusqu'à soupçonner quelquefois les ennemis d'avoir empoisonné leurs balles; mais des déserteurs ayant instruit que les blessures des assiégés avoient le même sort, à cause de la malignité que l'air leur communique, on éleva plusieurs doutes sur ce soupçon, & on guérit plus heureusement les blessures en donnant intérieurement des remèdes bézoardiques & absorbans avec des vulnéraires céphaliques, en appliquant sur la partie blessée des médicamens appropriés à la nature de cette partie, en injectant avec une seringue dans les blessures la décoction d'absynthe, de scorfonere, de rhuë mêlée avec le miel, & en mêlant au digestif ordinaire l'huile de millepertuis, le baume du Pérou, & les remèdes semblables.

L'illustre Barnstorff, excellent observateur en tout genre, m'a appris aussi un fait bien curieux sur une maladie qu'il a vu fréquemment dans les camps,

482 *Essai sur les Maladies*

& qu'il m'a dit attaquer non seulement les simples Soldats, mais encore les Officiers; c'est un desir ardent & pressant de revoir sa patrie & sa famille, appelé en allemand *das heimwehe*, & qui est presque toujours très-dangereux. En effet, les Guerriers qui en sont atteints périssent ou d'une maladie qui leur survient, ou dans le carnage; & à peine, dit notre Observateur, de cent en échappe-t-il un; ce qui a donné lieu à ce proverbe qu'on dit dans les camps:

Qui cherche son pays, ne trouve que la mort.

Il dit avoir connu des hommes d'une assez bonne naissance, & d'ailleurs courageux, frappés comme d'un coup de foudre à la simple annonce d'une expédition, se mettre subitement dans l'esprit qu'ils y seroient tués, & être si certains de périr dans le combat prochain, que le jour d'avant ils disoient adieu à leurs amis, distribuoient leurs richesses, & pourvoyoient à leur sépulture, après quoi ils ne survivoient pas à la bataille qui se donnoit.

Cette maladie de l'esprit auquel une terreur réfléchie peint continuellement l'image de la mort, ne peut se guérir que par une impression contraire, un

amulette qui ranime la confiance du malade, & qu'on lui fait porter à temps & avant que le mal n'ait jetté de trop profondes racines. Une espece de cachet ou de sceau quelconque qu'on leur fait porter avec mystere, rétablit le cours des esprits enchainés par crainte, & détruit l'idée de mort dont ils étoient frappés.

Il y a tout lieu de croire que cet effet n'a pas lieu à cause d'une vertu particulière attachée à ce médicament mystérieux; mais que, comme la force de l'imagination & l'image de la mort toujours présente à leur esprit, abbat leurs forces, la même puissance peut détruire cette image & cette frayeur par la qualité du talisman auquel ils croient, quoique vraiment il n'en ait aucune. On trouve dans les différens Ecrivains beaucoup de choses sur les amulettes, & en général ils ne leur attribuent aucune vertu physique, que celle que peut procurer la crédulité de l'esprit qui cherche à se tromper, tant est vrai ce que Sénèque a dit, que certaines maladies se guérissent par fraude. Ici peut se rapporter un passage de Descartes sur la force de l'imagination, où il regarde comme un grand remede la distraction de l'ame, de l'idée où elle est attachée.

484 *Essai sur les Maladies*

En effet, « si quelqu'un, dit-il, se livre
 » tout entier aux tragédies qu'il voit re-
 » présenter, la crainte & la frayeur s'em-
 » pareront de lui, ses soupirs réitérés
 » marqueront la détresse de son ame,
 » son cœur & ses fibres se contracteront,
 » la circulation se ralentira, & il se for-
 » mera des obstructions dans son foie
 » & dans la rate; au contraire, si un
 » malade écarte de son esprit l'image
 » de son mal, s'il ne se représente que
 » des objets gais & réjouissans, il s'ou-
 » vrira ainsi un chemin à la santé ».

Je finirai ces détails par un fait bien singulier, que m'a communiqué le Médecin à qui je dois ce chapitre. Il a observé qu'après les combats, les cadavres qui sont restés sur le champ de bataille, & qui sont dépouillés de leurs habits, ont tous les parties génitales enflées, distendues, & comme préparées à l'acte de la génération; que les femmes même qui ont été tuées, ont la vulve roide, gonflée, & dans une certaine érection. Cela vient-il de ce que les soldats qui vont au combat, animés d'un courage presque furieux, poussent tous leurs esprits & leur sang hors de leur corps pour renverser leurs ennemis, & renversés eux-mêmes, ont leurs parties de la gé-

nération dans un état convulsif par les esprits qui y sont renfermés, ainsi que dans leur visage qui, même après leur mort, inspire encore la rage & la terreur. Il y a assurément une grande différence entre le visage d'un homme mort dans son lit d'une maladie aiguë ou chronique, & celui d'un homme mort violemment, & encore plus d'un soldat qui meurt aux champs de Mars. Valere Maxime rapporte, qu'à la journée de Canne, un soldat Romain mutilé, & ne pouvant tenir ses armes, se jeta sur la tête d'un Numide qui vouloit le dépouiller, le défigura en lui mordant le nez & les oreilles, & mourut au milieu de cette vengeance.

Tels sont les faits que j'ai cru rapporter, tant pour l'usage de ceux qui feront la Médecine dans les Armées, que pour ceux qui pratiquent dans les villes & les bourgs. En effet, quand la guerre ravage les Provinces & les Empires, souvent les troupes vont passer leur quartier d'hiver dans les villes, & les Médecins ont alors à traiter des maladies particulières aux soldats. Ces dernières années, les troupes Allemandes ayant passé l'hiver dans nos cantons, j'ai eu occasion d'observer les fièvres & les dys-

486 *Essai sur les Maladies*

senteries décrites dans les Auteurs, & je fais qu'il est mort beaucoup de militaires distingués par la faute de leurs Médecins qui, ne connoissant pas la Médecine des Armées, & le genre de leurs maladies, leur ont administré des remèdes à contre-temps, comme les saignées & les purgatifs violens, & ont oublié ou méconnu la principale indication qui est de corriger le miasme malin & actif, & de le chasser par les pores transpiratoires. Il faut donc suivre la méthode que j'ai indiquée pour ces maladies, & en croire à l'expérience qui doit prononcer en pareil cas. Toutes les fois que l'occasion de les traiter se présentera, on consultera avec fruit Mindererus, Scretta & Portius. Vanhelmont (a) fait en outre mention d'une fièvre qui parcourt toutes les périodes sans aucun sentiment de chaleur, & qu'il nomme fièvre des camps. Il y a quelque détail sur cette maladie dans Graaff (b), Bon-tekö (c), Etmuller (d), & quelques autres. Je terminerai ce chapitre en faisant

(a) De feb., c. 1.

(b) De suc. pancr.

(c) 2 Diatrib., de feb.

(d) 3, T. 1, c. 17, de feb.

observer que tous les Auteurs qui ont traité de ces maladies, en ont unanimement attribué la cause à un acide volatil, corrosif, sauvage & arsénical, & qu'il faut corriger, émousser ce venin, & sur tout le chasser dans les glandes cutanées par l'usage des sels volatils (1).

(1) Beaucoup de Médecins avoient écrit sur la santé des soldats, & sur les maladies des Armées, avant que Ramazzini eût donné son Traité des Maladies des Artisans au Public. Outre Screta, Mindererus & Portius qu'il cite avec éloge, il y en a une foule d'autres, dont voici les plus connus rangés par ordre chronologique:

Ambroise Paré : Maniere de traiter les plaies faites par arquebuses, flèches. Paris, 1551, in-8.

Ant. Schneberger : De bonâ militum valetudine conservandâ. Cracovia, 1564, in-8.

Leon. Botall. : De vulner. sclopetorum curandis. Lugd., 1565, in-12.

Joubert : Traité des arquebusades. Lyon, 1574, in-12.

Jos. Quercetan : Sclopetarius de curand. vulneribus qua sclopet. & simil. tormentor. ictibus acciderunt, liber cum antidotario spagyrico adversus eosdem ictus. Lugd., 1600.

Fab. Hildanus : De combustionibus libellus. Basl., 1607, in-8.

Ejusd. : De vulnere sclopetario. Oppenheim, 1614, in-8., fig.

Mart. Dickelius : Antidotarium militaria Jena, 1627, in-12.

488 *Essai sur les Maladies*

J. - Nic. Pechlin : *De vulner. sclopetorum in genere.* Kil., 1674, in-4.

Georg. Francus : *De feb. militum diatelicâ.* Francof., 1674, in-4.

J. - Val. Willius : *De morbis castrensis internis.* Hafnia, 1676, in-4.

Léon. Tassin : *Chirurgie militaire.* Paris, 1688.

Georg.-Ern. Stahl : *De curationibus castrensis.* Hala, 1711.

La plus grande partie de ces Ouvrages, il est vrai, appartient plutôt à la Chirurgie qu'à la Médecine Militaire, puisque, sur treize Auteurs cités, il n'y en a que quatre qui aient parlé des maladies internes.

Depuis Ramazzini, il a paru un grand nombre de Traités sur la Médecine des Armées. Nous n'en citerons que quelques-uns.

De milit. valet. tuendâ, Ant.-Mich. Alberti. Hala, 1729, in-4. *De preservatione morb. militar.* 1745, in-4.

La Médecine d'Armée ; par Meyserey. Paris, 1754, 3 vol. in-12.

Recueils d'Observations de Médecine des Hôpitaux Militaires, avec des formules à l'usage des Hôpitaux des Armées ; par M. Richard de Hauteferck. Paris, 1766, 2 vol. in-4.

Observations sur les maladies des Armées, traduites de l'Anglois du Docteur Pringle. Paris, 1771, 2 vol. in-12.

Description abrégée des maladies qui regnent le plus communément dans les Armées ; par M. Vanswieten. Paris, 1761, in-16.

Médecine d'Armée, &c. ; par M. Monro, traduction de l'Anglois par M. le Bégue de Presse, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Censeur Royal. Ce dernier Médecin a beau-

coup ajouté au travail du Docteur Anglois. Ces additions font, 1°. un Discours préliminaire très-étendu sur les moyens de conserver la santé des soldats en temps de guerre, & sur l'établissement & l'administration des Hôpitaux Militaires. 2°. Une Liste de tous les Ouvrages sur la Médecine des Armées, dont nous avons extrait celle que nous présentons dans cette note. 3°. Un Supplément à chaque chapitre, dans lequel il expose la doctrine de MM. Pringle & Vanswieten, avec les observations qui lui sont particulières. Ces additions considérables rendent cet Ouvrage un des plus complets qu'il y ait sur cette matière.

Enfin, M. Colombier, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, & Censeur de notre Essai, s'est beaucoup occupé de ce travail. On a de lui deux Ouvrages sur cet objet, qui peuvent être très-utiles à ceux qui pratiquent dans les Armées : savoir, le *Code de Médecine Militaire*, en 5 vol. in-12., & l'*Hygiène Militaire*.

La Chirurgie des Armées a beaucoup fait de progrès depuis le commencement de notre siècle : on a vu paroître successivement beaucoup de Traités sur les plaies d'armes à feu ; trois d'entr'eux sur-tout ont la réputation la mieux méritée.

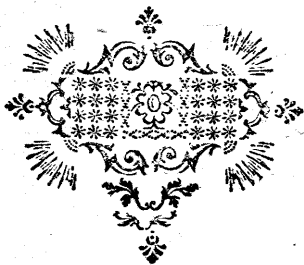
1°. *Traité ou Réflexions tirées de la pratique sur les plaies d'armes à feu ; par M. le Dran.* Paris, 1732, in-12.

2°. *Dissertatio de vulneribus machinarum ignivomarum*, à Laurent. Heijster. Helmstad, 1744, in-4.

3°. *Traité des plaies d'armes à feu ; par M. Ravaton.* Paris, en 1750, in-12., & 1768, in-8.

490 *Essai sur les Maladies*

Nous avons indiqué les principales sources où l'on peut puiser des connoissances sur la Médecine & la Chirurgie des Armées. Nous avons donné une liste abrégée de quelques Ouvrages rangés par ordre chronologique. Telle est la tâche que nous nous étions imposée, parce que nous avons cru qu'il étoit inutile de s'appesantir sur des objets traités par les plus grands Maîtres, & auxquels il n'y a rien à ajouter.



CHAPITRE XLI (1).*Des Maladies des Imprimeurs.*

LES Anciens , privés de l'Imprimerie, faisoient copier leurs ouvrages à la main. Cet Art que le quatrieme siecle a vu éclore , a peut-être fait plus de mal que de bien aux hommes. Lorsqu'après sa découverte , on en fit usage , des milliers d'hommes perdirent tout d'un coup l'avantage de gagner leur vie & celle de leurs familles ; les Moines se ressentirent eux-mêmes de sa mauvaise influence , & se virent enlever le gain honnête qu'ils faisoient en copiant des

(1) Ce chapitre , dans les différentes éditions de Ramazzini , est le premier du Supplément qu'il a ajouté à sa Diatribe en 1713. Nous avons cru qu'il étoit de notre devoir 1°. de retrancher ce titre séparé de SUPPLÉMENT , & de mettre les douze chapitres qui y sont contenus à la suite des précédens , afin que l'ordre soit plus exact & présente une suite de faits enchainés méthodiquement ; 2°. d'avertir le Lecteur de ce léger changement , qui ne fait aucun tort au Texte , afin d'éviter tout reproche , & de ne point manquer à l'exactitude que nous avons promise.

livres après leurs offices. L'Imprimerie n'a pas encore passé dans la Turquie, & Cornelius Magnus de Parme, fameux voyageur de l'Orient, rapporte que le bruit s'étant répandu dans Constantinople qu'on parloit au Divan d'introduire cet Art en Turquie, peu s'en fallut qu'il ne s'éleva une sédition ; il y a beaucoup de choses à dire pour & contre l'Imprimerie. On lit dans les nouveautés du Parnasse de Traj. Bocalinus, que l'inventeur de l'Imprimerie étant entré avec magnificence au Parnasse, pour prendre place parmi les gens de lettres, on le chassa comme le corrupteur des beaux Arts. Mais c'est assez nous occuper de l'histoire de cet Art ; nous devons passer aux maladies auxquelles sont exposés les Imprimeurs, & qui nous intéressent particulièrement.

Il y a deux classes d'Ouvriers parmi les Imprimeurs. Les uns, nommés Compositeurs, choisissent les lettres dans leurs cassetins, & forment les mots par leur arrangement, ou bien ils les replacent lorsque l'on ne se sert plus de la planche. Ce dernier ouvrage est le plus ordinaire. Ceux qui travaillent à la presse sont deux qui ont une occupation différente. L'un impregne d'encre des tam-

pons de peau remplis de crins, & en frotte les planches d'Imprimerie ; l'autre avec sa main droite meut la partie supérieure de la presse, & appuie fortement dessus ; de sorte qu'en un instant, tous les caracteres des planches se tra-cent sur le papier. Ils répètent cette manœuvre jusqu'à ce qu'ils aient tiré autant d'exemplaires qu'il leur en faut. Cette découverte seroit bien ingénieuse & bien utile, si elle ne seroit qu'à transmettre aux hommes les livres des vrais Savans, & non de ceux qui cherchent à tromper le Public. Les Compositeurs sont d'abord sujets aux maladies qu'occasionne la vie sédentaire. Les Ouvriers occupés à la presse sont exposés aux maux de la vie stationnaire & laborieuse. Leur ouvrage en effet agite tout leur corps, ils sont souvent accablés de fatigues ; & parvenus à un âge un peu avancé, ils sont forcés de quitter leur métier. Les Compositeurs ont en outre un autre malheur à craindre ; leurs yeux sans cesse attachés sur les caracteres noirs, s'affoiblissent peu à peu, & ils ont naturellement les organes mal constitués, ils deviennent sujets à la foiblesse de la vue, aux gouttes seréines, & aux autres maladies des yeux. J'ai connu deux freres

Imprimeurs qui avoient naturellement des yeux grands & faillans , & qui furent contraints d'abandonner l'Imprimerie , pour ne pas devenir tout-à-fait aveugles. Je me souviens qu'un jour ayant resté environ quatre heures dans un atelier d'Imprimerie , pour corriger un de mes Ouvrages , j'eus long-temps devant les yeux , après en être sorti , les images des presses que j'avois regardées avec attention , & que les songes me représenterent toute la nuit. La vue continue des caracteres , soit en les composant , soit en les brisant , affoiblit donc & énerve le ton des membranes & des fibres de l'œil , & sur-tout de la prunelle ; ce qui rend les Imprimeurs sujets aux maladies des yeux. Ils disent eux-mêmes , qu'après avoir travaillé toute la journée , en sortant de leurs ateliers , ils ont devant les yeux l'image de leurs caracteres pendant plusieurs heures , & quelquefois même pendant toute la nuit , image qui ne se détruit que par les autres objets multipliés qui se présentent à eux.

Outre les maladies des yeux , ils en ont encore d'autres à redouter , telles que des fievres continues , des pleurésies , des péripneumonies , & d'autres maladies de la poitrine. En hiver , après

avoir travaillé tout le jour dans des ateliers fermés & chauds, pour faire sécher leurs feuilles d'impression, ils s'exposent subitement & sans précautions à l'air froid qui bouche les pores de la peau, arrête la transpiration, & donne naissance aux maladies énoncées ci-dessus. Ce sont sur-tout les Ouvriers qui travaillent à la presse qui sont atteints de ces maladies, parce que l'effort excessif de leurs bras & de tout leur corps ayant provoqué la sueur, ils sortent témérairement de leurs ateliers, & vont au-devant du mal.

Quant aux secours que la Médecine peut donner à ces ministres de la république littéraire, je ne vois pas quel préservatif on peut leur indiquer, si ce n'est de les avertir de travailler avec modération, de se dérober à leur ouvrage quelques heures par jour, & d'avoir soin de ne sortir l'hiver de leurs ateliers, qu'enveloppés dans un manteau. Les lunettes seront utiles aux Compositeurs pour conserver la force de leurs yeux; ils feront bien de détourner la vue de temps en temps de leur ouvrage, de les frotter avec la main, pour exciter le mouvement languissant de leurs esprits, de les laver avec l'eau d'euphrase, de violette, &

496 *Essai sur les Maladies*

d'autres semblables. Dans leurs maladies aiguës , on les traitera avec les remedes appropriés à chacune d'elles ; mais pour les guérir avec plus de succès , il sera utile au Médecin d'être instruit du métier de son malade (1).

(1) Les Auteurs du Dictionnaire de Santé ajoutent aux maladies décrites par Ramazzini les tremblemens , les descentes , les hydropiques & les ulceres aux jambes , qui attaquent ceux des Imprimeurs qui travaillent à la presse. Il seroit à souhaiter , selon eux , pour leur santé , qu'ils travaillassent alternativement à la casse & à la presse. Ils recommandent aux Pressiers de se frotter , soir & matin , les bras avec l'huile d'olive , d'éviter les excès du vin & de la fatigue.

Ceux qui travaillent à la casse , ou les Compositeurs , sont sujets à certaines maladies particulieres. Quelques-uns d'entr'eux ont une coutume qui peut leur être funeste , c'est de mettre dans leur bouche les caracteres dont ils se servent pour la composition. A la longue du temps il peut s'amasser dans leurs intestins , une assez grande quantité de particules de plomb , pour leur donner la colique que ce métal a coutume de produire. Il est donc très-important de les avertir du danger qu'ils courent , en se livrant à une pareille habitude.

Nous devons encore leur mettre sous les yeux l'accident arrivé à un Compositeur , & rapporté par M. Gardane , pag. 43 de son Commentaire sur Stockhufen. Cet Ouvrier en travaillant , malgré une blessure qu'il s'é-

roit faite au pouce , perdit la main à la suite d'un ulcere qui s'y forma , & qui fut dû , sans doute , à l'irritation produite par le mélange métallique qui constitue les caracteres. M. Gardane demande si le régule d'antimoine est nuisible aux plaies ? Mais ne pourroit-on pas soupçonner le plomb d'avoir part à cet accident ? Ou bien seroit-il produit par l'alliage de ces deux substances métalliques , le plomb & le régule d'antimoine ? Quelle que soit la cause de ce malheur , les Compositeurs doivent éviter avec le plus grand soin de travailler , lorsqu'ils ont une blessure à la main ; ou du moins ils auront l'attention de défendre exactement la partie blessée du contact des caracteres , en la couvrant d'un linge blanc & d'un doigt de gant par dessus le linge.



CHAPITRE XLII.*Des Maladies des Ecrivains & des Copistes.*

Les Anciens avoient plus d'Ecrivains & de Copistes que de notre temps, à cause de l'Imprimerie qui leur manquoit; tout le monde sait qu'avant cette découverte, il y avoit dans chaque ville & dans les bourgs beaucoup d'hommes qui se soutenoient, eux & leurs familles, en copiant des Ouvrages. Rosinus prouve assez au long que les Ecrivains étoient esclaves ou affranchis. Par le mot *Notarii*, je n'entends pas ces hommes qui, parmi nous, font les actes & les testamens; mais ceux qui autrefois avoient le talent d'écrire très-vîte au moyen de certaines notes, d'où leur est venu le nom qu'on leur donnoit; ainsi Pline, au rapport de son neveu qui a écrit sa vie, avoit coutume, lorsqu'il voyageoit, d'avoir à son côté un Ecrivain muni d'un livre & de tablettes. L'hiver, les mains de cet Ecrivain étoient couvertes de gants, afin que la rigueur de cette saison ne dérobat aucun temps à ses étu-

des. Parmi nous, ces hommes qu'on nommoit *Notarii*, sont remplacés par les Secrétaires, les Greffiers & les Commis, qui, chez les Magistrats, dans les boutiques des Marchands, & aux cours des Princes, sont payés pour tenir les livres & les registres. Ce sont donc des maladies de ces Artistes que nous devons nous occuper. Il y a trois causes en général qui font naître ces maladies; premièrement l'usage où ils sont d'être continuellement assis. La seconde cause, c'est le mouvement perpétuel & toujours le même de la main; la troisième enfin, l'attention de l'esprit qui est nécessaire pour qu'ils ne fassent point d'erreurs, & pour qu'ils ne trompent pas ceux qui les emploient en faisant l'addition, la soustraction, & toutes les regles de l'Arithmétique. Les maux auxquels leur vie sédentaire les rend sujets, sont les obstructions du foie, de la rate, les crudités d'estomac, la foiblesse des jambes, une stase du sang veineux, & un extérieur cachectique. En un mot, ils sont privés des avantages que procure un exercice modéré: quand ils voudroient en jouir, leur état les en empêche, parce que, pour gagner leur vie, ils sont forcés d'écrire depuis le matin jusqu'au

soir. La nécessité où ils sont aussi de tenir sans cesse la plume, & de la mouvoir pour écrire, lasso leur main, & même tout leur bras, à cause de la tension continuelle & presque tonique des muscles & des tendons; ce qui fait qu'au bout d'un certain temps, leur main droite perd toute sa force. J'ai connu un Ecrivain encore vivant, qui, toute sa vie, a continuellement écrit, & qui y a gagné du bien; il s'est plaint d'abord d'une grande lassitude dans tout le bras, qui résista à toutes sortes de remèdes, & qui se termina par la paralysie complète de cette extrémité. Pour obvier à ce malheur, il s'accoutuma à écrire de la main gauche; mais après quelque temps, elle fut attaquée de la même maladie.

Ce qui fait le plus de mal à ces Artistes, c'est la contention d'esprit qu'ils sont obligés d'employer à leur ouvrage. La tension des fibres du cerveau & des nerfs, produit peu-à-peu l'atonie de ces parties. De là les migraines, les enchi-frenemens, les enrouemens, les fluxions sur les yeux, qui sont d'ailleurs affoiblis par l'aspect continuel du papier blanc. Ces maux, sur-tout, sont fréquens aux Calculateurs, qui sont employés au service des Marchands. Il faut mettre aussi

dans le même rang les Secrétaires des grands Seigneurs, dont il leur est très-difficile de saisir l'esprit. Quand ils écrivent leurs lettres, ils mettent leur imagination à la torture, tant à cause de la multiplicité des objets, que par la difficulté de les traiter au gré des Grands auxquels ils sont attachés, & qui veulent souvent laisser en balance & embarrasser ceux à qui ils écrivent. Aussi ceux qui font ce travail, le détestent-ils souvent aussi bien que la gêne de la Cour.

Quels secours la Médecine peut-elle apporter aux maux de ces hommes ? D'abord, pour se préserver des incommodités de la vie sédentaire, ils feront un exercice modéré les jours de fête, après l'Office divin. Les frictions leur seront aussi utiles. Ce remède a des qualités opposées suivant son administration. Celse a dit (a) : « Une friction forte endurecit » le corps, une douce l'amollit, une » multipliée le diminue, & une modérée le remplit » Ce passage appartient à Hippocrate (b). S'il y a des signes d'obstruction commençante dans les viscères, il fera bon d'administrer de temps en

(a) L. 2, ch. 14.

(b) De chir. offic., n. 11.

temps les apéritifs , & de les purger au printemps & à l'automne. Quant à la lassitude du bras & de la main droite , on pourra faire des frictions modérées avec l'huile d'amandes douces , à laquelle on ajoutera une petite quantité d'eau-de-vie pour renforcer ces organes. En hiver , de peur que leurs mains ne souffrent trop du froid , ils doivent porter des gants épais. Pour préserver la tête des maux qui la menacent , on recommande tous les remèdes céphaliques ; ceux sur-tout qui contiennent du sel volatil , comme l'esprit de sel ammoniac dont la seule odeur dissipe l'aïloupissement. On pourra aussi , pour purger la tête des humeurs qu'elle contient , administrer de temps en temps les pilules de J. Craton , les masticatoires & les parmiques , qui chassent au-dehors les humeurs séreuses : entre les masticatoires , on pourra choisir le tabac dont l'usage modéré peut leur être très-utile. On leur entretiendra le ventre libre avec des alimens doux & tempérans , ou avec des clystères , si les alimens ne suffisent pas. Hippocrate nous apprend (a) que la paresse du ventre trouble tous les

(a) 3 In 6 Epid.

organes , surcharge les vaisseaux de suc
impurs , & épuise le cerveau (1).

(1) Les maux qui attaquent les Ecrivains sont encore plus redoutables , lorsqu'ils sont produits par des écritures difficiles à déchiffrer.

Pour prévenir les maladies qui menacent leurs yeux , ils porteront de bonne heure des conserves , ils se frotteront soir & matin les yeux avec de l'eau & de l'eau-de-vie , & ils ne travailleront à la lumière que munis d'un défensif de taffetas verd , ou même , s'ils le peuvent , dans un lieu tapissé tout en verd.

Quant à la paralysie des mains , pour s'en garantir , ils se les laveront soir & matin avec du vin aromatique , ou une eau spiritueuse quelconque. On trouve , dans le Dictionnaire de Santé , une pommade composée de vin , de beurre frais , de sauge , de romarin & d'hyssope , dont ils peuvent se frotter les mains deux ou trois fois par jour avec succès. Le repos & la modération dans leur travail leur sera aussi d'un grand secours.



CHAPITRE XLIII.*Des Maladies des Confiseurs.*

ON a coutume, tant pour l'ornement des tables que pour d'autres usages, de confire avec le sucre différentes semences, telles que les amandes, les pistaches, les pignons, les fenouils, la coriandre & le fantonicum, aussi bien que les fruits encore verds. Ces préparations agréables pour ceux qui en usent, produisent de grands maux aux Ouvriers qui les font. On met les fruits & les semences dans une bassine de laiton, suspendue par une chaîne de métal, & sous laquelle est un réchaud rempli de charbons allumés. Le sucre liquide tombe goutte à goutte du robinet d'un vaisseau, suspendu à une certaine hauteur sur la bassine. A Venise où on fait beaucoup de dragées, deux garçons, & un seul dans d'autres endroits, agitent cette bassine, & par ce balancement, les semences & les fruits se couvrent d'une couche de sucre. Ces garçons occupés tout le jour à ce travail, le visage sur la bassine, respirent l'air chaud & les vapeurs qui s'en élèvent,

élevé, & gagnent ainsi très-facilement des maladies graves, comme des douleurs de tête, d'yeux, & des étouffemens très-violens.

Trois causes principales nuisent à ces Ouvriers : la vapeur du charbon qui brûle, l'odeur de la bassine échauffée, & enfin le sucre lui-même. Le charbon est un produit du feu, enfant noir du père le plus lumineux, dont on peut plus admirer que connoître la nature. « Qu'y » a-t-il dans les charbons, s'écrioit Saint » Augustin (a) ? N'est-il pas étonnant » que foible comme il est, au point de » céder au moindre coup, & d'être ré- » duit en poudre par une pression assez » modérée, il ait cependant assez de » force pour résister à tous les agens » les plus actifs, à la faulx du temps » même, comme le prouvent ceux qui » le posent pour liante, afin d'empê- » cher les disputes & de prévenir les pro- » cès » ? Mais ce qu'il y a encore de plus étonnant, c'est cette qualité pestilentielle qui tue en un moment, si on ne lui ouvre une issue libre dans l'atmosphère : qualité inconnue & cachée jusqu'à cette heure, & d'autant plus surprenante que

(a) De Civit. Dei, l. 21, cap. 4.

de la braise , allumée dans un lieu clos , ne produit pas le même effet (1). On a beaucoup d'exemples de cette force suffocative. Vanhelmont (a) nous a laissé l'histoire des maux que lui causa la vapeur des charbons. Au milieu de l'hiver ,

(1) La braise produit quelquefois des effets aussi funestes que le charbon. Il y en a plusieurs exemples. Il n'est d'ailleurs pas étonnant que sa vapeur ne soit pas aussi constamment meurtrière que celle du charbon ; la rhéorie de l'air fixe explique très-bien ce phénomène. Le charbon est du bois qu'on a éteint avant qu'il ait fini de brûler tout-à-fait. La braise est du charbon déjà brûlé , ou du bois qui a brûlé plus long-temps que celui avec lequel on fait le charbon. Dans le premier cas , on renferme toutes les vapeurs que le feu commençoit à volatiliser ; ces vapeurs rentrent dans le charbon , & se dissipent lorsqu'on l'enflamme de nouveau : c'est à cette volatilisation secondaire que sont dus les effets pernicieux que le charbon produit. La braise ne contient presque plus d'air fixe , & , si elle a été étouffée à propos , elle n'en rend que peu lorsqu'on l'allume , & n'altère presque pas l'air qui l'environne : c'est aussi à l'absence de l'air fixe de la braise qu'est due la promptitude avec laquelle elle brûle & se réduit en cendre , tandis que le charbon a besoin d'un temps plus long , & d'un embrasement plus violent , pour passer dans l'état purement terreux ou salino-terreux.

(a) In Jure Duumviratûs.

étant renfermé & travaillant dans une petite chambre, une poële de charbon qu'on lui apporta, le frappa si vivement qu'il eut à peine la force de sortir de son cabinet, & qu'il tomba par terre à demi-mort. Il accuse de cet effet un certain gas sauvage caché dans le charbon, produit par un soufre inflammable qui y est contenu. La bassine où sont les dragées a les inconvéniens du cuivre; car le laiton est fait de ce métal & de la pierre calaminaire. Ce vaisseau échauffé répand une vapeur acide que les Confiseurs avalent. Enfin, le sucre fondu qu'on verse sur les semences, exhale des vapeurs corrosives d'autant plus âcres, que celui dont ils se servent pour faire leurs dragées est blanc, & purifié à l'eau de chaux. Comme on ne sert les dragées qu'à la fin des repas, elles donneroient plus de dégoût que d'appérit aux convives rassasiés, si leur blancheur ne les invitoit. Toutes ces exhalaisons mêlées ensemble sont donc capables d'affecter dangereusement le cerveau, les yeux, & sur-tout la poitrine des Confiseurs. Leur tête est douloureuse, leurs yeux sont picotés & irrités par les vapeurs ignées comme par des épingles, ils s'enflamment & rougissent. La respiration est aussi blessée par

l'air saturé de particules âcres, qu'ils avalent en travaillant. Entre les précautions qu'on peut indiquer à ces Ouvriers, ils doivent d'abord choisir, autant qu'il leur est possible, un endroit ouvert & vaste, afin que les vapeurs nuisibles se dissipent plus facilement. Secondement, interrompre leur travail pendant quelques heures; pour respirer un air frais, se laver le visage avec de l'eau fraîche, & se gargariser avec de l'eau & du vinaigre. Pour corriger la malignité des charbons, je dois leur proposer un moyen, employé par tous les Ouvriers qui, l'hiver, sont forcés de brûler du charbon dans leurs boutiques: c'est de mettre entre les charbons un morceau de fer qui, selon eux, corrige la virulence des vapeurs; on pourroit, peut-être, dire que ces vapeurs exercent leur action sur le fer, ou que le fer lui-même les absorbe (1).

(1) N'est-ce pas là avoir deviné l'absorption de l'air fixe par les métaux qui se calcinent? Quoique Ramazzini n'ait pas spécifié la substance qui s'exhale du charbon, il n'a pas moins soupçonné que le fer chauffé l'absorboit & empêchoit ses mauvais effets. Les Ouvriers qui, suivant lui, emploient cette manœuvre, ne sont-ils pas les premiers au-

teurs de cette découverte ? Non, sans doute, l'honneur doit en rester à M. Lavoisier, qui a tant répandu de lumieres sur la doctrine de l'air fixe, & qui a soumis au calcul la quantité donnée de cet air qu'absorbent les métaux dans leur calcination. Il y a bien loin de la manœuvre grossiere des Ouvriers, & du soupçon vague de Ramazzini, à ces expériences exactes & précieuses, qui demandent un opérateur habile pour leur exécution, & un génie vraiment chymique pour les conséquences qu'on peut en tirer.



C H A P I T R E X L I V .*Des Maladies des Tisserands.*

L'UTILITÉ & la nécessité de l'Art des Tisserands est si grande , qu'aucun homme ne peut se passer de leurs ouvrages pour cacher sa nudité. Nous ne devons cependant pas nous plaindre de la Nature , quoi qu'elle ait donné aux oiseaux des plumes , & des poils aux quadrupèdes , pour se défendre des injures de l'air , puisque notre intelligence & notre main nous suffisent , & que par leurs moyens l'homme se fabrique différentes étoffes , qui non-seulement le couvrent , mais ajoutent encore à la beauté de sa forme. L'art de faire des tissus étoit autrefois confié presque uniquement aux femmes : les Dames nobles même ne dédaignoient pas de s'en occuper ; ainsi Pénélope , en l'absence de son époux , se déroboit aux poursuites de ses Amans en faisant de la toile. Virgile nous apprend aussi qu'Enée , aux funérailles de Pallas , se fit apporter deux robes enrichies d'or , que Didon avoit

tissues de ses propres mains (a). Maintenant ce métier est exercé par des hommes & des femmes du peuple, & les Dames de condition savent tout au plus broder à l'aiguille. Octavius Ferrarius, dans l'excellent Traité qu'il a fait sur les vêtemens (b), décrit deux méthodes de tisser : l'une très-ancienne, dans laquelle les femmes debout travailloient en-haut; l'autre, où assises elles travailloient en-bas. Cette dernière, suivant lui, est due aux Egyptiens, qui pouffoient la trame en-bas, ou la conduisoient vers leur poitrine. Actuellement les femmes travaillent assises, mais de manière qu'elles paroissent debout. Cet ouvrage est assurément très-pénible; tout le corps, les deux mains, les bras, les pieds, le dos y sont exercés, & il n'y a aucune partie qui n'y contribue. Les femmes de la campagne, quand l'hiver interrompt leurs travaux rustiques, font de la toile avec du fil de chanvre ou de lin dans les étables: les jeunes filles sur tout, avant de se marier, s'y occu-

(a) *Quas illi, lata laborum,
Ipsa suis quondam manibus Sidonia Dido
Fecerat, & tenui telas discreverat auro.*
Æneid., l. II.

(b) De re vestiariâ.

pent; souvent elles n'apportent que ce métier pour dot à leurs maris, & il est honteux parmi elles de ne pas le savoir. Les femmes grosses, sur-tout, se ressentent des incommodités que ce métier procure; elles font souvent & très-facilement des fausses couches qui sont suivies de maladies très-dangereuses. Il faut donc qu'elles soient robustes & de forte stature pour faire ce travail, sans quoi la fatigue les affoiblit, & elles sont forcées de le laisser à un certain âge. Cependant, outre le gain qu'elles y font, elles ont encore l'avantage de voir couler leurs règles avec abondance & facilité; rarement elles éprouvent des suppressions, & au contraire elles sont plus exposées à avoir des especes de pertes, si elles travaillent avec trop d'activité: aussi, lorsque quelques jeunes filles viennent me consulter pour des suppressions, ou des retours irréguliers de règles, je les renvoie aux femmes des Tisserands plutôt qu'aux Médecins. Les femmes avides de gain, à peine après avoir mangé retournent dans leurs ateliers, & font le plus grand tort à l'estomac & à la digestion par le mouvement violent du roton qu'elles tirent vers leur poitrine. Cet exercice trouble le mouvement fermentatif des

alimens, pousse le chyle imparfait dans les canaux, & le force de remplir les vaisseaux sanguins de crudités. Les Tisserands-Drapiers, s'ils ne sont robustes & bien musclés, ont coutume d'être tourmentés d'une lassitude excessive des bras, du dos & des pieds. Pour faire le tissu du drap, deux hommes aux bouts du métier, lancent la navette avec la trame l'un après l'autre, & tirent avec force le peigne vers leurs poitrines. En outre les Tisserands-Drapiers ont d'autres maux que ceux qui travaillent le lin, le chanvre, la soie, à cause de la substance qu'ils manient. En effet, la laine imprégnée d'huile fétide, répand des vapeurs très-désagréables dans leur atelier : aussi sentent-ils une odeur infecte, & ont-ils l'haleine puante, les yeux rouges, comme tous les Ouvriers qui manient la même substance.

Pour prévenir ces maux, les Tisserands devroient modérer leurs travaux, & se souvenir du proverbe RIEN DE TROP. Afin de guérir leur lassitude, ils feront des frictions légères sur les bras & sur les jambes avec l'huile d'amandes douces. Les Drapiers, sur-tout, auront soin de s'entretenir très-propres, de changer d'habits, & d'en avoir de pro-

514 *Essai sur les Maladies*

pres les fêtes ; de se laver les mains ; les bras & les jambes , avec du vin chaud.

Il y a en outre dans les ateliers des Tisserands , des Ouvriers occupés à tondre les draps avec des grands ciseaux : ce sont les Tondeurs de draps. Ce travail est très-pénible pour leurs bras & leurs mains sur-tout : aussi le Médecin doit-il y faire attention , & apporter les mêmes remedes à leurs maux qu'à ceux des Tisserands (1).

(1) Nous devons avertir ici , d'après le Dictionnaire de Santé , que les Tisserands , les Drapiers , les Mouffeiniers , & tous les Ouvriers de ce genre , supportent difficilement les saignées , & qu'elles leur sont contraires. Les alimens nourriffans leur conviennent à merveille ; ils doivent éviter avec soin les liqueurs & les excès en tout genre.



CHAPITRE XLV.

Des Maladies auxquelles sont sujets les Ouvriers en Cuivre.

D A R M I les métaux que l'industrie des hommes a su arracher du sein de la terre où ils sont enfouis, le fer & le cuivre sont les plus usités, & sont par cela même plus utiles que l'or & l'argent. Aussi les habitans du Mexique, où la Nature a fait naître l'or & l'argent en abondance, portoient-ils envie aux Européens qui venoient les combattre, en voyant le fer dont ils étoient armés. Dans l'Antiquité, on en faisoit aussi un usage très étendu, puisque Athénée nous apprend que Platon & Lycurgue avoient choisi le cuivre & le fer pour suffire aux besoins de leurs Républiques, de sorte que leurs monnoies n'étoient faites que de cuivre; usage d'où est venu le nom latin *Ærarii* (1). Nous devons donc nous occuper des maladies des Ouvriers qui se ser-

(1) Le mot latin *Ærarii* répond, dans notre langue, à ceux de Financiers, Trésoriers, Caissiers, Receveurs, &c.

vent de ce métal dans leurs boutiques , & non de ceux qui le tirent des mines , dont nous avons fait mention dans le premier chapitre de notre Essai , qui traite des maladies des Mineurs. Dans chaque ville , comme à Venise , les Chaudronniers sont tous rassemblés dans un fauxbourg , occupés tout le jour à battre & à forger leur cuivre , & à le planer pour en faire différens ustensiles ; leurs marteaux font tant de bruit , qu'ils sont obligés d'être relégués à part & écartés de tous les autres Ouvriers. Assis par terre & le dos courbé , ils battent le cuivre d'abord avec des maillets , puis avec des marteaux , pour lui donner le degré de ductilité nécessaire. Le bruit continu qu'ils font , affecte leurs oreilles & toute leur tête ; aussi ont-ils tous l'ouïe dure , & deviennent-ils tout-à-fait sourds dans leur vieillesse. Leur tympan , frappé sans cesse par ce bruit , perd la tension qui lui est propre ; & l'air intérieur , toujours repoussé latéralement , affoiblit & déränge les organes immédiats de l'oreille : il leur arrive la même chose qu'aux habitans du Nil en Egypte , qui deviennent sourds par le fracas de l'eau de ce fleuve impétueux. Leur attitude courbée les rend aussi bossus par la suite

du temps : les Batteurs d'or sont exposés aux mêmes maladies.

Outre ces maux des oreilles & de la tête, leurs poumons & leur estomac souffrent encore de leur métier. En frappant le cuivre à coups de marteau, il s'en élève des miasmes vireux qui pénètrent dans leur estomac & leurs poumons, comme ils le disent eux-mêmes. Les médicamens que le cuivre fournit, tels que la fleur, l'écaille du cuivre, le verd-de-gris, sont tous émétiques & corrosifs. Les Chaudronniers éprouvent cette vertu rongéante & exsiccativ, en avalant avec l'air qu'ils respirent. Je leur ai demandé si ces vapeurs cuivreuses leur faisoient mal aux yeux, ils m'ont répondu que non ; & cela est conforme à ce qu'a dit Macrobe, « que dans les mines » de cuivre les yeux des Mineurs se guérissent, lorsqu'ils sont chassieux ». Aussi a-t-on coutume de préparer avec le cuivre des collyres très-utiles par leur activité.

Ces maladies ne peuvent gueres être prévenues. Toutefois ils feront bien de se boucher les oreilles de coton, pour que le bruit en affecte moins les organes intérieurs, & ils pourront verser dans cel-

les qui sont malades de l'huile d'amandes douces. Pour corriger l'âcreté qui affecte les poumons, à cause des vapeurs reçues avec l'air, on emploiera avec succès les émulsions d'amandes, de semences de melon, de courge dans l'eau de violette, d'orge, & d'autres remèdes semblables; le petit-lait de vache, & les alimens préparés avec le lait. Si l'Ouvrier est d'un tempérament sec & aride, & sujet aux maux de poitrine, il n'y a point d'autre remède que de quitter son métier & d'en embrasser un autre; le gain, en effet, est très-mauvais, lorsqu'il conduit à une mort prompte. Quand un Chaudronnier aura une maladie aiguë, le Médecin tirera un avantage de la connoissance de sa profession; car, dans les fièvres aiguës, souvent le malade a des tintemens ou des bruiffemens d'oreilles. Le Médecin, dans ce cas, n'en tirera pas, avec Hippocrate, un si mauvais présage, parce que ces Ouvriers ont naturellement l'oreille plus délicate, plus foible, & que des sons peuvent très-facilement s'y faire entendre dans leurs maladies. Il fera aussi attention, dans les affections de poitrine, de faire beaucoup boire d'émulsion déjà indiquée à ces

Ouvriers, afin que le feu de la fièvre n'augmente pas la sécheresse de leurs poumons (1).

(1) Le cuivre & le plomb sont les deux métaux les plus employés dans les besoins de la vie , & cependant les plus dangereux & ceux qui portent le plus d'atteintes à la santé. Mille exemples funestes en ont prouvé les mauvais effets ; on a vu des maisons entières empoisonnées par le verd-de-gris. Toute une famille , au rapport de M. le Baron Vanswieten , fut attaquée de la colique de Poitou , pour avoir bu de l'eau qui avoit séjourné dans des vaisseaux de plomb.

S'il est des cas où la Médecine doit éclairer le Gouvernement , & agir de concert avec lui pour le bien du peuple , c'est assurément celui dont il s'agit ici. Le seul moyen de prévenir les malheurs auxquels on est journellement exposé , seroit de proscrire absolument ces deux métaux des usages domestiques.



CHAPITRE XLVI.*Des Maladies des Ouvriers en
Bois (1).*

AP R È S les grains, la Nature n'a rien donné de plus utile à l'homme que les arbres & les forêts. Pline a dit (a) : « C'est aux arbres que les hommes doivent leur premier aliment, l'ombre de leur caverne, &c. ». Après la découverte de la scie, les arbres coupés en planches, fournirent des matériaux aux maisons, & servirent à beaucoup d'autres usages. Il y a apparence qu'autrefois Lyon étoit bâti en bois, puisque cette ville ayant été toute brûlée en une nuit, au rapport de Sénèque, les Payfans qui y venoient le matin pour y vendre leurs denrées, ignorant cet incendie malgré leur voisinage, & ne la voyant plus devant eux, furent interdits & ne furent ce qu'elle étoit devenue. « Ainsi, dit le

(1) Ramazzini traite, dans ce chapitre, des maladies des Scieurs de bois, des Charpentiers, des Charrons, des Tonneliers, des Tourneurs, &c.

(a) In Præf., l. 12.

» Philosophe en gémissant sur les évé-
» nemens humains , ainsi une antique
» forêt peut en un instant être réduite
» en cendres ». De notre temps, dans
les pays septentrionaux, il y a des villes
toutes bâties en bois comme Moszka.
On y trouve de vastes magasins qui con-
tiennent des maisons toutes faites & de
différentes grandeurs, pour contenter
ceux qui veulent en acheter, de sorte
qu'en peu de jours on peut avoir une
maison toute prête à habiter dans le lieu
où on la desire.

Les Ouvriers en bois font plusieurs
classes. Les uns construisent des chars,
les autres des tonneaux & des cuves,
d'autres sont occupés à la fabrique des
vaisseaux. Il en est qui sculptent des bor-
dures de tableaux & de glaces qu'on dore
ensuite. Tous ces métiers sont pénibles,
& fatiguent ceux qui les exercent; ce-
pendant ceux de tous qui en sont le plus
maltraités, sont les Scieurs de planches.
Pour cet ouvrage, ils posent des arbres
quarrés sur deux tréteaux : l'un des Ou-
vriers monté dessus & le pied posé sur
chacun de ces tréteaux, l'autre placé des-
sous, tirent ensemble la scie, en sui-
vant des lignes tracées avec de la pierre
rouge. Hippocrate a élégamment décrit

cette manœuvre dans son premier Livre sur la diete. « Ainsi, dit-il, des Ouvriers » qui scient le bois, l'un tire la scie, » l'autre la pousse. Celui qui est en-bas » entraîne l'autre qui doit céder à proportion ; car si cet accord n'a pas lieu, » l'ouvrage ne va pas comme il convient ». L'Ouvrier en-haut a plus de peine que celui d'en-bas, parce qu'il est obligé de tirer à lui la scie qui est assez lourde. Mais celui qui est dessous les tréteaux éprouve une incommodité très-grande, par la poudre de bois qui lui tombe dans les yeux & dans la bouche ; ce qui lui donne & de la rougeur & de la douleur dans ces organes, & l'oblige de cligner continuellement.

Ceux qui travaillent au tour, & qui se servent de buis, d'olivier, de térébinthe, & d'autres bois semblables, éprouvent aussi des maux assez graves dans cet ouvrage. Ils sont, en effet, obligés de tenir leurs mains & leurs bras dans un effort continuel, afin d'appuyer & de retenir le ciseau comme il convient, pour qu'il n'emporte que ce qu'il faut du bois ; & de remuer continuellement leur pied droit, pour agiter en différens sens le bois qu'ils travaillent. Le mouvement de rotation du tour attra-

que aussi leurs yeux, qu'ils ont sans cesse fixés sur leur ouvrage, & fait naître dans les esprits & dans les humeurs un mouvement de vertige. La substance que travaillent ces Ouvriers ne leur cause aucune espèce de maladie, si ce n'est le bois de cyprès, dont l'odeur forte donne un mal de tête à quelques-uns d'entr'eux.

On ne peut conseiller à ces Ouvriers, de préservatifs, que le travail modéré & sans excès, de peur que le desir du gain ne leur occasionne des maladies, & ne les empêche de travailler pendant longtemps. Ils pourront faire usage des frictions douces avec l'huile, ainsi que tous les Ouvriers qui sont exposés à la fatigue. Pour faire moins souffrir leurs yeux, ils quitteront de temps en temps leur ouvrage; s'ils sont rouges & douloureux, ils les laveront avec des adoucissans, tels que l'eau d'orge, de violette, & le lait de femme. Lorsqu'ils sont attaqués de maladies aiguës par une cause quelconque, le Médecin, en leur administrant des remèdes actifs, prendra les précautions que nous avons recommandées pour tous les Ouvriers en général, dont les forces sont épuisées par le travail.

CHAPITRE XLVII.

Des Maladies de ceux qui aiguissent au grès les Rasoirs & les Lancettes.

Il y a , selon moi , peu de métiers qui ne nuisent plus ou moins aux Ouvriers qui les exercent. Qui pourroit croire , par exemple , que ceux qui aiguissent à une petite meule de grès les rasoirs & les lancettes , affoiblissent leurs yeux à cet ouvrage ? L'expérience prononce sur cette assertion , & la raison d'ailleurs en fait cesser le merveilleux. En effet , comme ces Ouvriers sont obligés d'avoir sans cesse les yeux attachés sur la meule , qui tourne avec une rapidité extrême , la force de ces organes se perd nécessairement , & la vision s'affoiblit peu-à-peu , comme on l'observe chez les Ouvriers en petits objets. Après avoir travaillé tout le jour , ils ont ordinairement des vertiges , sur-tout ceux qui ont la tête foible ; & , après leur ouvrage , l'agitation de la meule est toujours présente à leur esprit. Il est probable que cette cause externe

& occasionnelle agit les humeurs de l'œil, & principalement l'aqueuse qui est très mobile par elle-même; qu'elle excite un mouvement irrégulier dans les esprits animaux, & qu'elle altère ainsi l'économie naturelle de l'œil. Il y a dans notre ville un Ouvrier fort adroit à ce métier, & qui y fait un gain considérable. Quelquefois il éprouve de la rougeur dans les yeux & des ophthalmies, qu'il attribue avec raison à son ouvrage. J'ai vu aussi plusieurs autres Ouvriers pareils, qui tous se plaignent de maux d'yeux. Ce qui leur est le plus pénible, c'est le mouvement qu'ils sont obligés de communiquer avec le pied à une grande roue de bois, qui fait mouvoir en même temps la petite; mais plusieurs d'entr'eux s'évitent cette peine, en faisant tourner leur grande roue par des enfans. Cependant leurs mains & leurs bras qu'ils emploient à aiguïser se fatiguent prodigieusement; mais ce sont, sur-tout, leurs yeux qui sont le plus vivement affectés. Il n'y a que la modération dans leur travail, & une intermission de quelques heures, qui puissent les préserver de ces maux; ils doivent faire plus de cas de la santé que du gain. Afin de ne pas ennuyer nos Lecteurs par

526 *Essai sur les Maladies*

des répétitions, nous nous contenterons de dire, qu'on leur prescrira les remèdes que nous avons indiqués pour tous les Ouvriers qui travaillent en petits objets (1).

(1) Les accidens des Ouvriers qui repassent à la meule feront d'autant plus graves, que les efforts qu'ils feront, & les outils qu'ils auront à repasser seront plus grands. Alors il peut naître de ce travail violent des tremblemens avec convulsions, comme M. Boucher a eu occasion de l'observer dans un Ouvrier qui repassoit de grandes cisailles à tondre les draps. Ce Médecin regarde l'ouvrage de ces Artisans comme une électrisation naturelle, qui fait éprouver à leurs nerfs une commotion générale à laquelle succede une sorte d'atonie. Dans ce cas, voici la cure qui a réussi à M. Boucher. Un régime humectant & émollient dans les commencemens, des aposèmes acidules pour lâcher le ventre, ensuite une poudre antispasmodique, dont nous nous faisons un devoir d'insérer ici la composition. Prenez de quinquina, une demi-once; de cascarrille, de safran de Mars apéritif, & de succin, de chacun deux gros; de canelle, un gros: le tout pulvérisé & partagé en vingt-deux doses, dont le malade prendra deux par jour, une le matin, & l'autre le soir.

Il seroit bien précieux, pour la Médecine, que les bons Praticiens eussent consigné leurs observations sur les maladies des Artisans, comme a fait M. Boucher. *Journal de Médecine*,

 CHAPITRE XLVIII.

Des Maladies des Briquetiers.

IL paroît assez vraisemblable que les premiers hommes n'ont point eu de maisons, « lorsque les cavernes leur » servoient de retraites, qu'ils y fixoient » leurs Dieux Lares, & qu'ils s'y enfermoient avec leurs troupeaux (a). D'abord, pour se procurer une habitation plus commode, ils ont construit des cabanes avec le chaume & les roseaux; bientôt ils se sont formé des maisons un peu plus solides avec les cailloux & les pierres tendres que leur a fourni la Nature: ainsi l'on en voit encore dans les montagnes, qui sont bâties de cailloux liés ensemble avec la terre glaise, & couvertes de larges pierres. Dans les lieux plats & dans les plaines, où il n'y a pas de carrieres, on a peu à peu imaginé de former des briques avec de l'argille, de les dessécher au soleil, & de

(a) *Cùm frigida parvas
Præberet spelunca domos, ignemque laremque,
Et pecus & dominos communi clauderet umbrâ.*

528 *Essai sur les Maladies*

les cuire dans des fours, enfin d'en bâtir des maisons dont la forme & la solidité l'ont de beaucoup emporté sur les premières. Comme les Ouvriers qui font les briques forment une classe particulière d'Artisans, connue sous le nom de Briquetiers; & comme leur métier est nécessaire tant pour réparer des maisons anciennes, que pour en bâtir de nouvelles, il est de notre devoir de rechercher les maladies qui leur sont propres. Nous ne nous occuperons pas ici à décrire les manœuvres employées dans la fabrication des briques; elles sont assez connues, puisque les ateliers des Briquetiers sont très-communs au dehors de toutes les villes. Cet ouvrage est un des plus pénibles. Les Israélites, dans leur esclavage en Egypte, étoient condamnés à faire des briques, & n'avoient, pour consolation, que de l'ail & des oignons pour nourriture. Ces Ouvriers occupés au soleil à former l'argille en briques, à les dessécher à l'air, & enfin à les cuire dans des fours pour les durcir, endurcissent en même temps & desséchent leurs fibres. Ils sont très-disposés aux maladies aiguës, aux fièvres malignes & inflammatoires; forcés par état d'être exposés à toutes les injures de l'air, aux fraîcheurs
du

du matin , aux rayons brûlans du midi & au froid des soirées , & souvent aux pluies ; nourris très-mal , avec du pain bis , de l'ail , des oignons , du vin gâté , ils ne peuvent échapper à ces maladies , & il est même étonnant qu'ils puissent soutenir un ouvrage si pénible pendant plusieurs mois. Leurs fievres sont presque toujours accompagnées du délire ; s'ils en réchappent , ils tombent bientôt dans des maladies chroniques , telles que les fievres quartes , la cachexie & l'hydropisie. Dès que ces Ouvriers , pour la plupart payfans , sont pris de la fievre , ils retournent dans leurs chaudières , se confient aux soins de la Nature , ou vont dans des hôpitaux & y sont traités , comme les autres , par les remèdes accoutumés , les purgatifs & la saignée , parce que les Médecins ignorent leur profession , & ne savent point qu'ils sont épuisés & affoiblis par un travail excessif.

Ces malheureux trouveroient un grand secours dans les bains d'eau douce , au commencement de leur fievre : ce remède en lavant leur peau , l'humecteroit , en dilateroit les pores , & ouvreroit un passage au feu fébrile. Mais malheureusement l'usage des bains est aboli , & nous

sommes privés d'un remede dont les anciens Médecins faisoient le plus grand cas. A Rome autrefois les bains étoient ouverts publiquement ; les Ouvriers , après avoir travaillé tout le jour , y alloient le soir pour se laver & se refaire de leurs fatigues ; aussi étoient-ils moins sujets aux maladies que les Ouvriers de notre siecle. Ni le sexe , ni l'âge , ni la condition n'excluoit personne des bains. Les femmes & les filles y alloient dans les premiers temps de l'Eglise naissante , comme nous l'apprend Saint Jérôme dans une Lettre à Eustochius , où il l'avertit que dans le bain , qui convient pour entretenir la propreté & la santé , une fille ne doit point se voir nue. Peut-être auroit-il désiré que les filles se fussent baignées dans des lieux très-clos & où la lumiere n'eût pas pénétré , ou bien pendant la nuit. En effet , de son temps , la construction des bains étoit devenue un objet de luxe très-considérable. On peut lire sur cet objet Sénèque (*a*) , dans sa description de la maison de campagne de Scipion. « Après la conquête d'Afri- » que , ce Général , la terreur de Car- » thage , retiré à Linterne , se plongeoit

(*a*) Epist. 89.

» dans le bain lorsqu'il étoit fatigué des
» travaux rustiques ; mais il ne se li-
» vroit pas tous les jours à cet exercice ,
» puisque , suivant ceux qui ont écrit sur
» les anciennes mœurs de cette ville , ses
» habitans se lavoient tous les jours les
» bras & les jambes , pour en ôter la mal-
» propreté que l'ouvrage y avoit amassée ,
» & ils ne se baignoient entièrement
» que les Nundinales (1) ». Le bain se-
roit donc très-utile , tant pour entretenir
la santé , que pour guérir les maladies
des Briquetiers qui sont toujours dans
la fange. Mais malheureusement la Reli-
gion , plus occupée du salut des ames
que de la santé des corps , a défendu &
laissé abolir petit-à-petit l'usage des
bains , & a privé la Médecine d'un se-
cours , dont elle connoît si bien l'efficace
dans presque toutes les maladies.

(1) C'étoient des Foires qui arrivoient tous
les neuf jours. Les gens de la campagne ne
travailloient pas ces jours là , & ils appor-
toient à la ville leurs denrées. Voyez les arti-
cles *Nundina* , dans Calepin ; & *Nundinales* ,
dans le Dictionnaire encyclopédique.



CHAPITRE XLIX.

Des Maladies des Cureurs de Puits.

SI l'ardeur du soleil & des fours brûle les Briquetiers, l'éloignement de cet astre, le froid, & la trop grande humidité que les Cureurs de puits sont obligés de supporter, font le tourment de ces malheureux Ouvriers. En hiver & au printemps la terre fournissant abondamment l'eau dont on a besoin, ce n'est que l'été qu'on emploie ces Ouvriers, quand l'avant-chien & le lion répandent le feu sur la terre, parce que cette saison est la plus convenable pour creuser de nouveaux puits, ou curer les anciens. On sent assez le danger d'un pareil travail, puisque ces Ouvriers sont forcés de passer alternativement du chaud au froid, & du sec à l'humide. Le séjour trop long dans un lieu froid, la fraîcheur & l'humidité des eaux qui coulent de toutes parts, agissent sur leur peau, arrêtent la transpiration, & font naître des fièvres aiguës de mauvais caractère. Ajoutons à ces causes l'exhalaison nuisible & affreuse que répandent les puits, sur-tout ceux

des collines & des monragnes remplies de soufre, de nitre, & d'autres substances minérales qui en altèrent les eaux. Dans les lieux bas & dans les plaines, il n'y a pas le même inconvénient : cependant tous les puits ont une mauvaise odeur particulière, d'où est venu leur nom latin (1). Cette vapeur fétide doit nécessairement altérer les esprits animaux, dont la nature est éthérée & subtile. On peut aussi ranger avec les Cureurs de puits, ceux qui néroient les égoûts, & en ôtent les immondices dont les eaux des pluies les ont remplis, en tombant par les gouttieres & les tuyaux des maisons. Cet ouvrage est assez commun à Venise, sur tout en été : les malheureux obligés de nétoyer & de balayer ces lieux infects, en sont aussi maltraités que les Cureurs de puits.

Je dois, à cette occasion, parler de nos puits de la campagne de Modene, d'où découle une espece de pétrole si blanc & si pur, que tous ceux de l'Europe ne l'égalent pas. Au sommet de l'Apenin, il y a une montagne nommée *Festinus*, éloignée de la ville d'environ vingt mille pas, dont la cime offre une plate

(1) *Puteus de putidus.*

534 *Essai sur les Maladies*

forme, percée de plusieurs puits anciens ou nouveaux, d'où on tire le pétrole qui nage sur les eaux. Ces puits sont très-profonds & n'ont été fabriqués qu'au ciseau & au marteau, parce que toute la montagne est une roche; ce qui fait nommer le pétrole par les habitans, huile de rocher. Lorsqu'on construit un puits nouveau, les Ouvriers sont infectés par la mauvaise odeur qui se répand même dans l'air voisin; car je me souviens qu'en allant visiter ces puits, je fus frappé de cette odeur à la distance d'un mille (1). Quelquefois il arrive qu'un Ouvrier, en piochant, ouvre quelque veine de pétrole, d'où il en sort sur le champ une grande quantité: alors il crie

(1) Dans un petit Traité de Ramazzini, sur le pétrole du mont Zibinius, dont nous allons parler dans la note suivante, on lit une phrase qui confirme ce qu'il avance sur l'odeur de ce bitume. *Odorem autem adeò gravem exhalant hæ petrolei scaptensula, ut in illis diutiùs immoranti graves capitis dolores suboriantur; hinc per æstatem; ob partium volatiliùm promptam diffusionem, petrolei collectio operarios non parùm infestat, quod hieme non sic evenit: quin procul ab ipsis fontibus ad integrum fere stadium petrolei odor tam manifestè percipitur, ut pro ductore esse possit ad locum undè emanat.*
Tom. 1, pag. 255.

qu'on le remonte promptement avec une corde, pour n'être pas suffoqué, & on le retire respirant avec peine; il y en a eu même parmi eux qui ont péri par cet accident. J'ai fait imprimer une Lettre sur le pétrole du mont Festinus, adressée à l'Abbé Dom Felix Viali, Professeur & Intendant du Jardin de Botanique de Padoue. J'y ai joint une nouvelle édition d'un Traité sur le pétrole du mont Zibinius, de F. l'Arioste, manuscrit trouvé par Oligerus Jacobæus dans la Bibliothèque Royale de Copenhague, & qu'il a fait lui-même imprimer dans cette ville (1). On obtient

(1) Cette Dissertation en forme de Lettre, datée du 15 Juin 1698, est insérée dans le premier volume des Oeuvres de Ramazzini, édit. de Londres. Elle a environ dix pages. L'Auteur y décrit le mont Zibinius, les lieux qui y sont situés & qui fournissent le pétrole, la manœuvre que les habitans emploient pour le retirer, & qui est assez semblable à celle dont les Chymistes se servent pour séparer une huile essentielle de l'eau sur laquelle elle nage. Dans ce détail il ajoute aux connoissances données par l'Arioste sur les sources du pétrole, sur les volcans qui en sont voisins, & sur l'état de leurs craters. Il cite quelques Auteurs qui ont parlé de la vertu de cette huile minérale, tels que Fernel, Fallope, Baccius, Matthiolo, Casalpin, Schroderus,

cette espece de pétrole en creusant à peu de profondeur. Dans une vallée profonde se trouve une petite fosse, où le pétrole nage sur l'eau, mais il est coloré & bien inférieur à celui du mont Festinus, qui est blanc, & dont l'odeur n'est pas si désagréable. Il y a à Modene d'autres Ouvriers qui creusent les puits au milieu de l'hiver & non en été. Mais ces derniers sont bien différens des autres; l'eau en est vive, pure & très-claire, comme je l'ai dit dans mon *Traité Physico-Hydrostatique* sur la source des fontaines de Modene, dont je viens de faire une nouvelle édition à Padoue, parce qu'il n'y avoit plus d'exemplaires

Sylvius Deleboë, Etmuller, &c. Il passe à l'origine & à la formation du pétrole de Modene, qu'il regarde comme le produit d'une distillation faite par le feu des volcans, & qu'il croit être dégénéré depuis l'Arioste. Il le recommande néanmoins dans les entorses, les douleurs chroniques de goutte, les affections hystériques à la dose de quelques gouttes, les vers, les ulcères invétérés, & la galle. Il dit avoir cherché en vain sur le mont Zibinius une plante nommée *fumana*, que Fr. l'Arioste assure y avoir trouvée. Il finit en indiquant les sources de pétrole, situées sur le mont Festinus, & en donnant quelques détails sur sa nature & son analyse chymique.

de la première, & que les Savans la desiroient avec empressement. Il seroit trop long de rapporter ici la manière dont ces puits sont construits; je ferai seulement observer qu'il y a différens lits de terre; qu'après plusieurs couches de craie & d'argille on en trouve une de cailloux très-fins. Lorsque les Ouvriers y sont arrivés, ils se regardent comme à la fin de leur ouvrage. En effet, on entend bientôt le bruit d'une eau courante; alors, attachés aux côtés du puits, ils percent la couche sablonneuse à deux ou trois coudées de profondeur, & il s'en élève subitement une si grande quantité d'eau, que l'Ouvrier, assis sur les côtés de la tarière, est quelquefois au milieu de l'eau avant qu'on ait eu le temps de le retirer. En un instant le puits s'emplit, & l'eau coule après sans aucune interruption à la surface de la terre. J'ai fait beaucoup d'observations intéressantes sur la fouille des terres pour la formation de ces puits; telles sont, par exemple, celles de grands arbres enfouis à cette profondeur, d'os énormes, & d'autres substances dont j'ai fait mention dans mon Ouvrage sur cet objet (1).

(1) Le premier chapitre du Traité de Raz
Z v

Ce travail est pénible & très-dangereux l'été : les exhalaisons qui s'en éle-

mazzini, sur la source des fontaines de Modène, offre quelques observations sur des arbres & d'autres corps enfouis dans la terre. Il paroît que le terroir de Modène a été renouvelé, puisqu'on trouve dans la profondeur de la terre des forêts entières, des maisons, des boutiques, avec différens ustensiles de fer. Lorsque les Ouvriers qui y creusoient les puits, rencontroient un arbre, il s'en élevoit une exhalaison très-infecte, & les fragmens de végétaux, tirés hors de la terre, étoient d'abord mous & humides, & se durcissoient ensuite comme le corail. *Rarò autem excavantur hi putei, quin passim variæ arborum species occurrant, facile enim dignoscuntur, quales sunt quercus, naces, ulmi, fraxini Ligna verò que frustulatim à Fossoribus caduntur satis mollia sunt, ubi autem aëri exposita fuerint, non secus ac corallia, duritiem adsciscunt Haud minus curiosa ac scitu digna in ipsâ puteorum fossione occurrunt; primò quidem à soli superficie usque ad pedes 14 circiter nonnisi camenta & antiqua urbis vestigia apparent; in tali enim profunditate viarum strata ex silicio lapide, artificum tabernæ, pavimenta adium & opera tessellata passim observantur Identidem multis cochlearum testis est refertum (stratum cretaeum). Inventa quoque sunt in summâ horum puteorum profunditate ossa magna, carbones, silices, ac ferri frustula.* Bernard. Ramazz., de font. Mutin. admir. scaturigine, cap. 1, tom. 1, p. 189, 191, 192.

vent & le froid rigoureux qui regne dans ces puits , empêchent les Ouvriers d'y travailler. En hiver , ils sont obligés de rester pendant près d'un mois dans ces lieux chauds comme une étuve : la chaleur qui y est concentrée & qui ne peut s'évaporer , les flambeaux allumés & que la vapeur éteindroit dans l'été , le travail excessif auquel ils se livrent , les mettent tout en sueur , & les exposent aux maux que produit la lésion de la transpiration. Les maladies qui les attaquent ordinairement sont celles de la poitrine , telles que les fluxions & les inflammations , &c. La plupart sont cachectiques , à cause de leur mauvaise nourriture & de leur pauvreté ; ils ont le visage blême & livide , & , parvenus à peine à quarante ou cinquante ans , ils sont forcés de quitter leur métier avec la vie : telle est la fin de leur misère. Un Médecin instruit & qui connoitra leur métier , trouvera facilement la méthode qu'on doit employer dans leurs maladies lentes ou aiguës. Il saura qu'il faut rétablir la transpiration arrêtée par l'humidité & la puanteur des lieux infects où ils travaillent , corriger & évacuer les humeurs vicieuses , & réparer les forces de la nature affoiblie. Il emploiera , avec

succès, les frictions répétées sur tout le corps, l'onction d'Aërius, les ventouses sèches, le bain des jambes & des bras dans du bon vin, dans lequel on aura mis infuser des feuilles de sauge, de lavande, des fleurs de romarin, & d'autres substances aromatiques. Il leur ordonnera des ventouses scarifiées au dos, remède qui est familier à ceux qui font beaucoup d'exercice. Il épargnera leur sang, il préférera à la saignée l'application des sangsues aux veines hémorrhoidales, & il aura soin de ne les purger que légèrement & à plusieurs reprises, pour ne pas abattre leurs forces, en se souvenant de ce précepte d'Hippocrate (a) : « Une
» purgation violente nuit aux mouve-
» mens critiques dans ceux qui sont
» mal nourris (1) ».

(a) Sect. 2, aphor. 36.

(1) Plusieurs exemples ont prouvé l'existence & le danger de ces exhalaisons singulières qui s'élevent dans les puits, même après qu'ils sont creusés.

Avant l'édition de 1713 du *Traité de Ramazzini*, dans laquelle il a donné son *Supplément*, il arriva un malheur affreux de ce genre, dont il auroit pu tirer parti. Ce fait est inséré dans les *Mémoires de l'Académie*, année 1701. A Rennes en Bretagne, un Maçon laissa tomber son marteau dans un puits.

Un Manœuvre qui y descendit pour le retirer, fut suffoqué avant d'avoir atteint la surface de l'eau. Deux autres éprouverent le même sort. Un quatrième qu'on y descendit, cria qu'on le retirât, ce qu'on fit avant qu'il ait eu le temps d'être suffoqué : il dit avoir senti une chaleur dévorante dans les entrailles, & il mourut trois jours après. On y descendit aussi un chien qui cria, étant arrivé près de l'eau; on lui jeta de l'eau sur le corps, & il en revint. Les trois hommes morts dans le puits, n'offrirent rien à la dissection qui pût apprendre la cause de leur mort. L'eau de ce puits étoit cependant bonne à boire, & ne faisoit aucun mal.

En 1761, il est arrivé un accident semblable, mais plus terrible encore, à Bergen en Norvege. Ce fait est dû au Docteur Hannæus. Une Servante voulant puiser de l'eau dans un puits qui avoit été fermé anciennement & ouvert depuis peu, remonta promptement, se sentant suffoquée par une vapeur fétide & chaude qui s'en élevoit. Une autre Servante plus hardie, descendit plus avant, & tomba morte. Le Maître & deux voisins, qui voulurent se secourir mutuellement, furent suffoqués de même.

Des événemens aussi effrayans font souffrir sur le sort des Ouvriers, qui s'occupent à creuser & à curer les puits. Ils doivent être tout prêts à fuir à la moindre apparence du danger; ils peuvent de plus prendre toutes les autres précautions que nous avons déjà recommandées, contre l'action de toutes les vapeurs nuisibles que la terre exhale. Voyez la note à la fin du premier chapitre.

C H A P I T R E L.*Des Maladies des Matelots & des Rameurs.*

DE tous les Arts qui contribuent au bonheur des Peuples & à l'entretien du Commerce, la Navigation est celui qui a le plus d'utilité. C'est elle qui joint l'orient avec l'occident, le nord au midi, & qui rend communes à différens pays, les richesses que chacune d'eux produit en particulier. Cet Art, un des plus anciens, est si estimé, que ses inventeurs ont eu les honneurs réservés aux dieux; ainsi les Argonautes qui pénétrèrent jusqu'à Colchos, furent comptés au rang des demi-dieux, & leur vaisseau Argos fut placé au ciel par les Poëtes. Que mériteroient donc ces Navigateurs de notre siècle, qui, passant les colonnes d'Hercule, ont porté leurs flottes armées jusqu'au Pérou? La Navigation conduite à la perfection, a démontré l'existence des Antipodes. Nous devons donc nous occuper des maux qui affligent les Navigateurs, ou plutôt rechercher quelles sont les maladies qui

les épargnent. Nous ne parlerons pas de ces hommes que le commerce transporte sur les vaisseaux dans les différentes contrées, & qui y restent dans l'oïveté, mais de ces Matelots qui sont jour & nuit en travail. Toutes les maladies aiguës, pour le dire en un mot, les attaquent. Leur genre de vie, les misères qu'ils essuient sur ce perfide élément, sont telles qu'il n'y a aucune maladie aiguë qui n'épuise sa fureur sur ces malheureux. Les chroniques les assaillent aussi; mais elles leur durent moins longtemps qu'aux Ouvriers sur terre, parce qu'un vaisseau n'est pas un séjour propre à les nourrir.

Avant la découverte de l'aimant, la Navigation étoit beaucoup plus difficile que de notre temps, puisque les Pilotes étoient contraints d'avoir toute la nuit les yeux fixés sur la petite ourse, pour connoître leur chemin; ainsi Virgile a peint Palinure, Pilote de la flotte des Troyens, qui, fixé sur le gouvernail de son vaisseau, & interrogeant sans cesse les astres, tomba dans la mer pris d'un sommeil pareil à celui que produit l'eau du Lethé. Mais depuis la découverte de la propriété de l'aimant, un Pilote ne craignant plus rien des troupes acrées, tran-

544 *Essai sur les Maladies*

quille & la bouffole en main, conduit son vaisseau au milieu de la nuit, & le mene où il veut sur les flots plus facilement qu'un homme ne se conduiroit sur terre au milieu des ténébres.

Les Navigateurs exposés aux injures du ciel, de la mer & des vents, & à mille autres incommodités attachées à leur Art, sont sujets à toutes les maladies aiguës, comme je l'ai déjà dit, principalement aux fievres malignes & inflammatoires; mais ils n'en sont pas long-temps malades: car elles se terminent promptement, & se jugent très-vîte, ou par une crise heureuse, ou par la mort. Les préceptes de la Médecine y sont de peu de valeur, & il faut, suivant Celse, leur prescrire des remedes avec une certaine témérité, comme on a coutume de faire dans le fort d'une tempête. Les patrons des vaisseaux ont pour usage de porter avec eux des drogues, & d'avoir un Médecin pour l'équipage: ils auront donc soin de faire provision des remedes thériacaux & bézoardiques principalement, afin de chasser les humeurs corrompues au-dehors par les conduits de la sueur. On les donnera aussi à une dose beaucoup plus forte que l'on ne ait sur terre, parce les gens de

mer se nourrissent bien différemment, & que leurs maladies sont d'un plus mauvais caractère. Thomas Bartholin (a) assure qu'il faut prescrire aux Marins les remèdes les plus actifs, tant purgatifs, que diaphorétiques, diurétiques & autres, si l'on veut en avoir du succès. J. de Vigo, Chirurgien du Pape Jules II, a fait un chapitre particulier (b) sur les fièvres des gens de mer, dans lequel il conseille les remèdes puissans. En effet, il est naturel d'imaginer que dans ces malades, la nourriture visqueuse, la chair salée, le biscuit de mer à demi-carié, l'eau putréfiée, ont rendu leurs humeurs capables de résister aux remèdes ordinaires. Quoique ces deux Médecins n'aient entendu parler que des hommes qui voyagent sur mer pour leur intérêt, les précautions médicales qu'ils ont indiquées, n'en sont pas moins convenables aux Marelots & à tous les Ouvriers en général qui vivent sur mer.

Il est encore un autre ordre de Marins qui ont des maux bien plus redoutables, ce sont les Rameurs qui, rangés sur leur

(a) Bonnet, de Med. Sept., tom. 1, l. 8, p. 4, sect. 2, c. 9.

(b) L. 9, ch. 4, de add.

546 *Essai sur les Maladies*

banc, exposés aux vents, aux tempêtes & aux pluies, sont forcés de résister à force de rames aux fureurs des flots & des vents, pour éviter une grêle de coups qui les accablent, s'ils négligeoient un seul instant leur travail. Les maladies aiguës qui les attaquent, les délivrent bientôt en leur ôtant la vie. Il est cependant étonnant que beaucoup d'entr'eux, malgré les fatigues qui les accablent le jour & la nuit, soient gras & colorés. Verulamius (a) apporte pour raison de ce phénomène, « qu'étant con-
 » tinuellement assis, leur estomac est
 » soutenu, tandis que ce viscere pend
 » chez les Ouvriers qui travaillent de-
 » bout, & chez ceux qui marchent sou-
 » vent. Il en déduit qu'il faut, pour pro-
 » longer la vie, choisir les exercices qui
 » agitent plus les membres que l'esto-
 » mac ou l'abdomen, tels que ceux de
 » ramer assis, ou de faire agir la scie dans
 » la même attitude ».

Les vaisseaux sont souvent ravagés par des maladies épidémiques, soit que le germe ait été apporté du dehors, soit qu'elles aient pris naissance de la mauvaise nourriture, & sur-tout des eaux

(a) In syl. syl., cent. 8, exp. 738.

corrompues , aussi bien que du grand nombre d'hommes rassemblés dans un vaisseau , & dont la plûpart voyagent sur mer pour la première fois , & des terreurs fréquentes causées par les tempêtes. Toutes ces causes peuvent faire naître des maladies malignes & pestilentiellees , dont le germe se répand & se communique à tous les hommes de l'équipage. Dans ce malheur , il n'y a point de fuite à espérer , tous sont dans le même vaisseau ; ils ont à leurs côtés des mourans , & voient dans l'élément auquel ils se sont confiés , leur tombeau commun. Un homme sage n'a rien autre chose à faire en cette circonstance malheureuse , qu'à mettre son espérance & sa vie entre les mains du souverain Arbitre des êtres ; cependant il ne négligera pas les remèdes thériacaux que chacun porte avec soi pour une longue navigation.

Il y a encore d'autres maladies moins dangereuses , il est vrai , mais aussi incommodes que les précédentes , qui attaquent les Navigateurs. Ils ont d'abord le ventre resserré , à cause de leur mauvaise nourriture , du biscuit que Pline recommande dans les cours de ventte , & des viandes fumées & salées. Vanhel-

mont (a) attribue ce vice à l'air de la mer & au mouvement des flots. En effet, les Marins étant plus voraces que ceux qui vivent sur terre, & rendant moins d'excrémens, il est nécessaire, dit ce Médecin, qu'il se dissipe beaucoup de substance par l'insensible transpiration; ce qui rend le ventre paresseux : car Hippocrate a dit, « quand la peau est relâchée, le ventre est resserré ». J'aurois cependant mieux ne rien faire à ce vice, que de le détruire avec des purgatifs violens qui ne peuvent que l'augmenter, lorsque leur première action est passée. On ne peut non plus proposer les lavemens aux Matelots, puisqu'ils manquent & d'instrumens & de matière propre à constituer ces remèdes (1). Ils sont

(a) *Blas. hum.*, n. 36.

(1) *Quando clysterium usum naves non agnoscunt, nec aptam materiam habent.* Le Docteur Rouppe, (*de morb. Navigant.*, pag. 35,) fait observer qu'on donne peu de lavemens aux Matelots malades, à cause de la difficulté de les leur administrer sur les hamacs. Quant à la matière des lavemens, que Ramazzini a dit manquer aux Navigateurs, il a, sans doute, voulu parler de l'eau douce. Maintenant cette difficulté est presque entièrement vaincue, depuis qu'on a trouvé les moyens de conserver l'eau douce dans les vaisseaux, & de dessaler celle de la mer. On ne sauroit

aussi fujets à des veilles opiniâtres. Les soins qu'ils font obligés de prendre de rout l'équipage, ne leur laissent pas le temps de dormir, si ce n'est dans une bonasse, à laquelle ils ne se fient pas encore trop, & dont ils prévoient toujours l'incertitude. La crasse que la transpiration amasse sur leur peau, les rend fujets aux démangeaisons; le lieu où ils vivent ne leur permet pas d'entretenir leur corps propre; souvent ils n'ont pas assez d'eau pour se laver les mains & le visage, & encore moins leurs chemises; ce qui leur donne une énorme quantité de poux. Les punaises sont aussi en si grande quantité dans les vaisseaux, qu'ils ne peuvent se préserver de leur morsure. Ces insectes répandent une odeur si désagréable, qu'elle fait naître les nausées & le vomissement, conjointement avec le mouvement du vaisseau. En outre les Rameurs qui, pour la plû-

trop recommander l'usage fréquent des lavemens aux Marins, dont le ventre est ordinairement très-resserré, & qui doivent l'entretenir libre, s'ils veulent se préserver des maux que ce vice entraîne après lui. S'ils en ont besoin lorsqu'ils sont malades, il faut les faire enlever du hamac & prendre garde qu'ils ne gagnent du froid. Ce precepte est donné par le Docteur Rouppe, *loc. cit.*

part, marchent nus pieds, ont aux jambes des ulcères livides & secs, parce qu'ils sont produits par une eau salée, comme nous en avons observés aux Pêcheurs sur mer. Nous renvoyons aussi pour leur cure à ce que nous avons dit au sujet de ces derniers. Enfin, ils sont tourmentés de violens maux de tête, & sur-tout dans les voyages aux Indes Orientales & Occidentales, en passant les Zones Tempérées & la Torride. Le ciel & les astres nouveaux qu'ils voient, l'ombre située tantôt à droite, tantôt à gauche, lorsqu'ils passent sous la ligne équinoxiale, leur occasionnent la céphalalgie, avec un trouble de tout le corps & de l'esprit.

Les Navigateurs & les Matelots, nés sous un astre malheureux, vieillissent rarement au milieu de tant de maux, aussi bien que ceux qui habitent dans les camps : telles sont les principales choses que je me suis proposé de dire sur les maladies des gens de mer, & des remèdes qui peuvent leur porter du secours. Je conseille de lire sur cet objet le livre du savant Glauber, intitulé : *Consolation des Navigateurs* (1).

(1) La santé des Navigateurs est un objet

qui doit intéresser beaucoup les Médecins qui pratiquent dans les vaisseaux. L'air humide & mal-sain, les alimens salés, l'eau gâtée dont ils se servent, sont des sources fécondes des maux qui les attaquent. MM. Deslandes & Halles se sont occupés des moyens de prévenir la putréfaction de l'eau douce qu'on emporte dans des tonneaux. Quelques gouttes d'huile de vitriol par pintes, & à-peu-près une once trente-huit grains de cette liqueur par muid d'eau, sont suffisantes, suivant eux, pour empêcher qu'elle ne se gâte. M. Halles a donné aussi les moyens de garantir le biscuit des insectes qui le rongent : c'est la vapeur du soufre reçue par des trous pratiqués au fond des tonneaux pleins de cette provision. Le Docteur Huxham a fait une petite Dissertation, intitulée : *Nautarum, in cursibus exploratoriis & itineribus, sanitatem conservandi methodus. Huxhami opera, t. 3, p. 86.*

Après avoir rapporté en peu de mots la cause du scorbut qui les attaque à l'air humide & salin, au vice des alimens corrompus, à la biere gâtée ; après en avoir indiqué très-brièvement les symptômes, il remarque que cette maladie se guérit par les acides, la diete végétale & acéscente, les oranges, les citrons, les vins ; qu'elle attaque moins les Capitaines qui se munissent de cidre, de citrons, d'alimens frais ; & il croit qu'il est possible d'établir un régime pareil pour tout l'équipage. Voici ce qu'il prescrit à cet effet. 1°. Faire une provision nécessaire de cidre qui ait au moins trois mois, le filtrer avant de le boire, s'en servir quand même il tourneroit à l'aigre, en donner au moins une mesure par jour aux Matelots outre la biere & l'eau. 2°. Leur faire

user du vinaigre , sur-tout si la viande commence à se pourrir. 3°. Faire nétoyer & laver souvent le vaisseau , & l'arroser de vinaigre , en renouveler l'air par la machine de Sutton , ou le ventilateur de M. Hales. 4°. Emporter , en automne , une provision de pommes entourées de flanelle dans des caisses , ou bien si l'on ne peut en avoir , ou si cela est trop difficile , prendre un mélange de rhum & d'acide de citron , appelé *shrub* en anglois , beaucoup plus salutaire que l'eau-de-vie dont on fait un excès dans les vaisseaux. 5°. Corriger l'eau gâtée avec l'élixir de vitriol ou le vinaigre : tels sont les préceptes que renferme la Dissertation du Docteur Huxham , & que nous nous sommes fait un devoir de transmettre aux Navigateurs.

Le Docteur Rouppe dans la quatrième partie de son Ouvrage , où il s'occupe des moyens de conserver la santé des Navigateurs , recommande 1°. l'usage des légumes , du sinapi , des oignons , du vinaigre , pour assaisonner la viande. 2°. Le renouvellement de l'air à la manière de M. Duhamel du Monceau , qu'il préfère à la machine de Sutton. 3°. L'entretien de la propreté dans les habits , que l'on peut obtenir , suivant lui , 1°. en veillant à ce que chaque homme d'un vaisseau soit muni de tous les vêtemens qu'il est nécessaire d'avoir , & dont il donne une liste exacte ; 2°. en assujettissant chaque Matelot à entretenir avec le plus grand soin ses habits , & à être toujours prêt pour la visite de leurs Supérieurs ; 3°. en établissant dans chaque chambrée un Inspecteur particulier , dont l'occupation seroit de visiter les Matelots , & de veiller à la propreté de leurs habits. Ce dernier conseil est dû à M. Duhamel,

Quelquefois ;

Quelquefois , dans des voyages que les inconvénients des temps ont prolongés , l'eau manque ainsi que la terre qui pourroit en fournir : c'est dans cette circonstance que les Marins ressentent toute l'utilité de la découverte précieuse de dessaler l'eau de la mer , & de la rendre aussi douce que celle des fleuves & des sources. Le meilleur moyen qu'on ait employé jusqu'à présent pour cet effet , est la distillation (a).

Les maladies des Navigateurs sont fréquentes , rebelles , & difficiles à guérir. Le mauvais état de leurs humeurs , entretenu par les alimens souvent corrompus dont ils font usage , contribue pour beaucoup à les rendre telles ; & les travaux excessifs que la navigation exige , ajoute encore à cette cause & en augmente l'énergie. Nous n'avons rien de plus complet jusqu'à ce jour , sur les maladies des gens de mer , que le Traité du Docteur Rouppe , de *morbis Navigantium liber unus ; Lugd. Batavorum , apud Theod. Haak , 1764*. Ce Médecin divise son Ouvrage en quatre parties.

Dans la première , il parle des maladies qui attaquent les Matelots dans la Hollande ; telles sont les fièvres inflammatoires , la fausse péripneumonie , les fièvres intermittentes , catarrhales , les tumeurs au cou , & l'épilepsie. On sent assez que ces maladies des gens de mer dans leur patrie , doivent être différentes suivant la température des régions qu'ils habitent. On ne peut donc rien établir de général à cet égard ; & chaque Médecin doit faire ,

(a) Voyez Maniere de dessaler l'eau de la mer ; par M. Poissonier.

554 *Essai sur les Maladies*

relativement à son pays, ce que le Docteur Rouppe a fait pour la Hollande.

La seconde partie de cet Ouvrage est destinée aux maladies produites par la navigation, & qui attaquent les Matelots en mer. L'Auteur divise cette partie en deux chapitres. — Le premier offre les maladies qu'on observe chez les Marins, lorsque le vaisseau va d'un pays froid dans un pays chaud. On y trouve le détail de toutes les causes qui peuvent donner naissance à ces maux; tels sont l'air de la mer qui a différentes qualités, les vapeurs qui s'exhalent des vaisseaux, la construction diverse de ces derniers, le travail excessif, la mauvaise nourriture, les excès dans le travail & la boisson, le peu d'ordre qui regne quelquefois parmi les Marins, le défaut de l'air non-renouvelé, l'eau corrompue & fétide, enfin, la trop grande quantité d'hommes réunis dans un trop petit espace. — Dans le second chapitre, le Docteur Rouppe expose les maladies qui attaquent les gens de mer, lorsqu'ils passent d'un pays chaud dans un froid: le rhumatisme, le scorbut, la diarrhée & la dysenterie, sont les maux que produit cette espèce de navigation. La première de ces maladies n'offre rien de particulier chez les Marins, & on la guérit comme chez les autres hommes. Le scorbut de mer est si terrible, qu'on a cru devoir en faire une espèce distincte, & le séparer de celui de terre. Le Docteur Lind prouve cependant, dans son troisième chapitre (a), que ces deux espèces ne diffèrent point l'une de l'autre, & qu'on les combat victorieusement par les mêmes remèdes. On

(a) *Traité du Scorbut*, &c. Paris, 1771.

a beaucoup écrit sur cette maladie, & il n'y a aucun Médecin qui ne connoisse les moyens employés avec succès pour la guérir. Nous n'ajouterons donc rien sur cet objet, & nous nous contenterons de faire observer que le Docteur Rouppe, dans la section où il traite du scorbut, est d'accord avec Lind qu'il paroît avoir suivi avec exactitude, quoiqu'il soit moins long que lui. La diarrhée est commune sur mer en automne : elle dégénere presque toujours en dyssenterie, & devient contagieuse. La cure de ces maladies consiste, suivant notre Auteur, 1°. à entretenir une transpiration abondante, au moyen des couvertures & des vases pleins d'eau chaude mis aux pieds & aux côtés des malades; 2°. à saigner ceux des malades qui sont pléthoriques; 3°. à évacuer le levain putride des premières voies avec l'ipecacuanha, ou avec la rhubarbe & quelques grains de nitre; 4°. à envelopper, adoucir & dissoudre l'humeur âcre qui irrite les intestins, avec les décoctions d'orge, de réglisse, de guimauve, les bouillons de poulet, l'huile d'amandes douces, les émulsions, les lavemens émolliens. Enfin, le camphre & le nitre, la thériaque, le diascordium, les fomentations émollientes, le simarouba offrent aussi des secours qu'on peut employer avec succès.

Dans la troisième partie de son Traité, le Docteur Rouppe donne l'histoire des maladies qui attaquent les gens de mer dans les ports & les pays étrangers. — Le premier chapitre comprend celles qu'on observe dans les pays froids : ce sont 1°. les fièvres intermittentes, quotidiennes, tierces & double-tierces, (on y voit très-rarement des fièvres quartes); 2°. deux

556 *Essai sur les Maladies*

especes de fievres continues remittentes que l'Auteur décrit assez au long , savoir , la fievre humorale dépuratoire ou la sinoque simple des Anciens , & la fievre critique ou sinoque putride. — Dans le deuxieme chapitre , on trouve le détail des maladies produites par la chaleur excessive de certains pays. Cette cause donne naissance aux douleurs rebelles , aux boutons , au dragonneau , aux fievres bilieuses , ardentes , putrides & exanthématiques. Ces dernières sont quelquefois épidémiques parmi les Marins. Notre Auteur en décrit une de cette espece qui a régné , en 1760 , sur des Matelots Hollandois nouvellement débarqués dans l'isle Curacao. Les remèdes qu'il recommande dans les différentes maladies dont il s'occupe dans cette troisieme partie , n'ont rien de particulier , & sa pratique est absolument celle que tous les Médecins suivent en pareil cas. Quant au régime des malades dans les pays chauds , il est très-essentiel d'avoit attention à la qualité des alimens qu'on leur donne , de leur défendre la viande & les bouillons , & de ne leur permettre que l'usage des végétaux farineux pour nourriture , & d'un peu de vin , de biere , & de sucre pour assaisonnement.

Enfin , la quatrieme partie concerne les moyens de conserver la santé des gens de mer. Nous en avons donné un court Extrait avant l'énoncé des maladies , & nous ne répéterons pas ce que nous avons dit à ce sujet.



C H A P I T R E L I.

Des Maladies des Chasseurs.

L'ÉCRITURE-SAINTE nous apprend que la Chasse fut en usage dès les premiers âges du monde, après la faute de notre premier père; puisqu'on y lit que Lamech, grand Chasseur & inventeur de beaucoup d'Arts, tua par mégarde Caïn d'un coup de fleche. Il paroît vraisemblable que dans ces temps reculés, avant que la charrue fillonnât les champs, & que les bleds dorassent les campagnes, la Chasse étoit le moyen dont se servoient les hommes sauvages qui habitèrent les premiers notre terre; pour se procurer la nourriture; & que cet Art, après la construction des villes & la réunion des hommes en société, est devenu un de leurs amusemens, & même une de leurs études. De notre temps, tout le monde n'a plus la liberté de chasser comme dans l'antiquité; les Princes & les grands Seigneurs seuls ont fait construire des bois séparés pour y nourrir des bêtes fauves qui, à l'abri des traits de tous les autres Chasseurs,

558 *Essai sur les Maladies*

font destinées uniquement à leurs plaisirs. Mon objet est de m'occuper des maladies de ceux qui font métier de la Chasse. Les Seigneurs ont parmi leurs domestiques des Piqueurs & des Fauconniers qui ne sont occupés qu'à fournir la table de leurs maîtres du gibier & des oiseaux qu'ils tuent. Il y a encore d'autres hommes qui chassent toute l'année, portent leur gibier aux marchés publics des villes, & retirent un grand profit de ces riches oiseaux qui ne desirerent que les mets recherchés & rares. Ce métier, louable en lui-même, peut rapporter un gain considérable à ceux qui le font, sans qu'on doive leur en faire un crime : car on ne sauroit croire combien de peines, de fatigues & de veilles il leur en coûte pour se procurer ces animaux rares; souvent après avoir couru sans relâche tout un jour, ils n'ont rien pris, & quelquefois, ce qui est encore plus affreux, en poursuivant des bêtes fauves, ils gagnent des maladies plus redoutables que les animaux qu'ils chassent. C'est principalement des maladies auxquelles ces malheureux sont si fréquemment sujets, que nous nous occuperons. Quelquefois aussi les Princes eux-mêmes & tous ceux qui se livrent à cet exer-

cice avec trop d'ardeur, ne sont pas exempts de ces maux. Les Historiens rapportent beaucoup de faits de Seigneurs tués par les bêtes fauves, ou qui ont succombé à la fatigue de la Chasse. Il est bien étonnant que cet exercice plaise à tous les hommes, au point que ni la chaleur, ni le froid, ni les fatigues ne les épouvantent; qu'ils oublient les soins de leur maison; qu'ils passent les nuits à la belle étoile, & délaissent leurs tendres épouses (a).

Je ne prétends cependant pas désapprouver l'usage de la Chasse qui, par elle-même, est salutaire, peut guérir beaucoup de maladies chroniques, & en prévenir de très-dangereuses, puisque, s'il en faut croire Rhazes, des Chasseurs furent les seuls hommes préservés dans une constitution pestilentielle (1). La

(a) *Manet sub Jove frigido
Venator, tenera conjugis immemor.*
Horat., od. 1, lib. 1.

(1) Ce phénomène peut avoir eu lieu sans qu'on doive s'en étonner. Des Chasseurs plus souvent dans les bois que dans les villes, ne sont pas exposés à la contagion comme ceux qui restent au milieu d'elle, qui voient ou touchent les malades, qui habitent la même maison qu'eux, qui respirent le même air, &c. L'exercice violent seroit-il aussi un préservatif

Chasse exerce toutes les parties du corps,

ou un défensif contre l'action des miasmes pestilentiels, en portant à la peau les humeurs dont le mouvement accéléré s'oppose à l'intrusion des molécules contagieuses ? C'est sous ce point de vue qu'on a conseillé les remèdes sudorifiques, tels que les thériacaux, les aromatiques, les alexipharmiques, les cardiaques, &c. Telle est donc la raison pour laquelle les Chasseurs dont parle Rhazes ont été préservés.

Ramazzini a déjà donné plusieurs exemples d'Artisans préservés dans les pestes. Nous ferons observer, pour résumer sur cet article, qu'il semble exister trois moyens préservatifs contre les maladies pestilentielles & contagieuses, constatés par l'observation des différens Ouvriers dont la profession les met à l'abri de ces maladies.

1°. D'éviter la contagion, en s'éloignant des malades & de tout ce qui les approche. C'est ainsi que les Ouvriers, logés au dehors des villes, *extra urbis pomaria*, ont souvent été préservés, chez les Romains & chez les Grecs, des maladies qui ravageoient leurs habitans.

2°. De faire un exercice assez violent & assez continué pour entretenir la peau moite. Par ce moyen, les humeurs agitées & portées vers la circonférence se fraient une route par les pores de la peau, & la direction de leur mouvement s'oppose sans cesse à ce que les molécules contagieuses pénètrent dans l'intérieur des vaisseaux cutanés. En outre, la sueur qui baigne la peau, dissout les miasmes qui s'y arrêtent, les emporte par son évaporation,

suivant Galien (a). En effet, un Chaf-

ou peut-être les dénature entièrement par son mélange. C'est pour cela que les gens de la campagne sont moins atteints de maladies pestilentiennes que ceux de la ville, & que ces maladies font moins de progrès parmi les premiers.

3°. Le troisième moyen de se garantir de la contagion, est le plus singulier & le plus difficile à concevoir. Beaucoup d'Ouvriers dont les ateliers répandent des exhalaisons fétides, sont assez constamment préservés des maladies pestilentiennes : tels sont les Corroyeurs, les Vidangeurs. Quelques Médecins, ayant réfléchi sur ce phénomène, ont proposé de répandre des excréments dans les rues des villes où regne la peste. Ces vapeurs fétides seroient-elles d'une nature opposée à celle des miasmes pestilentiels, & les détruiroient-elles par leur mélange ? Ou bien, doit-on attribuer simplement leur effet à la barrière qu'elles opposent aux particules contagieuses ? Cette dernière façon de considérer leur action est celle de beaucoup de Médecins. Cependant on peut concevoir qu'il doit exister un correctif des miasmes pestilentiels, & on est même en droit de soupçonner que les pestes ne cessent que lorsque ce correctif a détruit leur germe ; car on ne voit pas d'ailleurs comment une maladie, qui se propage si facilement & si vite, pourroit s'éteindre sans cette cause. Si cette dernière apperçue peut jamais être constatée, ce sera, sans doute, par l'observation multipliée des différens Artisans préservés ou atta-

(a) De tuend. yal.

562 *Essai sur les Maladies*

leur est forcé de marcher, de courir, de sauter, de se tenir debout, courbé, de pousser des cris, enfin d'exercer tous ses organes, tant vers le soir que pendant la nuit; en hiver, sous un ciel nébuleux & agité par les vents, leur corps souffre & se lasse, il s'y prépare plusieurs maladies, & sur-tout chez celui qui en fait métier, parce qu'il n'a aucun jour de repos dans l'année, & qu'il est obligé de chasser au milieu de l'été dans les ardeurs de la canicule, comme dans l'hiver, lorsque les campagnes sont couvertes de neige; alors, comme a dit Virgile de l'habitant de la campagne :

Il tend des rêts aux cerfs, prend l'oiseau dans un piège;

Ou presse un lievre agile, ou, la fronde à la main,

Fait siffler un caillou qui terrasse le daim (a).

Autrefois la Chasse étoit bien plus pé-

qués de la contagion, & par la comparaison de la nature de leurs travaux avec celle de la maladie. Nous nous proposons de recueillir dans les Auteurs qui ont écrit sur toutes les pestes observées jusqu'à nos jours, les différens faits qui ont rapport à ces idées, & nous nous ferons un devoir d'offrir ce travail au Public, lorsque l'occasion s'en présentera.

(a) *Gruihus pedicas & retia ponere cervis, Auritosque sequi lepores, & figere damas,*

nible que de notre temps : un Chasseur étoit armé d'un arc , d'un carquois & de fleches qui l'incommoient beaucoup , il falloit des bras très-forts pour tendre leur arc : actuellement à ces instrumens lourds & fatigans , ont succedé les fusils , dans la Chasse à terre , au vol , & l'onde même ne met pas à l'abri de l'action foudroyante de la poudre à canon , les habitans muets qu'elle nourrit dans son sein.

Comme les Chasseurs de profession ne peuvent apporter de modération dans leur métier , ainsi que tous les autres Ouvriers des villes , puisque leur vie dépend de leur travail , ils sont ordinairement attaqués de différentes maladies aiguës , suivant les saisons de l'année. Ainsi en été , leur bile rendue très-âcre par les rayons brûlans du soleil , la soif & la faim qu'ils souffrent , & les erreurs qu'ils commettent , les rendent sujets aux fièvres ardentes , aux cholera secs , & à la dyssenterie. Le froid rigoureux de l'hiver bouchant les pores de leur peau arrosée d'une petite sueur , leur donne des maladies de poitrine , tels que des pleurésies & les péripneumonies. Ils sont aussi tourmentés de violens maux de tête , parce que cette partie est la plus expo-

564 *Essai sur les Maladies*

sée aux intempéries de l'air , à l'action du froid & de la chaleur ; enfin les sauts & les mouvemens irréguliers & trop vifs qu'ils font en poursuivant les animaux qu'ils chassent , leur donnent assez souvent des hernies.

Un Médecin expérimenté fait assez les remèdes qui conviennent à ces maladies, lorsqu'il aura un Chasseur à traiter , il fera attention que les forces d'un pareil malade sont très-affoiblies par épuisement , plutôt que par des humeurs de mauvaise qualité ; il ordonnera en conséquence avec précaution les remèdes actifs , il saura que ces hommes ne supportent pas facilement les saignées répétées , ainsi que les purgatifs violens , & qu'ils diffèrent sur-tout beaucoup de ceux que l'exercice a fortifiés , dont parle Hippocrate : car la Chasse est une espece d'exercice qui , loin de fortifier le corps , l'atténue & rend les Chasseurs aussi maigres que leurs chiens. Aussi Galien a-t-il dit que les Chasseurs doivent être durs & secs , & que , dans leurs maladies , il ne faut pas les réduire à une diete trop exacte , de peur d'abattre davantage leurs forces languissantes. En effet , il est nécessaire que ceux qui embrassent l'état de Chasseur , soient d'une constitution

robuste, sinon ils s'épuisent bien-tôt, & sont exposés à beaucoup de maladies. Il y a dans Hippocrate (a), un passage remarquable sur cet objet, qui est conçu en ces termes : « Un Eunuque devint hydropique par la Chasse & la Course », ce n'est donc pas aux Eunuques ni aux Castrats que la Chasse est convenable, mais seulement aux tempéramens robustes. Il faut donc traiter les Chasseurs avec précaution, avoir sur-tout en vue d'adoucir leurs humeurs en portant à la peau les plus âcres, & en leur donnant dans leurs maladies aiguës, des diaphorétiques principalement, puisqu'ils sont si habitués à la sueur. Les anciens Médecins employoient à cet effet les bains, dont l'usage est maintenant aboli : si cependant un froid subit leur a donné la fièvre, en resserrant leurs pores cutanés, on pourra avoir recours avec confiance à ce remède ; mais quand une maladie aiguë les a jettés dans une affection chronique, sur-tout dans des fièvres quartes rebelles, il ne faut employer ni les désobstruans, ni le quinquina lui-même, mais les renvoyer à leur profession qui, exercée modérément, peut

(a) 7 Epid. , n. 58.

566 *Essai sur les Maladies*

les guérir, & leur faire ainsi recouvrer la santé par la cause même qui les en a privés.

Telle est la medecine des Chasseurs qui peut convenir à ceux qui prennent les oiseaux. Quoique ces derniers aient moins à souffrir, cependant comme ils sont obligés de parcourir les campagnes & les forêts en automne, saison où les oiseaux sont en plus grande quantité, le travail excessif & fatigant, la sueur arrêtée par la fraîcheur des soirées, leur occasionnent des fievres tierces & quartes. Lorsqu'en Octobre les Oiseleurs s'occupent à prendre au filet des alouettes & des cailles, ils sont souvent attaqués de maladies aiguës. Chez nous ce dernier genre de Chasse est très-familier. Tous les marins les Oiseleurs tendent leurs filets, & y font venir par leur voix trompeuse, les cailles qui sont cachées dans les roseaux. Il y a encore plus de danger pour ceux qui, occupés à prendre des oiseaux aquatiques, passent les jours & les nuits dans de petites nacelles au milieu des vallées & des étangs pendant les rigueurs de l'hiver. Beaucoup d'entr'eux gagnent des fievres malignes, des cachexies, & souvent des hydropisies, par les exhalaisons nuisibles de ces lieux, & par l'air humide qu'ils y respirent.

CHAPITRE LII.

Des Maladies des Savonniers.

L'HISTOIRE nous apprend que les Anciens se servoient du savon pour détacher les habits de laine & de lin. On lit dans l'histoire naturelle de Pline, que cette substance est de l'invention des Gaulois, peuple également dévoué à l'élegance & à la propreté. Voici ce qu'il en dit (a) : « Cette substance, dont la » découverte est due aux Gaulois, est » composée de suif & de cendre. Le meilleur » leur savon est fait avec du suif de mouton & de chevre; il est ou liquide ou » épais : chez les Allemands, l'un & » l'autre est plus employé par les hommes que par les femmes ». Galien, dans son Traité des médicamens simples, & dans plusieurs autres endroits de ses Ouvrages, fait mention du savon; il dit qu'on le fait avec la chaux, la lessive, le suif de bouc, de bœuf ou de chevre, & qu'il a la propriété d'enlever les taches. Il y a donc une grande analogie

(a) L. 28, cap. 12.

568 *Essai sur les Maladies*

entre le savon des Anciens & le nôtre. Les premiers mêloient à la lessive de chaux ou des cendres, le suif de différens animaux. De notre temps, au lieu de suif on emploie l'huile. On recommande sur-tout le savon de Venise, qu'on envoie même en très-grande quantité dans les pays éloignés. Il seroit trop long de rapporter ici la maniere de faire le savon, qui est très-curieuse & moins pénible qu'on le pense communément : on le compose avec trois substances, la chaux vive, la cendre & l'huile. Les Manufacturiers ont la chaux nouvelle & très-bonne des montagnes voisines ; ils font venir la cendre de très-loin, ou de l'Espagne, ou d'Alexandrie en Egypte. Les Ouvriers préfèrent celle qui vient en monceaux de l'Espagne à Venise. Je n'ai pu m'instruire avec quelle plante on prépare cette cendre, & je suis très-porté à croire que c'est avec celles qui croissent au bord de la mer. Ils commencent par délayer la chaux en l'agitant dans l'eau, souvent ils se servent à cet effet d'eau salée, lorsque l'eau douce leur manque. Ils mêlent ensuite à cette chaux étendue d'eau, la cendre qu'ils ont fait passer auparavant sous la meule. Ils ajoutent de l'eau, s'il est nécessaire, afin

de favoriser le mélange, jusqu'à ce que toute la masse se réduise en grains, & qu'elle acquiere un certain liant. Ils mettent ce mélange dans des fosses creusées exprès; ils y versent de l'eau qui dissout peu-à-peu les particules âcres & salées qu'il contient, & coule par des canaux particuliers dans d'autres fosses qui lui servent de réservoirs. Ils continuent d'en verser de nouvelle, jusqu'à ce que cette eau ait acquis une âcreté presque égale à celle de l'eau forte. Dès qu'ils en ont préparé autant qu'il leur en faut, ils en mettent une certaine quantité dans de vastes chaudières de cuivre, en ayant soin de ne les pas remplir tout-à-fait. Ils les exposent à un feu très-violent, & l'évaporent pendant un jour entier, après lequel temps ils y ajoutent de l'huile d'olive dans une proportion telle que l'huile récente, soit à cette lessive, comme un & demi est à huit. On augmente un peu cette dose si l'huile est ancienne. Ensuite ils continuent d'évaporer le mélange à un feu plus doux; & toutes les six heures, ils transvasent cette liqueur dans d'autres chaudières, en en laissant une certaine quantité dans la première, dans laquelle ils remet-

570 *Essai sur les Maladies*

tent de leur lessive ; & en répétant cette manœuvre , ils ont grand soin d'observer toutes les six heures , si la matière commence à s'épaissir : alors ils la retirent des chaudières , & la versent sur le sol d'un lieu ouvert à l'air , où elle devient concrète & capable d'être coupé en morceaux. Telle est la manière dont on fabrique le savon de Venise , si fameux dans toute l'Europe.

Ces Ouvriers ne sont point incommodés par la substance qu'ils emploient , & malgré les particules âcres qu'ils respirent avec l'air , ils n'en éprouvent aucun mal , ni à leur poitrine , ni à aucune autre partie. Ils sont sains , robustes & bien colorés. Comme ils marchent nus pieds , ces parties s'excorient , ainsi que toutes celles que touche leur lessive. La seule incommodité qu'ils aient à craindre , c'est le travail excessif , la chaleur trop vive à laquelle ils sont exposés jour & nuit , & la nécessité où ils sont de sortir de temps en temps de leurs ateliers brûlans , pour respirer un air frais. Ces Ouvriers continuellement en habits d'été , même au milieu de l'hiver , s'exposent à l'air froid qui supprime à l'instant même leur transpira-

tion , & les jette dans des fievres aiguës & des maladies de poitrine , telles que les pleurésies & les péripneumonies ; les erreurs de régime qu'ils commettent , ajoutent encore à leurs maux. Brûlés & desséchés par le feu de leurs ateliers , ils vont dans des cabarets où ils se noient dans le vin. Je ne puis rien leur conseiller de mieux , que de faire un travail modéré , de se couvrir d'habits chauds , & de garantir exactement leur tête , lorsqu'en hiver ils sortent de leurs ateliers qui sont de vraies éruves. Lorsqu'ils sont attaqués de maladies aiguës , on les guérira avec des saignées promptes & répétées , & en général avec tous les remèdes qui conviennent aux fievres ardentes.

Ce travail du savon sert beaucoup à expliquer la nature des remèdes auxquels on attribue une vertu savonneuse ; c'est-à-dire , capable de nétoyer le corps , & de le priver des humeurs sales qui l'altèrent. En effet , cette qualité consiste principalement dans des parties alcalines & lixivielles , tempérées par le mélange d'une substance huileuse ; & comme dans le savon l'huile est mêlée à la liqueur lixivielle , ainsi dans les médi-

camens favonneux, la sage nature a mis une substance huileuse pour modérer les parties âcres, & pour en adoucir l'action. Ainsi la saponaire qui, macérée dans l'eau, mouffe comme le savon, est composée de parties grasses qui modèrent & adoucissent les molécules acrimonieuses, & détruisent les mal-propretés produites par le mal vénérien, lorsqu'on administre cette plante seule ou mêlée avec d'autres remèdes de la même nature. Ainsi le gayac, cet alexipharmaque si vanté dans la même maladie, contient beaucoup de parties âcres masquées par une substance huileuse. C'est donc l'huile qui a la propriété, par sa douceur, de tempérer l'acrimonie, d'en émouffer les traits. On a donc raison de dire qu'elle corrige également l'âcreté des acides & des alcalis. Hippocrate, dans le Cholera-morbus, recommande l'huile préféralement à tous les autres remèdes. « Donnez, dit-il, de l'huile, afin de » tranquilliser le malade, & de lui lâ- » cher le ventre (a) ». Cette substance est également propre à adoucir l'âcreté acide. Ainsi le soufre qui contient beau-

(a) 4 Acut.

coup d'acide , n'a point le goût de ce sel , parce qu'une substance grasse & inflammable le masque. L'huile d'olive ne nuit donc à aucune substance , mais communique à tout sa bonté & sa douceur ; tant il est vrai que rien n'est vraiment bon , s'il n'a la propriété de communiquer sa bonté à d'autres corps.

F I N.

FR

A P P R O B A T I O N.

J'A I lu, par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Essai sur les Maladies des Artisans*, traduit du Latin de Ramazzini, avec des notes & des additions, par M. DE FOURCROY; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 12 Janvier 1777.

COLOMBIER

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur DE FOURCROY, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage intitulé : *Essai sur les Maladies des Artisans*, traduit du Latin de Ramazzini, avec des notes & des additions, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de

la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs-Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur HUE DE MIRONNENIL; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE MAU-

PROU, & un dans celle du sieur HUE DE
MIRONENIL, le tout à peine de nullité des
Présentes : du contenu desquelles vous man-
dons & enjoignons de faire jouir ledit Expo-
sant, & les ayans causes, pleinement & paissi-
blement, sans souffrir qu'il lui soit fait aucun
trouble ou empêchement. Voulons que la co-
pie des Présentes, qui sera imprimée tout au
long, au commencement ou à la fin dudit Ou-
vrage, soit tenue pour dûment signifiée, &
qu'aux copies collationnées par l'un de nos
amés & feaux Conseillers, Secrétaires, foi soit
ajoutée comme à l'original. Commandons au
premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis,
de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes
requis & nécessaires, sans demander autre per-
mission, & nonobstant clameur de haro, charte
normande, & lettres à ce contraires : car tel
est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingt-
huitieme jour du mois de Mai, l'an de grace
mil sept cent soixante dix-sept, & de notre
regne le quatrieme. PAR LE ROI EN SON
CONSEIL.

Signé, LE BEGUE.

*Registré sur le Registre XX de la Chambre
Royale & Syndicale des Imprimeurs-Libraires
de Paris, N°. 824, fol. 361, conformément au
Règlement de 1723 ; qui fait défenses, article
IV, à toutes personnes, de quelque qualité & con-
dition qu'elles soient, autres que les Libraires &
Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher
aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit
qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement ; & à
la charge de fournir à la susdite Chambre huit
Exemplaires, prescrits par l'article CVIII du
même Règlement. A Paris, ce 2 Juin 1777.*

Signé, LAMBERT, Adjoint,